



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

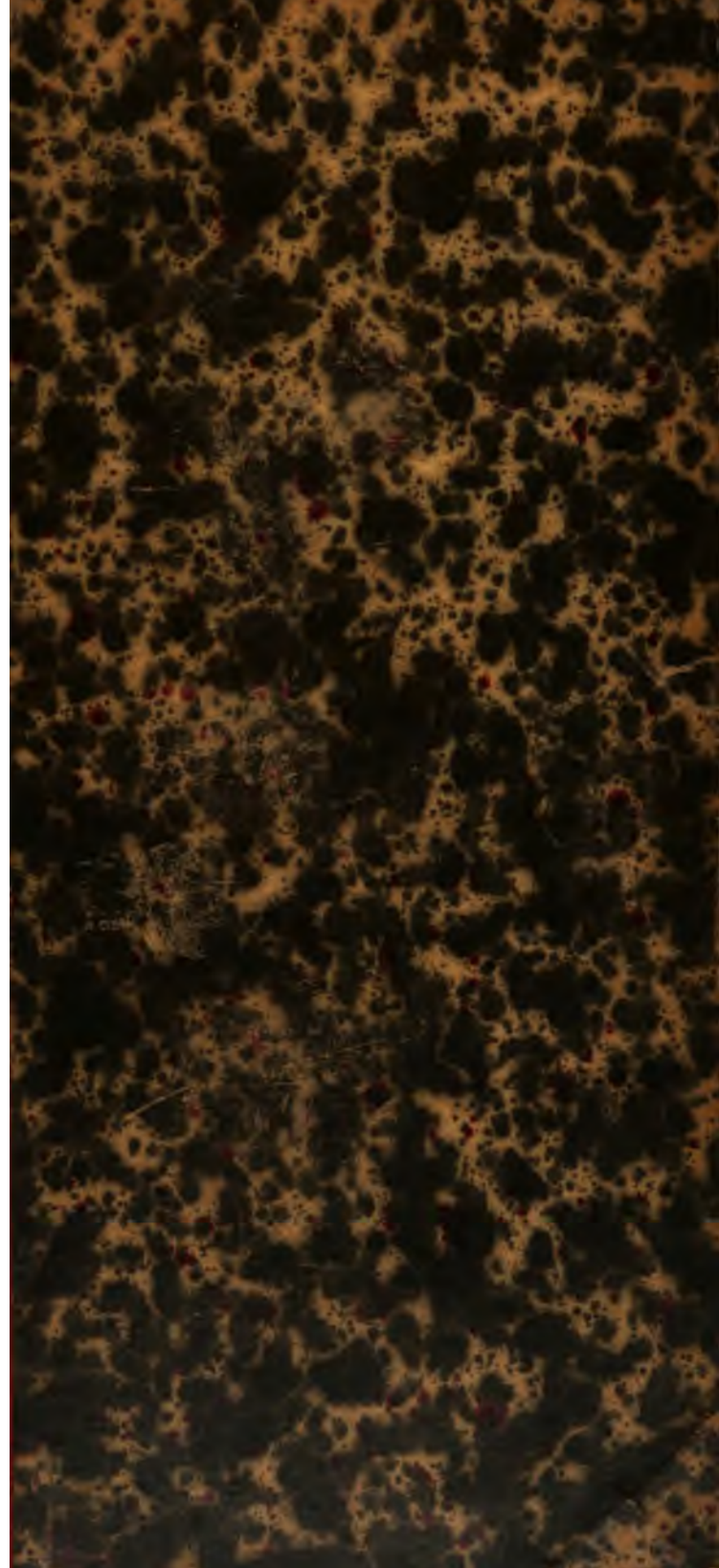
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



222.2
Harvard College Library



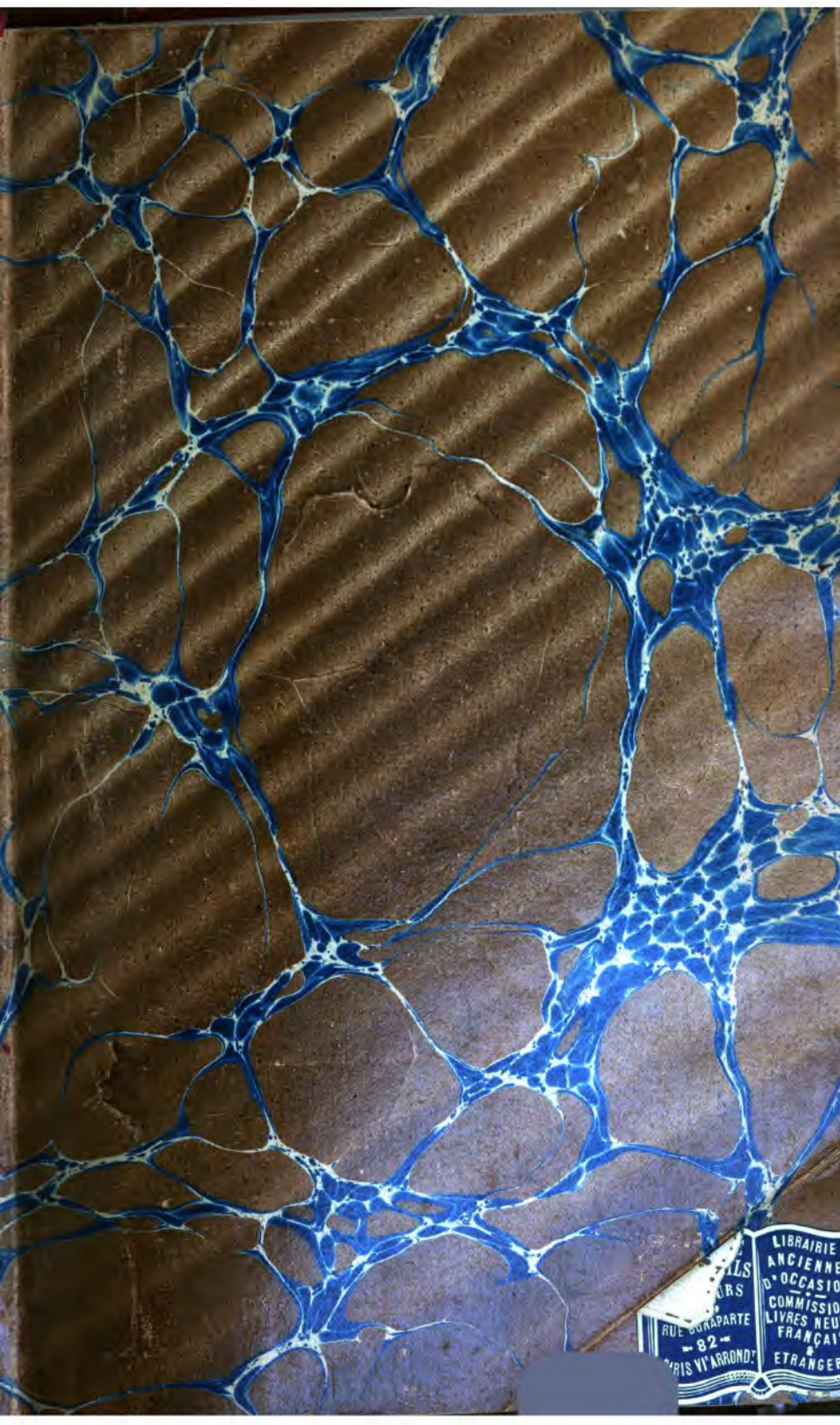
FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY



LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEU
FRANÇAIS
& ÉTRANGERS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI^e ARROND^{ISSEMENT}







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XX

—
1894-1895

—
BREST
IMPRIMERIE RUE KLÉBER, 11.

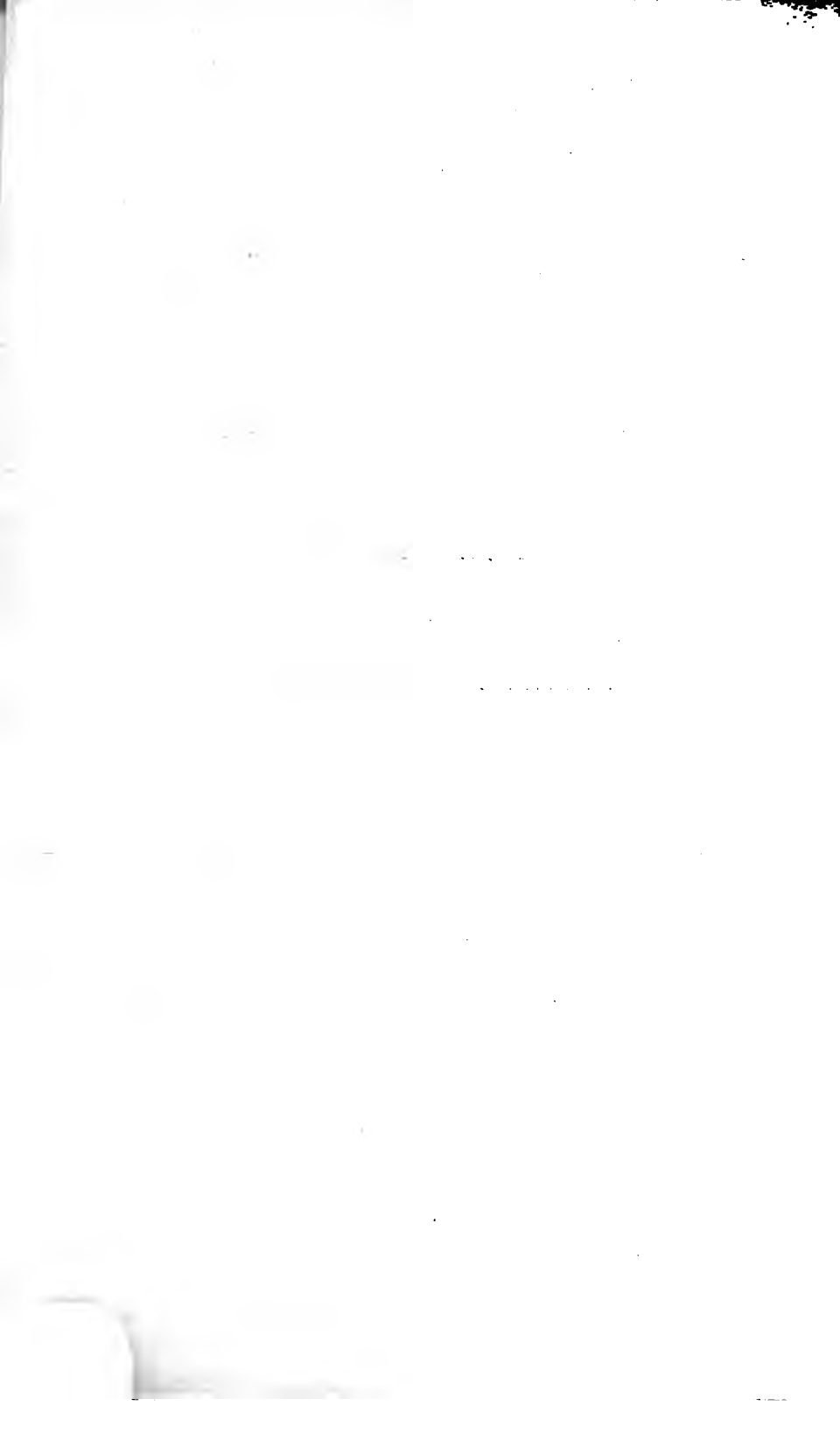
—
1895



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XX

—

1894-1895

—

BREST
IMPRIMERIE A. DUMONT, RUE KLÉBER, 11.

—
1895

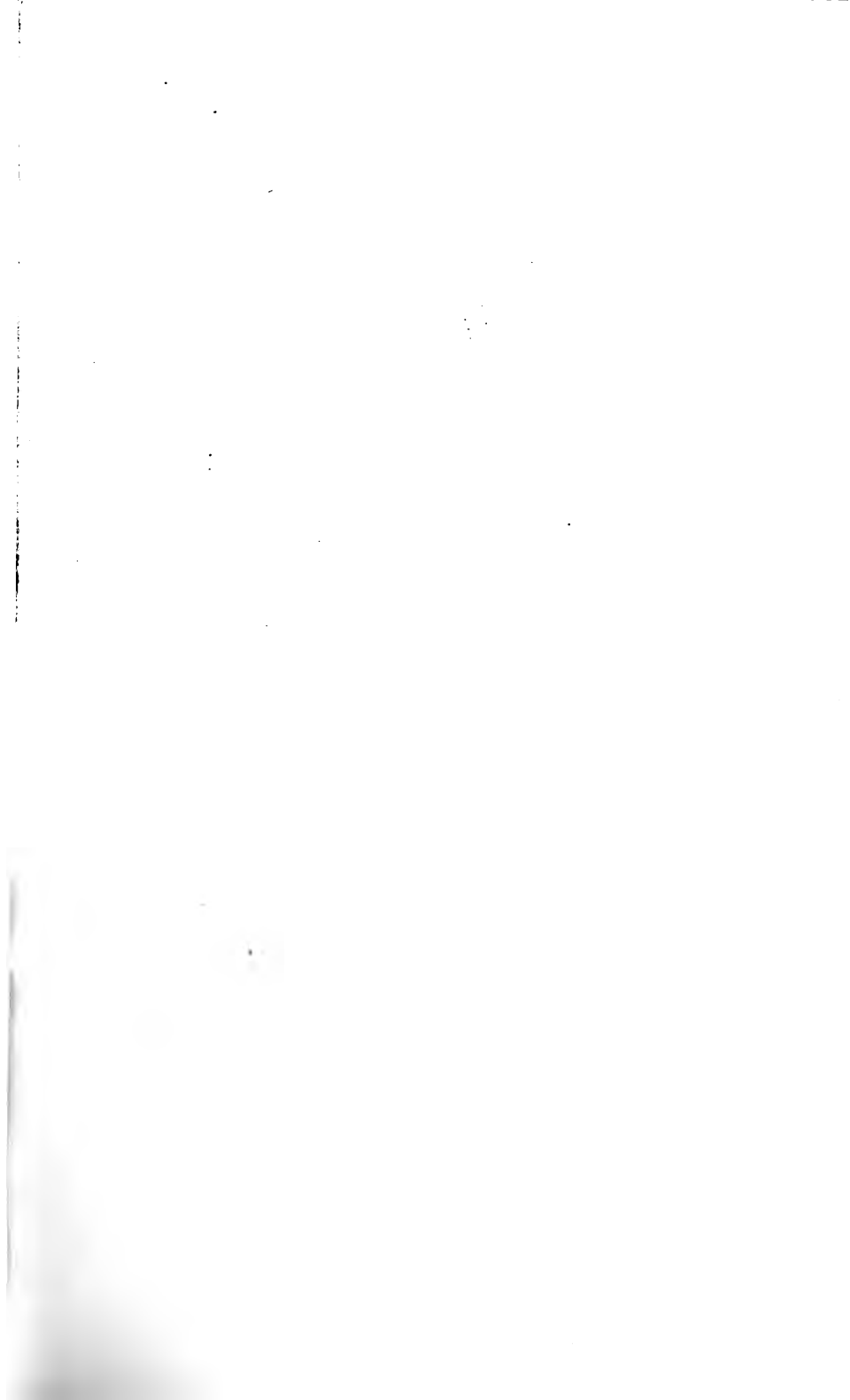
Dr. Coolidge

Harvard College Library

NOV 20 1911

Gift of

Prof. A. C. Coolidge





LOUIS-FRANÇOIS, M^{re} DE MONTEYNARD
 Lieutenant - général des armées
 Secrétaire d'Etat de la Guerre
 Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Louis.



JACQ -ANT. BARATIER, M^{re} DE SAINT-AUBAN
 Ancien Inspecteur général d'Artillerie
 Lieutenant-général des armées
 Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.

A MON NEVEU

LOUIS DE LA ROCHE DE KERANDRAON



Brest, le 8 Décembre 1894.

MON CHER AMI,

La volumineuse correspondance que t'a léguée la dernière marquise de Saint-Auban, sœur de ton père, et les nombreux documents qui l'accompagnent, ont captivé mon attention pendant toute une année, et, d'après l'avis donné publiquement par un homme d'Etat et académicien de haute distinction, j'ai entrepris cette page d'histoire (1). Je te remercie donc de cette communication en t'offrant la dédicace de mon petit livre. Il

(1) *Le Secret du Roi*, par M. le duc de Broglie, à la fin de la préface :

« Je ne terminerai pas sans ajouter une réflexion au sujet des
» pièces tirées d'archives de famille ; et ce sera pour faire remarquer
» qu'avant l'étude que j'en ai faite, leur valeur était peu connue, et ma-
» appréciée de ceux d'entre nous qui les avaient reçues en héritage.
» Je suis persuadé qu'un travail qui les mettrait en lumière pourrait être
» entrepris avec fruit par les descendants de familles dont le nom se
» rattache aux souvenirs de l'ancienne France. On ne saurait trop engager
» les personnes qui les détiennent, peut-être sans les connaître, à entre-
» prendre un voyage de découvertes, qui ne peut tourner qu'à l'avantage
» de leurs ancêtres, et qui enrichirait nos annales. »

démontre jusqu'à l'évidence la partialité et la malice des historiens et biographes de parti pris, qui ont voulu faire resplendir la gloire d'un seul homme, maître et protecteur de plusieurs d'entr'eux, aux dépens d'adversaires importuns et moins soutenus, mais encore plus méritants par leur science, leurs caractères, les grands services rendus à la patrie. — Ton regretté père, si versé dans les choses de l'artillerie, eût accompli bien mieux que moi ce travail de rigoureuse équité. — Ton aïeul qui, au témoignage de Théodore de Lameth, voulait, d'un coup de canon, renvoyer aux Anglais son bras emporté au combat de la *Belle-Poule*, eût menacé de son autre poing les escamoteurs de renommée. — Puissè-je, à défaut de plus aptes, avoir établi, sans conteste, les droits de chacun à la reconnaissance publique, aux honneurs de la grande Histoire nationale ! Je veux l'espérer, avec cette confiance que donne à l'écrivain sans passion, sans intérêt personnel d'aucune sorte, la recherche scrupuleuse de la vérité et de la justice. Mon quatre-vingt-huitième hiver, et les suivants, s'il plaît à Dieu, seraient bien réjouis de ce dernier rayon de lumière et de succès.

Ton oncle affectionné,

A. GUICHON DE GRANDPONT.

LA QUERELLE DE L'ARTILLERIE

(Parti rouge et Parti bleu)

AU XVIII^e SIÈCLE

CHAPITRE I^{er}

*But de cet écrit. — Sujet de la querelle. — Son origine.
Moor et Stark. — D'Argenson. — Saint-Auban.*

« C'est un usage ancien, dit Tacite, de transmettre à la postérité les actions et le caractère des hommes célèbres. Notre siècle même rend cet hommage à la vertu lorsqu'un éclat supérieur l'élève au-dessus de l'envie et de l'ignorance, vices des grands empires comme des plus petits Etats. » (*Vie de Julius Agricola*).

Disons-le donc de suite bien nettement : le but de cet écrit est d'honorer la mémoire des deux grands et vertueux citoyens, hommes de valeur et de science militaires, le général d'artillerie de Saint-Auban, et le général de Monteynard (1), ministre de la guerre, et de la dédommager selon nos forces de la partialité offensante, du dédain affecté de quelques écrivains passionnés, que l'on croirait trop légèrement sur parole. La très belle et

(1) M. le lieutenant général marquis de Monteynard n'appartenait point à l'artillerie ; mais, comme ministre de la guerre, il se trouva mêlé au plus fort de la querelle et y exerça, pendant trois ans, une influence prépondérante.

juste renommée, comme militaire et savant organisateur, de leur plus sérieux adversaire, le général de Gribeauval, a pris, en vérité, sous l'inspiration de ses élèves, auteurs ou propagateurs de jugements exclusifs, les proportions et les attrait d'une légende resplendissante, éclipsant et dépréciant quiconque ne sacrifie point à leur idole, et narrée avec un enthousiasme par trop lyrique. Tandis que le nom même de Monteynard est malicieusement omis, d'après eux, par des historiens modernes en renom, et par toutes les biographies *universelles*, qui leur ont accordé pleine confiance, celui de Saint-Auban, chassé tout seul de la communauté alphabétique des *saints*, s'y trouve relégué à la lettre A (Auban, de S^t), avec une intention non moins perfide, et suivi de cinq ou six lignes insignifiantes. Quelques historiens de l'artillerie lui ont imputé, *ex professo*, avec bien de la témérité, un esprit de routine et d'entêtement tout à fait contraire à ses sentiments, à ses convictions et à ses actes. Le fâcheux succès de tels artifices ne peut s'expliquer que par l'application des officiers de l'arme à l'étude et à la pratique des méthodes nouvelles, et par la « crédulité du public français, qui lui fait adopter avec une invraisemblable facilité des erreurs et des iniquités déguisées, pourvu que certaine étiquette y soit. » — N'est-ce pas un honneur autant qu'un devoir d'en entreprendre la réfutation ? Oui, c'est un devoir pour nous qui sommes en mesure de l'accomplir, et de nous inscrire en faux contre ces inexactitudes volontaires ; c'est donc avec une honnête assurance que nous allons en administrer les preuves, et rétablir la vérité, l'équilibre, dans un récit qui ne sera pas dépourvu, çà et là, de curieux incidents, peu ou mal connus, et même de quelque intérêt dramatique.

Le sujet de la querelle, agitée pendant la seconde moitié du dernier siècle, était la question de préférence absolue à donner, pour le service de campagne, aux pièces de canon courtes et légères, à l'exclusion des pièces longues et solides en usage précédemment. — L'intérêt pratique qu'elle offrit alors est purement historique aujourd'hui ; il s'efface devant l'importance et la rapidité du progrès, tout autre, qui nous précipite vers l'avenir. Mais c'est travestir cette question pour la glorification de faits heureusement accomplis, ou l'indifférence pour une étude rétrospective sérieuse, que de s'écrier ironiquement : « *Qui croirait que, douze ans avant la Révolution, on a écrit des volumes pour prouver que la mobilité des canons est une qualité superflue ?* (LOUIS-NAPOLÉON, *Manuel d'Artillerie*, page 22 et plusieurs de ses copistes). — Nous avons recherché, lu et analysé sans déplaisir bon nombre de ces volumes, rejetés de si haut, et n'y avons rien trouvé de semblable (1). Les avantages de la *mobilité* n'y sont nulle part contestés ; mais la *célérité* des anciens canons, doués de bien d'autres garanties, est présentée comme suffisante pour la plupart des opérations de guerre ; l'amour de la vérité, le patriotisme et le désir de la concorde acceptaient, quoiqu'en petit nombre, les pièces courtes et légères pour des cas exceptionnels (2). L'excès du raccourcisse-

(1) Les pages de ces volumes sont, pour la plupart, la reproduction d'articles des périodiques du temps, où non seulement les spécialistes, mais beaucoup d'hommes instruits suivaient attentivement cette intéressante polémique : *Journal des Savants*, *Journal Militaire et Politique*, *Journal de Physique*, *Journal de Paris*, *Mercure de France*, etc., etc.

(2) M. de Saint-Auban écrit au tome II de ses œuvres, page 37 : — En même temps que j'ai blâmé la proscription totale des anciennes pièces de 12, 8 et 4, je n'ai pas entendu qu'on se privât des pièces courtes et

ment de *toutes* les pièces de campagne, son inutilité, ses défauts et ses dangers ont été combattus, non point par entêtement et esprit de routine, mais par des arguments scientifiques et des expériences multipliées qu'ont approuvés et soutenus les artilleurs français et étrangers les plus célèbres, les académies les plus illustres, même après des ordonnances souveraines, imposant l'obéissance, sans avoir ébranlé les convictions.

Si notre incompetence, aussi bien que le peu d'intérêt actuel du débat, nous interdit de pénétrer dans le fond même de son délicat sujet, nous commande, tout au moins, de ne l'aborder qu'avec beaucoup de prudence et de réserve ; les caractères, les agissements, les mérites et démérites des chefs éminents qui ont participé aux discussions et aux actes, et de quelques personnalités secondaires influentes, doivent être remis en pleine lumière, éclairant une page d'histoire vraie, souvent assez triste, appuyée d'irrécusables témoignages. De nombreux documents inédits, recueillis avec une curiosité avide, parfois inquiète ou déçue, contribueront à ce résultat.

L'origine de cette longue et bruyante dispute remonte à 1751, sous le ministère de la guerre occupé par le comte d'Argenson, ayant pour survivant dans cette

légères, mais en petit nombre. Je sais que du canon porté dans des lieux où on ne s'attend pas d'en trouver est très imposant. Aussi avais-je proposé au : généraux et ministres, la guerre dernière, d'avoir à la suite des armées, un petit nombre de pièces de trois, attelées de deux chevaux, conducteur monté, avec des caissons fort légers, et d'en confier l'exécution à des dragons qui, moyennant quelques instructions préliminaires, exécuteraient ce canon avec autant de succès que les soldats d'infanterie ont exécuté, la guerre dernière, le canon qui était à leur régiment.

charge le marquis de Paulmy, son neveu. M. de Vallière, le fils, héritier des talents et des vertus de son père, était directeur de l'artillerie, professant et propageant dans l'armée, avec autant de conviction raisonnée que de filiale piété, les maximes qui assurèrent leur commune illustration. MM. de Saint-Auban et de Gribeauval, futurs chefs du *Parti rouge* et du *Parti bleu*, n'occupaient encore que des grades peu élevés ; mais ils s'étaient déjà distingués à la guerre. Les services de Gribeauval sont très connus ; ceux de Saint-Auban ne le seraient pas moins, si les artilleurs-biographes avaient profité de la notice publiée après sa mort par son beau-fils, le général marquis de Fraguier (1), où il n'est pas même parlé du litige, exemple de ménagements scrupuleux qu'ils n'ont pas voulu comprendre.

La *Chronologie Pinard* (2), tout incomplète et sèche qu'elle est, le *Mercure de France*, les *Mémoires des continuateurs de Bachaumont*, le *Dictionnaire des généraux*, de Courcelles, eussent pourtant suffi à les mettre sur la droite voie, à leur prouver qu'elle conduisait à un but louable. Leur silence fut intéressé.

M. de Saint-Auban, en effet, bien que dans des grades modestes, avait exercé déjà, depuis 1742, les fonctions d'aide-major, puis de major et de major-général de l'Artillerie aux armées du maréchal de Belle-Isle et de M. du Brocard, dont il fut aimé autant que de M. de Vallière.

(1) Saint-Auban avait épousé la veuve du marquis de Fraguier, père du général ici mentionné.

(2) Pinard, commis des bureaux de la guerre, est mort en 1763, laissant inachevé son travail estimable, moins détaillé et moins intéressant toutefois, que celui de Lafflard sur les officiers de tous les corps de la Marine.

Au siège de Menin (1743), il avait commandé une batterie avec tant de succès que, les ennemis ayant arboré le drapeau blanc, le roi voulut en juger par lui-même, et fut si satisfait que Saint-Auban reçut la croix de Saint-Louis, de préférence à plus de cent vingt officiers du corps, ses anciens. — A Fontenoy (1745), le soir de cette éclatante journée, où quatre de ses longues et fortes pièces, en enfonçant le carré du duc de Cumberland, avaient déterminé la victoire, jusque-là bien compromise, le maréchal de Saxe lui avait dit en présence des généraux : *Monsieur le Major, j'ai été très content de l'Artillerie, mais j'ai bien vu les endroits où vous n'avez pu vous porter.* — A la bataille de Raucoux (1746), par une manœuvre aussi rapide que hardie et savante, il avait contribué si efficacement à la défaite des ennemis, que le maréchal de Saxe lui fit bonne part dans la gloire de cette journée par cet éloge public : « *Rien n'est impossible lorsque le gros canon marche aussi vite que les hussards.* » — De tels succès, de tels éloges ne devaient-ils pas lui inspirer toute confiance dans le matériel aussi actif que solide dont il avait si habilement disposé ?

Cet abrégé des premiers services de Saint-Auban était nécessaire pour justifier la confiance qu'il inspirait dès lors au ministre, et la constante amitié de MM. de Vallière et de Paulmy.

Revenons à l'objet de la controverse.

Un premier démêlé avait surgi en 1751, entre le chevalier d'Arcy, colonel de cavalerie, membre de l'Académie des sciences, s'appuyant sur des expériences faites en petit pour recommander la légèreté et le raccourcissement des pièces, et M. de Saint-Auban, fondé sur les enseignements de Vallière le père, sur des épreuves plus

sérieuses et sa propre expérience tant à la guerre que dans les arsenaux. Cette longue discussion (1) durait encore lors de l'arrivée sur la scène des Irlandais Moor et Stark, soutenus par le plus haut crédit, les plus puissantes protections, qui ne sont pas autrement désignées dans les papiers du temps... Mais la marquise de Pompadour était dans tout l'éclat de son règne funeste sur le voluptueux Louis XV, et les nombreux courtisans de sa faveur. Elle aimait l'argent, et laissa plusieurs millions à son décès (15 avril 1764). Est-ce trop facilement conjecturer que de ne point la croire étrangère à cette puissante protection, si elle n'en fut pas l'influence première, la plus irrésistible en espérance ? (2)

Ces étrangers se disaient inventeurs d'un nouveau métal qui, sans nuire à la justesse de tir, ni à la durée des pièces de tous calibres, permettrait de les alléger et de les raccourcir considérablement. E conduits en Angleterre, ils entendaient bien faire payer cher à la France cette prétendue découverte. Sur l'ordre du comte d'Argenson, M. de Saint-Auban expose dans un mémoire les procédés et opérations de ces novateurs. « Depuis l'usage de l'artillerie, dit-il, on s'est appliqué, chez toutes les nations, à perfectionner l'art de fondre, à chercher les moyens de raccourcir les pièces et d'en diminuer le poids. On en a imaginé de toutes dimensions (3) et de bien des

(1) Les documents de cette discussion ont été insérés au *Mercur de France*, décembre 1751, avril, juin et octobre 1752.

Ils sont reproduits dans les *Œuvres de Saint-Auban*, tome 1^{er}.

(2) Elle employait souvent, comme intermédiaire, un marquis de Lugeac, son neveu, comme on le verra ci-après. (V. H. Martin, *Hist. de France*, xv, p. 433).

(3) Il y avait, au commencement du xviii^e siècle, des pièces de 48, 36, 33, 24, 18, 16, 12, 8, 6, 4, 3, 2, 1 et 1/2 livres de balles. Il y en avait d'une

sortes, jusqu'à essayer des chambres très diverses, sphère régulière ou aplatie, cône tronqué, etc. Ne pouvant être écouvillonnées, elles occasionnaient trop d'accidents, et les affûts étaient mis bientôt hors de service. L'ordonnance de 1732, fruit des méditations de M. de Vallière le père et des plus concluantes expériences (1), nous a donné une artillerie formidable aux autres nations qui s'efforcent en vain de l'imiter. Fontenoy, Raucoux, Crevelt, Hastembeck, etc., témoignent de la *célérité* de cette artillerie, au point qu'elle précédait les troupes, et que les canoniers devaient monter sur les chevaux, affûts et voitures pour pouvoir arriver avec leur canon. — M. de Vallière le père avait dit déjà : « Ce fut à la bataille de Fleurus (1690) que je vis, pour la première fois, employer des pièces allégées. Leur auteur prétendait avoir donné une supériorité de portée à ces pièces courtes par une vertu particulière à son métal. »

L'insuccès démentit ses promesses, et l'on s'en tint aux pièces anciennes.

Nonobstant toutes observations, Moor et Stark obtinrent l'autorisation d'exécuter leurs projets à l'arsenal de Paris ; des épreuves eurent lieu en présence du chevalier d'Arcy, et leur furent défavorables. Mais ni eux, ni leurs protecteurs n'abandonnèrent de suite la partie. Déboutés quant aux canons, ils se rabattirent sur les mortiers, et leurs protecteurs obtinrent que des expériences seraient

longueur excessive, comme la couleuvrine de Nancy, d'autres si courtes et légères qu'elles pouvaient être portées à dos de mulet.

(1) Ces expériences avaient certainement comparé, avec le plus grand scrupule, les pièces courtes et légères avec les longues et solides, et devaient inspirer plus de confiance que celles de Strasbourg (1764), dont il sera parlé ci-après.

faites à Choisy, sous les yeux du Roi. Ils établirent, sur la terrasse du jardin, une batterie fermée à clé, où S. M. entra seul, avec son capitaine des gardes. A la première expérience (fin d'août 1752), ils tirèrent quatre bombes par minute, promptitude qui s'attira les suffrages avec d'autant plus de facilité qu'il ne se trouvait là aucun officier d'artillerie. Mais le ministre fit dire à M. de Saint-Auban d'assister, le 1^{er} septembre, à la seconde épreuve ; et le Roi lui ayant demandé pourquoi nos artilleurs ne tiraient pas aussi vite que ces étrangers, il représenta que la justesse, la précision étant l'objet essentiel, s'opposait à ce que les bombardiers fussent exercés à tirer avec cette vitesse, ce qu'ils feraient aisément s'ils se négligeaient sur la justesse des coups. Sur l'ordre du Roi, un but fut mis à 180 toises de la batterie. Moor et Stark tirèrent douze coups en deux minutes ; et vérification faite avec le concours de M. d'Arcy et de M. d'Andreuil, officier d'artillerie, il fut avéré que les portées des bombes, très différentes entre elles, étaient éloignées du but, les unes de 110 toises, les autres de 40, s'écartant de 25 à 30 toises à droite et à gauche de la direction. Ce résultat, consigné par écrit, ayant été soumis au Roi, S. M. jugea que cette prompte exécution n'avait rien de merveilleux, et depuis lors, il n'a plus été question des propositions de ces novateurs. Leur système fut définitivement proscrit par le comte d'Argenson en 1753 ; et ils attribuèrent cet échec à la jalousie des fondeurs français.

Les hautes protections ne jugèrent pas, sans doute, que le cas fût assez grave, l'occasion assez opportune pour s'en prendre au comte d'Argenson, qui n'avait jamais plié devant la favorite. — Les inventeurs et les prometteurs étaient, d'ailleurs, si nombreux que les

dédommagements ne leur manqueraient pas. — M. de Vallière, directeur de l'artillerie, était tellement obsédé de sollicitations de cette nature, qu'il en laisse échapper une plainte assez vive dans la lettre ci-après, adressée probablement au comte d'Argenson : — Nous possédons cette lettre autographe, dépourvue de suscription :

« *A Paris, le 4 Janvier 1755.*

» Monseigneur,

» M. de Lugeac (1) m'a remis hier la lettre que vous
» m'avez fait l'honneur de m'écrire avec un modèle de
» fusil qu'il propose pour l'infanterie. Je joins icy les
» observations dont cette arme me paraît susceptible. Je
» ne suis point prévenu pour mon sentiment ; je le
» rends tel que je le conçois ; et vous m'obligeriez bien
» véritablement, Monseigneur, de me soustraire à ces
» dissertations. Vous trouveriez des personnes qui trai-
» teraient ces matières bien mieux que moy ; et je ne
» serais pas exposé à indisposer ceux dont le bien de la
» chose et l'amour du vray me forcent de contrarier les
» idées ; — j'ay déjà souffert plusieurs de ces épreuves
» qui me font autant d'ennemis. Vous me voyez touché,
» Monseigneur, je le serais encore plus si vous ne m'aviez
» soutenu par vos bontés et si vous cessiez un jour de
» me les accorder. Je ne les recherche que de vous, et
» j'ose dire que je les mérite pour mon attachement.

» Je suis, avec le plus profond respect,

» Monseigneur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» VALLIÈRE. »

(1) Le marquis de Lugeac, neveu de Madame de Pompadour, et entre-
metteur de haut vol.

Ce n'était vraiment pas une époque favorable à de grandes et sages innovations que celle des dernières années de Louis XV. L'intrigue et la corruption n'en étaient pas, toutefois, les seules causes. Souvent, au premier germe d'une heureuse idée, quelque vaniteuse imagination se montait, volait à d'ambitieuses perspectives, procédait par conjectures et tâtonnements ou par des calculs imparfaits, sans contradictions ni moyens suffisants de contrôle. Il en résultait alors les projets et les productions les plus étranges, dont la bizarrerie allait jusqu'aux plus extrêmes limites du ridicule et du grotesque. C'est ainsi, en ce qui concerne la *mobilité* et la *légereté* des pièces d'artillerie, que s'offrirent avec confiance à la publique admiration et à l'adoption des hommes pratiques, les deux propositions suivantes :

Mobilité. — Substituer aux voitures et aux chevaux qui traînent l'artillerie, des machines à feu mises en mouvement par des pompes et pistons. Epreuves effectuées à plusieurs fois sur ordre donné en 1768. Tous les écrits périodiques l'attestent. La machine existe encore à l'arsenal, aussi ingénieuse qu'inutile, ou du moins impropre à son objet. (*Œuvres de Saint-Auban*, tome II, 3^e fascicule, p. 24). — Le *Journal de Littérature*, janvier 1776, s'en est égayé ainsi : « A force de perfection, l'on en viendra peut-être à se passer presque entièrement des hommes dans les combats. Les régiments ne sont que des machines, et on leur confie la destinée des empires. Pourquoi ne ferait-on pas le même honneur à ces autres machines encore plus obéissantes ? Quand il faudrait absolument avoir la guerre, au lieu d'enrôlements, on ouvrirait les arsenaux, on détacherait deux ou trois mille

canons contre des légions de la même matière ; avec le temps, on parviendrait à les faire marcher comme des montres, avec de grands ressorts, qui dispenseraient d'hommes et de chevaux. La victoire appartiendrait au parti qui aurait démonté le plus d'affûts, et jeté plus de ces combattants de métal sur le carreau. La philosophie et l'humanité doivent s'empresser d'accueillir un système dont leurs droits sont le principal objet. »

Légereté. — Un officier de cavalerie hongrois, ajoute M. de Saint-Auban, a proposé de faire transporter et tirer le canon très accourci et allégé, sur des chevaux, assurant que moyennant certaine modification aux bâts soutenant la pièce, le cheval ne souffrirait pas de l'effort du recul. — Une seule expérience suffit ; et le cheval eut les reins brisés.

Toutes réflexions seraient oiseuses ou prématurées.



CHAPITRE II

*Le maréchal de Belle-Isle. — Frédéric II et Gribeauval.
— Le duc de Choiseul. — Saint-Auban à la guerre de
Sept ans. — Réforme des armes. — Expériences de
Strasbourg.*

La résistance du comte d'Argenson aux volontés et aux caprices de la Pompadour était brisée à la fin de 1756, et son neveu, le marquis de Paulmy, lui succédait le 1^{er} février 1757, mais remettait déjà le département de la guerre au maréchal de Belle-Isle, le 3 mars 1758. Aujourd'hui encore, après un siècle et demi, l'on donne comme règles de conduite aux jeunes officiers, à ceux surtout dont l'avancement est rapide, les instructions de ce maréchal à son fils sur les devoirs des chefs militaires ; et certes, si ceux de son époque en eussent été pénétrés, la querelle qui nous occupe n'aurait pas eu le caractère d'animosité qui l'entache. — « Il recommandait de res-
» pecter les usages anciens, et si l'on en trouvait
» quelqu'un d'abusif, de ne procéder à son abolition
» qu'avec prudence et sagesse, et de la préparer par une
» conduite et des discours propres à en faire sentir les
» avantages. » — Paroles mémorables et bientôt oubliées (1). Ce ministre lui-même, et son adjoint le lieutenant-général de Crémilles, ménageaient assez les innovateurs de l'artillerie pour que M. de Vallière se trouvât

(1) Voir ces instructions dans l'ouvrage intitulé : *Le comte de Gisors*, par M. Camille Rousset, de l'Ac. fr. Elles ont aussi été publiées séparément.

découragé. La fermeté avec laquelle il refusa toujours de donner atteinte aux règles qu'il regardait comme l'âme de l'institution était traitée d'opiniâtreté, et son exactitude de rigorisme. Les mécontents réussirent à le perdre dans l'esprit du ministre ; et de longtemps il ne put exercer les fonctions de directeur de l'artillerie. (*Biogr. Michaud, article Vallière*).

Le comte d'Argenson, avant sa disgrâce accompagnée d'un rigoureux exil à sa terre des Ormes, avait choisi M. de Gribeauval pour aller prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères attachées aux régiments d'infanterie venait d'être introduit ; et il en rapporta, disent ses biographes (1), des mémoires intéressants, *même sur les frontières et fortifications de ce royaume* (ce qui, hasardons-nous à l'observer, dépassait singulièrement le but ostensible de sa mission, au grand déplaisir de notre allié d'un jour). Il avait cherché à attirer sur lui les regards de Frédéric par la production d'un système de mines de son invention, supérieur, assurait-il, à celui de Belidor, auquel ce roi guerrier conservait pleine confiance, et il avait excité ainsi sa jalousie. — Quant à l'opinion émise à son retour par Gribeauval sur cette artillerie légère, qu'il avait pour devoir principal d'étudier, ces mêmes biographes, dans leur préoccupation enthousiaste, et leur partialité manifeste, se sont bien gardés de la faire connaître.

Or, voici ce que nous apprenons par ailleurs :

Lorsqu'en 1756, on fixa une pièce à la suédoise à chaque bataillon d'infanterie, M. Gribeauval, qui blâmait

(1) Le colonel de Puysegur, le chevalier de Passac, chef de bataillon d'artillerie et leurs copistes.

cet établissement, et craignait qu'on lui en attribuât le projet, à cause de son voyage et séjour en Prusse, fit au ministre, à ses chefs, de solides observations, et les communiqua à plusieurs officiers d'artillerie, par exemple, dans la lettre suivante (août 1756), adressée du Havre à l'un d'eux, à Dunkerque (1) :

« Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la marque de
» confiance que vous voulez bien me donner au sujet de
» l'artillerie des régiments. Je suis très fâché qu'on m'at-
» tribue cet établissement; et pour m'en laver, je vous
» envoie le précis du mémoire que j'ai donné à ce sujet.
» Malgré les raisons que j'ai données contre, on m'a
» chargé d'armer et de monter nos pièces à la suédoise
» pour cette destination; on m'a aussi ordonné d'en dé-
» crire la manœuvre, ce que j'ai fait. — *Observations*
» *annexées* : — La nature des troupes que les Prussiens
» ont eues en tête a produit chez eux l'usage de répartir
» le canon dans les corps, perpétuellement entourés, soit
» dans les camps, soit dans les marches, par une multi-
» tude de troupes légères qui craignent excessivement
» le canon. Ils ont employé ce moyen pour s'en débar-
» rasser et les tenir éloignées... Cette artillerie, qui ne
» peut en imposer que par son appareil, ne serait pas
» longtemps respectée par des troupes plus fermes; la
» nôtre le sera toujours par le mal réel qu'elle fait à
» l'ennemi, et principalement dans les grandes actions,
» où ses effets sont décisifs, parce qu'elle se porte en
» masse et en force partout où elle veut pénétrer, et
» arrête l'ennemi partout où il veut faire effort. La divi-

(1) Citation au tome 1^{er} des *Œuvres de Saint-Auban*, pages 272 et suivantes.

» ser, c'est se priver de ce grand avantage d'artillerie.
» Que peut-on attendre d'une artillerie faible de sa
» nature, sans portée, sans justesse, et dispersée égale-
» ment sur tout le front d'une armée ? Quand cette artil-
» lerie serait bonne, et maniée par un officier supérieur
» entendu, il ne pourra presque jamais en tirer parti, étant
» enveloppée par des colonnes dont il ne peut déranger
» la marche ; il faut qu'il attende leur développement
» pour la rassembler et faire sa disposition. Il n'aurait
» pas le temps de faire repasser ses pièces du centre à
» la gauche ou à la droite, et de vaincre pour cela les
» obstacles que le terrain lui opposera. — Cette artil-
» lerie coûtera, cependant, plus d'entretien qu'une bonne
» pièce d'artillerie, et par faute de rechanges, elle rom-
» pra ou appesantira la marche des troupes. »

Assurément, c'est une mission peu agréable, une position délicate pour un officier consciencieux, d'avoir à organiser un système contre lequel il s'est prononcé en parfaite connaissance de cause avec tant de force et de clarté. Mais qui donc avait pu imposer à M. de Gribeauval une pareille tâche ? Il est contre toute vraisemblance que ce soit le ministre d'Argenson, ou M. de Vallière, le directeur de l'artillerie. Une influence supérieure, une pression toute puissante, autre que l'autorité personnelle du Roi, aurait-elle dicté cet ordre ? Les contemporains, M. de Saint-Auban lui-même, n'ont pas éclairci ce point obscur. En dehors de toutes suppositions téméraires, de toutes indécises conjectures, on doit tenir pour certain que les anciens partisans des propositions de Moor et Stark n'avaient pas abandonné le projet d'alléger considérablement l'artillerie, et que

nombre de jeunes officiers admis par Frédéric à visiter ses camps, à assister à ses manœuvres, en avaient rapporté des impressions tout autres que celles de Gribeauval, et exerçaient dans leur entourage un courant d'opinion fort entraînant. Avaient-ils espéré convertir M. de Gribeauval à leur avis, et lui persuader de se placer à la tête d'un parti déjà fortement constitué ? Enfin, à quel pouvoir, à quel crédit avaient-ils recouru pour en obtenir cet ordre qui paraissait contrarier si fort l'organisateur contraint d'une plus légère artillerie ?

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses et de ces doutes qui n'ont jamais été dissipés, M. de Gribeauval échappait bientôt pour un temps à toute pression comme à toute critique, au danger d'une contradiction flagrante avec lui-même. Passé avec l'agrément du roi au service de l'impératrice-reine d'Autriche et de Hongrie en 1758, sous les auspices du comte de Broglie, ambassadeur à Vienne, il dirigea, cette même année, le siège de Neiss, et fut créé par l'impératrice, du consentement du Roi, général de bataille, commandant le génie, l'artillerie et les mineurs. — En 1759, il disposa les défenses de Dresde et des camps voisins, et fit échouer tous les projets des ennemis. Il dirigea, en 1760, le siège de Glatz, et conduisit le coup de main qui fit tomber cette place. — En 1761, après avoir pourvu à la sûreté de Dresde et de son pays, il mit celle de Schweidnitz en bel état de défense, et tint trois mois entiers contre toute l'armée prussienne, commandée par Frédéric même qui put juger alors du mérite relatif des deux systèmes de mines plus haut mentionnés. Gribeauval, en effet, prolongeait la défense par une grande supériorité de moyens. Il avait perfectionné les globes de compression inventés par

Belidor, et par leur emploi, empêchait les assiégeants d'avancer.

Le roi de Prusse écrivait au marquis d'Argens : « Nous y sommes encore ; le génie de Gribeauval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. » Ce fut la chute d'une grenade sur un magasin à poudre qui, ayant renversé un bastion entier, et facilité l'assaut, fit cesser la résistance. M. de Gribeauval, fait prisonnier avec toute la garnison, fut amené à Frédéric, qui, d'abord, refusa de le voir, mais finit par l'admettre à sa table en le comblant d'éloges (1). Le premier mouvement du roi de Prusse ne serait point à sa louange, à moins qu'il eût contre le vaincu d'anciens et sérieux motifs de mécontentement ; et son retour à une générosité tardive pourrait bien n'être que l'accomplissement d'un acte de bien-séance ou de prévoyance politique. — Nous livrons cette observation à la sagacité du lecteur. — Les services éminents de Gribeauval en Autriche furent récompensés par le grade de lieutenant-général des armées de l'Empire, et la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Ils lui assurèrent, d'ailleurs, la constante faveur et protection de cette souveraine, et plus tard, celle de la reine Marie-Antoinette, qui n'était alors qu'une enfant.

Le maréchal de Belle-Isle mourut dans l'exercice du ministère de la guerre, le 26 janvier 1761 ; et, tout naturellement, la marquise de Pompadour faisait appeler à sa succession son propre ami le duc de Choiseul, déjà nanti du département des affaires étrangères depuis la

(1) Ces détails sont tirés tant de la Chronologie Pinard que des diverses Biographies (article signé par le colonel de Puységur).

démission du cardinal de Bernis. M. de Crémilles se démettait en 1762 de ses fonctions d'adjoint au ministère ; et M. de Vallière n'exerçait toujours pas celle de directeur de l'artillerie. — Le rappel de M. de Gribeauval, désiré par ceux qui n'avaient cessé de compter sur lui, était donc tout indiqué. A la paix de 1763, il rentra au service de France avec le grade de maréchal de camp du 25 juillet 1762, et celui de commandeur de l'ordre de Saint-Louis lui fut accordé le 1^{er} avril 1764.

Pendant toute cette guerre de sept ans, M. de Saint-Auban avait acquis de nouveaux titres à l'approbation des généraux, ses chefs, et à l'estime publique. Successivement major général, puis commandant en chef de l'artillerie aux armées du prince de Soubise et du comte de Lusace, il se signala par des manœuvres rapides et brillantes de l'ancien et solide matériel, particulièrement à la prise de Cassel, à celle de Minden, reçut les plus grands éloges des généraux et de tous les chefs de corps. Le maréchal de Broglie, qui, des hauteurs de Cassel, avait vu sa manœuvre dans une diversion favorable au salut de la cavalerie, dit à M. de Saint-Auban qui lui demandait quelques gros canons d'augmentation : *« Monsieur, il n'y a rien de moins nécessaire, puisqu'avec dix-huit pièces vous avez fait l'ouvrage de quarante. »* — Le cordon rouge de Saint-Louis lui fut promis dès lors, il ne le reçut que dix ans plus tard.

Vers la fin de la campagne, commandant en chef l'artillerie au siège de Nippen, qui se fit sous les ordres du prince de Condé, il osa, le jour même où les troupes arrivèrent, assurer le prince qu'en ouvrant la tranchée dès le soir, et en travaillant aux batteries avec ardeur, la

place capitulerait le quatrième jour. Il ne se trompa point. Son zèle, en toutes circonstances, particulièrement à la bataille de Gronningen, où il commandait en chef l'artillerie (1), lui mérita le grade de maréchal de camp ; et dans le compte rendu à la Cour, Son Altesse attribua les succès à l'artillerie seule et aux dispositions qui en avaient été faites. — Saint-Auban, âgé alors de quarante-six ans, avait fait dix-sept campagnes, et assisté à trente-huit sièges ou batailles.

Des services si honorables, des récompenses si méritées n'échappaient pas, toutefois, à la jalousie ; mais ce sentiment était encore avivé par la persistance des partisans d'une artillerie courte et légère pour tout le service de campagne, et par les succès mêmes que venait d'obtenir Saint-Auban dans l'emploi de celle qui, à l'admiration des autres peuples, avait suffi jusqu'alors à toutes les nécessités du service.

D'autre part, une réforme générale des armes s'imposait, après des guerres qui en avaient mis beaucoup hors d'usage, et pendant lesquelles l'urgence des besoins, la célérité des fabrications, une insuffisance de contrôle avaient occasionné certaines imperfections. — Le duc de Choiseul décida cette réforme. En le faisant, il avait, d'ailleurs, en vue, dit-on, un double intérêt politique et colonial, sans qu'aucune preuve ou présomption grave ait été produite à l'appui de cette assertion. Cette utile réforme fut activement poursuivie. Elle s'opérait

(1) La notice publiée par le marquis de Fraquier fait ressortir par des détails circonstanciés l'initiative et l'action prépondérante de l'artillerie longue et solide dans cette bataille, malgré les difficultés du terrain.

sous l'impulsion très intelligente et autoritaire de M. de Gribeauval, en qui le ministre cher à M^{me} de Pompadour avait placé sa confiance pour l'exécution de ses projets. Nous n'avons pu découvrir aucun titre officiel l'affectant à ce service ; mais il avait été certainement distrait des anciennes attributions de M. de Vallière, dont le successeur nominal et temporaire, l'inspecteur général d'Aboville, n'avait conservé de la direction d'artillerie que la mission d'organiser la défense des côtes (1) (1^{er} janvier 1759).

Toute la réforme des armes, non seulement des pièces d'artillerie, mais des fusils de divers calibres, avait été dévolue à un entrepreneur unique ou principal, nommé Carrier de Monthieu (2) ; et un officier supérieur distingué, le lieutenant-colonel de Bellegarde, avait été choisi comme le plus capable de l'inspecter. Cette entreprise, au surplus, était une exception à la règle générale du système de régie introduit par le duc de Choiseul, qui avait repris au compte du Roi tous les employés des entrepreneurs (3) ; elle était certainement justifiée par la spécialité et les difficultés de l'opération ; et l'on pouvait se flatter d'en obtenir de bons résultats, si elle était conduite avec probité. Elle devait, d'ailleurs, favoriser et dissimuler les envois d'armes aux insurgés d'Amérique. Le tout-puissant ministre était persuadé sans doute qu'il en était ainsi ; car il en témoignait toute sa satisfaction au lieu-

(1) *Dictionnaire des généraux français.*

(2) Il avait pris ce nom de *Monthieu* du nom d'une mine située dans les environs de Saint-Etienne.

(3) L. Mention. *Thèse sur le comte de Saint-Germain*, chap. ix, p. 211.

tenant-colonel inspecteur, dans une correspondance suivie, dont nous avons eu plusieurs documents sous les yeux (1); nous ne citerons que la dépêche suivante, postérieure de quelques années au début de l'entreprise :

« 27 Juillet 1769.

» Je viens, Monsieur, de remettre sous les yeux du
» Roi tout ce que vous méritez par la supériorité de vos
» connaissances, votre zèle et vos services. Sa Majesté,
» pour vous donner une nouvelle marque de sa satisfac-
» tion, a bien voulu vous accorder une gratification
» annuelle de six cents livres, sur le fonds du quatrième
» denier. Je vous l'annonce avec grand plaisir.

» Je suis, etc.

» Le duc de CHOISEUL. »

Il n'a jamais été contesté que l'inspirateur de ces témoignages et de cette correspondance fût M. de Gribeauval.

Parallèlement à la réforme des fusils et autres armes présumées hors de service ou de fabrication défectueuse, les partisans de l'artillerie courte et légère avaient toute latitude et en usaient sans entraves pour faire prévaloir et mettre en pratique leur système. Toutefois, avant d'effectuer la transformation, il était prudent de l'appuyer sur des expériences concluantes. Elles eurent lieu dans l'arsenal de Strasbourg, en 1764. Il ne nous appartient pas d'émettre une opinion sur leur mérite ; mais nous ne

(1) Archives nationales, carton M. 274, 4^e chemise; autres lettres des 31 juillet, 24 septembre, 20 et 29 octobre 1769, *ibidem*.

pouvons nous dispenser de rapporter ce que dit M. de Saint-Auban de leur défaut de régularité et impartialité dans le Précis d'un Mémoire adressé d'abord au duc de Choiseul en août 1768, et de nouveau à son successeur, le marquis de Monteynard, en mai 1771 (1).

« On a tout lieu de soupçonner, d'après M. de Saint-
» Auban, que les expériences de Strasbourg, 1764, ont
» suivi des changements déjà arrêtés, sans autre but que
» de confirmer dans le public le sentiment de leurs
» auteurs. On a tout fait pour les tenir secrètes ; et je
» n'ai pu en être instruit qu'en 1767, à la vue d'un
» système nouveau ou renouvelé qu'on établissait sur les
» ruines de celui par lequel notre artillerie s'était tou-
» jours montrée supérieure à celle des autres nations. Je
» ne pus m'empêcher de jeter le cri du citoyen en adres-
» sant au ministre un mémoire détaillé sur les inconvé-
» nients que présentait, dans la pratique, un système
» aussi légèrement adopté. Il parut que je m'y prenais
» un peu tard ; mais je n'ai pu m'élever plus tôt contre
» des opérations mystérieuses. En les voilant pour un
» temps, on pressait la fonte et les opérations en tout
» genre, pour se précautionner contre des retours, quand
» la dépense serait considérablement engagée. »

Et plus loin, page 112 du même précis :

« Le duc de Choiseul ne s'en rapportait pas en entier
» aux expériences de Strasbourg. On lui avait démontré
» par les procès-verbaux mêmes qu'elles avaient été faites
» de manière à être favorables à un système déterminé
» d'avance. »

(1) Tome 1^{er} des *Œuvres de Saint-Auban*. — Le Précis de ce Mémoire a reçu une pagination spéciale.

Ailleurs encore, page 233 :

« Quelques-uns de nos tacticiens modernes affirment
» que le canon court, léger et très multiplié dans les
» armées doit seul désormais décider du succès des
» batailles, *parce qu'il franchit les fossés, les escarpe-*
» *ments, et qu'il passe, conduit à bras d'hommes, par où*
» *peut passer le cavalier le mieux monté.* — Tous ces
» avantages ne sont rien moins que démontrés. La futilité
» de ces promesses a été reconnue par des expériences
» scrupuleuses. Les instituteurs de la nouvelle artillerie
» les contestent et en demandent de nouvelles. *Non*
» *seulement j'accepte leur défi, mais j'offre de consigner*
» *dans un dépôt public une somme de 80,000 livres pour*
» *les frais, bien entendu que mes adversaires feraient*
» *de même.* »

Quant à attribuer à M. de Gribeauval une part quelconque dans l'impulsion ou l'exécution, M. de Saint-Auban s'en explique, pages 236 et 238, dans les termes suivants, assurément pleins de réserve, mais où l'on peut suspecter moins de sincérité que d'ironie.

« C'est dans les écrits imprimés et publics de M. de
» Gribeauval que l'on peut puiser les observations sur
» les vices et défauts qu'il attribue à la nouvelle artillerie, dont il blâme et l'établissement et la multiplicité,
» et démontre par les plus solides raisons, fondées sur
» la théorie et la pratique, le peu d'utilité, de durée, le
» plus d'embarras et l'énorme dépense. » Puis, ajoute-il aussitôt : « L'auteur de *« la nouvelle artillerie (1) »* a fait

(1) Tronson du Coudray (Charles), officier d'artillerie, né en 1738. — Il sera fait plus ample mention de lui et de ses écrits, ci-après.

» publier une brochure qui a pour titre : *L'ordre profond*
» et *l'ordre mince*, dans laquelle il assure que ce qu'avait
» dit M. de Gribeauval en 1774 n'était plus vrai en 1776. »

Cette nouvelle artillerie, si contestée et si habilement
introduite après les expériences de 1764, prévalut donc
jusqu'à la fin du ministère de Choiseul (décembre 1770).

La marquise de Pompadour était morte avant ces
expériences, le 15 avril 1764.

Le Roi, qui l'avait faite et tolérée si puissante, ne parut
pas la regretter beaucoup.



CHAPITRE III

M. de Monteynard, Secrétaire d'Etat de la Guerre. — Pamphlétaires équivoques. — Ses services. — Ses bienfaits. — Témoignages probants.

« Lors de la disgrâce du duc de Choiseul, ON plaça à » la Guerre et à la Marine d'obscures médiocrités dont » l'histoire n'a pas même à rappeler le nom. » — Ainsi s'exprime M. Henri Martin dans son *Histoire de France*, tome XVI, page 299.

Quels témoignages avez-vous entendus, téméraire et fantaisiste historien ? Critique superbe ? A quelles sources avez-vous puisé ? D'où vous sont venus cette assertion dédaigneuse et sans preuves, ce faux-fuyant, ce déni de justice, ou plutôt cette insupportable iniquité ? — Les sentiments chrétiens du marquis de Monteynard, l'austérité de ses principes et de toute sa vie, son heureuse et trop courte influence, si méchamment contrariée, nous donnent, à cet égard, une première explication. — Le reproche est vif sans doute ; et nous aurons à le justifier.

ON, c'était le Roi Louis XV, débauché, avili, méprisé, mais ayant encore dans son âme tarée un fonds de noblesse et de dignité natives, de droiture et d'instinctive sagacité qui lui conservait, avec les respects extérieurs, certain abandon, confiant ou provisoire, à ses décisions et à ses choix. Certes, il n'était pas incapable de quelque révolte éphémère de conscience ou d'amour-propre, d'un bon mouvement et d'une prudente détermi-

nation (1). C'était donc le Roi, bien résolu à choisir lui-même le successeur de Choiseul au département de la Guerre ; et il n'avait que de trop sérieux motifs de vouloir s'en occuper personnellement. « Les dépenses de ce » département avaient été portées à un point excessif, » l'ordre et l'économie parmi les troupes étaient presque » détruits ; des déplacements continuels et des nominations arbitraires avaient interverti l'harmonie de tous » les corps. La désertion était si fréquente que le duc » de Choiseul, pour l'arrêter, avait établi une chaîne sur » les frontières, qui coûtait à l'Etat douze cent mille » livres par an. » (Fantin des Odoarts. *Hist. de France*, VII, page 276). — Pidansat reproche encore au ministre déchu : « La suppression des places de lieutenant-colonel » et de major, et autres innovations dangereuses d'un » génie inquiet, avide de faire parler de lui et peu délicat sur les moyens. » (*Espion anglais*, I, p. 79). Autant de causes de désaffection dans l'armée, de méfiance dans l'élite de la nation, et qui, indépendamment des intrigues de cour les plus actives, avaient excité et justifié le mécontentement du Roi, si durement exprimé dans la lettre de disgrâce et d'exil adressée au premier ministre à la fin de 1770 (2).

Avant d'exposer comment, avec quelles précautions

(1) Le jugement de Louis XV était d'autant plus perspicace, dit à ce propos M. le duc de Broglie, que par l'indolence naturelle du Roi, il était préservé de toute passion. (*Le Secret du Roi*, II, p. 233).

(2) La vérité est, dit encore M. le duc de Broglie, qu'au moment où le duc de Choiseul quitta le ministère, il avait amené les affaires, à l'intérieur comme à l'extérieur, dans un défilé d'embarras inextricables, dont, si son pouvoir eût duré quelques jours de plus, il lui eût été impossible de sortir. (*Le Secret du Roi*, II, p. 231).

s'effectua le choix du marquis de Monteynard, voyons ce qu'était ce personnage ; sachons si, dès lors, il avait encouru l'oubli, l'indifférence de l'Histoire, et mérité ce dédain affecté de M. Henri Martin et jusqu'à l'omission de son nom dans les biographies *universelles*. Ne craignons même pas d'aborder, de suite, les grossières imputations de quelques écrivains, reporters subalternes, que nous citerons textuellement, et qui, d'ailleurs, ne manqueront pas de contradicteurs plus dignes de foi et de se réfuter eux-mêmes.

Moufle d'Angerville (*Vie privée de Louis XV*, tome IV, page 129), s'exprime ainsi : « ON admit dans la personne » du marquis de Monteynard un homme faible, médiocre » dans son métier et fort ignorant sur le reste, qui, du » moins, n'aurait ni le talent ni le courage de contrarier. » C'est, au surplus, ce qu'avait dit Pidansat, dans les *Anecdotes échappées à l'Observateur anglais*, I, page 22 : « Homme sans nerf, sans consistance et facile à déplacer. » Bouffonidor, dans les *Fastes de Louis XV*, est allé plus loin : « Le marquis de Monteynard était une » espèce de trappiste, de bonne conduite pour ce temps » et de mœurs austères ; personnage inepte, borné, sans » courage, etc. » — Voilà, sans doute, la source *claire et non suspecte*, où s'est abreuvée la muse facile de M. Henri Martin. — Différons quelque peu le démenti que se sont donné ces pamphlétaires ; et recourons, d'abord, aux documents officiels.

Abrégeant ce que nous apprennent de ce général la *Chronologie Pinard* et le généalogiste Laîné, nous constatons les beaux services et preuves de courage ci-après :

Louis-François de Monteynard, né le 13 mai 1713, lève

à vingt ans une compagnie qu'il conduit à l'attaque des lignes d'Etlingen, au siège de Philipsbourg, à l'affaire de Clausen, à la défense de Lintz, jusqu'en 1742. — En 1743, à l'armée du comte de Ségur, il est fait aide-maréchal-général des logis, et concourt à la prise des retranchements de Montalban, de Villefranche et de Nice. Nommé colonel du régiment d'Agenois, il se distingue au passage des Alpes, à l'attaque du Château-Dauphin, au siège et à la prise de Demont, au siège de Cony, à la bataille qui se donna sous cette place. — En 1745, il a mission de reconnaître les chemins praticables pour pénétrer dans le Milanais par l'Etat de Gênes, se trouve au passage des Alpes, à la prise d'Arqui, de Saravalle, des ville et château de Tortone, à la soumission de Plaisance et de Pavie, et se distingue tellement au combat de Rivarone qu'il est chargé d'en porter la nouvelle au Roi, et récompensé par le grade de brigadier. — En 1746, il s'empare des bains d'Arqui, fait trois cents prisonniers de guerre, assiège et prend Arqui, combat à Plaisance et sur le Tidon, puis, passant à l'armée de Provence, contribue à en chasser les ennemis. — En 1747, il participe à la conquête du comté de Nice, de Montalban, Villefranche, Vintimille, et au combat sous les murs de cette dernière place. — Maréchal de camp en 1748. — En 1755-56, M. de Monteynard, sous les ordres du maréchal de Richelieu, passe à l'île de Minorque, se distingue à l'assaut du fort Saint-Philippe et est fait commandeur de l'Ordre de Saint-Louis (1). — En 1758, il combat à Has-

(1) Voir le journal imprimé de la conquête de Minorque, et, à la suite, le recueil des poésies publiées à cette occasion. (*France*, 1757, in-8°).

Monteynard et Beauvau, Laval et Lannion

Au milieu des dangers vont soutenir leur nom.

(*Épître*, par M. de Chévrier).

tenbeck et à Crévelt, concourt à la conquête de l'électorat de Hanovre. — En 1759, nommé lieutenant-général, il prend part à la bataille de Minden...

En 1767, la République de Gênes avait cédé la Corse à la France ; et Louis XV l'avait constituée en pays d'Etats, comme les autres provinces du royaume. — Le lieutenant-général de Monteynard, envoyé dans cette nouvelle possession, s'y était rendu recommandable par des bienfaits. Aussi, les Etats de l'île, assemblés le 1^{er} mai 1772, avaient-ils exprimé le plus grand désir que le gouvernement militaire lui en fut confié. Le Roi accéda à cette demande; et les lettres-patentes de ladite charge (13 juillet 1772) s'expriment ainsi sur M. de Monteynard : « *Il a contribué par ses soins à assurer la tranquillité de l'île et l'accroissement déjà sensible de sa cultivation, de son commerce et de son industrie. — Estimant que nous ne pouvons mieux faire que de donner à cette province une nouvelle marque de notre bienveillance, et que notre cher et aimé de Monteynard ne sera pas moins propre à faire chérir aux Corses son autorité qu'à la faire respecter : Savoir faisons, etc.* » (*Archives nationales, Registre P, 2504*). — Pendant la durée du premier Empire, et depuis, le comte de Marbeuf, qui avait commandé avec distinction les troupes envoyées en Corse, où il devint le protecteur de la famille Bonaparte, a joui trop exclusivement d'une renommée fondée sur cette éclatante protection aussi bien que sur ses services militaires. — Il

Voyez sur ces murs presque en cendres
Monteynard, du Mesnil, Egmont...
(Ode, par de B..., capitaine de cavalerie).

est rigoureusement équitable, aujourd'hui, de garder bonne et reconnaissante mémoire des bienfaits du gouverneur investi d'une autorité supérieure et de la confiance justifiée du Roi.

Si de tels états de service n'annoncent pas un génie supérieur, ils sont assurément dignes de mémoire et de haute estime, ruinent la ridicule imputation de manque de courage, de médiocrité dans son métier et d'ignorance sur tout le reste, et confondent cette conspiration du silence des modernes historiens et des biographes sur le nom de Monteynard.

En ce qui est de l'inaptitude au Ministère de la Guerre, les pamphlétaires se sont réfutés eux-mêmes ; et c'est ce qui arrive souvent à cette gent sans opinion ferme et consciencieuse, impressionnée au gré des intérêts et des passions du jour, par des influences où la vénalité ne manque pas d'intervenir. Dans le cas qui nous occupe, on sera moins surpris de cette contradiction, si l'on observe qu'en ce pastiche d'éloges et d'injures, la louange repose toujours sur l'estime du caractère, honoré de l'armée et de l'opinion publique, aussi bien que sur l'excellence de faits accomplis, de sages mesures dues à l'initiative et à la persévérance de l'homme de bien ; tandis que les diatribes, postérieures à la mort de Louis XV, ne sont que des hâbleries dénuées de preuves et même de prétextes, correspondant à ce mot typique de morale infirmité : *Il faudra bien que Monteynard s'en aille ; il n'y a plus que moi qui le défende* (1).

(1) « Avec le caractère de Louis XV, il ne fallait que de la constance, et tôt ou tard on était sûr de culbuter ceux qui n'étaient soutenus que par lui. » (*Fastes de Louis XV*, à propos de la démission du marquis de Marigny, Directeur général des Bâtiments).

Voyons donc les appréciations élogieuses que la force de la vérité a imposées aux détracteurs, et que confirmeront des juges plus compétents.

Pidansat, dans l'*Espion anglais*, tome I^{er}, pages 79 et suivantes :

« On s'accorde généralement ici sur le bien qu'on dit
» du Secrétaire d'Etat de la Guerre. Quoique son éléva-
» tion à ce poste soit le résultat d'une intrigue, on sait
» qu'il n'y est entré pour rien (1). — Au jour où le Roi
» se proposait de choisir, il se fit apporter un almanach
» royal ; il prit la liste des officiers généraux, à chacun
» desquels S. M. s'arrêtait, comme pour demander l'avis
» de ceux qui l'entouraient. Il se trouvait toujours quelque
» difficulté. Quand Elle en vint au marquis de Mon-
» teynard, le prince de Condé insista fortement sur
» celui-ci et sur ses louanges, et personne ne put le con-
» trarier. Le monarque fut enchanté de se trouver déter-
» miné par un suffrage général. Le marquis de Mon-
» teynard fut désigné ; mais tel que ces généraux romains
» que l'on allait chercher à la charrue, il était alors en
» Dauphiné, bien éloigné de songer que la Cour s'in-
» quiétât de lui. Le courrier qui lui apprit sa nomination
» le trouva au coin de son feu, philosopant avec
» quelques amis. Il monta en chaise sans que l'altération
» de son visage eût laissé connaître aux spectateurs
» quelle était la nouvelle qui l'obligeait à partir si brus-
» quement. Il ne paraît pas que l'air de la Cour ait influé

(1) Il s'agit des intérêts du comte de Maillebois, éloigné depuis long-temps par sa malheureuse affaire avec le maréchal d'Estrées, aussi bien que d'avantages convoités par le prince de Condé. — Tous deux s'étaient flattés, mais en vain, de réussir par l'appui de M. de Monteynard.

» sur les mœurs austères de ce ministre. Au reste, il faut
» que S. M. soit aussi persuadée qu'Elle l'est de son
» mérite pour surmonter les dégoûts qu'Elle éprouve de
» son travail minutieux et froid. Le Roi, accoutumé à
» celui du duc de Choiseul, qui traitait tout lestement et
» savait amuser son Maître au milieu des affaires les
» plus épineuses, a eu beaucoup de peine à s'y faire. Un
» des objets de M. de Monteynard, à son arrivée au
» Ministère, a été d'en réduire les dépenses, portées à
» un point excessif par son prédécesseur. Il a cherché à
» établir l'ordre et l'émulation parmi les troupes, abso-
» lument détruits par le despotisme de l'autre. Il a arrêté
» ou supprimé les innovations dangereuses d'un génie
» inquiet, avide de faire parler de lui et peu délicat sur
» les moyens. Il a introduit des récompenses nouvelles,
» propres à conserver un fond de vieux soldats pour
» former les nouveaux. Il a porté un œil scrutateur dans
» les déprédations, énormes et habituelles avant lui. »

Bouffonidor (*Fastes de Louis XV*, tome 1^{er}, page 269)
s'était exprimé déjà dans des termes identiques, ajoutant
cette déclaration bien suffisante à l'honneur et à l'illus-
tration d'un homme au pouvoir : « *Il fit de bon tout ce*
» *qu'il put faire de bon, parmi un tas de coquins qui fai-*
» *saient autant de mal qu'ils pouvaient faire de mal.* » —
Et c'est le même rhapsode qui a dit plus haut : *person-*
nage inepte, borné, sans courage. Charmante ironie, d'au-
tant plus piquante, en vérité, qu'elle fut probablement
involontaire. — Quelle ineptie, quelle manie, quelle
duperie de s'appliquer si obstinément à faire le bien, au
milieu et en dépit de tout ce vilain monde !

Fantin des Odoarts (*Histoire de France*, tome VII,
page 196) a reproduit les mêmes éloges ; mais il s'est

bien gardé de toute diatribe. Il ajoute : « Le marquis de » Monteynard, persuadé que les bons traitements guéri- » raient cette maladie (la désertion) plutôt que la con- » trainte, établit en faveur des vieux soldats une espèce » d'ordre de chevalerie et une augmentation graduelle » de paie (1). Ce procédé annonçait un homme qui con- » naissait le cœur humain. Ces distinctions, en récom- » pensant la valeur et la fidélité, en étaient un gage » précieux et assuré. Les ordonnances de 1773, portant » conversion des milices en régiments provinciaux et » soumettant ces corps à un nouveau régime, alliaient » le bien du service du Roi à l'avantage de l'agriculture. »

Ici, toutefois, deux assertions semblent faire un certain contraste.

La belle et spirituelle marquise du Deffand écrivait à lord Walpole, le 9 janvier 1771, trois jours après l'entrée de Monteynard au Ministère :

« On n'a remplacé que le département de la Guerre » par un homme, M. de Monteynard, dont on dit *peu de* » *bien*. C'est le prince de Condé qui l'a placé. » Et le

(1) Les récompenses nouvelles, introduites par M. de Monteynard, consistaient en une haute paie de rengagement et une décoration correspondant, pour les sous-officiers et soldats, à la croix de Saint-Louis (Ordonnance du 16 avril 1771). La décoration était une plaque chargée de deux épées en sautoir, remise solennellement, à la parade, par le chef de corps. — On trouve le récit d'une de ces solennités, qui eut lieu à Grenoble, en présence des nièces de M. de Monteynard, dans le *Mercure de France* de juillet 1772. — De l'armée de terre, cette décoration de vétéranisme passa aussi dans la marine, en vertu de l'ordonnance du 31 octobre 1786, contresignée par le maréchal de Castries, créant neuf divisions de canoniers matelots (titre second, article 67). — Elle était remise au nouveau promu par le major d'escadre, à la tête du corps. Cette institution, due à la sagesse de M. de Monteynard, s'est perpétuée dans son principe et a été renouvelée de nos jours par celle de la médaille militaire, que s'honorent de porter les généraux et amiraux qui ont commandé en chef. — A. G. DE G.

19 janvier 1771 : « Le Roi dit l'autre jour à M. de Monteynard : Vous êtes des ennemis de M. de Choiseul. » — Sire, il m'a toujours refusé ce que j'ai demandé ; » mais je ne suis point son ennemi ; il a trop bien servi » votre Majesté. — Un quidam dit à ce même Monteynard : Prenez garde à vous ; vous êtes environné des » amis de M. de Choiseul. — Ah ! dit-il, je crains bien » moins ses amis que ses ennemis. » — Cette seconde lettre n'est-elle pas bien propre à effacer la mauvaise impression donnée par la première ? (*Correspondance de Madame du Deffand*, tome II, pp. 129 et 147).

L'autre critique est du général Dumouriez, dans ses *Mémoires*, page 240 : « M. de Monteynard détestait le » duc d'Aiguillon. Tout l'ancien parti du duc de Choiseul, surtout le prince de Condé qui l'avait porté au » Ministère, le soutenait contre lui. M. de Monteynard » était un ministre *médiocre, mais très sage, très honnête homme et très appliqué*. Il avait fort bien fait la guerre ; » il était bon officier d'état-major et connaissait bien les » détails des armées. Hors de son affaire militaire, *il ne » savait rien du tout*. » — Il sut, au moins, économiser les finances de l'Etat, édicter de sages ordonnances, répandre des bienfaits sur l'armée et sur la nouvelle conquête dont le gouvernement lui était confié. — En ce temps de paix honteuse, depuis 1763, que pouvait faire de mieux l'habileté, même le génie d'un ministre de la guerre ? — Mais il n'avait pas satisfait l'ambition de Dumouriez, renonçant à l'envoyer en Suède, à la tête d'un corps d'armée. (Voir *Le Secret du Roi*, par M. le duc de Broglie, tome second, pp. 420 et 422, et les *Mémoires* de Dumouriez, pp. 250 et suivantes).

Le prince de Montbarey, l'un des successeurs du marquis de Monteynard au département de la Guerre, qui, malgré sa passion du jeu et des femmes, était réputé d'un commerce sûr et de bon jugement, dit dans ses *Mémoires*, rédigés en 1792, et publiés en 1829, tome II, pp. 66 et 67 :

« Le marquis de Monteynard jouissait de la meilleure
» réputation, tant dans le militaire que dans tout le
» royaume. Ce choix aurait, à tous égards mérité l'appro-
» bation générale, si M. de Monteynard, qui s'était tou-
» jours occupé utilement de tout ce qui avait trait à l'art
» militaire, et dont la probité la plus sévère formait le
» caractère, *avait eu les talents nécessaires pour repré-*
» *senter et se soutenir au milieu d'une cour corrompue et*
» *pleine d'intrigues de toutes les espèces.* Le matériel du
» Département se soutint parfaitement pendant son admi-
» nistration ; mais il ne jouit jamais, à Versailles, d'une
» *considération de crédit* ; et ce qui y nuisit le plus fut,
» aux yeux des gens raisonnables et sensés, ce qui lui
» mérita leur estime. Il fit le bien autant qu'il lui fut
» possible de le faire ; mais il n'en eut pas le pouvoir
» autant qu'il eût été à désirer. » (1)

(1) Cinquante ans auparavant, Jonathan Swift accusait déjà ces mœurs et intrigues de cour, fatales aux bons et vertueux ministres, et qui sont de tous temps et de tous pays :

« Il y avait à la cour des Bainbarbes un grand seigneur favori du Roi, et qui, pour cette raison seule, était traité avec respect, mais qui était pourtant regardé en général comme un homme très ignorant et assez stupide. Il passait pour avoir de l'honneur et de la probité, mais il n'avait point du tout d'oreille pour la musique et battait, dit-on, la mesure assez mal. — Il avait été plusieurs années gouverneur de Lagado ; mais par la cabale des ministres, il avait été déposé au grand regret du peuple. Cependant, le Roi l'estimait comme un homme qui

Voltaire aussi ne pouvait pas manquer de dire son mot. Il est sobre et judicieux : « *M. de Monteynard a donné, en 1771, un exemple à l'Europe. Il a donné un surcroît à la paie, et des honneurs aux soldats qui serviraient après le temps de leur engagement. Voilà comme il faut mener les hommes.* » (*Dictionnaire philosophique*, tome VIII, au mot *soldat* ; édition Houssiaux, 1853).

N'omettons pas de rappeler que l'instruction de la jeunesse militaire fut aussi l'objet de son application méthodique. C'est à lui, notamment, à ses soins attentifs, à son expérience consommée, que l'Ecole de Cavalerie de Saumur, fondée par son prédécesseur, en 1764, dut, sept ans après, une véritable et solide organisation. (Voir les *Origines et traditions* de cette école, par le capitaine Picard).

Enfin, l'académicien Charles de Lacretelle, dans son *Histoire de France au 18^e siècle*, donne cette note intéressante sur les relations de M. de Monteynard avec le Roi et les courtisans :

« M. de Monteynard, militaire plein d'honneur, mais »
» peu versé dans les affaires, et qui n'était nullement »
» fait pour la Cour, s'attirait la haine de ses collègues »
» en affectant de demeurer étranger à toutes leurs »
» intrigues. Le Roi, qui eût bien voulu prouver à ses »
» ministres qu'il conservait auprès d'eux quelque indé- »
» pendance, s'était déclaré pour le marquis de Mon-

• avait des intentions droites, mais qui n'avait pas l'esprit de la Cour. » (*Voyages de Gulliver*, troisième partie).

L'analogie entre ce portrait et celui du vertueux ministre de Louis XV, nous a paru si frappante, malgré la différence des nuances, que nous n'avons pu nous défendre de cette petite citation.

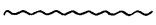
» teynard, et ne montrait qu'à lui une affection fondée
» sur l'estime. Mais il se lassa *bientôt* (non pas, mais au
» bout de trois ans) de résister à son conseil et à sa mai-
» tresse. Il faudra bien, disait le Roi, dont la nation
» accusait le despotisme, que Monteynard s'éloigne ; il
» n'y a que moi qui le soutienne. — Mais son embarras
» s'accrut quand on en vint à la résolution de sacrifier
» son protégé. Comme il s'était vanté auprès de lui de la
» constance qu'il aurait à le maintenir en place, il n'osait
» lui demander sa démission, et la provoquait par des
» signes qui avertissent de la retraite le courtisan habile.
» M. de Monteynard s'obstinait à ne pas le comprendre.
» — Cette lutte, qui dura quelque temps, fit l'amusement
» de la Cour et du public. On avait imaginé des écrans
» à la Monteynard, qui tombaient et se relevaient d'eux-
» mêmes. Le marquis de Monteynard abandonna enfin
» un poste si difficile, et retourna tristement à une retraite
» qu'il avait, disait-on, quittée avec les regrets d'un
» Cincinnatus. »

M. de Monteynard avait donné sa démission au Roi le
28 janvier 1774.

M. Henri Martin a certainement connu la plupart de
ces probants témoignages de science et de valeur mili-
taire, de haute administration sage et bienfaisante et de
la grande estime de tous les gens de bien, comme de la
haine et de la contradiction acharnée des intrigants. Si
donc il a confondu le successeur de M. de Choiseul au dé-
partement de la Guerre avec d'obscures médiocrités dont
l'histoire n'a pas même à rappeler le nom, ce ne peut être
une simple inadvertance ; c'est une bien révoltante iniquité

de parti pris, une iniquité qui s'est emportée jusqu'à l'insulte. — *Ce qu'il fallait démontrer.*

« Le marquis de Monteynard avait été créé grand'-
» croix de l'Ordre de Saint-Louis le 21 février 1779. On
» ne peut attribuer qu'à la défaveur où il était tombé
» dans sa retraite l'oubli de ses longs et glorieux services
» lors de la promotion du 13 juin 1783, où sur dix maré-
» chaux de France nommés, six étaient lieutenants-géné-
» raux moins anciens que lui. » (Lainé, *Généalogie de*
M. de Monteynard).



CHAPITRE IV

Le procès Bellegarde et Monthieu. — Ses premières suites

Mais le consentement obligé des intrigants et des gazetiers aux louanges dictées par l'opinion publique est encore suivi d'une réserve qui découvre le fond de leur pensée, et va nous faire pénétrer plus avant dans la lutte des partis dont nous avons entrepris l'étude.

« Si M. de Monteynard s'est mal pris dans ses mesures » de répression, s'il n'a pas réussi comme il le désirait ; » si, par cette fausse démarche, il a soulevé un corps » respectable contre lui, s'il s'est peut-être ôté ainsi la » faculté de punir des brigandages plus véritables et » plus révoltants, il faut l'attribuer aux surprises faites à » sa religion par des instigateurs contre lesquels un » défaut de sagacité, trop nécessaire à la Cour, l'a em- » pêché d'être en garde. *Quoi qu'il en soit, il est à craindre* » qu'il ne soit sacrifié au cri général que cette *malheu-* » *reuse affaire* a excité. » Ainsi parle l'*Espion anglais* (*loco citato*). — Bouffonidor a fait chorus.

Malheureuse affaire, assurément, et pleine de douloureuses surprises, mais qu'il était aussi impossible de prévenir que dangereux et criminel, impossible aussi d'étouffer. Les gazetiers semblent en avoir ignoré l'origine. Leur embarras se trahit, en effet, par tant d'expressions hésitantes et de craintes simulées que cette ignorance met en défaut leur propre sagacité et les abandonne aux criailleries, aux suppositions d'une foule inquiète, curieuse, aux influences mêmes des coupables et de leurs

amis. — Ce cri général n'était rien moins que celui de l'armée et de ses chefs ; comme les prétendus instigateurs des mesures de préservation ordonnées par le Ministre n'étaient autres que les Inspecteurs généraux de ce corps respectable dont quelques membres seulement pouvaient être, à divers degrés, répréhensibles. — L'attitude de M. de Monteynard dans ce procès fut toujours aussi digne que son impulsion droite, ferme et correcte. C'était moins à lui, d'ailleurs, que les mécontents s'en prenaient qu'à son ami et loyal délégué à une enquête devenue inévitable, mais qu'il n'avait point provoquée, le général de Saint-Auban, dont l'intégrité, la considération, la vie même furent aussi injustement qu'audacieusement attaquées.

Entrons donc dans le vif de ce triste épisode, abrégeant autant que possible le récit basé sur les documents authentiques.

Après une longue période de guerre, c'était une bien sage mesure que celle du recensement et de la réforme des armes, ordonnée par le duc de Choiseul ; mais l'exécution n'était pas sans difficultés et sans périls. Bientôt l'on se plaignit de toutes parts des déprédations auxquelles elle donnait lieu. Ce sont les *Mémoires secrets* du 5 avril 1777 qui le constatent. — Comment donc admettent-ils que des poursuites n'eussent pas été absolument nécessaires ? Le Roi lui-même en était informé, non seulement par son ministre, mais par les bruits de la Cour, et, comme le rappelle M. H. Martin (xv, p. 443) par la correspondance secrète qu'il entretenait à l'insu de ses conseillers officiels. C'est ce qui l'avait déterminé à choisir trois anciens lieutenants généraux pour faire

inopinément dans le royaume telles tournées que leur indiquerait le secrétaire d'état de la Guerre, d'après les ordres de Sa Majesté. Ces généraux étaient le comte de Maillebois, ainsi réhabilité, le comte d'Hérouville, et le comte de Mailly d'Haucourt. (*Mercur de France*, 20 février 1771). — Il était procédé à cette laborieuse et délicate réforme avec une célérité, une précipitation inquiétante et cause d'un flagrant désordre. Le marquis de Monteynard, appelé au Ministère de la Guerre le 6 janvier 1771, en recevait officiellement des plaintes continuelles, spécialement du lieutenant-général d'Hérouville, constatant que les côtes de l'Océan étaient sans défense, par suite du transport arbitraire, de port à port, de la presque totalité des armes, sous des prétextes mal fondés. Le sieur de Monthieu, entrepreneur, et son beau-frère, le lieutenant-colonel de Bellegarde (1), choisi comme le plus capable de l'inspecter, étaient suspectés de connivence dans les plus coupables malversations. Voulant savoir toute la vérité, le nouveau ministre, tenant en défiance le premier commis de l'artillerie et deux de ses employés, résolut de faire examiner tous les procédés de la réforme, d'approfondir lui-même l'affaire et d'en rendre compte au Roi. Le maréchal de camp de Saint-Auban fut chargé de cette mission (2) qui dura

(1) Le mariage de M. de Bellegarde avec la sœur de l'entrepreneur avait été tenu secret, *par motif d'économie*, dit Madame de Bellegarde, dans des libelles dont il sera parlé ci-après.

(2) « La défiance que j'eus lieu de prendre du premier commis qui était à la tête du bureau de l'artillerie, et surtout de deux de ses commis, m'obligea de chercher un officier supérieur que je pusse charger de cette vérification, et du travail et des tournées qu'il exigerait. Malheureusement pour M. de Saint-Auban, maréchal de camp et inspecteur d'artillerie, mon choix se fixa sur lui; je dis *malheureusement*, parce que

près de deux ans et dévoila les déprédations des inculpés. (*Lettre de M. de Monteynard à M. Amelot, Secrétaire d'Etat au département de Paris, 2 avril 1777*). — Le Roi en fut indigné, pressa le ministre de sévir contre les coupables, et nomma lui-même les membres du conseil de guerre qui devait procéder à leur jugement.

Ces juges étaient :

Le maréchal de France, duc de Biron, président ;

Les lieutenants-généraux comte de Nicolay, marquis de Lévis, et d'Harcourt, comte de Lillebonne ;

Les maréchaux de camp Sahuguet baron d'Espagnac, comte d'Apchon, comte de Narbonne-Pellet, et Viliers de Bréaude ;

Le lieutenant-colonel chevalier du Puget, faisant fonctions de procureur du Roi.

Louis XV, sur un scrupule du Conseil, étendit sa compétence au jugement du sieur Monthieu, qui, s'il n'était pas militaire, était entrepreneur de la guerre dans ses arsenaux.

» cette préférence et le zèle avec lequel il a rempli cette commission
» l'ont mis en butte aux calomnies répandues dans une foule de libelles
» et de mémoires imprimés, — et à l'assassinat. » (*Extrait de la lettre mentionnée ci-dessus, existant aux archives du Ministère de la Guerre*).

Dans une lettre de M. de Monteynard à M. de Saint-Auban, à la suite de sa mission et datée du 8 juin 1773, on lit ce qui suit :

« On ne peut être plus satisfait que je le suis des comptes que vous
» avez rendus de ces différents objets ; et Sa Majesté les a jugés assez
» importants pour vouloir qu'ils soient approfondis et jugés par un conseil
» de guerre. Quoique vous n'ayez fait qu'exécuter les ordres qui vous ont
» été donnés, je n'ai point ignoré qu'on a voulu vous regarder comme
» partie dans cette affaire ; et je ne puis qu'approuver la délicatesse qui
» vous a fait désirer de n'être pas chargé d'en rendre compte aux juges,
» L'intention de S. M. est que vous remettiez à M. Picques, sous-directeur
» d'artillerie, chargé des fonctions de procureur du Roi audit conseil
» de guerre, l'instruction qu'il vous a été donné de faire, ainsi que
» toutes les pièces, mémoires, réponses et tous éclaircissements qui
» dépendront de vous. »

Les accusés avaient choisi pour défenseur le fameux et redouté Linguet, âgé alors de trente-six ans, dans toute sa sagacité et toute sa verve, naguère employées à sauver le duc d'Aiguillon, et plusieurs fois rayé de l'ordre des avocats. Il ne manqua pas de donner libre cours à son irritabilité acrimonieuse, surtout contre M. de Saint-Auban, trop sensible à ses malices. Les *Mémoires secrets* (tome X, 5 avril 1777) prétendent que ce procès fut celui qu'il défendit le plus mal et avec infiniment moins de chaleur. Le lecteur en pourra juger si son plaidoyer se trouve dans le recueil en sept volumes in-12 des mémoires judiciaires de cet avocat.

Siégeant pendant quatre mois aux Invalides, ce conseil de guerre rendit, le 12 octobre 1773, un jugement dont les considérants, longuement développés, reposent sur des faits constatés par des procès-verbaux authentiques nombreux et dont le dispositif, déclarant de Bellegarde et Monthieu convaincus, en leurs qualités respectives, des abus et prévarications mentionnés au procès, condamne Bellegarde à être cassé et à vingt ans un jour de prison, et déclare Monthieu incapable d'aucune fourniture pour les arsenaux, le condamne, de plus, à tenir prison jusqu'à remboursement de la valeur des armes jugées défectueuses. — Le Roi approuva ce jugement qui fut suivi d'exécution pendant plusieurs années. « Louis XV, dit M. de Monteynard dans sa lettre précitée à M. Amelot, après avoir ratifié cette sentence, dit « le lendemain que c'était un jugement bien doux ; et » importuné des plaintes et récriminations de la dame » de Bellegarde, S. M. ordonna au grand prévôt, marquis de Tourzel, de l'expulser de Fontainebleau. »

Les membres du conseil de guerre avaient, de plus, adressé au Roi, la lettre ci-après, dont l'original existe aux *Archives nationales* (carton M, 274, 6^e chemise) :

« SIRE,

» Nous croirions manquer à notre devoir envers Votre
» Majesté, et mal répondre à la confiance dont Elle a
» daigné nous honorer si, après avoir mis sous ses yeux
» la sentence que nous avons cru devoir prononcer contre
» le sieur de Bellegarde, lieutenant-colonel de votre
» corps royal de l'artillerie, et le sieur Monthieu, entre-
» preneur de votre manufacture royale d'armes établie à
» Saint-Etienne, nous ne faisons pas connaître à Votre
» Majesté les motifs qui ont déterminé son conseil de
» guerre à ne pas comprendre dans le procès fait aux
» accusés plusieurs officiers du corps royal, lesquels,
» sans avoir malversé, ni prévariqué dans la réforme des
» armes, qui a été uniquement exécutée par le sieur
» de Bellegarde, se sont mis dans le cas d'être punis,
» soit par négligence, soit par le ralentissement du
» zèle qu'ils n'ont jamais dû cesser de témoigner pour le
» service de Votre Majesté ; quelque dégoût qui eût pu
» leur être donné personnellement dans l'exécution de
» ladite réforme. Nous avons, Sire, en conséquence de
» ces principes qui sont gravés dans nos cœurs, examiné
» avec l'attention la plus scrupuleuse, la conduite de ces
» officiers, et osons supplier Votre Majesté de permettre
» à son conseil de guerre de manifester son sentiment
» par un mémoire particulier sur un point qui lui a paru
» d'autant plus essentiel qu'il fera exemple pour l'avenir.
» Il est encore un objet, Sire, qui a fixé l'attention de
» votre conseil de guerre pendant le cours de la procé-

» dure faite aux sieurs de Bellegarde et de Monthieu, et
» qu'il croit devoir mériter une observation de sa part :
» Il semble qu'indépendamment des liaisons intimes et
» de parenté du sieur de Bellegarde au sieur Monthieu,
» ils avaient d'autant plus de facilité à couvrir leurs pré-
» varications que le sieur Monthieu avait également pour
» beau-frère un commis du bureau de la guerre et de
» l'artillerie, et que, dans l'examen du procès, nous
» avons plusieurs fois eu lieu de présumer que des pièces
» qui pouvaient mettre dans un plus grand jour leur
» mauvaise conduite ont été soustraites ou supprimées.

» Nous sommes, Sire, de Votre Majesté, les très-
» humbles, très-obéissants et très-fidèles serviteurs et
» sujets.

» Signé : Le maréchal, duc de BIRON, — LÉVIS,
— le comte de NICOLAY, — HARCOURT-
LILLEBONNE, — d'APCHON, — d'ESPAGNAC,
— NARBONNE, — BRÉAUDE./.

» A l'Hôtel royal des Invalides, le 12 octobre 1773. »

Jusqu'à quel point la participation de M. de Gribeauval à la direction de la réforme des armes et au mode de son accomplissement fut-elle engagée dans cette malheureuse affaire, et sa responsabilité morale compromise ? C'est ce qu'il nous semble impossible de préciser. Nos recherches persévérantes à ce sujet sont demeurées infructueuses. — Une importante et regrettable lacune existe, à partir de 1765, dans la constatation de son emploi, de sa position officielle, donnée par la *Chronologie* Pinard. Nous ne le retrouvons que sous le règne de Louis XVI et le ministère du comte de Saint-Germain,

investi d'attributions et d'autorité dignes de ses talents et brillants services. — Au moins nous paraît-il certain qu'il n'était pas visé, même intentionnellement, dans les poursuites ; et que, si son nom y fut mêlé, c'est que Bellegarde se retranchait, dans sa défense, sur les ordres supérieurs qu'il avait fidèlement exécutés, sur le dessein du duc de Choiseul de faire passer secrètement des armes aux insurgés d'Amérique ; alléguant, au surplus, que son mariage avec la sœur de Monthieu était bien connu de qui de droit. Il existait, toutefois, dans les dossiers soumis au conseil de guerre, une lettre mentionnée comme suit dans le jugement :

« Vu la lettre du sieur de Gribeauval au sieur Gayot,
» du 25 mai 1770, au sujet des représentations des officiers du corps royal, sur la manière dont la réforme avait été exécutée, et par laquelle il appert que cet officier général, en justifiant la réforme faite par le sieur de Bellegarde, attribue les réclamations des officiers de l'artillerie aux prétentions mal fondées de leurs con-
» naissances en cette partie, en observant que si on s'en était rapporté aux officiers supérieurs et particuliers des places, on aurait peut-être conservé trois cent
» mille armes de plus. »

Alarmé de cette remarque, M. de Gribeauval crut de son honneur et de son intérêt de s'en plaindre, tant au ministre qu'au président du conseil de guerre.

Il reçut, au bout d'un mois, de M. de Monteynard, la réponse suivante :

« 14 janvier 1774.

» J'ai mis, Monsieur, sous les yeux du Roi la lettre
» que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 du

» mois dernier, et celle que vous avez écrite à M. le
» maréchal de Biron, par lesquelles vous prétendez que
» l'extrait inséré dans le jugement du conseil de guerre
» tenu aux Invalides, de votre lettre du 25 mai 1770 à
» M. Gayot, en a altéré le sens. Sa Majesté a bien voulu
» confronter Elle-même ces pièces, et, n'ayant rien trouvé
» dans l'extrait de la sentence qui ne soit exact et con-
» forme aux expressions contenues dans votre lettre à
» M. Gayot, Elle m'a chargé de vous marquer son mécon-
» tentement de cette démarche plus qu'indiscrete de
» votre part; et Sa Majesté s'attend que vous ne lui
» donnerez plus, à l'avenir, de nouveaux sujets d'être mal
» satisfaite de votre conduite à cet égard.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» MONTEYNARD. »

La blessure était profonde et fut vivement ressentie, mais pansée habilement par les adhérents et protecteurs de M. de Gribeauval et cicatrisée dans la quinzaine par la retraite précipitée de M. de Monteynard (29 janvier 1774). — C'est, vraisemblablement, en cette occasion que le Roi prononça ce triste mot : *Il faudra bien que Monteynard s'en aille ; il n'y a plus que moi qui le soutienne.*

Louis XV mourut le 10 mai 1774, au grand soulagement de son peuple.

Mais la colère et la vengeance des condamnés ne désarmaient pas. Elles s'étaient déjà manifestées avant le jugement par une lettre d'injures et de menaces contre M. de Saint-Auban, qu'un procès-verbal d'experts (18 septembre 1773) déclara conforme à l'écriture d'une autre lettre de Bellegarde, du 12 janvier précédent. Bientôt,

une tentative d'assassinat fut commise en plein jour sur ce général, passant à cheval sur le boulevard Poissonnière. L'auteur de ce crime était un baron de Chargey, parent de Bellegarde, chassé depuis peu du régiment d'Artois-cavalerie pour graves indécapesses, au témoignage des deux lieutenants-colonels successifs de ce régiment. L'assassin, poursuivi par M. de Saint-Auban, de la barrière du Temple à la rue des Quatre-Filles, ne put être arrêté, par suite d'embarras qui favorisèrent sa fuite ; mais condamné par contumace à être rompu vif (sentence du Châtelet, 29 mars 1774) et exécuté en effigie à la barrière du Temple peu de jours après, il fut gracié sous le règne suivant. (Voir chap. VI, ci-après.)

Des libelles diffamatoires contre MM. de Saint-Auban, de Monteynard et le conseil de guerre, signés de la dame de Bellegarde, et d'abord adressés manuscrits aux intéressés qui les dédaignèrent, furent imprimés et répandus dans le public. Leur suppression par le conseil, 3 mai, n'en détruisit point l'effet (1).

Interrompu forcément pour la suite que comportaient les procédés de la réforme des armes, notre récit doit se reporter à l'acte principal de l'administration de M. de Monteynard, savoir, le retour aux principes de MM. de Vallière, et l'adoption, pour un temps, de pièces de l'ancienne et forte artillerie. Quelques lignes, à ce sujet, suffiront pour en exposer les motifs.

Le doute sérieux, partagé par le duc de Choiseul lui-même, sur le mérite des expériences de Strasbourg, indi-

(1) L'émotion excitée dans le public se trouve consignée dans les *Mémoires secrets*, tome x, pp. 88, 98, 127, 149, 223, 304 et tome xi, pp. 85, 111, 200.

quait assez la nécessité d'en effectuer de nouvelles. M. de Monteynard, dont la parfaite équité, reconnue même par ses adversaires, n'avait en vue que les avantages du service et l'accomplissement des devoirs de sa charge, voulut, sur cette orageuse dispute, tout voir et examiner par lui-même. Il écouta attentivement les partisans de l'un et de l'autre système, lut et approfondit les mémoires respectifs, et ordonna (dépêche du 12 juillet 1771) que des expériences fussent faites à Douai sur des pièces de chacun d'eux. Ces expériences, absolument contradictoires à celles de Strasbourg, loin d'être effectuées et tenues longtemps en secret (1) comme celles-là, eurent pour témoins Monseigneur le comte d'Artois et sa Cour, le régiment d'artillerie de Navarre et tout le public. (*Journal militaire et politique*, 15 août 1780). Le procès-verbal ayant démontré au ministre non seulement la supériorité et les avantages des pièces anciennes, mais combien ces épreuves différaient par leur impartialité de celles de Strasbourg ; de tels résultats déterminèrent sa conviction et la proposition qu'il fit au Roi de remettre, par l'ordonnance de 1772, l'artillerie de France à peu près sur le même pied qu'avant 1765.

Le comte d'Artois, né en 1757, n'avait que quatorze ans en 1771. Son opinion personnelle dans la question serait donc sans importance ; mais sa présence et celle de tout le militaire et du public qui l'accompagnaient, offrait une garantie solennelle que tout s'accomplirait dans les conditions les plus équitables.

(1) Voir ci-dessus, page 27, ce qu'en dit M. de Saint-Auban, dans le précis d'un mémoire adressé aux deux ministres successifs, en 1768 et 1771.

CHAPITRE V

Réveil de la querelle sur l'artillerie. — Tronson du Coudray. — Le comte de Saint-Germain. — Ses mémoires.

Tenue en suspens par le tumulte du procès Bellegarde et par l'éloignement de M. de Gribeauval, la querelle de l'artillerie se réveilla dès le lendemain du départ de M. de Monteynard.

A peine le duc d'Aiguillon était-il ministre de la guerre, qu'il obtenait du Roi l'ordre de faire examiner de nouveau les deux systèmes qui partageaient le corps royal par un comité de quatre maréchaux de France, MM. de Richelieu, de Soubise, de Contades et de Broglie. S'appuyant uniquement sur les expériences faites à Strasbourg en 1764, et dont l'impartialité a toujours été contestée, mais après avoir entendu contradictoirement MM. de Vallière et de Gribeauval, ce comité prit, le 26 mars 1774 une décision que nous résumerons tout à l'heure.

Auparavant, il est indispensable de réfuter quelques lignes d'une thèse, d'ailleurs fort belle et instructive, de M. L. Mention, sur les réformes du comte de Saint-Germain (Paris, 1884).

Trop confiant dans les assertions, au moins suspectes, de M. le chevalier de Passac dans son *Précis sur Gribeauval*, publié en 1816, M. Mention écrit ceci, page 160 :

« Déjà, sous le ministère du maréchal du Mui, des

» expériences comparatives entre les deux systèmes
» avaient eu lieu à Strasbourg, en présence d'une com-
» mission composée des maréchaux de Richelieu, de
» Soubise, de Contades et de Broglie. Elles avaient
» donné raison aux défenseurs de l'artillerie nouvelle. »

Il suffit, pourtant, de recourir à la décision des maré-
chaux, dont nous avons eu l'original sous les yeux,
aux Archives nationales (carton K, 1364, liasse cotée
M, 175), pour s'assurer : 1° que ce n'est point le maré-
chal du Muy, mais le duc d'Aiguillon, qui convoqua le
comité, dont le préambule débute ainsi : *En conséquence
des ordres du Roi qui nous ont été communiqués par M. le
duc d'Aiguillon, nous nous sommes assemblés chez M. le
maréchal duc de Richelieu pour procéder à l'examen, etc.* ;
— 2° que les expériences comparatives faites à Strasbourg
de 1764 à 1766 n'ont pu avoir lieu ni sous le ministère du
Muy (juin 1774 à octobre 1775), ni en présence des maré-
chaux de France.

Par cette simple observation, l'on peut juger du degré
de confiance à accorder à la légende accréditée par les
historiens en l'honneur de leur idole. Ce ne peut être
ignorance, mais bien confusion intéressée.

La décision des maréchaux de France se résume ainsi :

Conservation des pièces longues de 24, de 16 et de 12
pour l'attaque et la défense des places. — Adoption de
leurs nouveaux affûts ;

Rejet des pièces courtes et légères de 16, tant pour les
équipages de campagne que pour l'attaque et la défense
des places ;

Conservation de quelques pièces de 16, longues ;

Adoption d'une artillerie de bataille nombreuse et

légère, par cette considération que les autres puissances en sont pourvues ; sous cette réserve que leur légèreté et facilité de transport ne suffisent pas, mais qu'il y a lieu de s'en rapporter aux expériences de Strasbourg quant à la justesse, à la durée et *surtout* aux portées ;

Conservation de deux cinquièmes de pièces de 4, longues. — Adoption des affûts d'avant 1772 ;

Rétablissement des ateliers de construction, tels qu'ils existaient avant 1772 ;

Conservation des anciens mortiers de 8 pouces, de leurs affûts et accessoires.

Quant au personnel, rétablissement des écoles d'artillerie telles qu'avant 1772, des écoles des élèves et des compagnies d'ouvriers ; et réunion dans la même garnison de toutes les compagnies de mineurs.

Certain désir de conciliation semble avoir joué dans cette décision, qui, cependant, fait bien plus belle part à la nouvelle artillerie.

En ce qui est d'expériences ordonnées par le maréchal du Muy, militaire vertueux, dont les lumières égalaient la sagesse (1), il avait le même doute que le duc de Choiseul sur le mérite des expériences de Strasbourg ; et déjà il en avait ordonné de nouvelles sur un mortier de 12 pouces, tant à Strasbourg qu'à Douai, pour les comparer, lorsque la mort vint le surprendre.

Antérieurement, M. de Monteynard, dès son arrivée au ministère, après audition attentive des partisans des deux opinions, avait ordonné (dépêche du 12 juillet 1771)

(1) On appelait la famille du Muy les honnêtes gens de la Cour. (*Mémoires secrets*, x, p. 210). — Voir l'Eloge du maréchal du Muy, prononcé aux Invalides par l'évêque de Sénez, le 24 avril 1776.

que des expériences fussent faites à Douai sur une pièce de 4 de chaque système. Le procès-verbal lui ayant démontré, non seulement les avantages des pièces anciennes, mais combien les épreuves différaient par leur impartialité de celles de Strasbourg, il en poursuivait la continuation sur des pièces de tous calibres, lors de son éloignement des affaires. — Le comité des maréchaux n'a pu l'ignorer, et c'était matière à bien des réflexions.

Aussi, comme le dit M. Mention, page 160, d'après le récit du chevalier de Passac, « les expériences ayant » donné raison aux défenseurs de l'artillerie nouvelle, ils » reprirent courage quand le comte de Saint-Germain » fut appelé au Département de la Guerre. Le nouveau » ministre résolut de rappeler Gribeauval. Mais, celui-ci, » vivement aigri par l'acharnement de ses adversaires, » refusait de quitter sa retraite et il fallut que *son collaborateur et ami* Tronson du Coudray, un de ceux qui, » pour le triomphe des idées nouvelles, s'était jeté au » plus fort de la mêlée, allât l'arracher à sa terre de » Beauvel pour le ramener, définitivement cette fois, à la » direction suprême de l'artillerie » (1).

C'est ici le moment de présenter au lecteur ce personnage très actif et très ardent, dont les écrits passion-

(1) Ces dernières lignes supposent que M. de Gribeauval fut directeur général de l'artillerie dès l'avènement de M. de Saint-Germain au ministère (octobre 1775). — C'est une erreur. Il ne fut nommé à cet emploi que le 1^{er} janvier 1777, un an après la mort de M. de Vallière (14 janvier 1776) et avec des attributions plus étendues, sous le titre de premier inspecteur général, travaillant seul directement avec le ministre, tandis qu'auparavant, chaque inspecteur général participait à ce travail en ce qui concernait son département.

nèrent la discussion, au fond de laquelle nous nous refusons à pénétrer au delà de ses principaux incidents.

Tronson du Coudray (Philippe-Charles-Jean-Baptiste) a son article élogieux, avec les titres de ses ouvrages, dans toutes les biographies. — Il existe sur lui d'autres témoignages.

M. Potet de Montbelliard, dans une lettre à Buffon, du 18 avril 1775 : « — J'ai connu M. du Coudray à la fin de » 1766 (il avait alors vingt-huit ans), jeune homme plein » d'esprit, qui n'échappait aucune occasion de s'instruire ; » je m'y attachai sincèrement jusqu'en 1770 qu'il m'a » complètement abandonné, disant à un ami commun » qu'il y était forcé par les circonstances et la différence » de nos opinions sur les systèmes d'artillerie. Il a beau- » coup étudié depuis ; mais le principe de la décompo- » sition du fer exposé à des chauffes trop vives, n'était » pas si bien connu qu'il l'avance, etc. »

Gazette universelle des Deux-Ponts, 1773, n° 1 :

« L'avant-propos de l'ouvrage intitulé *Artillerie nou- » velle* (par Ducoudray, alors âgé de 35 ans) est écrit » d'un style âcre et amer, rempli d'injures et d'invectives, » moins excusables dans les écrivains militaires que dans » les autres. L'auteur a moins discuté la question qu'il » ne l'a décidée avec un ton d'autorité capable d'atterrer » quiconque oserait avoir un sentiment contraire..... » Nous assurons, sans crainte d'en être repris par les » personnes impartiales, que, dans cette œuvre, la pré- » tention, l'esprit de parti, et la ruse ont tenu le pinceau » tour à tour. Les traits principaux sont contraires aux » témoignages multipliés de l'histoire et surtout aux » événements des dernières guerres. Quant aux autres,

» ils sont artificieusement dessinés, colorés malicieusement pour rendre ridicules des hommes et des faits » applaudis par toute l'Europe.

M. de St-Auban au *Journal des Savants*; février 1778 :
« — M. du Coudray me taxe de ridicule pour avoir » attribué à M. du Puget des talens supérieurs, et avoir » dit que son *Essai sur l'Artillerie* devrait être entre les » mains de tous les officiers de ce corps. Ce ridicule me » doit être glorieux, puisque je le partage avec le Roi » de Prusse qui, ayant lu ce livre avec attention, ordonna » qu'il fût traduit en Allemand, pour servir d'instruction, » non seulement à ses officiers d'artillerie, mais à ses » officiers généraux. »

M. de Guibert, dans un livre intitulé : *Défense du système moderne de guerre* : « M. du Coudray, jeune » homme qui n'a rien pu voir à la guerre, n'a écrit en » faveur des nouvelles modes que pour faire fortune, » avoir accès auprès de ceux qui l'ont employé, protégé, » et qu'il a eu le talent d'éblouir. »

Un des moyens employés par ce téméraire controversiste avait été d'affirmer l'établissement, par M. Vallière lui-même, en 1772, d'une artillerie courte et légère. Il prétendait l'avoir vu dans un volume des mémoires de l'académie des sciences. Le *Journal des Savants*, qui avait annoncé cette étrange découverte en décembre 1777, déjoua une si déloyale manœuvre, en insérant en février 1778, la lettre de M. de Saint-Auban prouvant que c'était la plus absurde des impostures. On verra plus loin, chap. VII, que le même procédé fut encore employé, mais sans plus de succès, dans un autre but contre la mémoire de M. de Vallière.

Un de ses sarcasmes qui, le croirait-on, a fait fortune et a été reproduit par des écrivains sérieux, fut d'appeler *pièces paralytiques*, celles qui avaient si puissamment contribué au gain des batailles de Fontenoy, Raucoux, Hastenbeck, etc. — Il comparait aussi les officiers ayant commandé et dirigé l'artillerie dans nombre de sièges et de batailles, au cheval de Turenne qui en avait vu tout autant, et n'était pas, pour cela, plus habile. (*Journ. politiq.*, 1^{er} mai 1779). — M. de Saint-Auban ajoute : « A l'occasion d'une brochure de M. du Coudray intitulée » *Etat actuel de la querelle de l'artillerie*, pleines d'in- » jures, de plaisanteries et de quolibets grossiers contre » MM. de Vallière, du Puget et moi, M. le maréchal du Muy, alors ministre, nous manda de ne faire aucune attention aux écrits d'auteurs qui, puisqu'ils se cachaient, ne méritaient de notre part que beaucoup de mépris, mais une sévère punition de la part du gouvernement, s'ils étaient connus. — Et quelque favorable que fût M. de Saint-Germain au système d'artillerie qu'il avait établi en Danemark, ce ministre m'écrivit aussi, à l'occasion d'une brochure du même : « Je suis véritablement affligé de la conduite de M. du Coudray ; elle est des plus répréhensibles. S'il était en France, il en serait très sévèrement puni. Je ne connaissais pas cette brochure ; je vais en faire saisir les exemplaires et en arrêter le débit. »

Prévoyant bien quelque suite fâcheuse pour lui, de ses derniers pamphlets, M. du Coudray, par prudence autant que par esprit guerrier, était, effectivement, passé en Amérique en 1776, sur la frégate l'*Amphitrite*, pour se joindre aux insurgents. Il s'y est noyé, disent les uns ; il

a été noyé, disent les autres, en 1777. Le suicide est peu vraisemblable ; il est plus naturel et plus équitable d'attribuer sa mort à quelque accident ou événement de guerre.

Voyons, maintenant, l'attitude et l'action de M. de Saint-Germain jusqu'à la solution officielle et définitive de la question.

Comme il faut bien entendre ceux dont les historiens ont voulu se débarrasser, soit par injustice préméditée, soit par difficulté ou ennui de faire à chacun des adversaires sa part légitime à la publique reconnaissance, nous citerons d'abord quelques lignes de Saint-Auban et de Monteynard, à propos des Mémoires de Saint-Germain.

Voici comment s'exprime Saint-Auban dans le *Journal militaire et politique* du 1^{er} septembre 1779 :

« Si M. de Saint-Germain vivait, il ne pourrait s'em-
» pêcher de convenir de la confiance qu'il m'a accordée
» depuis son retour de Bavière jusqu'à son départ pour
» le Danemark ; et je conviendrai aussi que depuis qu'il
» a quitté le service du Roi pour celui d'un prince étran-
» ger, j'ai cessé avec lui toute correspondance. Lorsqu'il
» fut appelé au Ministère de la Guerre, je me rendis à
» Fontainebleau, où il me fit l'accueil le plus tendre,
» voulut, dès cette première visite, m'entretenir en par-
» ticulier sur l'artillerie. Je lui répondis que, s'il croyait
» que, sur cette partie du service, mes connaissances et
» mon expérience pussent lui être de quelque utilité, je
» lui offrais tout ce qui dépendait de moi, et je lui remis
» (de l'approbation de M. de Vallière) les Mémoires sur
» l'Artillerie. Il m'en remercia avec des marques de
» reconnaissance qui ne me parurent point équivoques,

» me dit que j'aurais, ainsi que M. de Vallière, toute sa
» confiance ; que, dans son plan général, l'artillerie vien-
» drait à son tour, qu'alors il ne manquerait pas de nous
» faire avertir, et nous prîait de préparer les matières sur
» lesquelles nous pensions qu'il aurait à travailler. C'est
» ce qu'il confirma à M. de Vallière peu de jours après.
» Nous nous sommes occupés de seconder ses vues ;
» mais un temps considérable s'est écoulé depuis sans
» que nous ayons reçu de sa part ni ordre ni invitation.
» Il nous a toujours reçus avec une amitié apparente,
» mais sans nous reparler de ce qu'il nous avait dit à
» Fontainebleau. La raison en est que l'artillerie courte
» et légère a toujours été de son goût ; qu'il l'avait éta-
» blie en Danemark encore plus courte et légère que
» celle établie en France en 1764. Mais le Roi actuel de
» Danemark l'a fait refondre aux anciennes dimensions
» après le départ de M. de Saint-Germain. On lui aura
» persuadé de soutenir en France l'opinion qu'il avait
» montrée en Danemark, *pour ne pas affermir*, comme il
» le dit lui-même (page 12), *l'opinion que l'on avait de*
» *son inconstance.* »

Un peu plus loin, Saint-Auban ajoute :

« Il me serait facile de montrer par des faits qui ne
» sont point ignorés dans le corps de l'artillerie que, si
» j'avais voulu, lorsqu'il était question d'admettre *exclu-*
» *sivement* (1), pour la guerre de campagne, les pièces de
» canon courtes et légères, me prêter à cette adoption,
» j'aurais eu beaucoup de grâces honorifiques et pécu-

(1) On a vu, en effet (page 8, à la note) que M. de Saint-Auban avait toujours admis et même proposé l'adjonction d'un certain nombre de pièces, courtes et légères pour le service de campagne.

» niaires. Mais j'aurais cru trahir le Roi et l'Etat. Telle
» était alors et est encore mon opinion, bien conforme à
» celle de M. de Vallière qui, en 1758, se refusa à don-
» ner son avis en faveur de quelques objets qui, dans le
» projet d'une Ordonnance, lui paraissaient contraires
» au bien du service. Pour l'amener à ce qu'on désirait
» de lui, on lui fit proposer le cordon rouge, avec pro-
» messe d'avoir incessamment la grand'croix. Il s'y refusa
» constamment, en protestant qu'aucune grâce ne l'en-
» gagerait à approuver ce qu'il croyait contraire au bien
» du service. L'ordonnance à laquelle il n'avait pas voulu
» donner son approbation fut rendue, et annulla les fonc-
» tions de Directeur général de l'artillerie ; et il est mort
» l'un des plus anciens lieutenants-généraux des armées,
» sans autre décoration que celle de la croix de Saint-
» Louis. » (Voir *Eloge de M. de Vallière*, prononcé à
l'Académie des Sciences, en 1776).

N'est-il pas naturel d'observer, ici, combien avait été
différente la conduite de M. de Gribeauval qui, avant
son passage en Autriche, s'était prêté si complaisamment
à l'organisation d'un système opposé à ses convictions
manifestées hautement plusieurs fois ? (V. ci-dessus,
p. 20). Mais toujours la complaisance envers les plus
puissants et les plus habiles fut et demeurera un heureux
élément de fortune. Et si plus tard, la vérité et la justice
réclament leurs droits, ce n'est pas sans difficultés qu'elles
obtiennent crédit, et plus rarement encore une mince et
platonique réparation, telle que nous la revendiquons
aujourd'hui.

Ce n'est pas, certes, que nous imputions à M. de Gri-
beauval d'être intrigant. L'un de ses historiens a prévenu

et repoussé un tel reproche. Il n'en était pas besoin. Les facultés de ce général étaient plus hautes et mieux employées. Il était profond, prudent et habile observateur. — Ne pouvant renier sa propre doctrine, mais la voyant tombée en un fatal discrédit qui en déconseillait la pratique ; sans se mettre de suite à la tête des novateurs, il se laissa porter par le flot grossissant, par l'impétuosité d'une jeunesse nombreuse, puissante en Cour et sur l'opinion commune, hostile aux principes rigoureux et incommodes de ses rivaux de gloire et de succès. — Et, lorsque la question de *l'ordre mince contre l'ordre profond* vint compliquer la dispute sur la valeur intrinsèque des pièces d'artillerie, n'était-ce pas pour lui une cause d'ébranlement de ses convictions premières, une occasion décisive de se déjuger, de se prononcer en faveur de la nouvelle tactique générale, d'améliorer la nouvelle artillerie et de diriger le mouvement ? Sa conduite, en cette circonstance, fut donc habile, sans paraître moins honorable. Elle fut, d'ailleurs, couronnée par un succès que parurent justifier les victoires de la République et de l'Empire, auxquelles ne contribuèrent pas moins l'impétuosité de la nation et le génie de Bonaparte, suppléant (au besoin ?) à l'infériorité relative du matériel dont il disposait.

Maintenant, il est utile d'entendre aussi M. de Monteynard sur le compte de son successeur, M. de Saint-Germain. Son opinion est celle d'une conscience pure, d'une âme droite et sévère pour elle-même ; et si quelque objection lui imputait un involontaire et secret amour-propre, il appartient à la sagacité du lecteur de choisir entre son langage sans détours et l'obstruction, le silence

affecté de ses fâcheux escamoteurs. — La citation suivante est extraite d'une de ses nombreuses lettres autographes à son ami de Saint-Auban.

« *Au château du Tencin, par Grenoble, le 15 aoust (1780).*

» Je vous rends mille grâces, Monsieur, des détails que
» vous avez la bonté de me faire des *Mémoires* imprimés
» qui paraissent de feu M. de Saint-Germain. Cet
» ouvrage doit être curieux. J'ai déjà rassemblé toutes
» les ordonnances rendues par ce *bizarre* (1) ministre ; je
» serais heureux d'y joindre l'apologie qu'il en a faite
» lui-même. Il a bien fait d'en prendre le soin. Je ne
» crois pas qu'aucun officier français eût osé s'en charger
» et l'avouer. C'est un ouvrage à avoir, tant pour les
» opinions singulières qu'il doit contenir que pour la
» vérité qu'il doit contenir beaucoup d'égards. L'article
» que vous avez copié de ces *Mémoires*, sur l'artillerie,

(1) On ne sera pas surpris que M. de Monteynard ait qualifié le comte de Saint-Germain de *bizarre ministre*, si l'on considère l'esprit aventureux, la vie agitée, bien que souvent glorieuse, et l'indiscipline personnelle de ce personnage, aussi bien que ses fréquentes contradictions. — Parmi les réformes, tantôt justes, tantôt contestables, introduites par lui dans la discipline de l'armée, on cite les coups de plat de sabre à la prussienne. Cette rigueur souleva l'indignation, et fut l'occasion d'une *Requête à la Reine*, publiée dans les *Anecdotes échappées à l'Espion anglais*, III, p. 260, et dont nous extrayons les vers suivants :

Et c'est toi, Saint-Germain ! — Ah ! quand sous nos drapeaux
Tu fixois la victoire et guidois nos travaux,
Tu n'as pas employé la voix de la menace,
Du sang de nos guerriers tu respectas l'audace.
Le temple de l'honneur par nous te fut ouvert.
Rougis-tu des lauriers dont nous t'avons couvert ?
Qu'aux habitans du Nord la discipline austère
Inflige un châtiment qu'elle a cru nécessaire ;
Esclaves plus longtems, et plus tard policés,
Courbés dessous le joug, leurs cœurs sont affaïsés ;
Des fers de l'esclavage ils ont encore l'empreinte ;
Des serfs peuvent encore obéir à la crainte...
Mais nous ! etc.

» est court, et dit cependant beaucoup de choses extraor-
» dinaires, et contiennent un aveu d'ignorance qui ne
» fait honneur ni à ses lumières ni à son travail. Il vous
» rend cependant la justice qu'il vous doit sur les talents ;
» et ce n'est pas les amoindrir que de dire que vous tenez
» trop aux anciens usages. Les vérités mathématiques ne
» changent pas, et ne sauraient s'assujettir à la mobilité
» de nos idées françaises, parce que des empiriques tra-
» vaillent à les détruire ou au moins à les faire oublier. »

Mais l'ordonnance de 1776, basée sur la décision des
Maréchaux de France, et proposée au Roi par M. de
Saint-Germain, était venue clore les débats purement
officiels. On verra bientôt que la discussion scientifique
n'en fut point interrompue.



CHAPITRE VI

*Revision du procès Bellegarde. — Les Savants, les Académies et les Princes favorables à Saint-Auban.
— La grâce du baron de Chargey.*

Cette ordonnance définitive, préparée par M. de Gribeauval (1), plaçait donc ce premier Inspecteur général dans une situation non seulement inattaquable désormais, mais favorable à une entreprise qu'il avait à cœur, et qui témoignait de sa part autant de dignité offensée que de hardiesse. Il ne s'agissait de rien moins que de réhabiliter M. de Bellegarde, en prison depuis plusieurs années. La responsabilité morale de son ancien chef, atteinte par les poursuites et par le jugement du conseil de guerre tenu aux Invalides se trouverait, par suite, complètement dégagée.

(1) « Je confesse, dit le comte de Saint-Germain, dans ses *Mémoires*,
▪ que l'arrangement de l'artillerie est l'ouvrage de M. de Gribeauval. Je
▪ l'ai laissé le maître de donner à ce corps la constitution qu'il croirait la
▪ meilleure, et, si on reproche quelque chose à l'ordonnance qui concerne
▪ le corps, il faut adresser les reproches à cet officier général. Il existait
▪ dans l'artillerie une si grande division, que, pour rétablir quelque
▪ ordre, il fallait nécessairement se déterminer à un parti : j'ai donné la
▪ préférence à celui qui réunissait la pluralité des suffrages. Ce n'est pas
▪ que je ne sois persuadé que M. de Saint-Auban n'ait des talents et de
▪ l'expérience ; mais il m'a paru par tous les mémoires qu'il m'a donnés,
▪ qu'il avait le défaut de tous les vieux officiers ; c'est d'être trop servile-
▪ ment attaché aux anciens usages, sans examiner les progrès qu'un art
▪ peut avoir faits pour se perfectionner. (*Mémoires*, page 47).

Voir, au *Journal politique et militaire* du 1^{er} septembre 1779, déjà cité, les fortes observations et répliques de M. de Saint-Auban, sur ce passage des *Mémoires*.

Les libelles de Madame de Bellegarde, ses cris incessants, propagés par des moyens de toute sorte, avaient émotionné le public. Ses démarches, ses sollicitations étaient chaudement appuyées à la Cour. Une dame Blondel (1), un abbé de Saint-Ignon, chanoine de Metz, amis de la famille de Saint-Germain, s'employaient activement pour elle. La bonté d'un Roi de vingt ans qui, de plus, affectionnait M. de Saint-Germain, les importants services de Gribeauval en Autriche lui donnant des droits légitimes à la reconnaissance de la Reine, la voix des courtisans qui ne pouvait manquer d'y applaudir, tout se réunissait pour inspirer aux intéressés l'espoir d'obtenir la revision du procès Bellegarde et la confiance dans le résultat. Une quinzaine de moyens de cassation avaient été découverts et habilement présentés. Les avocats Target et Elie de Beaumont avaient délibéré un *Mémoire* signé par Bellegarde, imprimé sous la date du 4 juillet 1777. L'avocat de la Balme était plus particulièrement le défenseur de Monthieu. (*Archives nationales*, carton M, 274). — D'ordre de S. M. quatre conseillers d'Etat eurent à rechercher les défauts supposés par la plaignante et ses protecteurs dans la procédure du conseil de guerre ; et sur leur rapport (2), le conseil des dépêches renvoya l'examen et le jugement de cette affaire au Parlement de Nancy. Vainement le maréchal de Biron, qui avait présidé le conseil de guerre, essaya-

(1) M. Blondel, né en 1696, admis à l'Académie politique fondée par M. de Torey, avait été chargé d'affaires en Autriche, en 1749, pendant une vacance de l'ambassade. (V. *Recueil d'instructions diplomatiques publié par le Ministre des Affaires étrangères.*)

(2) Le premier rapporteur, M. Lambert, ayant refusé de se prononcer, fut remplacé par un autre plus commode.

t-il par des représentations fortement motivées d'intervenir pour le respect de la sentence militaire ; il eut à se contenter de la réponse du Garde des Sceaux Hue de Miromesnil, magistrat d'une intégrité reconnue, lui annonçant que la décision du Roi n'avait été déterminée que par des omissions dans la forme de la procédure, mais que l'intégrité des juges n'était point en cause (Lettre du août 1777). Enfin, le Parlement de Nancy, sans s'arrêter aux conclusions du Procureur général demandant que l'affaire fût remise à son point de départ, instruite par enquête et approfondie de nouveau, déchargea, sans examen du fond, les inculpés de toutes accusations contre eux intentées. Nous n'avons pu nous procurer le texte de ce curieux arrêt, en date du 17 janvier 1778. Pour tout homme impartial, ce fut un *service* rendu à la Cour. La collection des arrêts criminels de la Cour de Nancy est incomplète, et le volume de 1778 est au nombre de ceux qui manquent. — La suite, plutôt que la conséquence rigoureuse de cet acquittement de faveur fut la réintégration de M. de Bellegarde dans l'armée, et bientôt sa nomination au grade de colonel. M^{me} de Bellegarde qui, dès son arrivée à Nancy, avait reçu de M^{me} de Broglie (1) et de toute la haute société de cette ville le plus aimable accueil, fut alors comblée de félicitations. Elle fit faire un tableau en forme d'*ex voto* à la Reine, en actions de grâces de l'heureuse délivrance de son mari. Il y est représenté avec sa femme, aux genoux de Sa Majesté. Ils tiennent dans leurs bras un enfant sur

(1) Bellegarde avait servi, croyons-nous, pendant la dernière guerre, près du comte de Broglie, celui qui fut pendant dix-sept ans, le ministre directeur de la correspondance secrète de Louis XV.

la tête duquel un glaive est suspendu. La Reine l'écarte avec sa main bienfaisante. Cette princesse a été si flattée de cette marque ingénieuse de reconnaissance qu'elle a fait placer ce monument dans son appartement, où tout le monde va le voir. (*Mémoires secrets*, 10 février 1778, tome XI, page 200).

Mais ce bel arrêt de 1778 ne remédiait point à un flagrant désordre, ne justifiait pas plus les opérations de la réforme qu'il n'en liquidait la comptabilité. Dans la commission chargée d'y mettre ordre, les officiers témoignaient au Ministre leur absolu désaccord avec le lieutenant-colonel président sur la régularité et la moralité des procédés qu'il entendait leur imposer. Nous n'avons point à pénétrer dans ce nouveau scandale. On peut consulter le mémoire adressé à ce sujet au Ministre, le 29 novembre 1779, par les capitaines de Barthélemy et de Macors, ainsi que les éclaircissements et décisions consécutives.

Le Roi, cependant, voulut guérir la blessure infligée à la considération de M. de Saint-Auban ; et sur la proposition plus ou moins libre ou docile du nouveau Ministre, le prince de Montbarey, qui n'était certes pas son ami, le nomma, à son rang d'ancienneté, le 1^{er} mars 1780, lieutenant-général de ses armées.

D'autres grandes et nombreuses consolations lui étaient de toutes parts prodiguées. Il n'est que strictement juste d'en reproduire l'expression, souvent *in extenso*, parce qu'aux témoignages d'affection et de haute estime, s'y joint l'adhésion la plus entière aux principes soutenus toute sa vie par l'inflexible général.

Frédéric II eut constamment pour lui cette estime et cette amitié, dont il lui donna souvent des preuves ; nous ne rapporterons que les suivantes :

« *Postdam, le 2 d'août 1779.*

» Monsieur le Maréchal de camp de St-Auban,

» Le mérite de vos ouvrages militaires est trop bien
» établi pour douter de l'attention que j'apporterai à la
» lecture des deux nouveaux volumes que vous en avez
» remis au baron de Goltz. Je les attends avec impa-
» tience ; et je suis persuadé qu'ils me fourniront de
» nouvelles occasions d'admirer le génie et les connais-
» sances d'un général qui a déjà tant de titres distingués.
» La manière dont vous me les offrez dans votre lettre
» du 2 juillet dernier ajoute encore à la reconnaissance
» que je vous ai de votre attachement ; et je m'empresse
» de vous la donner par écrit, en attendant une époque
» favorable de vous la prouver par les effets. Digne
» disciple de Belidor, mon suffrage ne vous manquera
» jamais ; vous pouvez plutôt y compter avec tout autant
» d'assurance que sur les sentimens de cette estime
» distinguée dont je vous offris les prémices en 1741, et
» que je vous conserverai pour toute ma vie.

» Sur ce, je prie Dieu, Monsieur le maréchal de camp
» de Saint-Auban, qu'il vous ait en sa sainte et digne
» garde.

» FRÉDÉRIC. »

« *Postdam, ce 15 juin 1780.*

» Monsieur le marquis de Saint-Auban, votre lettre
» du 1^{er} may dernier, et les deux pièces qui y étaient

» jointes, me sont bien parvenues. Je vous remercie de
» cette attention obligeante à me faire part de vos tra-
» vaux. Je suis charmé d'avoir cette occasion de vous
» faire quelque plaisir. J'ordonne à mon académie de
» vous agréger au nombre de ses membres.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

» FRÉDÉRIC. »

« *Postdam, le 14 mars 1783.*

» Monsieur le marquis de Saint-Auban, les idées que
» vous avez bien voulu me détailler par votre lettre du
» 1^{er} de ce mois au sujet des deux sièges, sçavoir celui
» du fort Saint-Philippe et celui de Gibraltar, sont certai-
» nement très judicieuses. Je suis sensible autant qu'on
» peut l'être, de cette communication et de tout ce que
» vous me dites d'obligeant. Recevez-en mes remercie-
» ments et les assurances que je prie Dieu, etc.

» FRÉDÉRIC. »

Après le roi de Prusse, l'indispensable Voltaire M. de Saint-Auban lui ayant adressé, au temps de la réunion des Maréchaux deux exemplaires de sa protestation, soit contre les attaques dont il était l'objet, soit contre les doctrines qui se propageaient et préparaient leur triomphe, le philosophe de Ferney lui répondait :

« *A Ferney, le 10 octobre 1774.*

» Monsieur,

» J'ai lu avec une extrême sensibilité le manifeste que
» vous avez daigné m'envoyer. Je vous en remercie. La
» vérité s'y montre dans tout son jour ; et cet écrit ajou-
» terait à l'estime que toute la France vous doit, si quel-

» que chose pouvait l'augmenter. Il paraît que vous avez
» agi pour le bien du service avec autant de courage
» que vous en avez montré dans les batailles et dans les
» sièges. Je ne puis qu'être rempli de vénération pour
» vous. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur
» d'être, Monsieur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» VOLTAIRE,

» *Gentilhomme ordinaire du Roi.*

» *P. S.* — M. de Florian n'est point encore venu à
» Ferney. Je lui donnerai son exemplaire de votre part,
» dès qu'il sera de retour. »

La lettre suivante, du même, a un intérêt particulier, en ce que, tracée d'un esprit toujours alerte et d'une main ferme, elle ne précéda que de quelques jours la représentation d'*Irène*, et de trois mois et demi la mort de son auteur, 30 mai 1778.

« *Paris, le 15 février 1778.*

» Monsieur,

» Pardonnez à un pauvre voïageur affligé de quatre-
» vingt-quatre ans et de quatre-vingt-quatre maladies (1)
» si je n'ai pas répondu sur le champ à la lettre dont
» vous m'avez honoré le 14 *février* dernier. (*Janvier ?*)

» Vous me faites un honneur que je ne mérite pas en
» daignant m'envoïer votre écrit inséré dans le *Journal*

(1) — Ce n'est pas seulement l'année de sa mort, mais pendant toute son existence que Voltaire s'est plaint d'être affligé de beaucoup d'infirmités et de maladies. — Voir à ce sujet les *Mémoires de Bachaumont*, juillet 1769.

» *des Savants*. Je suis loin d'être savant, et surtout en
» fait d'artillerie. Je me suis contenté de m'en rapporter
» à vos lumières et à celles de M. de Vauban et de M. de
» Vallière sur cette grande partie de la Tactique. Je
» serais sans doute très flatté d'entendre parler un homme
» de votre mérite, et je viendrais vous faire ma cour si
» je pouvais sortir.

» J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, etc.

» VOLTAIRE,

» *Gentilhomme ordinaire du Roi.* »

SUBSCRIPTION :

A Monsieur de Saint-Auban,
maréchal de camp d'Artillerie,
rue Chapon, au Marais, Paris.

« *Au jardin du Roi, 6 août 1776.*

» J'ai lu, Monsieur, avec attention votre ouvrage, aussi
» précieux pour la vérité qu'estimable pour le fond des
» matières qui y sont traitées. Il ne me paraît pas pos-
» sible que vos antagonistes trouvent des moyens d'échap-
» per à vos justes censures ; et ils doivent se reprocher
» à eux-mêmes toutes les manœuvres qu'ils ont employées
» pour accréditer leur mauvais système.

» J'ai l'honneur, etc.

» BUFFON. »

« *Au jardin du Roi, ce jeudy matin.*

» Je suis très sensible, monsieur, aux marques de
» votre bonté, et je vous remercie de la note que vous
» venez de m'envoyer sur la manière dont on se sert pour
» diminuer actuellement le diamètre des boulets trop
» gros. — Il a paru, en effet, ces jours derniers, dans le
» *Journal de Physique* de l'abbé Rozier, la même lettre

» qui est à la fin de la brochure que vous m'avez laissée
» pour 24 heures; il y est dit que c'est M. du Coudret
» (*sic*), capitaine de cent hommes d'armes, etc.; et c'est
» sans doute le même que Tronson. Il sera aisé de
» répondre, quoique ces gens-là qui sont de mauvaise
» foi, ne mériteraient que du mépris.
» J'ai l'honneur d'être, etc.

» BUFFON. »

« 30 juillet 1778.

» Monsieur,

» J'ai lu avec le plus grand plaisir vos ouvrages, que
» vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous savez qu'il
» y a longtemps que je vois votre cause très bonne, et
» que je respecte le courage avec lequel vous la défendez.
» Vous devez être bien assuré de finir par avoir com-
» plètement raison; mais il n'y a que plus de courage à
» n'avoir pas voulu attendre la décision lente du temps.
» Vous rendez, d'ailleurs, un vrai service à l'humanité.
» Lorsqu'on ne peut empêcher les ennemis de la vérité
» de faire des dupes parmi leurs contemporains, il est bon
» de leur ôter l'espérance de tromper ensuite la postérité.
» Daignez agréer, Monsieur, les assurances de mon
» attachement et de mon respect.

» Le marquis de CONDORCET. »

» *Francoville, 23 septembre 1780.*

» Permettez-moi, Monsieur et cher illustre confrère, de
» me plaindre un peu de ce que ce n'est que par les papiers
» publics que j'ai appris toutes les marques que notre

» grand Frédéric vient de vous donner de sa haute
» estime et de son amitié. Personne ne s'intéresse plus
» que moi à votre gloire. C'est sous vos étendards que
» j'ai combattu pour la vérité lorsque j'ai élevé ma faible
» voix pour la défendre. Personne ne jouit plus que moi
» de votre triomphe. Je crois que depuis que les hommes
» disputent entre eux jamais la démonstration n'a porté
» dans aucune théorie une évidence aussi victorieuse que
» celle qui éclaire et anime vos écrits Persistez, ne vous
» rebutez pas par l'aveuglement volontaire de vos anta-
» gonistes. Les intérêts tomberont avec les gens inté-
» ressés.

» J'ai lu et relu tout ce qui s'est écrit sur cette impor-
» tante question : rien n'a pu m'ébranler dans les prin-
» cipes d'artillerie que j'ai reçus à la Fère, et qui m'ont
» été confirmés par une expérience de dix campagnes et
» de quatorze sièges que j'ai suivis avec soin. Je signerais
» de mon sang tous vos mémoires ; et je rougis pour mon
» siècle qu'il se présente de nouveaux du Coudray pour
» les combattre.

» Mon attachement pour vous ne finira qu'avec ma
» vie.

» TRESSAN. »

Une lettre de M. de Fouchy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, datée du 29 novembre 1776, atteste que les prétendues erreurs attribuées à MM. de Vallière et Saint-Auban par les instituteurs nouveaux ont été, au contraire, reconnues comme des vérités constantes par l'Académie, aussi bien que par les artilleurs les plus célèbres de l'Europe. (*Saint-Auban*, tome 1^{er}, page 283.)

L'Académie de Dijon, sur le rapport de ses commissaires (1), concluant principalement à la supériorité de l'ancienne artillerie de 1732 sur l'artillerie courte et légère, rendit le jugement suivant, le 4 décembre 1779 :

« Ce Rapport ouï, l'Académie a fait lecture de plusieurs fragments des ouvrages de M. de Saint-Auban.
» Elle a vu avec beaucoup de satisfaction que les principes physico-mathématiques les plus sûrs autorisaient l'attachement de cet officier général à l'ancien système de l'artillerie. Il était difficile qu'il pût s'égarer d'après d'aussi grands maîtres que MM. de Vallière père et fils, du Puget, de Saint-Remy, Belidor, etc., et partant des principes admis par les La Hire, les Desaguillers, les Euler et les Buffon.

» L'Académie connaît trop ses devoirs pour ne pas respecter les décisions du gouvernement ; mais il lui semble que les moyens proposés par M. de Saint-Auban pour reconnaître sans ambiguïté une vérité de la plus grande importance pour l'honneur et le salut de l'Etat sont intéressants à adopter ; que des expériences en grand, faites avec toutes les attentions et précautions capables d'en rendre les résultats concluants peuvent, seules, faire cesser les incertitudes. Les adversaires de l'opinion de M. de Saint-Auban, que l'amour de la patrie anime ne peuvent se refuser à la demande qu'il en a fait ; et l'Académie ne doute pas qu'il ne les obtienne.

» La Compagnie a chargé son secrétaire perpétuel d'as-

(1) MM. Thomas de Morey, ingénieur des armées, puis ingénieur en chef des Etats de Bourgogne ; et de Frazan, ancien commissaire des guerres. (*Journal de Physique*, de l'abbé Rozier, tome xvi, pages 127 à 139.

» surer M. de Saint-Auban que ses ouvrages et son patriotisme ont beaucoup ajouté à la haute estime que ses talents, reconnus depuis longtemps, lui avaient inspirée.
» — Dijon, le 14 décembre 1779. »

Il convient d'arrêter les citations textuelles de ces témoignages approbateurs, et de les clore par la simple mention des lettres non moins élogieuses et affectueuses du roi de Suède Gustave III, du roi de Sardaigne Victor-Amédée, qui avaient fait demander à Saint-Auban ses ouvrages par leurs ambassadeurs en France, ainsi que des lettres multiples d'adhésion et de reconnaissance des artilleurs et savants tels que le chevalier d'Antoni, lieutenant-général des armées de Sardaigne, de Lorgna, chef du génie et de l'artillerie de l'arsenal de Vérone, Domaschenef, président de l'Académie de Saint-Pétersbourg, etc., etc.

La grâce de Chargey

Une satisfaction manquait à M. de Bellegarde ; c'était d'obtenir, non point la réhabilitation impossible, mais la grâce de son parent de Chargey, dûment exécuté par effigie en 1774. Mais l'avis et même la non opposition de M. de Saint-Auban étaient nécessaires. Voici ce que dit, à cet égard, le général, dans le cours d'une longue lettre au maréchal de Ségur, ministre de la Guerre, au commencement de 1781, lettre relative surtout à un autre objet, qui sera exposé au chapitre VII de ce livre :

« Lorsque, par la fuite, l'assassin échappa au supplice
» de la rouë, j'eus l'humanité de ne déclarer aucuns
» complices, quoique j'en eusse les preuves, pour ne pas

» déshonorer des familles entières (1). J'ai même poussé
» les choses beaucoup plus loin qu'on ne devait s'y
» attendre, puisqu'il y a environ deux ans qu'un ministre
» d'Etat me dit que la Reine désirait obtenir du Roi des
» lettres de grâces pour M. de Chargey, neveu de M. de
» Bellegarde. J'eus l'honneur de répondre au ministre
» d'Etat, qui est encore au Conseil du Roi, que, si M. de
» Chargey avait été arrêté, et eût dû jouer en réalité le
» rôle qu'il n'a joué qu'en effigie, j'aurais été me jeter
» aux pieds du Roi pour obtenir sa grâce ou une com-
» mutation de peine, et que je ne m'opposerais en aucune
» façon à l'envie qu'avait la Reine de lui accorder la vie,
» ni à l'entérinement des lettres de grâce, pourvu toute-
» fois qu'elles me fussent préliminairement communi-
» quées, et que je n'y trouve aucun terme ni expression
» qui puisse blesser mon honneur et ma délicatesse. Ces
» lettres me furent effectivement communiquées, et je
» n'ai fait aucune opposition à leur enregistrement. »

C'est le maréchal prince de Soubise qui, après les avoir examinées attentivement, les lui avait montrées, soit en original, soit en copie, dans une entrevue qui suivit sa lettre ci-après :

« *A Paris, le 21 mars.*

» Je me suis assuré, Monsieur, que la tournure des
» lettres de grâce ne pouvait vous déplaire, et j'ai insisté
» sur les précautions à prendre pour vous éviter la ren-
» contre d'un pareil sujet. Je connois, d'ailleurs, votre

(1) C'est ce que nous trouvons, de plus, consigné dans une note autographe de Saint-Auban, écrite à l'époque même de la tentative d'assassinat.

» prudence, et je rends justice à tous les sentiments qui
» vous animent. Je serais fort aise de vous voir et de
» parler avec vous de ce nouvel évènement.

» On ne peut être plus parfaitement, Monsieur, votre
» très humble et très obéissant serviteur.

» Le M. P. de SOUBISE. »

Du même, à la date du 25 juin précédent :

« Continuez, Monsieur, à vous conduire avec
» sagesse et fermeté, et méprisez les attaques de vos
» ennemis. Ceux qui vous connoissent comme moi vous
» rendront justice ; et je serai toujours avec les senti-
» ments les plus distingués, votre, etc.

» Le M. P. de SOUBISE. »



CHAPITRE VII

*Saint-Auban, d'Arçon. — Le siège de Gibraltar. —
Derniers termes*

Mais de nouvelles et graves circonstances faisaient encore appel au patriotisme et au profond savoir de ce général. S'il n'était pas en personne sur les champs de bataille, il y portait conseils à ses élèves et à ses amis qui s'en inspiraient, et les faisaient pénétrer, souvent prévaloir dans les décisions et actions supérieures. — Nos premiers succès dans la guerre de l'Indépendance américaine avaient suggéré la pensée qu'à l'aide du Pacte de famille l'Espagne et la France pourraient être délivrées de l'usurpation anglaise, tant à Minorque qu'à Gibraltar. Le siège et la chute du fort de Saint-Philippe de Mahon par le duc de Crillon (1) encouragèrent cet espoir. Durant toute l'opération, une correspondance assidue avait eu cours entre Saint-Auban et le chevalier de Rosans (2), premier aide-de-camp du duc. — En ce qui concerne

(1) Louis de Balbe de Berton, duc de Crillon et de Mahon, lieutenant-général, gouverneur de Boulogne, de l'Artois et de Picardie, s'était distingué par de brillants services contre les Anglais, puis pendant la guerre de Sept ans. Passé ensuite au service de l'Espagne, honoré d'une grande confiance et la justifiant par ses exploits, il y devint Grand d'Espagne de 1^{re} classe, capitaine général des armées, gouverneur de Valence et de Murcie, et nommé à l'ordre de la Toison d'or.

(2) Louis d'Yre de Rosans, né à Avignon, lieutenant-colonel des volontaires mineurs de Crillon, aide-de-camp du duc. Saint-Auban lui adressait ses lettres à Minorque sous le couvert de Roussière, intendant de l'armée; et de Rosans lui en adressa une par le chevalier de Corret de la Tour-d'Auvergne, dont il fait le plus grand éloge.

Gibraltar, une étude approfondie de la question par M. de Vallière, avait conclu à l'efficacité du siège. Charles III, cependant, et son ambassadeur en France, le comte d'Aranda, hésitaient, sur l'assurance qui leur avait été donnée qu'avant sa mort M. de Vallière avait changé d'avis. Le chevalier de Rosans écrivait au général de Saint-Auban, même avant l'entreprise de Mahon :

« Avignon, le 12 décembre 1780.

» Le duc de Crillon, mon cher général, m'a prié de
» vous faire passer la lettre ci-jointe. Vous verrez qu'il a
» à cœur de prouver au roi d'Espagne que la rétracta-
» tion de M. de Vallière au sujet de son avis quant au
» siège de Gibraltar est une fable. Comme S. M. vous
» connaît comme l'ami de feu M. de Vallière, votre
» témoignage à cet égard sera du plus grand poids. Si
» votre avis venait à l'appui pour faire le siège de cette
» place, le duc de Crillon pense qu'il renforcerait beau-
» coup le projet et l'avis de feu M. de Vallière. Vous
» m'obligerez personnellement, étant attaché à M. le duc
» de Crillon autant que je vous le suis. — Conservez-moi
» votre amitié, et soyez persuadé du respect, etc.

» Le chevalier de ROSANS. »

On s'imagine aisément l'indignation de Saint-Auban à la lecture de cette lettre. Après avoir disculpé son ami de l'imputation d'un mémoire contraire aux convictions de toute sa vie, et favorable au système du Parti bleu, il avait maintenant à le défendre contre une accusation plus grave encore, d'infidélité cachée à ses plus fermes promesses envers un prince qui lui avait accordé toute

sa confiance et l'avait comblé de ses bontés. Sans avoir été, dans le passé, en correspondance avec le duc de Crillon, voici la lettre, à la fois réfléchie et tout émue, qu'il lui adressa, et que nous transcrivons sur la minute qui est entièrement de sa main.

« Paris, ce 27 décembre 1780.

» Monsieur le Duc,

» J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, et je
» suis très flatté que vous ayez bien voulu me conserver
» quelque part dans votre souvenir. Naturellement peu
» courtisan, ce n'a été que les actions à la guerre qui ont
» excité mon estime pour les officiers généraux et autres ;
» et ayant été témoin de quelques-unes de vos opérations vraiment militaires et dignes de votre nom, vous
» devez juger à quel point a été portée cette estime de
» ma part. Je vais répondre aux articles de votre lettre
» avec cette franchise militaire dont je ne me sépare
» jamais ; et si j'avais l'honneur d'être connu plus particulièrement de vous, vous n'auriez aucun doute sur le
» secret et sur ma discrétion. Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire n'en exige aucune pour ce qui me
» concerne.

» Je puis certifier que M. de Vallière n'a point changé,
» jusques à sa mort, d'avis sur le siège de Gibraltar
» dont il avait reconnu la possibilité, et l'a consignée,
» m'a-t-il dit plusieurs fois, dans un mémoire qu'il a osé
» présenter à Sa Majesté Catholique, mais en supposant
» que l'on employât tous les moyens qu'il a indiqués. Les
» cabales, les intrigues et la jalousie qui n'ont cessé, à
» notre Cour, de le poursuivre pendant sa vie, les pas-

» sions qui ne reconnaissent aucune barrière, attaquent
» aujourd'hui sa mémoire, cherchent à la flétrir, et le faire
» passer pour un homme variable, indécis, inconstant
» dans ses opinions. Toutes ces cabales ont été ourdies
» et conduites à leur fin.

» M. de Vallière ne s'est point rétracté ; et il n'était
» pas homme à avoir avancé, sans mûre réflexion, et
» avoir osé remettre à S. M. C. un projet possible, et
» dire ensuite qu'il n'était pas praticable. — Quelle
» preuve peut-on donner de cette rétractation ? Elle ne
» peut être que verbale ou par écrit. Si elle est verbale,
» que les témoins se manifestent ; si elle est par écrit,
» ces écrits, qu'on les montre. On défie d'apporter au-
» cune de ces preuves.

» Quant au second article, qui est celui de me faire
» l'honneur de me demander quel est mon avis sur ce siège,
» ce serait très inconsiderément que je le donnerais. Je ne
» connais cette place que d'après les plans et vous savez
» que ce n'est que par des reconnaissances réelles et
» locales qu'un homme sage peut se décider. M. de Val-
» lière était cet homme sage, qui voyait bien ; et, après
» avoir bien vu, il a donné au roi d'Espagne son projet.
» Si vous vous en rapportez un peu à mes faibles connais-
» sances, je vous dirais avec vérité que dans une quan-
» tité de sièges où j'ai assisté pendant quatorze cam-
» pagnes de guerre, je n'ai pas connu d'homme qui eût
» le coup d'œil plus juste pour l'emplacement des batte-
» ries et la disposition sûre et hardie des tranchées. Je
» n'ai vu aucun de nos chefs qui eût, comme M. de Val-
» lière fils, cette supériorité. Je ne serais contredit dans
» ce que j'avance que par des ignorants ou gens de mau-
» vaise foi.

» La confiance que vous me témoignez, Monsieur le
» Duc, exige un retour de ma part. En conséquence, je
» conseillerais à celui qui serait chargé de la conduite
» d'un siège aussi important, de s'attacher, à lui person-
» nellement, et sans fonctions directes, pour éviter les
» jalousies nationales, un ingénieur français qui n'est ni
» mon parent, ni mon ami particulier, qui a le grade de
» lieutenant-colonel, qui est connu par plusieurs intéres-
» sants ouvrages dont il m'a fait présent, et auquel j'ai,
» l'année dernière, donné à diner quelquefois. En le
» nommant vous le connaîtrez de réputation. — C'est
» M. d'Arçon. — Il m'a très souvent entretenu, et en
» présence de militaires éclairés, de ses méditations sur
» le siège de Gibraltar. Nous les avons trouvées très sen-
» sées et conséquentes des principes qui paraissent con-
» duire à des effets certains. Il est bien connu que je ne
» puis avoir aucune raison particulière de prôner le
» mérite de cet officier.

» Je serai toujours et dans tous les temps à vos ordres,
» Monsieur le Duc, et en agirai avec cette confiance que
» vous m'avez inspirée à la guerre et qui vous est un sûr
» garant de l'estime, de la considération et du respect, etc.

» (*Autographe non signé.*) »

Comme on l'a vu ci-dessus, page 60, ce n'était pas la première fois que la calomnieuse intrigue imputait à M. de Vaillière d'in vraisemblables rétractations. Mais cette nouvelle manœuvre n'eut pas plus de succès. — Au bout de peu de mois, M. de Saint-Auban était informé que ses propositions étaient adoptées, et M. d'Arçon accueilli par le duc de Crillon, agréé par le roi

d'Espagne, avec le système de batteries flottantes de son invention (1).

L'agrément du roi de France suivit de près, et le savant ingénieur fut introduit près du maréchal de Ségur (nommé ministre de la guerre le 23 décembre 1780, en remplacement du prince de Montbarey), par une longue lettre explicative que nous possédons aussi (minute autographe signée, non datée), et dans laquelle nous relevons les passages suivants :

« Les ennemis de M. de Vallière, non contents de
» l'avoir persécuté de son vivant autant qu'il a été en
» eux, ont voulu flétrir sa mémoire, en lui supposant des
» contradictions ineptes et puérides avec lui-même. —
» On a eu l'impudence de faire parvenir au roi d'Es-
» pagne que, par un codicile, M. de Vallière, peu de
» jours avant sa mort, s'était rétracté de tout ce qu'il
» avait avancé sur la possibilité du siège de Gibraltar,
» rétractation fausse, calomnieuse, et ourdie par la plus
» noire des impostures, mais qui, avancée comme vraie,
» constante et réelle, a fait impression à S. M. C. Elle
» n'ignore pas que je puis être instruit de ce fait; et l'on
» s'est adressé à moi pour savoir s'il est vrai ou faux.
» J'ai répondu... (comme ci-dessus dans la lettre au duc
» de Crillon). — *Ce ne sont pas des personnes attachées à*
» *la gloire des armes de la maison de Bourbon qui ont*
» *fait parvenir cette fable au roi d'Espagne.* — C'était
» quelques mois avant que M. le prince de Montbarey
» quittât le ministère de la guerre, que la Cour d'Espagne

(1) Jean-Claude-Eléonor Le Michaud d'Arçon (Pontarlier, 1753-1800), ingénieur, membre de l'Institut. — Voir toutes les biographies et l'article *Sièges* dans les encyclopédies.

» me fit faire ces demandes ; et j'ai eu des raisons per-
» sonnelles et particulières, que je ne puis confier au
» papier, mais vous les dirai verbalement si vous le
» désirez, pour ne pas communiquer à ce ministre ce
» que l'on me demandait. »

Encore Bellegarde !

Ce trop heureux colonel est appelé, ou vient de lui-même à la rescousse. Il n'est pas d'avis, non plus, de l'utilité de ce siège. Irrité surtout de l'intervention de M. de Saint-Auban, il s'applique à rechercher, à créer des motifs d'abandon, des moyens même d'insuccès, fussent-ils profiter à l'ennemi, pourvu que l'opinion publique se passionne contre l'opération, que le conseil des princes en soit impressionné. — Voici, en effet, ce que publie le continuateur de Bachaumont, à la date du 26 avril 1782 :

« M. de Bellegarde, officier d'artillerie, si fameux
» depuis le conseil de guerre assemblé aux Invalides, a
» proposé au gouvernement de faire l'essai de boulets
» revêtus d'une composition dont il a le secret. Il s'est
» trouvé qu'un boulet semblable mettait le feu partout
» où il s'attachait, sans qu'on pût l'éteindre, même avec de
» l'eau. C'est une espèce de feu grégeois. *Cependant on*
» *n'est pas encore parfaitement content*, parce que l'on n'a
» opposé pour but à ces boulets que des planches, et non
» de forts et épais madriers, tels que sont les côtés des
» vaisseaux. »

Quels purent être, cinq mois après, les sentiments de

ce funeste personnage ? L'historien n'a point mission et doit se défendre de s'en occuper.

Ainsi menacée par ses adversaires déclarés, l'opération du siège n'était pas moins traversée par la curiosité publique, impatiente de sa lenteur, et lui décochant des épigrammes, des satires, dont nous citerons les vers suivants, trouvés dans les papiers du comte de Lusace (1).

ÉPÎTRE A MM. DU CAMP DE SAINT-ROCH

Messieurs de St-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie ;
En avez-vous donc pour la vie ?
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abrèger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger ;
Mais vous mettez à bout la nôtre,
Soyez donc battants ou battus,
Messieurs du camp et du blocus.
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades ;
Mais, hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou, s'il répond de temps en temps,
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,

Et pour dire : « Je vous entends. »
Quatre ans ont dû vous rendre sages ;
Laissez donc là vos vieux ouvrages ;
Quittez vos vieux retranchements
Retirez-vous, vieux assiégeants,
Un jour ce misérable siège
Sera fini par vos enfants,
Si toutefois Dieu les protège,
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien ;
Vos balandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point ;
Et, grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

M. d'Arçon étant donc parti pour Gibraltar, avec quelques officiers, ses collaborateurs, on peut juger du puissant intérêt qu'apportait Saint-Auban à suivre ses opérations. L'espoir fondé d'un prochain triomphe, et l'insuccès final, imputable à l'omission des recommandations les plus pressantes de d'Arçon, et à des incidents

(1) *Notice sur la Vie et Analyse de la Correspondance de Fr. Xav. de Saxe, comte de Lusace*, page 172, par A. Thievenot, in-8°, 1874.

de mer qui tinrent la flotte combinée hors du théâtre de l'action (1), sont annoncés à M. de Saint-Auban par ces deux précieuses lettres de l'ingénieur, monuments de sa joie expansive et de sa douleur amère :

« Au camp, devant Gibraltar, le 22 août 1782.

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
» m'écrire le 1^{er}, mon cher général. Je vois que mes
» lettres, quoyqu'en petite quantité, ne vous parviennent
» pas ; car je ne vous ai pas laissé ignorer les circons-
» tances principales qui pouvaient vous intéresser. —
» La nuit du 15 au 16, sous les heureux auspices de
» Mgr le comte d'Artois, nous déro bâmes un travail
» immense à l'ennemi ; nous avions onze mille travailleurs
» à découvert sur l'arenne ; et le jour ne parut que pour
» montrer un développement fort supérieur en étendue à
» l'ancien travail de trois années. Les jours suivans ont
» été employés en perfectionnemens ; et nous montrons
» déjà une parallèle batterie de 600 toises de développe-
» ment, laquelle entrera en jeu avec les scènes mari-
» times. Cette parallèle ne doit être considérée que
» comme devant fournir une grande gerbe de feu qui
» doit couvrir toute la ville et la rendre inhabitable,
» tandis que les batteries flottantes ouvriront des brèches
» décisives, et ne laisseront pas à l'ennemi un seul

(1) L'escadre française de 18 vaisseaux était commandée par le comte de Guichen, ayant sous ses ordres de Bausset et de Lamotte-Piquet, et devait rejoindre, malgré les efforts des Anglais, trente vaisseaux Espagnols, commandés par Don Luis de Cordova. (Voir, pour le détail, *L'Histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, par Ch. de Lacretelle 3^e édition, tome v.

» espace qui ne soit traversé par un déluge de feu. —
» *Oui, mais qui les conduira, ces batteries ? Ce sont des*
» *sabots, sans équilibre, sans mouvemens, sans faculté de*
» *gouverner, sans stabilité, etc.* Je laisse dire ; et le 18,
» Mgr le comte d'Artois dinant à bord du général de
» mer, on mit à la voile une de ces batteries ; elle arriva
» avec vélocité, gouverna avec précision, passa, salua
» de toute sa belle artillerie de 24, vira de bord, repassa,
» marchant comme une frégate. — Tout le monde,
» étonné ou transporté, me fit des complimens à perte
» de vue. Il me semblait que ces machines n'avaient
» mérité ni tant de blâmes ni tant d'éloges. Elles ont une
» stabilité imperturbable, une solidité à l'épreuve de
» tous les calibres, une mobilité et une vélocité au-delà
» de ce que j'espérais, à l'abri des bombes et des gre-
» nades, garantie contre les boulets rouges par la pré-
» sence active de l'eau sur toutes les parties de la surface
» tangible. Enfin, général, ces machines s'emboîseront
» comme on embosse un vaisseau quelconque ; et tous
» les marins témoins de cette épreuve s'écrièrent de
» satisfaction et me dirent : Votre commission est com-
» plètement remplie, et la nôtre se fera très aisément.
» — Voilà où nous en sommes ; mais ne me citez point
» du tout. C'est au public à former son opinion d'après
» les faits qui lui parviendront d'ailleurs. Je suis trop
» intéressé, et l'on croirait trop aisément que je flate
» le dez.

» Je suis à jamais, mon cher général, le plus respec-
» tueux de vos serviteurs.

» D'ARÇON. »

« *Au camp, le 29 septembre 1782.*

» J'ai reçu, mon cher général, la lettre que vous
» m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 septembre. Je
» ne vous retracerai pas le fastueux désastre du 13 sep-
» tembre. Vous en connaissez sans doute quelques cir-
» constances générales. On en a fait une affaire de repré-
» sentation, un rêve brillant qui n'en a eu que la durée,
» une saillie d'héroïsme déplacée, sans mesures, sans
» précautions, sans rien de prévu (quoyque tout ait été
» prévu et promis), sans retraite, sans secours, sans har-
» monie, sans concours, sans appui quelconque (avec des
» intentions que Dieu sait). et surtout sans défense contre
» l'ennemi capital des boulets rouges, ennemi que j'avais
» le plus redouté et le plus combattu par mes disposi-
» tions, qui sont restées sans effet à cet égard. — Je
» joindrai icy seulement un écrit qui pourra vous faire
» entrevoir les causes de cette trop fameuse catas-
» trophe. Je n'ay pas besoin de vous peindre mon déses-
» poir, quoyque extérieurement je supporte ce tort énorme
» en apparence assez vigoureusement ; car il faut que
» quelqu'un ait tort ; et il est peut-être plus utile que ce
» soit moi plutôt que beaucoup d'autres. C'est pour cette
» raison que cet écrit, quoyque très modéré, ne doit pas
» être publié ; mais on est jaloux de conserver l'estime
» des amis, et le suffrage du cercle étroit des bons
» esprits.

» Je suis à jamais, avec les sentiments du respect le
» plus tendre, mon général, votre, etc.

» D'ARÇON. »

Dans la première lettre, quelle confiance mieux justi-
fiée ! Et dans la seconde, quelle amère désillusion ! Quelle

joie légitime de son propre succès ! Quels frissons de colère sur la faute des autres ! Nous ne possédons pas, malheureusement, cet écrit supplémentaire qu'il annonçait à Saint-Auban, mais il fit imprimer à Madrid, en 1783, in-8°, un mémoire pour servir à l'histoire de ce siège, où il en attribue l'insuccès au mauvais vouloir dans l'emploi et l'usage de ses batteries. (Ce mémoire existe à la bibliothèque de l'arsenal, n° 7176. c.). L'histoire, d'ailleurs, aussi bien que ses contemporains, lui a rendu pleine justice. — Lorsque Carnot réorganisa les bureaux de la Guerre, c'est parmi ses compagnons d'armes que l'ancien élève de Mézières alla choisir ses collaborateurs. C'est avec les d'Arçon, les Marescot qu'il prépara ses plans de campagne et organisa la victoire. (*Mémoires de Carnot*, pp. 426 et 27, cités par M. Mention dans sa thèse sur Saint-Germain).

C'est par cette officieuse et influente participation aux deux grands sièges du fort Saint-Philippe et de Gibraltar que s'acheva la vie militaire du général de Saint-Auban. — Il en écrivit savamment aux rois de Prusse et de Suède, dont nous possédons les élogieuses et affectueuses réponses.

Nous ne pouvons mieux terminer notre impartiale étude que par cette page où la piété filiale de M. le marquis de Fraguier nous édifie sur la vie privée et le caractère du général marquis de Saint-Auban.

« Il avait un esprit juste et solide, une âme droite et » vraie. Fait pour la société, il en partagea avec plaisir » les goûts et les délasséments, lorsqu'ils ne s'écartaient » pas du bon ordre et de la bienséance. Il avait apporté » dans le monde cet instinct heureux, plus répandu

» parmi nous que chez les autres peuples, le besoin et le
» désir de plaire, qui en inspirent les moyens. Doux,
» complaisant, égal, et de cette politesse dont la fran-
» chise militaire augmente encore les charmes. On ne le
» voyait point sans désirer d'en être aimé, et sans se
» féliciter d'y être parvenu...

» M. de Saint-Auban éprouva quelques dégoûts, parce
» qu'il n'est point pour l'homme qui est en société avec
» les vices d'autrui un bonheur inaltérable. Mais il a été
» aisé à ceux de ses amis qui lui ont entendu raconter
» sans passion et sans aigreur les contradictions qu'il a
» essuyées, de s'apercevoir que son âme s'était élevée
» au-dessus des événements, et que la justesse de son
» jugement, en les réduisant à leur peu de valeur, avait
» écarté de lui ce ton de plainte amère qui ne remédie à
» rien, et ne sert qu'à troubler le premier bien de la vie,
» la paisible jouissance de soi-même.

» Sensible au charme des arts et des connaissances
» humaines, ami des Buffon, Franklin, Montigny, Condor-
» cet, Perronet, de plusieurs membres illustres de nos
» diverses académies, et de quelques autres gens de
» lettres, M. de Saint-Auban avait fait de sa maison une
» espèce de lycée où ses amis jouissaient d'une conver-
» sation intéressante, utile et variée, que n'éteignaient
» ni les bluettes de la frivolité ni la cupidité du jeu.

» Rempli d'estime pour l'ouvrage du célèbre M. d'An-
» toni sur l'usage des armes à feu, il voulut en faire la
» traduction. L'impression en était presque achevée
» lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne qui l'emporta
» au bout de peu de jours, le 5 septembre 1783.

» L'intrépidité dans le danger, le sang-froid dans les

» combats, la justesse du coup-d'œil, la précision du
» commandement, la fermeté dans les principes, l'atta-
» chement inviolable à la vérité, et dans les procédés
» la justice la plus rigoureuse ; l'homme de bien, l'homme
» de mœurs, l'homme aimable : tel fut cet officier trop
» envié et dignes regrets de la Nation. »

Pas un mot, d'ailleurs, dans cette Notice sur la querelle des Rouges et des Bleus. La position du général de Fraguier dans la maison de Louis XVI lui imposait cette réserve. Mais le portrait (1) placé en tête du volume contenant la traduction d'Antoni, complète l'éloge par ces quatre vers :

A l'Etat, à la gloire il consacra sa vie ;
De son art redoutable il défendit les lois ;
Par ses vertus, ses talents, son génie,
Il obtint pour amis des sages et des rois.

A l'envoi de ce quatrième volume des œuvres de Saint-Auban, le marquis de Paulmy, devenu membre de l'Académie française, répondit le 20 mai 1785 :

« Indépendamment des remerciements que j'ai eu
» l'honneur, Monsieur, de vous faire de vive voix, per-
» mettez que je les réitère par écrit. — Je conserverai pré-
» cieusement dans ma bibliothèque l'ouvrage de M. votre
» beau-père; et j'y joindrai sa lettre comme un monument

(1) Dessiné par Chauffard, gravé par Miger, graveur du Roi. Mais nous avons retrouvé un autre portrait, plus intéressant, bien qu'il ne soit pas merveilleux comme œuvre d'art. Il fut dessiné par M. Laverrennerie, officier d'artillerie, et lithographié à l'école de Douai; preuve manifeste que, même en notre siècle de progrès, on étudie encore les leçons de Saint-Auban, et qu'un respectueux attachement est demeuré fidèle à sa mémoire./.

» de l'amitié qu'il avait pour moi, et qui commença avec
» mon ministère. J'ai été, dès lors, à portée d'apprécier
» ses talents et ses vertus ; et je n'ai jamais cessé depuis.
» J'ai l'honneur d'être, etc.

» A.-R. de PAULMY. »

L'éloge de M. de Saint-Auban a été prononcé deux fois à l'académie de Dijon : la première fois après sa mort, par le secrétaire perpétuel, M. Caillet, la seconde, le 26 janvier 1787, par un autre de ses membres nouvellement admis, ancien compagnon d'armes du général, mais dont le nom n'a pas été conservé aux archives de la compagnie, incomplètes pour cette époque. Nous remarquons, au début de ce second éloge, l'affirmation des sentiments religieux auxquels M. de Saint-Auban était inviolablement attaché, et qui, dit l'orateur, ne lui avaient attiré que des disgrâces. Ces mêmes sentiments, plus manifestes encore sinon plus profonds chez M. de Monteynard, avaient toujours animé son cœur et inspiré sa conduite. Et serait-ce une témérité de croire que Louis XV, lui-même, eut égard à ce pieux caractère pour le choix de son ancien ministre, pour l'estime et la faveur dont il lui donna tant de preuves, pour la protection qu'il lui conserva, au milieu de tant de coquins, jusqu'au jour où sa propre faiblesse leur abandonna ce trop austère censeur ? Cet attachement à la religion des ancêtres, qui fut la règle de leur vie ne fut-elle pas, aussi, une des causes d'escamotage des noms de Monteynard et de Saint-Auban par les biographes et historiens de notre beau XIX^e siècle ?

M. de Monteynard survécut sept ans à son ami, et

mourut en mai 1791. Nous avons, de lui, une de ses dernières lettres, datée du 6 avril même année, témoignant l'intérêt qu'il prend toujours au gouvernement de la Corse et à l'avancement des officiers qui y sont employés.

La biographie de M. de Gribeauval est très connue, telle que l'ont publiée ses exclusifs panégyristes, le représentant comme sacrifié pendant des années à de routiniers et méchants compétiteurs. Son caractère, tout rayonnant à leurs yeux, ne présente que des ombres légères, perdues dans cette auréole : « Il aimait le beau sexe, dit le chevalier de Passac, mais jamais il ne fut marié » (1); et plus loin : « Son côté faible était de tenir trop fortement à ses idées, à ses préventions. Le prince de Condé, dans les discussions qui amenèrent le procès des Invalides, avait protégé M. de Saint-Auban, l'ennemi de M. de Gribeauval. Ce général y avait été très sensible, mais il poussa la susceptibilité trop loin ; un de ses neveux ayant eu une querelle avec un garde du duc de Bourbon, le tua. Le prince de Condé, sollicité par les amis de Gribeauval, apaisa la colère du duc de Bourbon. On attendait des remerciements ; Gribeauval n'en fit jamais. » — Le prince de Montbarey, ministre de la guerre qui, durant plusieurs années, l'eut directement sous ses ordres, nous semble avoir donné la note juste dans ses *Mémoires*, tome III, pages 285 à 287 : « Le corps royal de l'artillerie, lorsque j'arrivai à la tête du Département de la Guerre, était toujours soumis privative-

(1) *En quête de Grive au bal*, pouvait-on dire sous le masque, au lieu de *Waquette de Gribeauval*. (Anecdote traditionnelle).

» ment à des inspecteurs généraux dont le plus ancien
» était chargé du travail relatif au corps vis-à-vis du
» ministre. Cette place de premier inspecteur était alors
» remplie par M. de Gribeauval, homme de talents, et
» dont la réputation avait été solidement établie à la
» guerre. A l'époque dont je parle, il était le chef
» suprême du corps royal, dans lequel il avait de nom-
» breux partisans, mais aussi quelques envieux parmi
» ceux qui étaient ses anciens, et sur lesquels il avait
» passé pour arriver à un avancement dû à la nature de
» ses services. Il avait beaucoup de connaissances ; mais
» il était dur, entêté, tenait fort à ses opinions et à ses
» créatures, dont les avis seuls étaient suivis. Ses enne-
» mis le disaient partial ; et un ministre qui n'eût pas été
» ferme aurait pu facilement en être subjugué. Je fus
» assez heureux pour ne pas éprouver, de sa part, des
» résistances qui auraient pu me forcer à le contenir
» dans les bornes nécessaires ; et avec beaucoup de mén-
» gements pour son amour-propre, et d'éloges de sa
» capacité et de ses services, je sus contenir en lui le
» désir qu'il avait de résister, et qu'il ne marqua jamais
» d'une manière assez tranchée pour me mettre dans le
» cas de faire usage de mon autorité. » — Ce général
était membre de l'Académie d'Amiens, lieu de sa nais-
sance ; et son éloge y a été prononcé récemment par un
récipiendaire. (Paris, Didot, 1874.) — Nous n'avons
point à le contredire ; l'essentiel objet de ce travail ayant
été de mettre en évidence les titres, les droits des mar-
quis de Monteynard et de Saint-Auban à la très haute
estime et à la reconnaissance de la postérité. Nous
souhaiterions pourtant un léger correctif à la légende :

Heureux Gribauval, dirions-nous, malgré la tapageuse amitié de du Coudray et les incartades compromettantes de Bellegarde ! Heureux Gribauval ! Comme on disait, deux siècles auparavant, du plus grand peintre de l'école vénitienne : Heureux Titien, malgré ses complaisances pour l'Arétin ! — Et certes, le rapprochement n'a rien de désobligeant pour le chef triomphant du Parti bleu./.

Saluant donc, en toute équité et correction, le très habile et fortuné vainqueur, nous avons dû consacrer de meilleurs hommages aux mérites plus purs de Monteynard et de Saint-Auban.





APPENDICE

Le général de Saint-Auban étant mort sans postérité, ses papiers, transmis d'abord à son frère Remy, furent partagés entre les filles de celui-ci, la dame de Pichot et la dame Saladin (1).

Louis XVIII, par Ordonnance du 3 décembre 1817 (*Bull. des Lois*, n° 187, p. 130), avait autorisé le s^r Pichot, écuyer, ancien officier, chevalier de Saint-Louis, et fils d'officiers remontant jusqu'à Henri II, à relever et reprendre les noms et titres de Baratier, marquis de Saint-Auban. Sa belle-fille, veuve d'un officier supérieur de gendarmerie, dernier marquis de Saint-Auban, décédée à Morlaix le 10 février 1889, était née de la Roche de Kerandraon, fille, sœur et tante de marins distingués, issus d'un des héros du combat des Trente, au chêne de mi-

(1) Jacques-Antoine Baratier, marquis de Saint-Auban, lieutenant-général des armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, Membre des Académies de Dijon, Berlin, Saint-Petersbourg, naquit à Viviers le 24 juillet 1712, date de son extrait de baptême, rectifiant celles du 4 juillet 1713, mentionnée par ses états de services, et du 7 juillet 1712, donnée en la *Notice* publiée par le marquis de Fraguier. — Sa famille était originaire d'Embrun, Haut-Dauphiné. Nous trouvons, en tête de sa généalogie, en 1300, Guillaume de Baratier, seigneur de Melin et des Crottes. Une première branche s'éteignit en 1637. La seconde branche s'était fixée d'abord à Montélimar, Bas-Dauphiné, puis dans le Vivarais, où son chef acquit par une alliance, les titres de baron de Miraval et marquis de Saint-Auban (bourgade entre Beauchastel et Soyon, sur la rive gauche du Rhône, toutes trois prises, vers 1628, par le prince de Condé, père du grand Condé); et c'est de la quatrième génération de ce premier marquis de Saint-Auban que fit partie l'officier général qui nous occupe. — *Armoiries* : De gueules, au laurier d'argent, accolé d'or. — *Devise* : *Virtus laudatur et fulget.*

voie, 27 mars 1350. — C'est dans son héritage, recueilli par nos proches, que nous avons puisé les principaux éléments du présent travail.

La partie, non moins considérable, desdits papiers, échue à la dame Saladin, a été découverte à Nantes par M. le général Mellinet, qui en a fait don au Ministère de la Guerre, où ils ont été consultés fructueusement, aussi bien que les Archives nationales.

Addition à la page 23 :

François-Xavier-Louis-Auguste-Albert BONNON, PRINCE DE SAXE, connu en France sous le nom de COMTE DE LUSACE (1), était frère de la Dauphine, Marie-Joséphine DE SAXE, mère de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, et jouit par elle, autant que par ses actions militaires, d'un honorable crédit. Pendant la guerre de Sept ans, il commanda, sous le maréchal de Broglie, un corps de dix mille Saxons, se distingua en diverses occasions, surtout à la bataille de Minden, 1^{er} août 1759, et eut une part glorieuse à la prise de Cassel, 9 août 1760. — Né à Dresde en 1730, mort au château de Zabelit en 1806. — (Voir *Notice sur sa vie et Analyse de sa correspondance*, par Arsène Thévenot, 1874).

Le maréchal de Broglie, dont nous avons vu, page 23, la flatteuse réponse verbale à M. de Saint-Auban qui lui demandait quelques canons de plus, l'ayant recommandé

(1) LUSACE, *Lusatia*, en allemand *Lausitz*, ancien margraviat de l'Allemagne entre l'Elbe et l'Oder, chef-lieu Bautzen.

à la Cour, notre général lui en avait exprimé sa reconnaissance ; et le maréchal lui écrivait ainsi :

« *Immenhusen, ce 28 aoust 1760.*

» Vous ne me devez point de remerciemens, Monsieur,
» pour dire la vérité ; j'ay été fort aise de rendre justice
» à vos talens ; et vous pouvez être persuadé que comme
» je connois tout ce que vous valez et la distinction avec
» laquelle vous servez je n'échapperay jamais les occasions d'en donner le témoignage qui vous est dû, et
» de vous renouveler l'assurance des sentimens avec lesquels j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble
» et très obéissant serviteur.

» LE MAAL, duc de BROGLIE. »

Ici encore se trouve justifiée l'exhortation adressée aux possesseurs de papiers de famille par l'illustre académicien héritier du *Secret du Roi*, d'entreprendre dans ces archives un *Voyage de découvertes*, avec l'espérance d'y recueillir des titres d'honneur pour eux-mêmes, aussi bien que d'heureuses facilités pour la correction de l'Histoire.

A. GUICHON DE GRANDPONT.



LE RÉFRACTAIRE

PIÈCE EN TROIS ACTES ET EN VERS

Par J. HÉBERT

PERSONNAGES

Jean LE GOFF, marin-pêcheur. 25 ans.
MADEC, ancien marin de la Garde Impériale. 60 ans.
Perrine LE GOFF, mère de Jean. 55 ans.
YVONNE, filleule de Madec et de Perrine
Le Goff qui l'a élevée. 20 ans.

La scène se passe à Plogoff, en 1828

LE RÉFRACTAIRE

ACTE I.

La scène se passe sur le bord de la mer. Le théâtre représente une anse encadrée de rochers. A gauche une croix élevée sur deux ou trois marches. A droite, sur un rocher, une cabane en ruines à laquelle on accède par quelques marches taillées dans le roc. Au lever du rideau, Perrine et Yvonne, assises sur les marches du Calvaire, travaillent pendant que Madec, monté sur le rocher de droite, regarde l'horizon avec une longue-vue.

SCÈNE I.

MADEC, PERRINE, YVONNE

(Pendant la première partie de la scène, Perrine travaille en silence et sourit malicieusement par instants.)

YVONNE *(à Madec)*

Eh bien ! Le voyez-vous ?

MADEC

Ou je me trompe fort,
Ou c'est bien son bateau qui rentre dans le port.

YVONNE (*montant rapidement trouver Madec*)

Vous n'en êtes pas sûr?... Donnez... que je regarde !

(*Après avoir regardé à l'aide de la longue-vue*)

Comment, vous en doutiez ? Vous ! un vieux de la Garde !

Ah ça ! que faites-vous aujourd'hui de vos yeux ?

MADEC

Hélas ! ma pauvre enfant, maintenant je suis vieux ;

Va, tu verras trop tôt qu'avec l'âge tout s'use...

D'ailleurs ai-je besoin de chercher une excuse ?

Pour soixante ans passés mes yeux sont assez bons

Et tu ne prétends pas me donner des leçons.

YVONNE

C'est possible, parrain ; mais enfin il n'empêche

Que je sais reconnaître une barque de pêche.

MADEC

Oh ! celle-là surtout !

YVONNE

Oui, surtout celle-là !

Je l'ai vue avant vous... ça vous vexe... et voilà !

MADEC (*riant*)

Certes, je suis jaloux... mais, n'as-tu pas peut-être

Quelque bonne raison pour si bien la connaître ?

YVONNE

Des raisons ! oui vraiment, je n'en manque jamais.

MADEC

Et c'est bien le bateau qui t'offre tant d'attraits ?

YVONNE

Ceci, c'est mon secret.

MADEC

Peut-être aussi le nôtre !

YVONNE

Ah ! voyez-vous un peu monsieur le bon apôtre
Qui cherchait de la sorte à me faire causer !

MADEC

Bah ! je n'ai pas besoin de t'entendre jaser
Car je sais ce qu'il faut penser de bien des choses
Et lorsque j'aperçois des figures moroses
Avec de grands soupirs et des airs irrités
Succéder tout à coup à de folles gaietés
Je ne demande pas quelle mouche vous pique.

YVONNE

Et ne peut-on savoir à qui cela s'applique ?

MADEC

Oh ! tu ne voudrais pas que je sois indiscret
D'ailleurs, tout comme toi, je garde mon secret.

YVONNE (*riant*)

Surtout, gardez-le bien !

MADEC (*moqueur*)

Tu peux rire à ton aise ;

Je n'ai pas tous les jours la vue aussi mauvaise.
S'il m'arrive parfois de n'y voir pas trop clair,
J'ai pu ces temps derniers et, sans en avoir l'air,
Sur certains beaux patrons faire quelques remarques.

YVONNE

Il aurait mieux valu les faire sur leurs barques.

MADEC

Laissez cela, ma fille, aux marins comme moi...
Quant à vous, travaillez, car je crois, sur ma foi,
Que vous avez les yeux ailleurs qu'à votre ouvrage.

PERRINE

Eh bien ! finirez-vous bientôt ce commérage.

Quand vous êtes tous deux, ne pouvez-vous rester
Un seul moment ensemble et sans vous disputer !

MADEC

Voilà ce que je gagne à l'avoir tant gâtée !

PERRINE

Vous savez bien, Madec, qu'avec cette entêtée
Vous ne pourrez jamais avoir le dernier mot.

MADEC

C'est bien vrai, ma commère, et je ne suis qu'un sot
De perdre ainsi mon temps. (*A Yvonne*) Allons, Made-
A d'autres maintenant cherchez une querelle. [moiselle,
Pour moi j'ai mieux à faire et je vais jusqu'au port,
Car, malgré qu'à mon âge on ne soit plus très fort,
Jean ne refuse pas l'aide que je lui donne.

YVONNE

Allez vite, parrain, pour que l'on vous pardonne.

(*Madec sort*).

SCÈNE II.

PERRINE, YVONNE

PERRINE (*riant*)

Ah ! ce pauvre Madec ! Ne pourras-tu jamais
Lui parler sans malice et le laisser en paix ?

YVONNE

Dieu, qu'il est malheureux et comme il est à plaindre !

PERRINE

Tu pourrais le fâcher.

YVONNE

Non, ce n'est pas à craindre.

PERRINE

Le crois-tu ?

YVONNE

Mais sans doute.

PERRINE

Et si tu te trompais...

YVONNE (*vivement*)

Vous en a-t-il parlé ? S'en est-il plaint ?

PERRINE

Non, mais...

YVONNE

Oh ! vous m'avez fait peur ! Je ne suis pas méchante
Et si pour m'amuser avec lui je plaisante
Vous savez bien pourtant que j'aime mon parrain
Et je ne voudrais pas lui causer de chagrin.

PERRINE

En l'aimant, tu ne fais que ton devoir, en somme.
Il fut si bon pour toi ! Sais-tu ce que cet homme
Modèle de vertu, d'honneur, de probité,
A fait pour toi jadis ; avec quelle bonté
Il s'occupa de toi dès ta première enfance ?
De ses bienfaits passés n'as-tu point souvenance ?

YVONNE (*d'un ton de reproche*)

Oh ! mère, croyez-vous que je l'aie oublié ?

PERRINE

Fatigué, déjà vieux, ne s'est-il pas plié
A tous tes jeux d'enfant, à tes moindres caprices,
Après s'être imposé les plus lourds sacrifices
Pour ta mère et pour toi !

YVONNE

S'il se trouvait ici,

Il ne permettrait pas que vous parliez ainsi.

PERRINE

Oui, mais il n'est pas là.

YVONNE

Profitez-en !

PERRINE

Du reste,

N'est-il pas généreux autant qu'il est modeste ?

N'est-ce pas lui, le jour où ton père mourut

Qui prit soin de ta mère et qui la secourut ?

Tu n'étais qu'une enfant, cinq ou six mois à peine ;

Ton père avait péri... Des pêcheurs de Molène

Venaient de rapporter son corps à la maison.

Nous étions au début de la dure saison.

Hélas ! ton père mort, la barque disparue,

C'était l'âtre sans feu, les meubles dans la rue,

Deux êtres grelottants, sans asile, sans pain,

La misère sur l'heure et la mort pour demain.

« Que faire ? disions-nous, nous ne sommes pas riches

» Et si de nous aider nous ne sommes pas chiches,

» Le malheur est trop grand pour des gens comme nous. »

Ta mère près de toi sanglotait à genoux

Quand Madec s'avança, triste et baissant la tête :

« L'Etat me fait, dit-il, six cents francs de retraite

» C'est plus qu'il ne m'en faut. Je suis seul ici-bas.

» Que vas-tu faire avec cette enfant sur les bras ?

» J'ai promis au bon Dieu, le jour de son baptême

» De la traiter plus tard comme ma fille même,

» Le moment est venu de tenir mon serment,

» D'ailleurs, c'est mon devoir. » Et depuis ce moment

Ce fut lui qui pourvut à tout dans ta famille,

Et maintenant encor, ne sais-tu pas, ma fille,

Qu'il partage avec toi son humble traitement ?

YVONNE

Oui, mère, je le sais... je sais aussi comment
Vous l'aidez à remplir le reste de sa tâche.

PERRINE

Silence, là-dessus !... ou sinon je me fâche !

YVONNE

Non, non, je veux parler, car c'est à votre tour
D'entendre dévoiler vos bontés au grand jour...
Lorsque deux ans après la perte de mon père
La douleur et le mal eurent tué ma mère,
Ne m'avez-vous pas fait place à votre foyer ?

PERRINE

Belle affaire, vraiment ! fallait-il te noyer ?
Madec pour te garder te trouvait trop petite,
Il te porta chez moi... voilà tout mon mérite.

YVONNE

Non, non, ce n'est pas vrai ! Madec m'a tout conté ;
Modeste comme lui, son égale en bonté,
S'il vous manque sur moi les droits de la naissance,
Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance ?

PERRINE

Pour cacher les bienfaits dont il combla les tiens,
Madec t'aura sans doute exagéré les miens.

YVONNE

Ah ! je sais tout, vous dis-je, et laissez-moi de grâce...

PERRINE

Non, non, cela suffit et toute autre à ma place
Eut agi comme moi.

YVONNE

Oui, vous avez raison.

D'autres m'auraient offert l'abri dans leur maison,

M'auraient donné du pain, c'est vrai ; mais quelle femme
Ainsi que vous, ma mère, aurait formé mon âme ?
Quelle autre m'eût appris à pratiquer le bien,
Simplement, comme vous ? Ne comptez-vous pour rien
Les exemples si beaux que m'offre votre vie ?
Et la route par vous si noblement suivie
Ne s'ouvre-t-elle pas largement devant moi ?
Mère, je vous dois tout.

PERRINE

Oh ! ma fille, tais-toi !

J'ai fait ce qu'aurait fait toute autre créature.
N'est-ce pas une loi de l'humaine nature
Qu'il nous faille, ici-bas, nous entr'aider un peu ?

YVONNE

Mais n'est-ce pas aussi le précepte de Dieu
Que nous devons aimer l'âme qui nous fut bonne,
La voix qui nous console et la main qui nous donne.
J'ai grandi sous vos yeux et, joyeuse aujourd'hui,
Fière de votre amour, forte de votre appui,
Je marche dans la vie où votre main me pousse,
Et ne pouvant trouver récompense plus douce,
De celle qui n'est plus, je vous donne le nom.

PERRINE

Chère enfant ! Que fais-tu donc chaque jour, sinon
Me rendre avec usure et de toute manière
Le quelque peu de bien que j'aurais pu te faire ?
Ne prends-tu pas pour toi les plus pesants fardeaux ?
Ne m'épargnes-tu point les plus rudes travaux ?
Et pour chasser l'ennui de mes soirs de tristesses,
N'ai-je pas ton sourire et tes tendres caresses ?

YVONNE

Il est si doux d'aimer qui fut si bon pour vous !

SCÈNE III.

PERRINE, YVONNE, JEAN

JEAN

(qui s'est approché sans être vu à la fin de la scène précédente).

Vous n'avez donc pas peur de me rendre jaloux ?

YVONNE *(surprise)*

Ah !

PERRINE

Tiens ! c'est Jean !

JEAN

Bonjour, mère ; bonjour, Yvonne.

PERRINE

Te voilà de retour ! La pêche est-elle bonne ?

JEAN

Hélas non ! deux turbots ! quelques petits mulets,

Voilà tout ! Avec ça des accrocs aux filets...

J'en ai bien pour une heure...

YVONNE

Oh, cela je m'en charge !

JEAN

Vent de nord, de forts grains, grosse houle du large

Ce n'est pas ce qu'il faut pour pêcher sur nos fonds.

Le poisson, par ce temps, cherche les trous profonds

Et nargue le pêcheur qui ne peut le poursuivre.

YVONNE

Bast ! nous ne comptons pas sur ta pêche pour vivre

Et tu n'as que l'ennui d'en être pour tes frais.

PERRINE

Tant pis ! Demain peut-être il ventera moins frais...

Mais j'y pense !... Tantôt, en passant dans la rue,
J'ai rencontré Guilcher qui courait tête nue.
Sa femme est bien malade et laisse peu d'espoir,
J'ai promis qu'aujourd'hui je passerais la voir.
Ah ! c'est bien dur vraiment, s'en aller à cet âge !
Avec ça, tous les deux faisaient si bon ménage...
Pauvre homme, il va rester dans un rude embarras.
J'y vais, attendez-moi.

SCÈNE IV.

YVONNE, JEAN

(Yvonne travaille pendant que Jean la regarde en silence)

JEAN

Tu ne me parles pas ?

A quoi penses-tu donc, Yvonne ?

YVONNE

A quoi je pense ?

Hélas ! aux jours si durs de ta rude existence,
Aux dangers que tu cours, aux combats de géant
Que tu dois soutenir, seul, contre l'Océan,
Et je songe en tremblant à ces luttes sans trêve,
A la mer sans pitié qui rejette à la grève,
Pêle-mêle, sans vie, au soleil du matin
Les débris du navire et le corps du marin.

JEAN

De la mer tu ne vois que ses sombres colères,
Et tu ne penses pas à ces belles nuits claires,

Où la vague qui passe et s'éloigne sans bruit,
S'illumine aux reflets de la lune qui luit !
Pourquoi ne pas songer, plutôt, à ces soirées
Où glissent les bateaux sur les vagues moirées,
Où le pêcheur, lassé des fatigues du jour,
Au son d'un chant joyeux annonce son retour ?

YVONNE

Pour un beau soir d'été, pour un ciel sans nuage,
Combien de mauvais jours ! Combien de nuits d'orage !
Ah, Jean ! Si tu savais, le matin, quand tu pars,
Lorsque je reste seule et que, les yeux hagards,
Je vois si loin de moi disparaître ta voile
A l'horizon sans fin que le brouillard me voile,
Si tu savais alors quel trouble, quel émoi
S'empare de mon cœur et me remplit d'effroi...
Te voir partir joyeux, confiant, plein de vie,
Souriant à la mer, l'ogresse inassouvie,
Qui prend notre bonheur et nous rend les sanglots
Qu'elle étouffe en grondant sous le bruit de ses flots.

JEAN

Et toi, tu ne sais pas quel bonheur c'est pour l'âme
D'être bercé, porté, secoué par la lame ;
De tenir sans broncher le fer du gouvernail
Entre ses doigts calleux, durcis par le travail ;
De se sentir plus fort que la vague traîtresse,
De dompter à son tour l'indomptable maîtresse,
Et de lui rejeter comme un suprême affront,
L'écume des embruns qu'elle nous jette au front.

YVONNE

Ça va bien jusqu'au jour où, prenant sa revanche,
La mer engloutit l'homme et le bateau qui penche.

Tiens ! Jean, si tu pouvais lire au fond de nos cœurs,
Tu ne te rirais pas ainsi de nos terreurs :
Tu ne penses donc pas à nos justes alarmes,
A nos frayeurs sans nombre aussi bien qu'à nos larmes,
Quand tu passes la nuit, dehors, pendant l'hiver.

JEAN

C'est juste et cependant, vois-tu, j'aime la mer ;
La mer, calme aujourd'hui, qui tremble et qui s'irise
Aux rayons du soleil, sous l'effort de la brise,
La mer qui mollement nous berce sur ses flots
Et semble s'endormir aux chants des matelots,
Tandis qu'à l'horizon les lourds vaisseaux de guerre
Croisent, majestueux, la frégate légère
Et les bateaux de charge, aux longs mouvements lents,
Qui planent sur les eaux comme des goélands.
Demain, c'est la tempête et la vague démente,
Le navire en détresse au fort de la tourmente,
C'est le gouffre béant, le terrible chaos,
Ce sont les flots hurlant, heurtant, fouettant les flots :
C'est l'horreur, c'est la mort qui passe sur nos têtes,
Et malgré tout je l'aime, et j'aime ses tempêtes
Et son calme trompeur avec ses reflets d'or ;
Elle gronde, bondit, caresse ou nous endort ;
Elle est toujours la même et toujours elle change,
Et c'est toujours la mer, cette charmeuse étrange,
Qui nous use et nous brise et nous donne en retour,
Pour prix de nos labeurs, le pain de chaque jour !

YVONNE

Tu l'aimes, toi, la mer, et moi je la déteste !
Ah ! prends garde, mon Jean ! Cet amour est funeste,

La mer porte malheur à ceux qui l'aiment tant,
Elle pourrait te prendre...

JEAN

Et je l'aime pourtant.

Mais n'en sois pas jalouse, au moins !

YVONNE

Jalouse d'elle !

Eh bien, si ! je le suis, car sa voix t'ensorcelle,
Car tu n'es plus à nous, sitôt que tu la vois.
Ecoute, en y pensant j'ai pleuré bien des fois,
Car il me semble, Jean, qu'elle a pris notre place
Et que de ton esprit c'est elle qui nous chasse,
Comme c'est elle aussi qui, la nuit et le jour,
Sans pitié, sans remords, t'enlève à notre amour.

JEAN

Yvonne !

YVONNE

Non, j'ai tort... je t'ai mal parlé d'elle,
Mais les jours sont si longs, l'attente est si cruelle ;
Et quand tu n'es plus là, ta pauvre mère et moi,
Nous avons si grand peur, nous qui n'avons que toi !

JEAN

Yvonne, au nom du ciel, chasse de ta pensée
Ces injustes soupçons, cette crainte insensée !
As-tu donc oublié que mon cœur t'appartient
Et que le seul amour qu'il renferme est le tien ?
Ne sais-tu pas, enfant, qu'il n'est point en ma vie
Une heure où ma tendresse ait pu t'être ravie ?
Ainsi qu'au premier jour, ne suis-je pas à toi ?
Pour une autre, jamais ai-je trahi ma foi ?
Ne donnerais-je pas et la mer et ses charmes
Pour un de tes baisers, pour une de ces larmes

Qui perlaient tout à l'heure au coin de tes beaux yeux ?
Tiens ! vois d'ici la mer qui roule ses flots bleus
Et qui vient se briser à nos pieds sur la grève ;
Elle s'étend là-bas jusqu'où le ciel s'achève :
Tous deux sont confondus à l'horizon brumeux.
Où commence la mer ? Où finissent les cieux ?
Comme cet Océan, mon amour est immense,
Il s'étend, comme lui, jusqu'où le ciel commence,
Il est, ainsi que lui, si vaste et si profond,
Que la sonde jamais n'en connaîtra le fond,
Et comme ces rochers battus par la tempête
Qui bravent ses fureurs et relèvent la tête
Il restera debout tant que nos cœurs battront !

YVONNE

Comme le vent du soir qui rafraîchit mon front,
Jean, ta douce parole a dissipé mes craintes
Et délivré mon cœur des horribles étreintes
Qui semblaient le broyer dans un cercle de fer...
Aime-moi bien... toujours... aujourd'hui comme hier...
Demain comme aujourd'hui !...

JEAN

Demain ! toujours ! Yvonne

A toute heure du jour, c'est vers toi, ma mignonne,
Que s'envole mon rêve et la nuit, bien souvent,
Quand le mousse endormi sommeille sur l'avant
Et que mon matelot tient la barre à ma place,
Étendu sur mon banc, et perdu dans l'espace,
A l'heure où sous les cieux la nature s'endort,
J'aime à lever les yeux vers les étoiles d'or ;
Je les vois, je leur parle et j'entends, ô merveille !
Leur voix discrètement me répondre à l'oreille.

Et leurs mots sont si doux et si douce est leur voix,
Que mon âme en secret se demande parfois
Si ce n'est pas à toi que l'étoile brillante
Emprunte la douceur de la voix qui m'enchanté !
Tout à coup un rayon se détache des cieux,
Une forme indécise apparaît à mes yeux,
Puis d'un visage aimé le contour se dessine
Et je te vois passer, adorable et divine...
Je reste là tremblant; je t'appelle tout bas,
Tu te penches vers moi et je te tends les bras,
Ta bouche me sourit, ton souffle me caresse
Et l'extase est si grande et si douce est l'ivresse
Que je voudrais passer ma vie à tes genoux.

SCÈNE V.

PERRINE, JEAN, YVONNE

PERRINE (*qui a assisté à la fin de la scène précédente*)

Eh bien ! les amoureux, quand nous marions-nous ?

YVONNE (*riant*)

Mère, quand vous voudrez ; moi je suis toute prête.

JEAN

Moi de même et plus tôt la chose sera faite

Et mieux cela vaudra.

PERRINE

Hé, tout beau, mes enfants,

Ne prenez pas déjà ces grands airs triomphants !

On ne s'épouse point comme on danse un quadrille.
Croyez-vous qu'il suffise entre garçon et fille
Pour être mariés, d'être tous deux d'accord ?

JEAN

C'est là le principal.

PERRINE

Oui, mais il faut d'abord
Savoir si vos parents partagent vos idées.

JEAN

Nos familles sans peine y seront décidées,
N'est-ce pas vrai, ma mère ?

PERRINE

Oh ! pour moi, c'est certain ;

(Montrant Yvonne)

Mais nous ne savons pas ce qu'en dit son parrain.

YVONNE *(riant)*

Mon parrain ! Ah ! vraiment, ce serait par trop drôle !
Et si cela me plaît, n'est-il pas de son rôle
De dire comme nous et d'approuver mon choix ?

PERRINE

Ce ne serait pourtant pas la première fois
Qu'on verrait un tuteur d'une humeur difficile
Opposer un refus aux vœux de sa pupille.

YVONNE

Oh ! je n'ai pas à craindre un sort si rigoureux
Et d'ailleurs, mon parrain ne voit que par mes yeux.

JEAN

Donc, si vous n'avez pas d'autres soucis en tête,
Vous pouvez commencer les apprêts de la fête.

PERRINE

Permettez... ce n'est là que le commencement
Et vous n'en êtes pas encore au sacrement.

Vous ne savez donc pas qu'il faut à la Mairie
Faire afficher vos noms avant qu'on vous marie,
Qu'il vous faut inviter vos parents, vos amis,
A la ville voisine acheter vos habits,
Puis, après avoir fait aux pauvres une aumône,
Que Monsieur le Recteur vous bannisse à son prône.
Ah ! mes pauvres enfants, vous n'y pensiez donc pas !

JEAN

Bah ! nous y pourvoirons et je vais de ce pas
Prévenir le Recteur et passer chez le Maire.
Quant aux consentements, ce n'est pas vous, ma mère,
Qui nous retarderez.

PERRINE

Non, vous avez le mien.

YVONNE

Juste ! voici Madec ! Demandons-lui le sien !

SCÈNE VI.

PERRINE, JEAN, YVONNE, MADEC

MADEC

Alerte, mon garçon ! faudrait parer ta coque...
Pour lors, il s'agit donc de laisser ta bicoque
Et d'aller par là-bas montrer au dey d'Alger
Que l'on n'insulte pas la France sans danger.

PERRINE

Que dites-vous, Madec ?

MADEC

Hé ! je dis, ma commère,
Qu'avec ces moricauds nous nous mettons en guerre,

La nouvelle en arrive à l'instant de Paris.
(A Jean) Eh bien ! quoi ? mon fiston, te voilà tout surpris ?
Les violons sont prêts pour le bal qui commence.
Tu n'es donc pas content de rentrer dans la danse ?
A ton âge vraiment c'est le plus beau plaisir :
Tu feras vis-à-vis avec le grand vizir,
Tu pourras lui montrer de nouvelles figures
Et si les canonniers marquent bien les mesures
Tu verras qu'en Afrique on peut sans les binious
Danser une gavote aussi bien que chez nous.

YVONNE

Vous plaisantez, parrain.

MADEC

Non vraiment, ma petite,
Je t'ai largué la chose ainsi qu'on me l'a dite.

YVONNE

Êtes-vous sûr, parrain, d'avoir bien entendu ?

MADEC

Allons, Jean pour si peu ne sera pas perdu ;
Ce n'est que quelques mois qu'il vous faudra l'attendre.

YVONNE

Non, ce n'est pas possible, et je ne puis comprendre
Qu'on déclare la guerre aux gens si brusquement.

MADEC

Faut croire, mes amis, que le gouvernement
Se sera trop pressé de déclarer la guerre
Et n'aura pas pensé que ça pouvait déplaire
Aux jeunes tourtereaux qui chantaient leur chanson.
Cela c'est son affaire, et pour toi, mon garçon
Tu n'as qu'à démarrer sans demander ton reste,

YVONNE

Cette guerre est atroce !

MADEC

Oh ! ma filleule, peste !

Voilà que vous manquez de respect à la loi ;

Ce n'est pas bien, vraiment !

YVONNE (*d'un ton de reproche*)

Oh ! parrain !

MADEC (*à Jean*)

Quant à toi !

Ne t'attarde pas trop avec cette jeunesse !

Fais vite tes paquets, il est tard, le temps presse,

Et les ordres sont clairs, il faut partir demain.

JEAN

C'est bien, l'on sera prêt à se mettre en chemin.

PERRINE

Hélas ! pourquoi faut-il que je vive assez vieille

Pour subir cette épreuve et me voir à la veille

De perdre cet enfant, mon unique soutien.

MADEC

Allons, mère Le Goff, courage, on en revient

Que diable ! Sur la terre il n'est pas que des roses,

Mais l'heure du retour arrange bien des choses

Et fait vite oublier les chagrins du départ.

PERRINE

C'est vrai, Madec, c'est vrai, mais on sait quand on part...

Les mères sont toujours les mères, quoi qu'on dise,

Et la guerre parfois a plus d'une surprise

Et l'on ne sait jamais si l'on en reviendra.

MADEC

Qu'il fasse son devoir, advienne que pourra !

JEAN

Quant à ça, vous savez, pas besoin qu'on en doute.

MADEC

C'est connu, mon garçon, quiconque nous écoute
Et soutiendrait que non pourrait s'en repentir.
Mais d'ailleurs, comme on dit, bon sang ne peut mentir
Et celui des Le Goff qui coule dans tes veines
N'est pas le sang d'un lâche.

PERRINE

Après tant d'autres peines,
Avoir à supporter encore un pareil coup !
J'aurais besoin de force et n'en ai plus beaucoup...
Quand on a tant souffert et qu'on avance en âge
On a vite perdu l'espoir et le courage.

MADEC

Voyons, il faut pourtant se faire une raison.
Le gars a du chagrin de quitter la maison.
En pleurant devant lui, voulez-vous donc qu'il pleure ?

PERRINE (*s'essuyant les yeux*)

Non, Madec, c'est fini... je suis forte à cette heure.
(*A Jean*) Allons, fais ton devoir, mon enfant, souviens-toi
Que ta vie appartient au service du roi,
Et qu'il n'est plus d'amour, de pleurs ni de souffrance
Dès qu'il est question de l'honneur de la France.

JEAN

Mère, ne craignez rien, mon devoir m'est sacré.

YVONNE (*à part*)

Que le Seigneur m'inspire et je le retiendrai !

(*Le rideau tombe*).

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière bretonne. Au fond, au milieu, une porte s'ouvrant sur la rue du bourg. Dans le lointain, quand la porte est ouverte, on voit les maisons du bourg et l'église éclairées par la lune. A droite de la porte, une armoire à deux battants dont les panneaux sont sculptés. Entre l'armoire et la porte, un petit cadre renfermant une croix d'honneur.

A gauche de la porte, un lit clos. Du côté droit, une grande cheminée de pierre. Sur le manteau de la cheminée, des fusils, etc. Ça et là des images. Du côté gauche un vaisselier, assiettes, plats, etc. Au premier plan une porte ouvrant sur la campagne. Tables, bancs, tabourets.

SCÈNE I.

MADEC, YVONNE, PERRINE, JEAN

(Au lever du rideau, Madec et Jean sont assis sur les bancs de chaque côté de la table. Ils viennent de souper. Yvonne et Perrine vaquent aux soins du ménage).

MADEC

(A Jean)

Allons, encore un coup !

(A Yvonne)

Tu disais donc, ma belle,

Que lorsque j'apportai la fâcheuse nouvelle,

Vous causiez entre vous d'un important sujet.

PERRINE

Oui, ces pauvres enfants formaient un beau projet :

Il s'agissait pour eux d'un prochain mariage.

Tout était convenu ; même, suivant l'usage,

Yvonne s'appêtait à vous en dire un mot.

YVONNE

Est-ce qu'on s'appartient quand on est matelot ?

MADEC

Bah ! ce n'est qu'un retard, et, la guerre finie,

Nous nous retrouverons pour la cérémonie,

Car vous pouvez compter sur mon consentement

Et cette noce-là, nous la ferons gaîment.

YVONNE

Dieu sait quand, mais hélas ! souvent l'homme propose

Il s'êmeut, il s'agite...

PERRINE

Et c'est Dieu qui dispose !

Enfants, le temps n'est plus de vos doux entretiens,

C'est l'heure du départ.

MADEC

Et les cœurs sont gros.

PERRINE (*prêtant l'oreille*)

Tiens !

(*A Yvonne*) Entends-tu ?

(*On entend sonner l'Angelus dans le lointain*)

YVONNE

Qu'est-ce donc ?

PERRINE

C'est l'Angelus qui sonne.

JEAN

Oui, vraiment.

PERRINE

(*A Yvonne*) Viens ! prends ta cape, Yvonne.

Allons prier pour lui ! (*A Jean*) Souviens-toi, mon enfant,
Quand tu seras là-bas sous ce ciel étouffant,
Qu'à cette heure, ici même, en notre vieille église,
Qui dresse dans la nuit sa silhouette grise,
Deux femmes à genoux, dans leur vêtement noir,
Pour ton prochain retour prieront Dieu chaque soir.

YVONNE (*d'un ton résolu*)

Et Dieu, j'en suis certaine, entendra ma prière !

PERRINE

(*A Yvonne*)

Viens, ma fille...

(*A Jean*)

A bientôt !

JEAN (*embrassant sa mère*)

A bientôt, bonne mère !

(*Yvonne et Perrine sortent*).

SCÈNE II.

JEAN, MADEC

JEAN

Pauvre femme, c'est dur à son âge, vraiment,
Me voir ainsi partir !

MADEC

Bah ! ce n'est qu'un moment
Et ta mère, vois-tu, sous son air pacifique,
Cache la fermeté d'un courage héroïque.

Je ne pourrai jamais le répéter assez,
Mais moi qui fus témoin de ses malheurs passés
Je sais bien mieux que toi ce dont elle est capable.

JEAN

Et ne craignez-vous pas que ce coup ne l'accable ?

MADEC

Non, non, je réponds d'elle aussi bien que de moi.
Ce qui lui tient au cœur, ce qu'elle attend de toi,
C'est de te voir marcher sur les pas de ton père,
C'est de te distinguer à la première affaire
Pour nous montrer à tous par quelques beaux exploits
Qu'un marin d'aujourd'hui vaut bien ceux d'autrefois.

JEAN

N'ayez pas peur, l'ancien ! Je ne suis plus novice
Car j'ai fait à l'Etat mes cinq ans de service ;
D'ailleurs, on est marin, chez nous, dès en naissant,
Et l'on aura beau dire, on a ça dans le sang ;
Or, si j'ai pu parfois avec un camarade
Tirer une bordée en arrivant en rade,
Il n'empêche qu'en mer j'étais un fin gabier,
Et quand il s'est agi des choses du métier
De monter, nuit et jour, partout, dans la mâture,
Pour parer une drisse ou larguer la voile
Ou prendre par gros temps trois ris dans les huniers,
Je n'ai jamais été non plus dans les derniers.

MADEC

Hélas ! mon pauvre enfant, crois-tu donc qu'il s'agisse
D'aller tranquillement reprendre ton service ?
Ah ! si jusqu'à ce jour, fiston, tu ne connais
Que ce qu'on t'a fait faire à bord pendant la paix,

Ne crois pas qu'il en soit de même en temps de guerre.
Ce serait là tomber dans une erreur grossière.
En campagne, un marin doit encore être bon
A porter un fusil ou servir un canon.
C'est là que l'on apprend vraiment à nous connaître,
Aujourd'hui matelots, il faut demain peut-être
Comme de vieux soldats faire le coup de feu ;
Et quand on a l'honneur de porter le col bleu,
On n'aime pas beaucoup à rester en arrière.
L'Empereur le savait et son âme guerrière
A dû, j'en suis certain, tressaillir bien des fois
En lisant le récit de nos vaillants exploits.
L'Anglais se les rappelle et notre pays garde
Encor le souvenir des marins de la Garde.

JEAN

Mais, vous-même, Madec, vous m'avez dit souvent
Qu'en guerre tout consiste à marcher de l'avant,
Qu'on avance toujours quand on a du courage
Et qu'on monte à l'assaut ainsi qu'à l'abordage.

MADEC

Oui, mais on ne va pas tous les jours à l'assaut ;
Et si Dieu qui nous voit et nous entend là-haut
Te permet de goûter l'ivresse des conquêtes,
Qu'il t'épargne du moins la honte des retraites !
Ah ! c'est si dur, vois-tu, de faire demi-tour,
De se sentir vaincu, de plier à son tour,
Lorsque, pendant vingt ans, de victoire en victoire,
On a couru le monde en se couvrant de gloire !

JEAN

N'évoquez pas, Madec, ce cruel souvenir,
Ces temps-là sont passés, j'ai foi dans l'avenir ;

Nous avons de bons bras, et si nos fiers ancêtres,
Un peu partout jadis, ont promené leurs guêtres,
Nous saurons vous montrer à vous, les vieux grognards,
Que vos fils sont encor de solides gaillards,
Et que, toujours debout, en Bretons que nous sommes
Si nous redoutons Dieu, nous nous moquons des hommes.

MADEC

Bien causé, ça, garçon. Reviens-nous donc vainqueur !
Si tu savais combien ça réchauffe le cœur
D'entendre devant soi parler un tel langage !
Ah ! si j'étais valide et si j'avais ton âge...

JEAN

Vous seriez bientôt prêt à partir avec nous.

MADEC

Le cœur est encore bon, mais ces pauvres genoux
Tout perclus de douleurs et gonflés par la goutte
Auraient trop vite fait de me laisser en route.

JEAN

Décidément, Madec, vous êtes trop gourmand !
Vous avez autrefois goûté de l'Allemand ;
Contre l'Autriche aussi vous avez fait campagne ;
Vous avez combattu l'Angleterre et l'Espagne,
Et vous avez encor le front d'être jaloux
Parce qu'on a laissé les Arabes pour nous !

MADEC

La poudre sent trop bon pour que le goût m'en passe,
Et si, sans trop crier, je te cède ma place,
C'est que je suis certain qu'on peut compter sur toi !

JEAN

Tenez ! encore un verre ! A la santé du roi !

MADEC

A la santé du roi ! C'est bien vrai tout de même,
L'Autre n'est plus... Cristi ! c'est peut-être un blasphème,
Mais la santé du roi ne me dit rien au cœur.
Ce n'était pas ainsi du temps de l'Empereur.
Tiens, tu vois, sur le mur près de la vieille armoire,
Cette croix suspendue à ce ruban de moire,
Le temps les a ternis, mais c'est plus beau que l'or,
Car c'est avec son sang qu'on gagne ce trésor.
Ta mère t'a conté cette histoire, sans doute ;
Mais moi, j'étais présent, je l'ai vu, tiens... écoute :
Nous étions dans la garde et traversions Paris ;
On était en octobre et le ciel était gris.
Ce jour-là l'Empereur nous passait en revue
Quand soudain, devant nous, comme si notre vue
Faisait revivre en lui le souvenir lointain
D'un visage connu, mais encore incertain,
Le grand homme s'en vient vers ton père, s'arrête,
L'examine un moment des pieds jusqu'à la tête,
Puis s'adressant à lui : « Ton nom ? dit-il. — Le Goff,
Sire. — De quel pays ? — Né natif de Plogoff,
Un hameau de pêcheurs, au fond de la Bretagne.
— Ton âge ? — Quarante ans. — C'est bien, quelle campagne ?
— Voici bientôt, je crois, sept, huit ans environ,
Que j'étais avec vous, Sire, sur le *Muiron*
Quand nous avons si bien avec délicatesse
A ces coquins d'Anglais brûlé la politesse
Et depuis, comme avant, j'ai toujours navigué.
— C'est bon, dit l'Empereur, je t'avais distingué. »
Puis il porta ses mains à sa poitrine altière,
Détacha cette croix, la remit à ton père,

Et là devant nous tous, devant l'état-major
De tous ses généraux au col chamarré d'or,
A Le Goff ébloui, donnant une accolade :
« Va, tu l'as bien gagné, dit-il, mon camarade,
» Si le premier Consul eut tort de t'oublier,
» L'Empereur se rappelle et te fait chevalier. »
Sur ces mots il partit dans un flot de poussière
Tout rayonnant de gloire et laissant là ton père
Immobile, muet, écarquillant les yeux
Comme si Dieu lui-même avait quitté les cieux.
Oh ! je vivrais cent ans que j'aurais cette histoire
En ses moindres détails présente à ma mémoire,
Comme si nous étions encore à ce grand jour...

SCÈNE III.

JEAN, MADEC, YVONNE

(Yvonne rentre)

MADEC (*d'un air surpris*)

Yvonne !

JEAN

Te voilà !

MADEC

Quoi, déjà de retour !

Tu n'as pas fait long feu, ce soir, à la prière.

YVONNE

Chacun fait comme il veut et prie à sa manière.

Le temps vous paraît court quand vous avez, parrain,

Votre pipe à la bouche et votre verre en main !

MADEC

Quoi ! tu vas te fâcher ? N'est-il pas bon qu'on soigne
Ses douleurs à mon âge ?

YVONNE (*à part*)

Il faut que je l'éloigne.

(*Haut*) Votre âge, vos douleurs, c'est là votre raison
Pour désertier l'église et garder la maison.

Vous feriez beaucoup mieux d'aller au presbytère
Faire un bout de conduite à notre pauvre mère
Qui voulait, à tout prix, voir Monsieur le Recteur.

MADEC

Que ne le disais-tu ? J'y vais et de grand cœur.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

JEAN, YVONNE

(*Jean reste silencieux à sa place. — Yvonne va et vient, puis après un instant de silence*)

YVONNE

Ainsi tu vas partir ?

JEAN

Il le faut.

YVONNE

Oui, sans doute,

Même il doit te tarder de t'être mis en route ;
C'est si bon de partir, libre de tout souci,
Surtout quand on ne laisse après soi, Dieu merci,
Rien qu'une vieille mère et qu'une fiancée.

JEAN

Tais-toi, tu me fais mal ; pourquoi cette pensée ?

Pourquoi ces mots cruels dits sur ce ton moqueur ?
Aurais-tu par hasard des doutes sur mon cœur ?

YVONNE

Des doutes ! Et comment veux-tu donc que j'en aie ?
La chose en elle-même est trop claire et trop vraie
Pour que le moindre doute, hélas ! me soit permis !
Non, non, tu peux partir ; pars avec tes amis,
Pars vite, pars content, pars sans tourner la tête.
Va-t-en, la route est libre et que rien ne t'arrête !
Nous resterons ici sous la garde de Dieu,
Et tu n'as pas besoin d'hésiter pour si peu.

JEAN

En un pareil moment pour te montrer si dure,
Tu n'as donc pas pitié des tourments que j'endure ?
Pour paraître à tes yeux résigné, calme et fort,
Tu ne comprends donc pas au prix de quel effort
J'arrive à refouler le sanglot qui m'opprime,
Quand je sens en moi-même une telle détresse
Que je crains d'étouffer en retenant mes pleurs.

YVONNE

Pourquoi supportes-tu de pareilles douleurs ?
De souffrir à ce point qui donc ainsi te prie ?

JEAN

Ne nous devons-nous pas d'abord à la patrie ?
Puis-je désobéir ? Dois-je compter pour rien
Mon devoir, mon honneur ?

YVONNE

Ah ! je les connais bien
Ces grands mots de devoir, d'honneur et de patrie,
Ces mots vides de sens que votre idolâtrie

Place sur des autels comme des dieux nouveaux
Pour vos propres besoins sortis de vos cerveaux.
Ton honneur ! ton devoir ! Poursuivre une chimère,
Laisser là ton foyer, abandonner ta mère,
Si c'est là ton devoir, reçois mes compliments.
Oublier ta promesse et trahir tes serments,
C'est là sans doute aussi ta façon de comprendre
Ton honneur !

JEAN

Mon honneur ! Qui pourra me le rendre
Quand je l'aurai perdu par une lâcheté !
Que faire d'un bonheur à ce prix acheté ?
Veux-tu que je devienne, aux yeux de tout le monde,
Un objet de mépris, un être vil, immonde ?
Où trouver un ami pour me tendre la main ?
Et ne verrais-je pas, le long de mon chemin,
Les hommes s'écarter et détourner la tête
En murmurant tout bas la sanglante épithète
Que les enfants du bourg, en me voyant passer,
Répéteraient tout haut sans jamais se lasser.
Entendre chaque jour ces mots à mon oreille !
Non, j'aime mieux la mort qu'une honte pareille !
Mon honneur m'est trop cher et je sais ce qu'il vaut !

YVONNE

Le monde et ses arrêts, voilà ce qu'il te faut !
C'est là le seul sujet digne de ton envie.
Mais nos douleurs à nous, nos larmes, notre vie,
Tout cela ce n'est rien, ça ne mérite pas
(Tant il importe peu) que l'on en fasse cas.

Nous n'avons qu'à souffrir nos maux en patience.
C'est assez bon pour nous.

JEAN

Et notre conscience ?

As-tu donc oublié ses préceptes étroits ?
Ne sais-tu pas sur nous qu'elle garde ses droits ?
Et si nous faisons fi des jugements des autres,
Pouvons-nous nous flatter de nous soustraire aux nôtres ?

YVONNE

Ta conscience ! Eh bien, qu'en fais-tu pour l'instant ?
Rien ne peut t'arrêter, et tu sais en partant
Combien nous souffrirons ici de ton absence.
Qui ne te blâmerait de ton insouciance ?
Qui voudrait t'accorder un généreux pardon
Quand, victime à coup sûr de ton lâche abandon,
Succombant sous le poids du malheur qui l'accable
Et maudissant du sort la rigueur implacable,
Ta pauvre mère, hélas ! sans ressource, sans pain,
De village en village ira tendre la main ?

JEAN

Si grands que soient les maux qui frapperont ma mère,
Elle supportera noblement sa misère
Et saura la cacher aux yeux des étrangers.

YVONNE

Ta mère sera-t-elle insensible aux dangers
Auxquels t'exposera cette guerre lointaine ?
Ces combats meurtriers, cette lutte incertaine,
Ces menaces de mort, ces dangers que tu cours
N'abrègeront-ils pas le reste de ses jours ?

JEAN

Qu'importent les combats et la mort que j'affronte !
Crois-tu qu'elle survive un moment à la honte
De savoir que son fils, reconnu déserteur,
Est traqué par la troupe ainsi qu'un malfaiteur ?

YVONNE

Mais moi, ne dois-je pas devenir ton épouse ?

JEAN

Plus que personne, alors, montre-toi donc jalouse
De l'honneur de ce nom qu'il te faudra porter !
Le devoir, entends-tu, ne peut se discuter.
Nul de nous, ici-bas, ne doit le méconnaître.
Le devoir, c'est sacré. Tâche de t'y soumettre.
Moi, je n'hésite pas et je dois l'accomplir,
Si cruel et si dur qu'il puisse être à remplir,
Et quel que soit, d'ailleurs, le nom dont tu le nommes.

YVONNE

Non ! vous ne savez pas aimer, vous autres, hommes,
Et vous ne jugez point les choses comme nous.
Ah ! tu parlais tantôt de vivre à mes genoux,
Et le premier appel qu'on fait à ton courage
Te trouve déjà prêt à te mettre en voyage.
C'est donc là cet amour plus vaste que la mer,
Cet amour si profond dont tu semblais si fier,
Et qui devait durer autant que ton cœur même.
Tous ces tendressements n'étaient donc qu'un blasphème !
Je suis dure pour toi, mais je te plains aussi.
Vous croyez nous aimer, vous êtes tous ainsi !
Oui, vous avez toujours votre amour à la bouche,
Mais votre cœur est sec et tout ce qui vous touche

C'est de savoir comment on vous aura jugés
Pour vous être affranchis de vos sots préjugés !

JEAN

Yvonne, Dieu pourtant m'est témoin que je t'aime.
Je ne mérite pas cet injuste anathème
Que ta lèvres en courroux a lancé contre moi,
Eveillant en mon cœur un douloureux émoi.
Non, mon amour n'est point un futile caprice ;
Il s'épure en ce jour au feu du sacrifice
Pour en sortir plus grand et plus fort que jamais !
Tu ne me crois donc pas ? Oh, tiens ! si tu m'aimais
Ton cœur aurait trouvé, pour calmer ma souffrance,
De tendres mots empreints d'une douce espérance,
Et m'aurait épargné ces reproches blessants.
Pourquoi ne vois-tu pas ce qu'en moi je ressens,
Cette lutte effroyable où ma raison s'égare ?
Je me révolte en vain contre un ordre barbare,
Et quand meurtri, brisé d'inutiles efforts,
Je descends en moi-même en proie à mes remords,
J'entends à mon oreille une voix qui me crie :
Debout, enfant ! Debout ! c'est moi, c'est la Patrie
Qui t'appelle à son aide et qui compte sur toi.

YVONNE

Ta patrie est ici : c'est ta mère, c'est moi,
C'est la vie autrefois pour nous si séduisante,
Ce sont tes lourds filets, ta barque reluisante,
Tes grèves, ton clocher, ton ciel gris et ce toit
Sous lequel j'ai grandi joyeuse auprès de toi.

JEAN

Ah non, n'évoque pas devant moi cette image !
Je sens, en t'écoutant, s'affaiblir mon courage.

Oui, ces rochers déserts et ce vaste horizon,
Ma mère, mon Yvonne, et cette humble maison,
Mes rêves enchantés, mon bonheur et la vie
Qui s'ouvrait si riante à mon âme ravie,
Tout ici me retient... et je m'en vais pourtant !

YVONNE

Eh bien, n'en parlons plus ! Tu le veux, soit ! va-t-en !
Mais rappelle-toi bien, rappelle-toi qu'à l'heure
Où ton pied foulera le seuil de ta demeure,
Moi je la quitterai pour n'y plus revenir ;
Et si ton cœur de moi daigne se souvenir,
Dis-toi que ton Yvonne, encore inconsolée,
Pleure au fond d'un couvent sa chimère envolée
Et tâche d'oublier en attendant la mort !

JEAN

Non, tais-toi, c'en est trop, l'amour est le plus fort ;
Je ne puis plus lutter, la force m'abandonne ;
Moi, ne plus te revoir, te perdre, mon Yvonne !
Moi qui n'ai jamais eu d'autre but ici-bas
Que de te rendre heureuse et de suivre tes pas !
Commande, j'obéis... Dis un mot, fais un geste.
Tu m'aimes ! Que m'importe à présent tout le reste ?
Ton amour me suffit, je ne demande rien.
Mon cœur n'est plus à moi ; c'est ta chose, ton bien,
Prends-le ! Conserve-le ! Je t'aime, je t'adore,
Oui, tout laisser pour toi, c'est du bonheur encore ;
Allons, ne pleure plus ! Pardonne... j'étais fou,
Viens, je t'aime, partons ! viens ! fuyons n'importe où.
Viens, ta voix me transporte et ton amour m'enivre.
Viens ! la terre est à nous, sans toi je ne puis vivre,
Et je veux vivre encor, vivre, souffrir, lutter
Pour nous aimer toujours et ne plus nous quitter.

YVONNE

Oui, partons ! oui, fuyons ! Allons au bout du monde,
Cachons à tous les yeux le bonheur qui m'inonde !
Parle, je suis à toi. Fuyons où tu voudras !.....
Entre les noirs rochers de la pointe du Raz
Il est un trou profond où, malgré ma défense,
Tu descendais souvent au temps de notre enfance.
Va, je t'y rejoindrai demain au point du jour.
Les autres vont rentrer, j'attendrai leur retour.
Va-t-en ! Ta mère ici risque de nous surprendre.
C'est à moi de parler et de lui tout apprendre.
Va, je te réponds d'elle. Ecoute, dans la nuit,
De pas lourds et traînants j'entends déjà le bruit :
C'est Madec qui revient, ta mère l'accompagne.

(Le conduisant à la petite porte de gauche)

Prends ce sentier désert à travers la campagne :
A demain !

JEAN *(l'embrassant)*

A toujours !

YVONNE

Pars vite, les voici !

SCÈNE V.

YVONNE, PERRINE

PERRINE *(à la cantonade)*

Merci, Madec, bonsoir !

(Elle entre, tire son manteau et s'apercevant de l'absence de Jean.)

Tiens ! Jean n'est pas ici ?

YVONNE

Non, mère.

PERRINE

Où donc est-il ?

YVONNE (*rougissant*)

Je ne sais.

PERRINE

Belle histoire !

Tu ne sais ! mais à qui prétends-tu faire croire
Que dans un pareil jour, sans cause, sans raison,
Il ait pu nous laisser seules à la maison !
Ne nous devait-il pas sa dernière soirée ?

YVONNE (*hésitant et rougissant de plus en plus*)

Jean n'était plus ici lorsque je suis rentrée.

PERRINE

Où peut-il être alors ? La veille de partir
Quel motif si pressant avait-il pour sortir ?

YVONNE

Eh ! le sais-je ? Après tout, Jean n'est-il plus son maître ?
N'a-t-il pas des parents, de vieux amis peut-être
Dont il aura voulu ce soir serrer la main.

PERRINE

Quoi ! ne pouvait-il pas attendre au lendemain !
Non, ceci n'est pas clair... Il est tard, mais n'importe !
J'irai pour le trouver, frapper de porte en porte...
Mais, toi-même, pourquoi ne l'as-tu pas cherché ?

YVONNE (*résolument*)

Jean ne partira pas, mère, je l'ai caché !

PERRINE

Caché ! mon fils !... Caché... Tu te trompes, ma fille,
Tu mens, te dis-je ; apprends que, dans notre famille,
Les hommes sont toujours prêts contre l'étranger
Et ne se cachent pas au moment du danger.
Quel mal t'avons-nous fait ? Es-tu notre ennemie
Pour débiter sur nous une telle infamie ?
Mais non... parle... dis-moi que cela n'est pas vrai ;
C'est mal d'avoir menti, mais je pardonnerai.
N'est-ce pas que c'est faux, que c'était un mensonge,
N'est-ce pas qu'en rêvant j'ai fait un mauvais songe,
Que Jean va revenir, que je vais le revoir,
Qu'il n'a pu de la sorte oublier son devoir...
Mais quoi ! Tu ne dis rien ! Tu me vois inquiète...
Parle donc ! N'est-ce pas qu'il est là, qu'il s'apprête,
Qu'il partira demain...

YVONNE

Lui, partir ! Non, jamais !
Comment ! vous qui saviez à quel point je l'aimais,
Vous avez pu penser que j'aurais sans murmure
D'un supplice pareil accepté la torture !
Que j'aurais imposé silence à ma douleur,
Et que j'aurais courbé mon front sous le malheur,
Sans révolte, sans cris, sans lutte, sans défendre
Ma vie et mon bonheur que l'on voulait me prendre !

PERRINE

Ta vie et ton bonheur ! Cela suffit pour toi !
Te crois-tu seule au monde ? Et que fais-tu de moi ?
Qui suis-je ? D'où sors-tu pour me braver en face
Et pour me regarder avec autant d'audace ?

Quels droits as-tu sur Jean ? Suis-je sa mère ou non ?
Voyons ! parle !

YVONNE

Sa mère ? Oui, vous l'êtes de nom,
Mais avez-vous pour lui l'amour vrai d'une mère ?

PERRINE

Tais-toi ! je te défends à toi, simple étrangère,
De me parler ainsi dans ma propre maison,
Et lorsque j'ai pour moi le droit et la raison,
J'entends qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ;
Et si tu ne veux pas que mon cœur te maudisse,
Ramène-moi mon fils déshonoré par toi !

YVONNE

Non, jamais ! Maudissez, frappez ! Dénoncez-moi !
Qu'on me jette en prison ! Faites tomber ma tête,
Mais vous ne saurez pas le lieu de sa retraite !

PERRINE

S'il n'est pas de retour pour répondre à l'appel,
J'attirerai sur lui la colère du ciel.

YVONNE

Le ciel restera sourd à de telles prières.

PERRINE

Dieu punit les enfants insoumis à leurs mères.

YVONNE

Ah ! Si Dieu frappe Jean pour vous désobéir,
Quels châtimens plus durs garde-t-il pour punir
La femme sans pitié, la mère sans entrailles
Qui veut jeter son fils au hasard des batailles
Et, pouvant le sauver, le conduit au trépas ?

PERRINE

Non, le Dieu que j'invoque est le Dieu des combats ;

C'est lui qui du fourreau fait sortir les épées,
C'est le Dieu des vaillants, des âmes bien trempées,
C'est lui qui les soutient, qui relève leurs cœurs,
Qui les guide au combat et nous les rend vainqueurs !

YVONNE

En livrant votre enfant à ce Dieu sanguinaire,
Vous n'avez plus le droit de vous dire sa mère ;
Votre fils m'appartient et je le sauverai.

PERRINE

Eh bien, soit ! Cache-le ! Moi je le trouverai !

(Le rideau tombe.)



ACTE III.

Une grotte au bord de la mer. Au fond, une large ouverture par laquelle on voit l'Océan. Sur la gauche, des rochers et le profil de la côte qui se termine au loin par un cap très élevé. Il fait nuit, mais l'horizon commence à blanchir, puis le jour se lève peu à peu pendant toute la durée de l'acte.

SCÈNE I.

JEAN

(Au lever du rideau, Jean est assis sur un rocher, la tête dans ses mains. Sa figure défaits indique qu'il vient de passer une nuit sans sommeil.)

JEAN

Dieu ! que la nuit est longue en cette solitude !
Comme je sens en moi grandir l'inquiétude
Ainsi que le regret de ce fatal moment
Où j'ai tout oublié dans mon égarement !
Que devenir ?... que faire ? échapper par la fuite
Aux gendarmes bientôt lancés à ma poursuite ?
Ne vaudrait-il pas mieux rentrer à la maison,
Trouver à mon absence un semblant de raison,
Ou même m'accuser d'une erreur passagère...
Me jeter aux genoux de ma mère... Ma mère !

Quels sentiments doit-elle avoir à mon égard ?
Oserai-je à présent affronter son regard ?
Peut-elle avoir pitié d'un traître, d'un rebelle ?
Déserteur ! Son enfant ! Ce fils nourri par elle !
Son bonheur, son soutien, l'espoir de ses vieux jours,
Hélas ! la nuit à peine a terminé son cours
Et déjà les remords me poursuivent sans trêve...
Insensé que j'étais !... Enfin ! le jour se lève...
Yvonne va venir... Yvonne !... quel émoi,
Quel trouble ce nom seul vient d'éveiller en moi !
Comment lui résister ? que lui dire ?

(prêtant l'oreille)

On m'appelle.

YVONNE *(dans la coulisse)*

Jean !

JEAN

C'est bien sa voix.

YVONNE *(même jeu)*

Jean !

JEAN

C'est Yvonne ! c'est elle !



SCÈNE II.

JEAN, YVONNE



JEAN *(courant au-devant d'Yvonne)*

Yvonne !

YVONNE *(se précipitant dans les bras de Jean)*

Jean ! c'est toi ! Je te retrouve enfin !

J'ai couru pour venir tout le long du chemin.

Je tremblais que quelqu'un ne connût ta retraite.
J'avais peur... je croyais qu'une forme indiscrete
Dans l'ombre de la nuit me suivait pas à pas
Et soudain se dressait en me tendant les bras.
Maintenant, te voici ! je te vois... je suis forte !

JEAN (*d'une voix étranglée*)

Yvonne !

YVONNE

Mais pourquoi te troubler de la sorte ?...
Ta voix tremble... Tes yeux se détournent de moi...
Voudrais-tu me chasser ?

JEAN

Non, non, rassure-toi !

J'ai juré de te suivre et tiendrai ma promesse.
Je n'ai pu maîtriser un instant de faiblesse
En pensant à ces lieux qu'il me fallait quitter
Et dont le souvenir me faisait hésiter ;
Mais déjà ta présence, ô douce enchanteresse,
A ranimé mon cœur et m'a versé l'ivresse
Dans la coupe bénie où je boirai l'oubli.
L'heure presse... partons ! Vois, le ciel a pâli.
Fuyons !... on a marché ! Ne viens-tu pas d'entendre ?

YVONNE

(*se précipitant vers Jean et le serrant dans ses bras*)
Qu'importe ! Je suis là... qu'ils viennent donc te prendre !



SCÈNE III.

JEAN, YVONNE, PERRINE

PERRINE

Eh bien, oui, j'y viendrai ! (*à Yvonne*) Ah ! je t'avais bien dit
Que je le trouverais ce repaire maudit
Où tu comptais cacher sa honte avec la tienne.
Oui, cela te surprend, n'est-ce pas, que je vienne
Ici, seule, à cette heure, et sans autre soutien
Que l'espoir de sauver son honneur et le mien !
Quoi, tu ne rougis pas de ton ignominie !
Pour arracher mon fils à ton mauvais génie,
J'ai suivi sur le sol la trace de tes pas.

(*A Jean et à Yvonne*)

Vous tremblez maintenant ; vous ne m'attendiez pas.
Vous vous étiez flattés peut-être qu'à mon âge
J'aurais manqué de force autant que de courage ;
Vous vous étiez trompés, car me voici debout
Et vous serez forcés d'entendre jusqu'au bout
Les reproches sanglants et les plaintes amères
Que la honte des fils met aux lèvres des mères !

YVONNE

Oh, mère, par pitié ! ne l'accablez pas, lui !
C'est moi qui l'ai poussé, c'est pour moi qu'il a fui !
Vous si bonne jadis, vous si douce et si tendre,
Ne nous condamnez pas avant de nous entendre !

PERRINE

Non, non, gardez pour vous vos mauvaises raisons,
Moi, je ne connais pas d'excuse aux trahisons

Et si, par un excès de coupable indulgence,
Ma voix se résignait à garder le silence,
Je n'en conserverais pas moins au fond du cœur
A l'égard de ce traître une invincible horreur.

YVONNE

La faute en est à moi, mère, je m'en accuse
Et pourquoi me cacher ? Qu'ai-je besoin d'excuse ?
Nous étions fiancés, nous nous aimions tous deux.
Vous-même, à cet amour, né, grandi sous vos yeux,
N'aviez-vous pas daigné depuis longtemps sourire ?
Et vous ne voulez pas que mon cœur se déchire
Et que je me révolte en pensant qu'aujourd'hui
C'est vous qui prétendez me séparer de lui !
Vous, si compatissante aux souffrances des autres,
Serez-vous sans pitié pour les douleurs des vôtres ?
Vous ne voyez donc pas qu'on l'entraîne à la mort
Et quand, pour le sauver, dans un suprême effort,
Je cherche à conjurer le sort qui le menace,
Vous, vous ne retrouvez d'énergie et d'audace,
Que pour nous prodiguer l'insulte et le dédain !
S'il reste encore en vous quelque chose d'humain,
Vous ne pouvez pourtant repousser ma prière.
Quoi, vous ne seriez plus sa mère... notre mère !

PERRINE

Ta mère ! Ah ! cesse donc de m'appeler ainsi !
Je n'ai jamais été ta mère, Dieu merci !
C'est déjà trop pour moi d'avoir à rendre compte
D'un enfant comme lui. Garde pour toi ta honte
Et passe ton chemin, je ne te connais plus !

JEAN (*à Yvonne*)

Va, ne perds pas ton temps en discours superflus,

Sèche tes pleurs, Yvonne, et relève la tête,
Tu ne mérites point l'injure qui t'est faite.
Mère, vous accusez Yvonne injustement.
Avant que de flétrir son noble dévouement,
Vous eussiez dû penser que j'étais seul coupable.

PERRINE (*à Jean*)

Tais-toi ! ce n'est pas vrai ! c'est cette misérable
Qui t'a fait oublier ta mère et ton devoir.
(*À Yvonne*) Pourquoi restes-tu là ? Je ne veux plus te voir,
Je te chasse, entends-tu ?

(*Yvonne tombe en sanglotant aux genoux de Perrine*).

JEAN

Mère, je vous en prie,
Vous ne voyez donc pas que son âme est meurtrie,
Qu'elle aime, qu'elle souffre et que c'est mal à vous
D'insulter cette enfant qui pleure à vos genoux.

PERRINE

Fort bien ! Prends son parti ! Défends ton amoureuse !
C'est juste ; un déserteur avec une coureuse,
Le couple est assorti : je t'en fais compliment.

JEAN

Yvonne s'est toujours conduite honnêtement ;
Et lorsque devant vous, sous le coup de l'outrage,
Elle courbe le front, par respect pour votre âge,
Vous n'avez pas le droit de la traiter ainsi ;
C'est cruel, c'est infâme !

PERRINE

Il n'est d'infâme ici
Que le fils révolté qui s'oublie et préfère
Les larmes d'une femme à l'honneur de sa mère.

JEAN

Vous devriez au moins respecter sa douleur.

PERRINE

Respectes-tu la mienne ? Ah ! si d'un tel malheur
Dieu crut, dans ses desseins, devoir frapper la veuve,
Il fut bon d'épargner une pareille épreuve
A ton père, à ce brave, à ce cœur de marin
Qui se serait brisé sous le poids du chagrin.

JEAN

Ma mère, à vos affronts souffrez que je réponde ;
Yvonne est maintenant toute seule en ce monde.
En repoussant ainsi la femme que j'aimais,
Vous m'avez imposé, vous-même, désormais,
Le devoir de la suivre et de veiller sur elle.
Ce devoir je l'accepte et j'y serai fidèle.
Tous deux, dans un instant, nous quitterons ces lieux,
Nous irons, n'importe où, chercher sous d'autres cieux,
Quelque endroit ignoré, quelque douce retraite
Où nous pourrions en paix reposer notre tête,
Où, l'un à l'autre unis et forts de notre amour,
Nous pourrions vivre heureux, librement, au grand jour.

PERRINE

Eh bien ! puisque tu pars, va donc en Angleterre,
Demander un asile aux bourreaux de ton père !
Pauvre homme ! Lui, du moins, s'il souffrit ici-bas,
S'il vit la mort de près dans plus de cent combats,
Il n'eut pas la douleur de voir son nom sans tache,
Souillé par un des siens et porté par un lâche !

JEAN

Lâche ! Eh bien, oui, vraiment, il faut que je le sois,
Pour vous avoir laissé, sans élever la voix,

Nous jeter à la face un tel torrent d'injures.
Vous avez maintenant comblé toutes mesures,
Allons ! retirez-vous. Plus un mot, ou sinon...

PERRINE

Pas avant de t'avoir appelé par ton nom :
Traître ! maudit ! infâme !

JEAN

Ah ! je vous en supplie...

Je ne me connais plus... Craignez que je n'oublie...

PERRINE

Moi, je te connais bien, renégat, imposteur !

JEAN

Ah ! silence ! ou je vous...

PERRINE

Scélérat ! Déserteur !

Ta fureur et tes cris ne me feront point taire.
Frappe-moi si tu veux ! Frappe ! D'un réfractaire
Le cœur est assez vil pour faire un assassin.
Allons, prends ton couteau ! Frappe, voici mon sein !
Qui trahit son pays peut bien tuer sa mère !

JEAN

C'en est trop, cette fois, je sens que ma colère...

YVONNE (*se précipitant au-devant de Jean*)

Jean, c'est ta mère ! Ecoute, au nom du ciel !

JEAN

Tais-toi !

YVONNE

Par pitié !

JEAN (*à Yvonne*)

Ne crains rien, je suis maître de moi.

(*A Perrine.*) Partez vite, partez !

PERRINE

C'est bien, je me retire.

D'ailleurs, je vous ai dit ce que j'avais à dire.

(*A Jean*) J'ai voulu te sauver, tu ne l'as point compris.
Tant pis ! ta lâcheté ne vaut pas mon mépris !
Tu peux partir, va-t-en ! Fais-en donc à ta tête !
Mais pour te rendre encor ta honte plus complète
Je veux, en évoquant la mémoire des morts,
Eveiller en ton âme un éternel remords
Et jeter à ton front, comme suprême offense,
Le triste souvenir d'un fait de ton enfance.
Si tu l'as oublié, ne fut-ce qu'un moment,
Ce récit te sera ton premier châtiment.
Ton père, en ce temps-là, rentrait d'une campagne
Qu'il venait d'accomplir sur les côtes d'Espagne,
Et sur ces noirs rochers nous venions chaque jour
Interroger la mer et guetter son retour.
Hélas ! le temps passait, aggravant notre peine,
Lorsqu'un matin d'avril, à trois milles à peine,
Nous voyons son bateau qui, par un bon vent d'Ouest,
Toutes voiles dehors, faisait route vers Brest.
Nous le suivions des yeux du haut de ces falaises,
Lorsque, vers l'horizon, deux frégates anglaises,
Puis deux autres encor apparaissent soudain
Et vont, en manœuvrant, lui barrer le chemin.
La corvette d'abord cherche à changer sa route,
Inutiles efforts ! il faut, coûte que coûte,
Et seule contre quatre accepter le combat.
Pour comble de malheur, le vent tourne et s'abat.
Les nôtres, bravement, de chaque caronade,
Aux Anglais, coup pour coup, rendent leur canonnade.
Hélas ! ils sont cernés bientôt de tous côtés.
Ils résistent encor ; les voici démâtés...
Mais ils luttent toujours, écrasés par le nombre,
Jusqu'à l'heure suprême où leur navire sombre.

(Montrant un point au large.)

C'est là que sous nos yeux les faits se sont passés...
Et folle de douleur, parmi les trépassés,
Dont la mer apportait les restes à la grève,
Pendant plus de huit jours j'ai recherché sans trêve
Celui que j'attendais et que je croyais mort.
Un espoir cependant me soutenait encor :
Des pêcheurs avaient vu des gens de l'équipage
Se jetant à la mer, au moment du naufrage,
Et recueillis vivants sur les vaisseaux anglais ;
Mais j'étais sans nouvelle et je me désolais...
Quatre ans avaient déjà passé sur ma souffrance.
J'avais depuis longtemps perdu toute espérance.
Dans l'affreux dénûment où nous étions tous deux,
Je travaillais pour vivre et faisais de mon mieux.
Près du foyer désert je pleurais sa mémoire,
Quand une nuit... c'était une nuit triste et noire,
La veille de Noël, et la neige tombait.
Chez nous, au fond de l'âtre, une bûche flambait
Et, suivant un usage en honneur chez nos pères,
Devant la bûche en feu tu disais tes prières.
Comme ton oraison touchait presque à sa fin :
« Dis encore un *Pater* pour le pauvre défunt »,
Te dis-je, en essuyant les coins de ma paupière.
Soudain la porte s'ouvre et je vois... qui ?... ton père !
Ton père tout défait, vieilli, boitant tout bas,
Qui restait sur le seuil et nous tendait les bras.
« C'est moi, femme ! dit-il, ce n'est pas un fantôme.
» Allons, pas de frayeur et rassure le même ! »
Sur ces mots il entra, les larmes dans les yeux,
Nous pressa longuement sur son cœur tous les deux,

Puis s'assit près de l'âtre et tendant à la flamme
Ses membres engourdis : « Oui, dit-il, pauvre femme,
» Oui, c'est moi qui reviens après plus de quatre ans
» Passés sur les pontons, ces grands bagnes flottants,
» Où ces sacrés goddems (que Dieu casse leurs côtes)
» Nous tenaient enfermés comme on voit sur nos côtes,
» Dans des casiers de jonc, conserver les homards.
» Quatre ans ! quatre ans passés au milieu des brouillards,
» Sans soleil et sans air, avec ce froid humide
» Qu'il fallait supporter sans feu, le ventre vide.
» Oui, mes enfants, voilà comment ces faillis chiens
» Ont coutume, là-bas, de traiter les chrétiens.
» Grâce à mes saints patrons, à la Vierge Marie,
» Me voici de retour enfin dans ma patrie,
» Et j'ai cru si longtemps ne jamais la revoir
» Que j'ai pleuré de joie en m'y trouvant ce soir.
» Quant à l'Anglais maudit, quoi qu'il dise et qu'il fasse,
» Il ne viendra jamais à bout de ma carcasse,
» Et cette fois encore il n'aura pas mes os !
» Laissez-moi seulement prendre un peu de repos
» Et s'il plaît au bon Dieu je pourrai, dans la Manche,
» Leur montrer qu'un Breton sait prendre sa revanche.
» Ils m'ont bien démoli tant soit peu le grément,
» Histoire de s'offrir une heure d'agrément,
» Mais ils n'ont pas encore endommagé ma quille. »
Puis, s'avançant vers toi, courbé sur sa béquille :
« Enfant », dit-il, passant sa main sur tes cheveux
Et plongeant son regard jusqu'au fond de tes yeux,
« Enfant, écoute-moi, je ne suis pas un lâche,
» Mais si je ne puis pas accomplir cette tâche,
» A défaut de mon bras, je compte sur le tien,
» Pour leur payer ma dette et venger ton ancien ! »

Il disait tout cela de son air le plus grave.
Et toi, gonflant ta voix pour paraître plus brave,
Tu répondis ces mots : « Père, comptez sur moi ! »
Ce serment solennel, tu l'as oublié, toi !
Mais moi, je me souviens, et du nom de parjure
J'ai le droit désormais de cingler ta figure !

JEAN (*d'une voix sourde*)

Mère, je me souviens !

PERRINE

Moins de deux mois après,

Nous faisons près de lui les funèbres apprêts,
Car, hélas ! le chagrin, les pontons, la misère
Et les privations avaient tué ton père !
Il était sur son lit, déjà presque sans voix,
Lorsque, se soulevant une dernière fois,
Avant de rendre à Dieu son âme si vaillante,
Il te montra le Christ que sa main défaillante
Ne serrait déjà plus entre ses doigts raidis.
« Les braves ont, dit-il, leur place au Paradis ;
» Je n'aurai pas besoin qu'on me dise de messe.
» Obéis à ta mère et songe à ta promesse.
» Enfant, tu l'as juré... les Anglais... Venge-moi ! »
Et puis il s'éteignit en disant : « Souviens-toi !... »

JEAN (*à Perrine*)

Non, non, n'achevez pas ! Je me souviens, vous dis-je,

(*A Yvonne*)

Yvonne, tu le vois, c'est un mort qui l'exige.
Il me faut obéir. C'est vrai, je l'ai juré,
Et ce que l'on promet aux mourants est sacré.
Hélas ! nous avons fait ensemble un trop beau rêve,
Dieu permettra plus tard peut-être qu'il s'achève...

Pardonne-moi le mal que je te fais souffrir.
Va, nous nous reverrons, mais, si je dois mourir,
Là-bas, en combattant sur la terre étrangère,
La mort me semblera plus douce et plus légère
Si j'emporte avec moi, dans mon éternité,
Le pardon que j'attends de ton cœur attristé.

YVONNE (*à Jean*)

Jean, c'est à moi plutôt de te demander grâce !
C'est à moi qu'il convient de parler à voix basse,
De joindre les deux mains et de baisser les yeux ;
Et c'est toi, toujours noble et toujours généreux,
Qui daignes, par amour, en prenant ma défense,
T'exposer au mépris pour m'épargner l'offense.
Tu cherches une excuse à mon indignité ;
Je n'attendais pas moins de ta grande bonté,
Mais je n'accepte pas un pareil sacrifice.
Il faut que jusqu'au bout mon destin s'accomplisse.
C'est moi qui t'ai conduit à te cacher ici,
Si tu dois en souffrir, j'en veux souffrir aussi.
Tu t'es déshonoré pour plaire à mon caprice
Et j'entends aujourd'hui, suivant toute justice,
Des affronts qu'on te fait, revendiquer ma part.

(*A Perrine*)

O mère, écoutez-moi ! Lorsque de son départ
J'appris si brusquement la fatale nouvelle,
Je fus prise aussitôt d'une détresse telle,
Que je sentis passer comme un souffle de mort.
Alors, sans réfléchir, sans comprendre mon tort,
J'ai traité votre fils comme on traite un esclave ;
Et comme il résistait, lui si fier et si brave,

Et qu'il voulait en vain me rendre à la raison,
J'ai parlé de m'enfuir, de quitter la maison,
J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai torturé son âme,
Et même, j'en rougis, je fus assez infâme
Pour oser l'insulter et railler sa douleur !
Voilà ce que j'ai fait !

JEAN

Si, d'une telle erreur,
Dans un élan d'amour, Yvonne fut coupable,
Ma mère, croyez-vous que je sois excusable ?
Moi, je savais du moins quel était mon devoir.
Mais cette pauvre enfant pouvait-elle prévoir,
En son âme naïve et dans son ignorance,
Qu'un homme, qu'un marin sur la terre de France,
Se montrerait jamais assez faible, assez vil,
Pour désertier un jour et préférer l'exil
A l'honneur de verser son sang pour la patrie !

YVONNE

Vous voyez bien qu'il ment !

PERRINE

Taisez-vous, je vous prie.

De cette triste nuit le cruel souvenir
Doit être une leçon pour vous à l'avenir.
Ne pleure plus, Yvonne, et toi, mon fils, écoute :
Vous fûtes tous les deux bien coupables sans doute,
Mais soyez pardonnés pour votre repentir !
Il fait déjà grand jour, mon fils, il faut partir.
Nul ne doit soupçonner l'heure de défaillance
Que tu vas racheter bientôt par ta vaillance.

JEAN

Oui, vous avez raison, ma mère, il faut rentrer ;
e dois être à l'appel et j'entends vous montrer

Que je suis digne encor de vous et de ma race.

PERRINE

Yvonne, auprès de moi viens reprendre ta place ;
Ne m'abandonne point. Ce serait trop affreux
S'il fallait à la fois vous perdre tous les deux.
Viens, reste auprès de moi. Que ta douce présence
Me console du moins pendant sa longue absence !
Nous parlerons de lui... de toi... de votre amour,
Oubliant le départ pour songer au retour.

YVONNE

Ah ! vous êtes toujours la meilleure des mères !
Je vous ai fait verser des larmes bien amères,
Et je n'aurai pas trop de mes jours, désormais,
Pour racheter ma faute et payer vos bienfaits.
Jean reviendra bientôt, mère, j'en suis certaine,
Et lorsqu'avec la paix finira notre peine,
Lorsque nos matelots reviendront triomphants,
Vous goûterez encore, entre vos deux enfants,
Ce bonheur tant rêvé qui sera votre ouvrage.
Mais pour nous rendre à tous l'espoir et le courage,
Avant de nous quitter, mère, bénissez-nous.
Nous voici prosternés tous deux à vos genoux,
Sur nos fronts inclinés que votre main s'étende !

PERRINE

Relevez-vous, enfants, et que Dieu vous entende !

Juillet 1894.

Dr J. HÉBERT.

OMBRES COLORÉES

L'autre soir, pendant mon dîner, je remarquai que, sur une partie de la table éclairée directement par le soleil, les objets en saillie, carafes, verres, bouteilles, projetaient sur la nappe blanche deux ombres divergentes, l'une rouge, l'autre verte. En mettant un couteau debout, je m'assurai immédiatement qu'il en était de même avec les objets opaques.

Je me rappelai aussitôt avoir déjà entrevu ce même fait une fois ou deux sans que je m'en fusse préoccupé, peut-être parce qu'il était moins accusé, peut-être parce que mon esprit était moins porté à l'observation.

Il ne peut, du reste, se produire que très rarement au même lieu et seulement aux plus longs jours de l'année à cause de l'orientation à l'ouest de la fenêtre ; il faut encore que cette fenêtre soit ouverte, qu'on ait oublié d'abaisser la jalousie, et enfin que le soleil couchant brille de tout son éclat, ce qui n'a pas toujours lieu à Brest, notre voisin l'Océan nous envoyant trop libéralement des nimbus qui l'obscurcissent souvent.

Cette fois je résolus d'examiner le phénomène de près et d'en trouver les causes, si possible.

La vue de ces deux couleurs complémentaires, rouge et verte, me fit aussitôt penser à cette expérience de physique amusante connue sous le nom de *diable vert*. On sait en quoi elle consiste :

Deux bougies allumées sont placées à côté l'une de l'autre devant un écran blanc opaque. Un petit diable, découpé dans un morceau de carton, est mis debout entre les bougies et l'écran. Il projette sur ce dernier deux ombres noires.

Si, maintenant, l'on place entre la bougie de droite, par exemple, et le diable, une lame de verre rouge, l'écran sera teinté en rouge, mais très faiblement parce que la bougie de gauche continue à l'éclairer d'une lumière blanche ou à peu près ; mais l'ombre de droite qui ne reçoit pas cette lumière, est bien rouge. Cela est normal. Ce qui semble l'être moins, et peut donner l'idée d'une apparition, c'est que l'ombre de gauche se colore aussitôt en vert, et quelquefois en beau vert clair.

Si le verre est jaune, cette dernière sera violette ; s'il est bleu, elle sera orangé. L'ombre de droite aura toujours la couleur de la lame de verre ; celle de gauche, sa couleur complémentaire qui sera d'autant plus accentuée que les deux ombres seront plus rapprochées.

On sait que ce qualificatif de complémentaires est attribué aux couleurs simples ou composées dont la réunion avec d'autres couleurs produit le blanc. Le mélange des trois couleurs simples bleu, rouge et jaune donne ce résultat. Chacune d'elles est donc complémentaire des deux autres dont la réunion forme les couleurs composées suivantes : l'orangé, produit par le jaune et le rouge ; le vert, par le bleu et le jaune ; le violet, par le rouge et le bleu. Réciproquement, l'orangé, le vert et le violet sont complémentaires du bleu, du rouge et du jaune.

Cette expérience du diable vert trouve son explication dans cette loi, appelée loi des contrastes : la plus claire

de couleurs juxtaposées nuance les autres de sa complémentaire. On peut ajouter que les ombres voisines sont non seulement nuancées, mais colorées de cette complémentaire.

Les peintres doivent tenir grand compte de cet effet.

On raconte, à ce sujet, que, vers 1830, Eugène Delacroix, occupé un jour à peindre une draperie jaune, se désespérait de ne pouvoir obtenir pour les ombres la teinte désirée. Il fit demander une voiture pour aller au Louvre voir les toiles de Rubens et de Véronèse dont le coloris est si beau. On lui amena un fiacre jaune serin. Au moment d'y monter, il fut frappé de ce fait que le jaune réfléchissait du violet dans les ombres. La loi énoncée ci-dessus était découverte. La course projetée devenant inutile, il renvoya la voiture.

Était-il bien le premier à découvrir cette loi, ou bien ne faisait-il que la retrouver? Il est difficile d'admettre que les peintres de la Renaissance, dont les couleurs s'harmonisent si bien, aient ignoré l'art des contrastes.

Par quel concours de circonstances cette expérience du diable vert se produisait-elle fortuitement sous mes yeux? Et d'abord, était-ce bien le même phénomène? Je commençais à en douter, ne voyant rien qui put ici remplacer la lame de verre rouge.

Le soleil, près de disparaître sous l'horizon, envoyait dans la salle à manger, par une fenêtre ouverte, des rayons presque horizontaux dont les uns rencontraient, comme je l'ai déjà dit, quelques-uns des objets placés sur la table. L'une des ombres leur était évidemment due, celle qui était verte.

Guidé par la direction de la rouge, j'arrivai bien vite

à trouver qu'elle était produite par d'autres rayons arrivant très obliquement sur les vitres de l'un des vantaux de la fenêtre et réfléchis par elles.

J'eus alors l'idée d'un effet d'interférence.

On sait que les rayons blancs qui interfèrent, c'est-à-dire qui, émanés d'une même source lumineuse, se rejoignent après avoir parcouru des chemins différents, peuvent former un faisceau coloré. Dans quelques cas ils s'éteignent réciproquement et donnent lieu à ce fait singulier : la jonction de deux lumières blanches produisant du noir. De cela nous avons un exemple journalier dans les anneaux alternativement clairs et obscurs que nous voyons au plafond d'une chambre au-dessus d'une lampe munie d'une cheminée en verre.

Si la coloration des ombres était réellement due à l'interférence qui se produisait certainement entre les rayons réfléchis par la première face de la vitre et ceux réfléchis par la seconde, le même effet devait se produire à toute heure de la journée. Pour le vérifier, je reproduisis, le lendemain, le même dispositif devant une fenêtre ouvrant au midi, mais je n'obtins aucune coloration sensible.

L'interférence n'intervenait donc pas manifestement dans la production du phénomène ; il fallait lui trouver une autre cause.

On sait que, le soir, les rayons solaires sont souvent tintés de rouge, quelquefois très fortement et de manière à donner franchement cette couleur à tous les objets qu'ils éclairent.

Bien que le soir de mon observation ils n'eussent cette teinte qu'à un degré modéré, on doit croire que la colo-

ration en rouge de l'ombre produite par réflexion leur était due. Comme au diable vert, elle apparaissait là très visiblement bien qu'inaperçue ailleurs.

L'autre était verte par contraste.

L'expression de rayons blancs, de rayons colorés, dont je me suis servi, comme tout le monde, du reste, est impropre et on ne l'emploie que pour être plus concis, comme on dit, le soleil se couche. En réalité il ne saurait y avoir de rayon d'une couleur quelconque, puisque le rayon n'existe pas matériellement. La lumière nous arrive d'une source lumineuse par les vibrations, sur place, des molécules de l'éther et notre rétine a la sensation de telle ou telle couleur selon le nombre de vibrations qu'elle perçoit dans un temps donné. Ainsi, 704 trillions de vibrations par seconde nous donnent l'impression du violet; 583 trillions, celle du vert, etc. La couleur rouge vient la dernière avec 480 trillions seulement.

Les socialistes qui prétendent marcher à l'avant-garde de la civilisation se sont donc trompés en prenant le rouge pour emblème. Et, par une ironie du hasard, ce sont les évêques qui portent la couleur avant-courrière.

Cette diversité d'allure des différentes couleurs a suggéré à un grand écrivain allemand, Goethe, l'idée d'un rapport entre elles et l'âge des personnes, le caractère des peuples. Les couleurs énergiques plaisent aux enfants, dit-il, les vieillards préfèrent les teintes sombres. La vivacité française aime les couleurs brillantes; la tranquillité de l'Anglais et de l'Allemand recherche le jaune foncé et le bleu sombre; le rouge charme davantage les Italiens et les Espagnols. Peut-être faut-il être poète pour saisir la justesse de ces rapprochements.

Ainsi la couleur est un mouvement, comme la lumière elle-même, comme la chaleur, comme le son, comme l'électricité. Toutes ces choses sont la même chose, et les aspects si divers sous lesquels elles nous apparaissent résultent d'une simple modification en plus ou en moins de ce mouvement vibratoire.

Les procédés de la nature sont simples ; on le constate de plus en plus à mesure que la science progresse.

Il me reste à dire pourquoi la lumière du soleil est rouge le soir et pourquoi une couleur reflète sa complémentaire.

Notre atmosphère, quoique très transparente, est cependant formée de molécules matérielles qui réfléchissent en partie les rayons bleus de la lumière solaire, ce qui nous fait dire le ciel bleu, la voûte azurée. Par contre, elle laisse passer en totalité les rayons orangés qui sont leurs complémentaires. Cet effet est d'autant plus marqué que l'épaisseur d'air traversée est plus grande. Or, à midi, et surtout en été, les rayons solaires nous arrivant presque normalement, cette épaisseur n'est guère que de 50 kilomètres, tandis que le soir, étant à peu près tangents au point où nous nous trouvons sur la surface de la terre, cette épaisseur est d'environ 700 kilomètres. De plus, ces rayons, dans une grande partie de leur parcours, rasant la terre dans un air chargé de vapeurs d'eau produites par la chaleur du jour, vapeurs qui concourent encore à la réflexion ou à l'absorption de certains rayons, mais laissent passer les rouges et les orangés qui nous arrivent ainsi le soir, avec une prédominance plus ou moins marquée, quelquefois très accentuée.

N'ayant pas trouvé dans les livres que j'ai pu consul-

ter l'explication du contraste simultané des couleurs, je hasarde celle-ci :

Un objet éclairé par la lumière blanche du soleil, réfléchit, d'après sa nature, certains de ses rayons dont l'ensemble forme sa couleur propre, celle sous laquelle nous le connaissons. Les autres, qui donneraient sa complémentaire, sont absorbés par lui et, peut-être, font vibrer les molécules d'éther qu'il renferme avec la vitesse qui produirait cette couleur. Serait-il, dès lors, bien téméraire de dire que cet objet rayonne de sa complémentaire comme un fer rouge rayonne de la chaleur ?

P. AUDOUARD.

19 Mai 1994.

INVOCATION À L'Océan

Que j'aimais autrefois, au lever de l'Aurore,
De l'Océan plaintif écouter les bruits sourds,
Et doucement bercé par la vague sonore,
Oublier, en rêvant, les soucis de mes jours !

« Vaste Océan sans fin, dont la vague écumante
Veut broyer les rochers dans ses jours de fureur,
Ou sur les sables blonds plus doucement mourante,

Semble s'éteindre avec bonheur ;
Réponds-moi : Que dis-tu dans ta sombre colère ?
Quel secret caches-tu dans ton sein meurtrier ?
Pourquoi menaces-tu ma barque solitaire,
Qui bondit sur tes flots prêts à la dévorer ?

Puis, quand par un beau jour, calme et semblant sourire,
Ta surface d'argent nous reproduit les cieux ;
Que dis-tu tendrement au superbe navire,
Qui fend avec bonheur ton azur radieux ?
Ton flot se gonfle alors comme un sein qui soupire,
Dans l'écume de feu de l'aurore ou du soir ;
Il caresse joyeux le vaisseau qui l'attire,
Reflétant sa carène en ton brillant miroir.

Que dis-tu donc encore, en chantant à la plage,
Dans de mystérieux accords,
Tes aveux incompris que le vent du rivage,
Par l'écho redit à ses bords ?

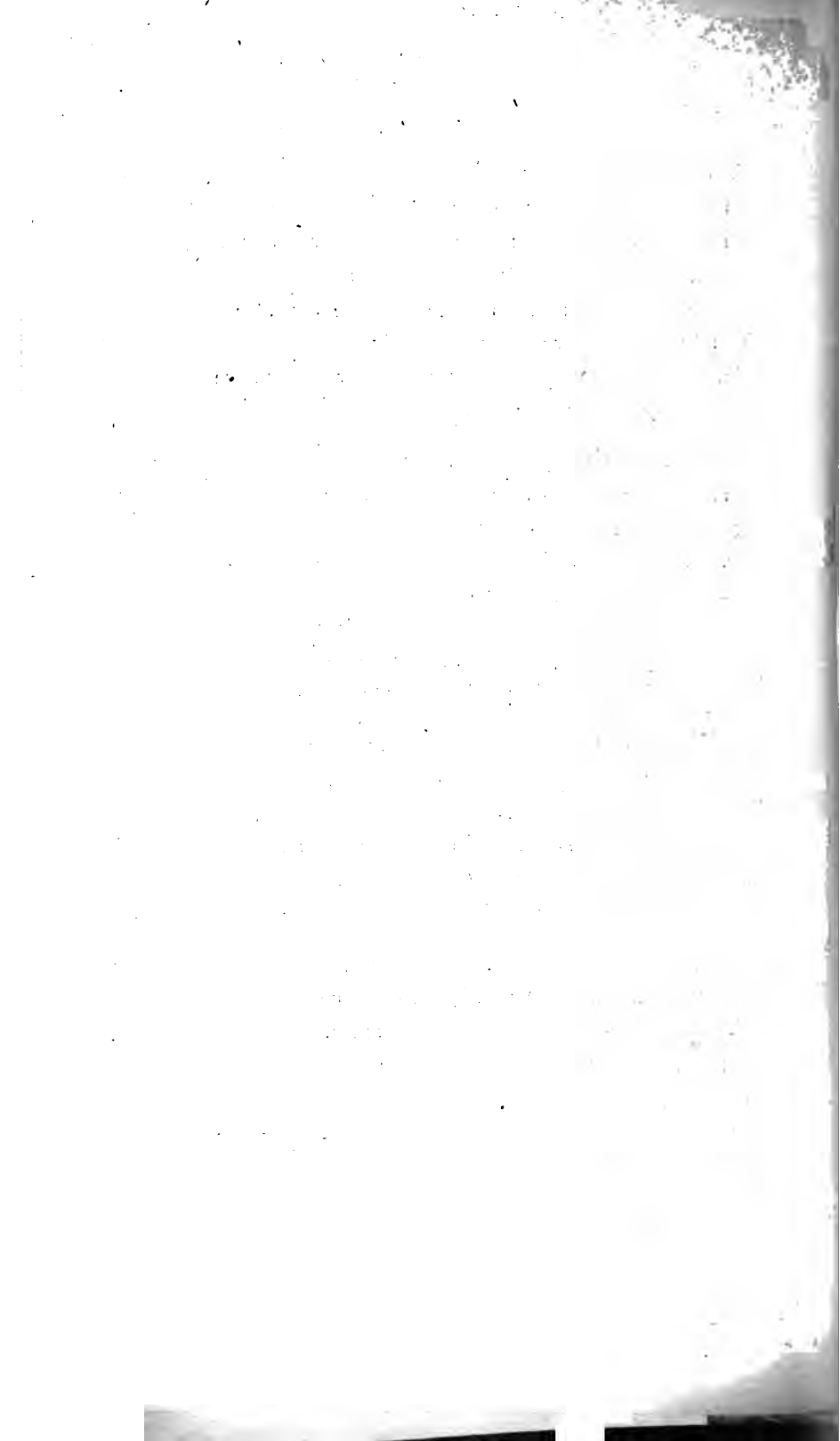
Est-ce la voix de Dieu qui parle par tes ondes,
Ou les pleurs des humains engloutis par tes flots ?
Quels destins caches-tu dans tes grottes profondes ?
De quels êtres souffrants redis-tu les sanglots ?
Et nous, qui t'écoutons sans jamais te comprendre,
Nous qui disparaîtrons quand tu vivras toujours,
Terrible en ta grandeur ; pourras-tu nous apprendre
Quel est le Dieu puissant qui limita nos jours ?

Éblouissante mer, combien tu parais belle,
Quand, miroir éclatant de sa douce clarté,
Par une belle nuit, où la lune étincelle,
Tu réfléchis l'éclat de son disque argenté !
Alors, devant le ciel, devant le flot qu'il aime,
Mon cœur entend la voix qui créa l'univers,
Et qui se révélant par ta beauté suprême,
Fait connaître l'esprit qui flotte sur les mers.

Alors de tes grandeurs l'ineffable harmonie,
Gravissant les degrés de l'échelle infinie,
Conduit mon âme émue au sommet le plus haut,
D'où l'esprit transporté planant sur tes abîmes
Et du séjour divin entrevoyant les cimes,
Est ébloui par le Très-Haut ! »

Que j'aimais autrefois, au lever de l'Aurore,
De l'Océan plaintif écouter les bruits sourds,
Et doucement bercé par la vague sonore,
Oublier, en rêvant, les soucis de mes jours !

A. DE LORME.



DES EFFETS DE LA PEUR

CHEZ LE COMBATTANT

ET DES FEUX D'INFANTERIE EXÉCUTABLES
SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Par le commandant J. LALUBIN, de l'Infanterie de Marine

(BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR)

INTRODUCTION

A la suite des grandes guerres de 1866-1870-1878, il n'y a pas eu de question militaire plus étudiée que celle des feux d'infanterie. Depuis cette époque la balistique a fait de grands progrès, les diverses puissances ont changé leur armement deux ou trois fois, le mode d'emploi des feux a fait l'objet de nombreuses expériences, à la suite desquelles les règlements de manœuvres et les manuels de tir ont subi des modifications profondes, enfin la découverte de la poudre sans fumée a donné naissance à de nouvelles idées. Le tir préoccupe donc tous les esprits.

De nombreux écrits ont paru sur cette question et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, l'ont encore obscurcie et compliquée. En ce moment on peut se demander s'il existe, pour l'emploi des feux, une doctrine simple à laquelle tout le monde puisse se rallier. A

priori on peut répondre non, car si cette unité de doctrine existait, les théories des écoles de tir et les règlements ne changeraient pas si souvent.

Voulant me faire une opinion sur la question, et laissant momentanément de côté les théories des écoles de tir que l'expérience n'a pas confirmées, j'ai tenu tout d'abord à remonter à la source des choses ; et l'examen des diverses circonstances de guerre où les combattants se sont trouvés m'a paru être la meilleure méthode à suivre dans le cas considéré. Cette méthode n'est autre que celle de l'observation et de l'expérience. On lui doit les remarquables progrès réalisés dans les sciences physiques et naturelles. Pourquoi ne pas l'appliquer en matière militaire ?

J'ai essayé de le faire pour les feux et je crois en avoir retiré quelques fruits, laissant à d'autres plus habiles le soin d'en déduire toutes les conséquences et d'arriver à la découverte de la vérité tout entière.

En examinant ce qui s'était passé sur les champs de bataille, depuis la mise en service des armes à feu jusqu'à nos jours, j'ai constaté en premier lieu que les effets meurtriers dus à ces armes étaient bien inférieurs aux effets observés sur les polygones. Tandis que sur ces terrains les résultats sont de 50, 60, 70, 80 pour 100 même, sur les champs de bataille ils atteignent seulement une moyenne de 2 à 3 pour 1,000.

D'où vient cette énorme différence ? De l'homme qui n'est pas le même dans les deux cas.

Sur le polygone, le soldat a une importance secondaire parce qu'il est de sang-froid. Les propriétés balistiques de l'arme qu'il a en mains : tension de la trajec-

toire, vitesse du tir, pénétration de la balle, justesse, en résumé, les facteurs d'ordre matériel et technique tiennent la plus large place.

Sur le champ de bataille, au contraire, la nature de cet homme, les émotions qu'il ressent et qu'il n'arrive jamais à maîtriser complètement, en font le facteur capital.

Donc pour qui veut étudier la question des feux et, en général, toute question militaire, il faut avant tout étudier l'homme et déterminer d'abord parmi les mobiles qui le font agir, celui qui a sur lui une influence prépondérante.

En observant les faits de guerre, j'ai compris que le soldat éprouvait des sensations plus ou moins fortes en présence du danger, et j'ai cru m'apercevoir que ces sensations prenaient leur source dans un sentiment de peur bien marqué, sentiment qu'on arrivera difficilement à nier, car il est la conséquence immédiate de cet instinct de conservation si vivace dans le cœur de toute créature humaine.

J'ai développé cette idée dans le premier chapitre de ce travail. Dans le 2^e chapitre j'ai fait, pour ainsi dire, la preuve de ce que j'avais avancé dans le premier, en expliquant que les phénomènes du champ de bataille ne se manifestent que parce que la peur existe et que les mesures adoptées dans l'organisation, la formation, la conduite des troupes, n'ont de raison d'être qu'en vue de développer la force morale qui permet de réagir contre les effets de cette peur.

M'étant ainsi efforcé de rendre compte de ce qui se passe dans le cœur de l'homme mis en présence du danger,

j'ai eu une base fondamentale pour juger les questions militaires dans lesquelles cet homme est en jeu. Parmi toutes ces questions, j'ai choisi celle des feux.

Dans un 3^e chapitre, j'ai exposé que dans les combats passés, les feux avaient été mal exécutés et cela, parce qu'ils l'avaient été par des hommes inévitablement émus par la peur. Les feux de salve m'ont paru par suite inexécutables pour une troupe exposée aux coups de l'ennemi ; et comme conséquence, les feux à volonté ont été forcément employés dans la plupart des cas.

Dans un 4^e chapitre, j'ai démontré que parmi ces feux à volonté les feux de tirailleurs ont été les plus meurtriers. J'ai démontré en outre que leur importance a crû parallèlement avec les progrès de l'armement et de la tactique.

Dans un 5^e chapitre, j'ai donné mes conclusions.

En résumé, les voici :

Dans le combat, le soldat a mal tiré et il continuera toujours de même parce que, de sa nature d'homme, il sera toujours peureux et impressionnable. Il faut se faire à cette idée dès le temps de paix et diriger l'instruction du tir en conséquence. Au lieu de n'apprendre au soldat que des feux réguliers qui frisent la parade, ceux qu'on aimerait sans doute à lui voir exécuter, il faut d'abord lui apprendre à tirer comme s'il se trouvait dans la fièvre du combat, de manière à obtenir les meilleurs effets de ces feux irréguliers, désordonnés même, qu'il exécutera malgré lui et ses chefs sur le champ de bataille. Il faut enfin éliminer de l'instruction tout ce qui est compassé et compliqué, comme impraticable à la guerre.

Ces cinq chapitres portent les titres suivants :

CHAPITRE I^{er}. — Sur le champ de bataille, l'homme est dominé par le sentiment de la conservation. Il a peur.

CHAPITRE II. — Les phénomènes du champ de bataille sont amenés par des causes morales qui prennent leur source dans la peur.

CHAPITRE III. — Impossibilité pour une troupe engagée en première ligne d'exécuter, dans la généralité des cas, des feux à commandement.

CHAPITRE IV. — Les feux à volonté exécutés dans le rang sont relativement peu efficaces. Les feux des tirailleurs sont réellement meurtriers. Ils sont inséparables d'une bonne tactique.

CHAPITRE V. — Conclusions, Instruction du Tir.

Les idées renfermées dans ces chapitres paraîtront exagérées. On en trouvera peut-être de paradoxales.

J'ai pu m'apercevoir que, généralement, elles étaient peu connues ou peu admises. C'est pourquoi dans l'exposé que j'en ai fait, j'ai cru nécessaire de m'appuyer sur de nombreuses citations tirées des exemples historiques et des écrits des auteurs militaires ayant fait la guerre.

L.

CHAPITRE I^{er}

SUR LE CHAMP DE BATAILLE, LE SOLDAT EST DOMINÉ
PAR LE SENTIMENT DE LA CONSERVATION : IL A
PEUR.

Quelques militaires, parmi lesquels maints théoriciens, ont pensé qu'il était possible à force d'instruction et de discipline, de dresser le soldat de manière qu'il surmontât toutes défaillances en face de l'ennemi ; qu'il fut assez obéissant pour n'avoir d'autre volonté que celle de ses chefs et que, comme une machine, il ne laissât rien paraître de ses émotions sur le champ de bataille.

La conduite d'une troupe de soldats ainsi dressés serait singulièrement simplifiée. Il suffirait de connaître les rouages et les appareils de mise en train de cette machine. Le général en chef la manœuvrerait comme un mécanicien et ferait mouvoir ses régiments comme les habiles joueurs d'échecs font mouvoir leurs pièces.

La guerre ne serait plus qu'une science mathématique ; comme toutes les sciences de cette nature, elle aurait ses

théorèmes et ses tables de calculs, et là solution des problèmes qu'elle soulève dépendrait d'une mise en équation correcte.

Beaucoup deviendraient maîtres en ce genre d'exercice. Le général n'aurait qu'à donner l'ordre correspondant à la situation dans laquelle il se trouve et, à moins d'impossibilité purement matérielle, cet ordre serait exécuté à la lettre.

Ainsi il serait ordonné à un colonel : « Restez-là avec » votre régiment, résistez à outrance sur la position, » empêchez l'ennemi de s'emparer de ce village, faites » plutôt tuer tous vos hommes. »

A un second : « Marchez sur ce mamelon sans vous » occuper des pertes et ne vous arrêtez que lorsque vous » en aurez chassé l'ennemi et pris sa place. »

A un troisième : « Allez dégager ce régiment. Vous » avez à vous ouvrir un passage à travers les forces nom- » breuses qui l'entourent. Arrivez coûte que coûte, dus- » siez-vous laisser tous vos hommes sur le carreau. » etc., etc.

Et tous ces mouvements auraient lieu sans désordre, sans défaillance, sans panique, leur exécution ne faisant pas l'ombre d'un doute ! Pendant ce temps, les canons perfectionnés, les fusils à tir rapide fonctionneraient, manœuvrés par des hommes calmes et pleins de sang-froid, jusqu'à l'extermination ou peu s'en faut de l'un des deux partis ?

§ 1^{er}. — *Plus les engins de destruction sont meurtriers et moins il y a de pertes.* — Les faits ne se présentent pas heureusement sous cet aspect et l'on constate, au

contraire, une diminution de pertes d'autant plus sensible que les engins de destruction deviennent eux-mêmes plus meurtriers.

Sans parler des luttes de l'antiquité, dans lesquelles le vaincu était le plus souvent exterminé, je citerai, à l'appui de cette assertion, des chiffres concernant quelques batailles des périodes moderne et contemporaine.

A la bataille de Prague, l'une des plus sanglantes du siècle, dit Frédéric le Grand, les Autrichiens perdirent 24,000 hommes sur 61,000. Soit environ 30 % de pertes.

A la bataille d'Aspern et d'Essling qui dure 2 jours, les pertes sont, d'après Hopfner, de 42,000 Français sur 80,000 qui ont été engagés et de 20,000 Autrichiens sur 75,000 d'engagés. Soit respectivement 50 % et 30 % de pertes.

A Wagram, les Français mettent en ligne 184,000 hommes et les Autrichiens 124,000. Chaque parti a 20,000 tués ou blessés. Soit respectivement 13 % et 19 % de pertes. Il y a lieu de remarquer que la bataille n'a pas été poussée à fond.

A Leipzig, les 330,000 hommes de la coalition ont 49,000 tués ou blessés. Soit 16 % de pertes.

Passons à la guerre de 1870-71.

A Wœrth, 53,000 Français qui tiennent toute la journée contre des forces très supérieures, ont 10 000 hommes hors de combat. Soit 18 % de pertes. Les Allemands, au nombre de 130,000, ont le même nombre d'hommes touchés. Soit 9 % de pertes.

ASpickenen, les Français mettent en ligne 35,000 hommes et les Allemands 56,700. Les premiers ont 2,000 tués ou

blessés et les seconds 4,200. Soit respectivement 6 % et 7,50 % de pertes.

A Borny, les pertes sont de 7 % des deux côtés.

A Rézonville, 80,000 Allemands qui ont combattu avec acharnement toute la journée contre des forces très supérieures, perdent 16,000 hommes, soit 20 % de pertes.

C'est avec Wœrth la bataille la plus sanglante de la guerre. Il est à remarquer que dans ces deux batailles les Français d'une part, les Allemands de l'autre, ont fait des efforts inouïs pour vaincre ; c'est ce qui explique cette proportion de pertes relativement forte.

A Saint-Privat, les pertes sont de 21,000 Allemands et 16,000 Français. Soit environ 10 %.

Dans la 2^e partie de la guerre 1870-1871 les troupes que nous mettons en ligne sont très inférieures comme qualité à celles qui ont été faites prisonnières à Sedan et à Metz. Les Allemands éprouvent moins de résistance de leur part et ils ont moins d'efforts à déployer pour leur faire lâcher pied. Les pertes diminuent par conséquent des deux côtés, bien que les engins de destruction aient conservé les mêmes propriétés destructives.

De 8 % en moyenne, elles tombent à 3 et 2 %. Le tableau suivant, dont les chiffres ont été extraits de l'ouvrage du colonel Canonge, ne laisse aucun doute à cet égard.

DATES	BATAILLES	COMBATTANTS		Pertes subies		Pour cents		OBSERVATIONS
		Français	Alle-mands	Fran-çais	Alle-mands	Fran-çais	Alle-mands	
15 Octobre.	Sedan (1).	124.000	242.000	17.000	9.000	13,7	5	(1) Les Français se trou- vaient dans des conditions déplorables.
9 Novembre.	Orléans.	15.000	16.000	700	900	4,6	5,6	
27 Novembre.	Coulmiers.	65.000	22.000	1.500	780	2,3	3,5	
28 Novembre.	Villers-Bretonneux.	25.000	39.000	1.380	1.290	5,5	3,3	(2) Les Français ont atta- qué.
30 Novembre.	Beaune-la-Rolande (2).	40.000	45.000	3.000	900	7,5	2,2	
1 ^{er} Décembre.	Villers-Canilly (3).	70.000	40.000	4.000	1.700	5,7	4,2	
23 Décembre.	Villepion.	20.000	16.500	1.000	950	5	5,7	
30 Décembre.	Pont-Noyelles.	30.000	25.000	1.020	920	3,4	3,7	
15-16-17 janv.	Bapaume (4).	29.000	24.000	1.320	600	5,3	2,5	(4) Les Français ont atta- qué.
11-12 janvier.	Héricourt (5).	150.000	55.000	8.000	1.620	5,3	2,9	(5) Les Français ont atta- qué.
19 janvier.	Le Mans.	120.000	95.000	2.000	?	1,6	?	
19 janvier.	Buzenval (6).	90.000	20.000	4.000	610	4,4	5	(6) Les Français ont atta- qué.
19 janvier.	Saint-Quentin (7).	31.000	32.000	3.000	2.400	9,6	7,5	(7) Les soldats de l'armée du Nord s'aguerrirent de plus en plus. Ils ont, par suite, tenus plus longtemps ; c'est ce qui explique leurs pertes.

Cette constatation, si paradoxale qu'elle paraisse à première vue, s'explique tout naturellement par suite de l'*augmentation de la distance* qui sépare les combattants, et par suite surtout de l'*impression morale* de plus en plus forte causée sur eux, par des armes à feu de plus en plus meurtrières.

A. — *Distance*. — La distance à laquelle se tiennent les combattants s'est accrue de plus en plus en raison de l'augmentation de portée des armes à feu. Il en résulte que dans les combats livrés de nos jours les troupes ne sont pas engagées à fond comme dans les combats d'une autre époque et que des deux partis, celui qui se sent faiblir peut se dégager moins malaisément de la lutte que le vaincu d'autrefois qui se trouvait à petite distance du vainqueur et en quelque sorte dans ses griffes. Pendant que l'artillerie redouble son feu et maintient le vainqueur, pendant que la cavalerie s'élance contre les fractions ennemies trop entreprenantes, les masses d'infanterie battues se dégagent du champ de bataille. Telle est la tactique employée.

Mais si la portée des armes à feu peut être augmentée considérablement, il ne s'ensuit pas que la distance qui sépare les combattants puisse croître dans la même proportion. Cette distance atteint une limite qui dépend de la visibilité de l'ennemi. Or, la visibilité varie suivant les circonstances atmosphériques et surtout suivant la nature du terrain sur lequel se passe l'action. Telles positions ont devant elles des vues qui s'étendent à 2,000, 3,000 5,000 mètres même ; d'autres n'ont devant elles que des champs de tir rétrécis : 200, 300, 400 mètres au plus.

Dans l'avenir, étant donné les effectifs des armées en présence et, comme conséquence, l'accroissement des lignes de bataille, la visibilité aura des valeurs plus variables que par le passé, pour un même front de combat. Les unités qui seront réparties sur ce front n'auront pas le choix de leur emplacement. Elles seront obligées de combattre sans s'écarter du secteur qui leur aura été affecté ; elles ne pourront pas non plus se porter en avant ou en arrière de la ligne occupée par les unités voisines, conditions dont l'observation limitera singulièrement leur champ d'action. En résumé, elles subiront le terrain et il ne leur sera pas toujours loisible de se porter aux endroits où elles auraient les meilleures vues.

Les distances qui séparent les combattants dépendent de la visibilité dans les divers terrains et de la portée des armes à feu. Dans les dernières guerres, la portée de ces armes a été généralement supérieure à l'étendue des vues sur les champs de bataille, et, par suite, le maximum des distances auxquelles se tiendront les combattants semble avoir été atteint dans ces guerres. Or, depuis cette époque, les engins de destruction ont reçu de nouveaux perfectionnements, et, comme les distances de combat n'augmentent pas dans les mêmes proportions et restent pour ainsi dire stationnaires, on sera tenté d'en conclure qu'à l'avenir le chiffre des tués et des blessés va croître en raison du perfectionnement des armes à feu.

Il n'en sera rien cependant et la loi de décroissance observée jusqu'à ce jour sera encore vraie.

B. — *La force morale décroît avec les perfectionnements apportés aux engins de destruction.* — Si les armes ont

des propriétés destructives plus grandes, l'effet moral qu'elles produiront sur les troupes en sera augmenté, et dans des proportions encore plus grandes.

Pour être soldat, le combattant n'en est pas moins homme. Sa force morale, sa force psychique, s'il est permis d'employer cette expression, est limitée et quand elle est épuisée, il lâche pied ; la peur l'emporte.

L'idée qu'il se fait du danger lui enlève déjà, avant l'action, une bonne partie de sa fermeté, et cette impression est d'autant plus forte qu'il sait qu'il va être soumis à des effets plus destructeurs.

Moins brave il sera, si l'ennemi, au lieu d'être armé de pierres ou de bâtons, a des fusils. La bravoure est en raison inverse des risques que l'on croit courir. Tel qui, dans un combat singulier, se battrait volontiers à coups de pied ou à coups de poing, reculera s'il faut se servir du pistolet ou de l'épée.

A propos de combat singulier, je me rappellerai toujours l'histoire de deux jeunes soldats qui, à la suite d'une scène de pugilat, durent aller sur le terrain. Alignés en face l'un de l'autre, le fleuret en main, ils essayaient de faire bonne contenance et n'y réussissaient guère. Tout trahissait leur trouble intérieur et, en gens prudents, ils avaient des tendances à augmenter la distance qui les séparait. Le maître d'armes qui, à plusieurs reprises, avait dû les faire se rapprocher, leur proposa des bâtons. Ils acceptèrent avec enthousiasme en lâchant prestement les fleurets, le cœur délivré d'un grand poids. Mais c'était une plaisanterie et il fallut, bon gré malgré, terminer l'affaire au fleuret.

Tant il est vrai que le courage est en proportion de l'idée qu'on se fait de l'arme dont on est menacé.

Dans le même ordre d'idées, ne voit-on pas chaque jour, la démoralisation qui se manifeste dans l'opinion publique, à la découverte d'un nouvel explosif ? La guerre ne répugne-t-elle pas aux nations plus que par le passé, et les périodes de paix ne sont-elles pas plus longues, en raison précisément de cet émoi que cause la mise en service d'engins réputés si formidables ?

Quel carnage, quelle boucherie à la prochaine guerre, s'écrie-t-on de tous côtés ! Pas du tout, on sera moins tué parce qu'on fuira davantage.

Les troupes deviendront donc de moins en moins braves, l'armement étant de plus en plus perfectionné. La quantité de force morale qu'elles pourront emmagasiner pour affronter les dangers de la lutte, sera non seulement de plus en plus faible, mais encore elle s'épuisera plus facilement. Il faudra donc moins déployer d'efforts que par le passé pour faire lâcher pied aux combattants. Il ne sera pas besoin de leur tuer autant de monde. C'est pourquoi les pertes seront moins nombreuses, bien que les distances de combat n'aient plus guère à augmenter.

Nous voilà donc bien loin de ces boucheries dont nos champs de bataille futurs offriraient, dit-on, le spectacle. Je ne dis pas qu'un bataillon qui recevra la gerbe fusante d'un obus à mitraille, qu'un régiment, une brigade massés sur un terrain découvert ne seront pas fortement éprouvés. Certes les pertes seront nombreuses ; mais à moins d'incapacité notoire dans la conduite des troupes, ces cas se présenteront rarement et la plus grande partie des combattants assistera à la bataille à bien meilleur marché.

§ II. — *Les combattants ne tiennent plus dès que les pertes atteignent une certaine proportion.* — Cependant, pourra-t-on objecter, le cas peut se présenter où l'on ordonne à une division par exemple de se porter à l'attaque d'une position bordée de canons et de retranchements. Ce sera une faute, soit dit en passant, si la position n'a pas été tout d'abord demantelée par l'artillerie. La division se mettra donc en marche et, dès que le chiffre des morts et des blessés atteindra une certaine proportion, elle s'arrêtera en désordre, comme la Garde Prussienne, le 18 août, à Saint-Privat. Estimez-vous heureux si, dans cette situation, elle ne fait pas demi-tour.

On me répondra qu'on a vu des troupes marcher bravement à l'assaut de positions formidables sans s'inquiéter des pertes, les soldats serrant les rangs au fur et à mesure que les projectiles les éclaircissaient. Le fait a pu se raconter ainsi, on a pu voir quelque chose d'approchant, mais exceptionnellement, et encore les troupes dont il s'agissait étaient fortement aguerries, ou exaltées par des succès précédents, ou en présence d'un ennemi qu'elles estimaient de qualité bien inférieure, ou placées dans l'alternative de vaincre ou de mourir.

Le nombre d'hommes que l'armement actuel est susceptible de mettre hors de combat est effroyable ; les pertes qu'il causerait seraient considérables s'il se trouvait des troupes assez braves pour en attendre et supporter les effets. Mais, en raison de l'émoi qu'il fait naître au cœur des combattants, il n'existe pas de troupes de cette trempe.

L'examen des dernières grandes guerres (Sécession,

1866, 1870, 1878) nous confirme dans cette vérité que les combattants ne tiennent plus dès que le chiffre de leurs pertes atteint une certaine proportion.

Quelques-uns même, comme les zouaves de Châtillon, ont eu si peu de moral qu'ils se sont enfuis sans combattre, aux premiers coups de canon. Ceci arrive également avec les jeunes levées n'ayant jamais vu le feu.

Ces phénomènes d'affaissement moral sont inhérents à la nature de l'homme qui est toujours la même. C'est pourquoi ils ont été observés dans toutes les luttes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ils se retrouvent aussi bien dans les combats livrés sur mer que dans ceux livrés sur terre. Je ne citerai qu'un seul exemple. Il est tiré de la brochure intitulée : « *La marine de guerre, son passé, son avenir — Cuirassés et Torpilleurs*, » par le ministre Gougeard.

L'auteur commente ainsi qu'il suit le combat entre le cuirassé péruvien *Huascar* et les navires chiliens *Blanco Encalada* et *Cochrane*, combat dans lequel le *Huascar* a été capturé.

« Comment cependant finit la lutte, quelles sont les » raisons déterminantes qui mettent fin au combat ? » C'est lorsque le vaisseau *Huascar* a reçu dans sa » coque, dans son artillerie qui, dans le cas qui nous » occupe, était diminuée de moitié, dans son personnel, » des sévices qu'il était incapable de supporter plus long- » temps. L'état-major du *Huascar* était composé de » 7 officiers, parmi lesquels 6 avaient succombé, et de » 210 hommes, sur lesquels 70 étaient tués ou très griè- » vement blessés. Le tiers de l'équipage était tombé et » même beaucoup plus de la moitié, si on n'a égard

» qu'aux véritables combattants. Le bateau n'a souffert
» ni dans ses œuvres vives, ni dans ses moyens de loco-
» motion. Dans les œuvres mortes, les avaries ne sont
» pas assez graves pour que deux mois après il n'ait pu
» reprendre la mer et cette fois sous le pavillon du
» vainqueur. Il s'est rendu pourtant après un combat
» qui, de l'avis de tous, doit être considéré comme
» vaillamment soutenu. Il s'est rendu par les mêmes
» raisons qui, dans le passé, depuis les origines de la
» marine, ont entraîné la capture de tous les navires. Ce
» fait est digne de remarque. C'est qu'en définitive, que
» les engins soient primitifs ou perfectionnés, *ce sont*
» *toujours les hommes qui s'en servent et qu'il y a une*
» *limite aux sévices qu'ils peuvent supporter, surtout*
» *lorsqu'ils se sentent à peu près hors d'état d'en infliger*
» *de pareils à l'adversaire.* »

Je regrette que le cadre restreint de cette étude ne me permette pas de présenter une série d'exemples puisés dans les batailles des périodes ancienne et moderne qui viendraient corroborer cette opinion.

Ainsi donc, les combattants ne tiennent plus dès que l'effet produit sur eux par les pertes, l'emporte sur ce qui leur reste de fermeté.

Ceci explique pourquoi les meilleures troupes se battent plus longtemps que les autres et pourquoi, par conséquent, elles ont plus de pertes, vérité qu'on exprime quelquefois plaisamment en disant que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.

Ceci explique encore pourquoi le vainqueur a, le plus souvent, sur le point où l'on s'est battu, plus de pertes que le vaincu, parce qu'ayant eu plus de moral, il lui a

été possible de rester plus longtemps exposé au feu que son adversaire.

Ceci explique encore pourquoi les combats sur terre n'ont pas été aussi meurtriers que les combats sur mer. Sur terre, les officiers ne peuvent empêcher les troupes de se débander dès que la frayeur atteint une certaine limite. Sur mer, au contraire, quelle que soit la frayeur ressentie, les hommes ne peuvent fuir, ou du moins la tentation ne peut leur en venir. Ils subissent le danger aussi longtemps que la fermeté des officiers, d'essence supérieure à la leur, le veut. La cessation du combat, marquée par le fait de se retirer de la lutte ou d'amener le pavillon, dépend de celui qui a le plus de moral à bord, du commandant. Sur mer plus que sur terre, il dépend de l'officier de faire rester les hommes au feu. Aussi, est-il possible de faire plus de pertes dans le premier cas que dans le deuxième.

§ III. — *Vieux et jeunes soldats.* — Les physiologistes, plus peut-être que les militaires, ont étudié ces phénomènes de peur qui ont souvent pour résultat la débandede des troupes les plus aguerries. Ils ont analysé le tremblement qui fait vibrer les combattants. Ils ont reconnu que c'était une excitation du système nerveux, d'autant plus vive que l'événement qui l'amène est plus important et surtout plus inopiné. Il y a lieu d'ajouter que cette excitation est d'autant plus marquée que les troupes qui en sont l'objet sont plus jeunes et moins disciplinées.

C'est pourquoi les vieux soldats sont préférables aux jeunes.

La vie en commun, les fatigues et les dangers partagés avec les mêmes camarades et les mêmes chefs ont, avec la force de l'habitude, développé chez les premiers des sentiments d'honneur, de camaraderie, de dévouement qui n'ont pas eu le temps de prendre racine chez les seconds. « Ils n'ont pas mangé la soupe assez longtemps ensemble », dit Napoléon, à propos de ses jeunes recrues de Bautzen et Lutzen. Ces jeunes gens étaient cependant pleins de bravoure. « L'honneur leur sortait par tous les pores. » Mais il y manquait quelque chose ; la solidarité, la cohésion n'y étaient pas encore ; ce ciment moral n'avait pas eu le temps de durcir, et les liens qui unissaient ces hommes, se brisaient dans les épreuves de la campagne.

Au surplus, les jeunes soldats sont plus sujets que les vieux, à l'étonnement provenant des surprises et des incidents du combat. Ils ont la tête plus chaude, s'affolent davantage et, par suite, tiennent moins au feu.

Il serait banal de répéter cette vérité si elle n'était méconnue journellement. On veut trouver du nouveau, on traite de vieilleries ce qu'on n'a pas vu et pour beaucoup de gens, l'expérience ne sert pas à grand'chose. Ceci se remarque surtout dans les armées qui se reposent dans les longues périodes de paix. On y entend de singulières théories. On y voit des officiers, traduisant en cela la pensée de l'opinion publique, proclamer la supériorité des jeunes soldats sur les vieux parce qu'ils ont l'esprit plus vif et sont plus faciles à dresser. J'ai lu cela, il y a quelque temps, dans la *Revue des Sciences Militaires*. Les anciens soldats y étaient traités de bons à rien et de vieilles bêtes. On y prétendait que les jeunes

étaient bien meilleurs, parce qu'ils n'étaient pas encrouvés comme les autres dans des habitudes de caserne, qu'on les disciplinait et instruisait comme on voulait. L'auteur de cette étude m'a toujours paru être à côté de la question. Ce qu'il faut, ce n'est pas tant des soldats disciplinables que des soldats disciplinés ; les anciens ont cette qualité « qui fait la principale force des armées » et quant à la question d'instruction, elle est ici tout à fait secondaire. Certes, les nouvelles obligations qui attendent le soldat comme réserviste et territorial, les théories qui changent si souvent et qu'il faut apprendre, la somme des connaissances mêmes, enseignées dans toutes les classes de la nation et dont l'armée ne saurait se désintéresser, ont pu faire illusion et faire méconnaître l'importance de l'éducation morale qui ne s'acquiert qu'avec le temps. C'est là cependant le principal. Si on s'en rendait mieux compte, on ne verrait pas tous les jours de nouvelles inventions en vue du dressage du soldat. En quelques mois, en quelques semaines, en quelques jours, en cinquante heures même, des gens ont prétendu y arriver.

§ IV. — *La force morale en présence du nombre.* — C'est donc pour des causes morales que les vieux soldats sont supérieurs aux jeunes, et alors une question, qui du reste passionne le monde militaire, se pose ici tout naturellement.

Puisque la force morale est tout, nos engins de destruction n'ayant leur raison d'être qu'en vue de développer cette force morale chez nous ou de l'anéantir chez l'ennemi, on est amené à se demander s'il n'y aurait pas

avantage à avoir sur les théâtres d'opérations, de petites armées manœuvrières, composées de vieux soldats éprouvés, de préférence aux foules armées de l'époque. Outre que ces foules sont d'un entretien coûteux, difficiles à nourrir et à mouvoir, elles sont composées de jeunes soldats chez lesquels les effets de la peur et du désordre ont de graves conséquences, tandis qu'avec de vieux soldats ayant 7, 10, 15 ans de service, vivant toujours entre eux et avec les mêmes chefs, moins susceptibles d'étonnement et moins sensibles aux surprises de la lutte, il semble qu'on se ménagerait de plus grandes chances de victoire. Oui, mais à condition que l'ennemi n'ait pas une supériorité numérique trop marquée.

Car on est bien forcé d'en convenir, depuis que les engins de destruction ont reçu de si grands perfectionnements, le facteur du nombre a pris une importance de plus en plus grande. Autrefois le vieux soldat était moins influencé par le péril. Aujourd'hui, l'émotion qu'il reçoit de l'existence d'un fusil à tir rapide diminue sa valeur et il se trouve, beaucoup moins que par le passé, élevé au-dessus du jeune soldat.

Qu'une armée de vieux soldats aguerris perde de son moral, soit par l'émotion ressentie avant la lutte, soit par l'impression que produit le spectacle des hommes mis hors de combat, elle en perdra presque autant que si elle était composée de soldats moins éprouvés, ou plutôt la différence dans cette déperdition sera bien moins sensible qu'autrefois.

Les exploits que les capitaines de l'antiquité et du moyen-âge pouvaient accomplir avec des vétérans lorsqu'ils avaient à lutter contre des armées très nombreuses,

mais composées d'éléments médiocres, ils ne les pourraient plus faire de nos jours. Depuis l'apparition des armes à feu, c'est devenu de plus en plus difficile.

A part quelques rares exceptions, on ne voit pas depuis cette époque, dans les guerres d'Italie, de Religion, de Trente Ans, des XVII^e et XVIII^e siècles, de la Révolution et de l'Empire, de la deuxième moitié du XIX^e siècle, de général qui, par ses talents, ait pu contrebalancer l'effet du nombre, chaque fois que des deux côtés il y a eu égalité d'armement. Charles XII a obtenu ce résultat à Narva, contre les soldats à demi-barbares du Czar. Frédéric l'a obtenu à Lissa, contre les Autrichiens, grâce à une manœuvre excessivement hardie qui fut exceptionnellement favorisée par les circonstances.

Quant à Napoléon, il déclare, pour l'avoir vérifié souvent, que la victoire est du côté des gros bataillons. Le secret de sa stratégie était de jeter dans la lutte plus de soldats que son adversaire. On cite les batailles où il a été moins fort comme nombre que ses ennemis : Rivoli, Austerlitz, Leipzig, La Rothière, Laon, Waterloo, et c'est à peu près tout. A Iéna, à Friedland, à Wagram, sa supériorité numérique a été écrasante. Les armées de la Révolution, si vantées, durent la plupart de leur succès à leur effectif qui l'emportait de beaucoup sur celui des alliés. En 1870, le nombre nous a écrasé. C'est un facteur capital.

Cependant, dans son livre de la *Nation Armée*, von der Goltz prévoit l'époque où le nombre perdra son importance. « Si du regard, dit-il, on plonge dans » l'avenir, on apercevra même le temps où les millions » armés du temps présent auront fini de jouer leur rôle.

» Un nouvel Alexandre surgira qui, à la tête d'une
» petite troupe d'hommes parfaitement armés et exercés
» poussera devant lui des masses énervées qui, dans leur
» tendance à toujours s'accroître, auront franchi les
» limites prescrites par la logique et qui, ayant perdu
» toute valeur, se seront transformées en une innom-
» brable et inoffensive cohue de bourgeois boutiquiers. »

Comme l'auteur, nous reconnaissons les inconvénients des foules armées, mais à moins que tout ressort moral soit complètement brisé en elles, les engins terribles dont elles se serviront les rendront redoutables et il sera bien difficile au nouvel Alexandre d'en venir à bout, s'il n'a à leur opposer qu'un petit nombre de soldats.

Qu'on examine, parmi les batailles de l'antiquité, celles où le vainqueur était relativement en très petit nombre : comme les Grecs à Marathon, Platées et Cunaxa, Alexandre à Arbelles, Annibal à Canne, Marius dans ses batailles contre les Cimbres et les Teutons, Sylla contre Antiochus et Mithridate, César dans sa guerre des Gaules, etc. Que serait-il arrivé si dans ces luttes, on y eût fait usage de fusils à tir rapide ? Les généraux qui les ont engagées, l'auraient-ils osé faire avec les forces réduites dont ils disposaient ? Auraient-ils remporté les beaux triomphes que l'on connaît ? Je pense qu'ils auraient été battus.

Le nombre est donc un facteur qui est devenu très important parce que l'effet démoralisant des engins de destruction est si marqué, aussi bien chez les vieux que chez les jeunes soldats, que la valeur des uns et des autres est ramenée presque au même niveau.

§ V. — *Le soldat n'est pas une machine. Il est ému.* — Il n'en serait pas ainsi si le soldat ne ressentait pas d'émotion ou si, à force de discipline et d'éducation, on pouvait en faire une machine. Mais cela est impossible. Bien avant nous des peuples guerriers, les Lacédémoniens et les Romains entre autres, ont introduit dans leurs armées une discipline et une éducation morale très solides et dont nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée. Ont-ils réussi à faire des machines de leurs soldats ? Les ont-ils empêchés de fuir démoralisés lorsqu'ils se sont trouvés en présence d'ennemis plus fermes et plus tenaces ? Ces soldats si terribles n'étaient-ils pas, en somme, des hommes animés des mêmes passions et des mêmes sentiments que les autres, et ne s'est-il pas trouvé d'habiles capitaines, comme Epaminondas et Annibal, qui ont su les vaincre en leur opposant une force morale supérieure à la leur ? Et Léonidas aux Thermopiles, me répondrez-vous, n'est-il pas mort sans connaître la peur et sans être impressionné par les forces du grand roi ? Et qui vous dit que Léonidas ne se serait pas rendu aux nombreux ennemis qui l'entouraient si Xercès eût voulu lui offrir une capitulation honorable et si le sort qui l'attendait à Sparte eût été différent. Le héros spartiate n'avait même pas l'espoir de conserver la vie pour lui et les siens. Il a agi en désespéré, ce qui ne diminue en rien sa gloire.

Non, le soldat sera toujours un être en chair et en os, nerveux et sensible. Sur le champ de bataille, cette sensibilité, cette impressionnabilité sont fortement surexcitées.

Le combattant est dominé par le sentiment de la conservation. Il ne méprise pas la mort, le danger

n'exerce pas sur lui sa fascinante séduction, comme disent les poètes, et le plus belliqueux veut bien tuer, mais à condition de ne pas s'exposer à être tué. Qui n'a entendu parler de cette impression d'angoisse que le jeune guerrier ressent à sa première affaire. Il baisse instinctivement la tête sur le passage des balles ; il salue, suivant l'expression consacrée. Disons-le franchement, il a peur. Et beaucoup comme lui ont éprouvé cette sensation que l'on a même remarquée chez de grands hommes de guerre, tels que : Henri IV, Turenne, Nelson.

Des soldats qui vont en venir aux mains, n'ont pas hâte de s'égorger. Ils ne sont pas non plus magnifiques d'entrain et de bravoure, autre expression consacrée. Non, ils sont inquiets de ce qui va arriver, le cœur étreint par l'angoisse. S'ils crient, s'ils se ruent en avant, c'est pour s'étourdir. Ils ont ainsi toutes les apparences de la bravoure, mais leur courage n'est pas de bon aloi. Il s'en trouve peut-être qui n'ont jamais connu la peur ; ce sont des natures d'élite ; ils ont le cœur fortement trempé, mais sont excessivement rares. Dans l'action, du reste, ils se comportent comme les autres, entraînés par le courant d'émotion qui se propage comme une traînée de poudre dans la foule des combattants.

Dans ces circonstances, l'homme est d'autant plus agité qu'il est plus sensible, plus raffiné et délicat. L'éducation qu'il a reçue l'incitera à faire, pour se maîtriser, des efforts d'autant plus grands que son amour-propre sera en jeu. Mais si la galerie n'y est plus (et ici j'appelle galerie, les camarades avec lesquels il vit, les chefs sous lesquels il sert), il se laissera aller sans vergogne.

Ce que je dis de la peur n'est pas ordinairement relaté

dans les ouvrages historiques et dans les rapports officiels. Souvent la bonne foi de leurs auteurs a été surprise, ou bien ils ont eux-mêmes reconnu qu'il importait de cacher certaines défaillances. Quand on est victorieux, le succès couvre tout et fait voir tout en beau. En veut-on un exemple ?

Thiers raconte que les soldats des divisions Friant et Gudin en marche sur Gross-Raygern, où elles arrivèrent dans la soirée du 1^{er} décembre 1805, « tombaient épuisés » de fatigue sur la route, mais qu'ils se relevaient avec « ardeur au moindre bruit, croyant entendre le canon, » pour accourir au soutien de leurs camarades engagés, « disait-on, dans une bataille sanglante. » C'est une erreur absolue et ce n'est pas la seule de ce genre qu'il ait commise dans son œuvre.

Dans l'espèce, les soldats dont il s'agit avaient parcouru 36 lieues en trois jours et en plein hiver ; c'était la limite des efforts possibles. Ils devaient être exténués et, dans la journée du 1^{er} décembre, ceux qui tombaient, démoralisés par l'extrême fatigue, étaient impuissants à se relever « au moindre bruit pour courir au secours de leurs camarades engagés dans une bataille sanglante, qui n'eut lieu du reste que le lendemain. » Il faudrait laisser ces récits aux romanciers ; ils ne devraient jamais figurer dans une histoire digne de ce nom.

§ VI. — *Genres d'émotions que fait naître la peur.* — Je reviens aux effets de la peur.

Niera-t-on l'existence des émotions du champ de bataille qui font trembler le soldat, si l'on songe que les actes ordinaires de la vie qui, à la longue, devraient nous lais-

ser tranquilles et presque indifférents, sont eux-mêmes accompagnés de sensations plus ou moins fortes ?

La joie, la douleur, la lutte, etc., émeuvent l'homme. Le débutant dans le monde, frissonne quand il traverse un salon où on le regarde. La jeune fille rougit pour un rien. L'homme en colère, tremble. L'amoureux qui va à son rendez-vous est ému. Celui qui reçoit une mauvaise nouvelle est plus ou moins affaissé. L'orateur qui parle en public ressent une émotion spéciale, malgré sa grande habitude de la parole. C'est une peur toute particulière.

On a vu des hommes intelligents, d'un esprit vif et alerte, rester pétrifiés, ahuris, avec les mains pendantes, balbutiant un discours comme un chant plaintif, d'autres, gais conteurs, qui n'osaient lever les yeux, quand dans une circonstance solennelle, ils se trouvaient courts au début d'une période, répétant 4 ou 5 fois la même phrase, puis restant bouche bée.

Ce n'est qu'après un apprentissage et de longs efforts que les orateurs arrivent à vaincre cette sorte de peur et qu'ils parviennent à conserver en public, le ton, la voix, le geste, la parole persuasive qu'ils ont dans une réunion d'amis ou de famille.

La peur se manifeste sous bien d'autres formes. L'attente de ce qui va arriver influence l'homme. Cette attente agit défavorablement sur le moral du soldat, dit le règlement, et c'est bien vrai. L'inconnu agit tout aussi défavorablement ; la peur de l'inconnu, dit-on. L'imagination s'en mêle, les nerfs sont tendus et, dans cet état, la moindre surprise fait éclater l'effroi.

Le jeune soldat, en sentinelle dans la nuit, éprouve plus particulièrement cette sensation désagréable. Il est

inquiet, les objets prennent à ses yeux des contours fantastiques, pour peu que l'un d'entre eux attire son attention, il finit par lui prêter la forme d'un ennemi, il tire dessus et le bruit fait partir les coups de feu d'autres hommes aussi émus que lui. Ça roule sur la ligne des sentinelles. Les troupes placées en arrière s'éveillent et prennent les armes. Lorsque l'émoi est calmé, on reconnaît que c'était une fausse alerte.

Sur mer, cette attente du danger est particulièrement poignante pour les équipages. Le ministre Gougéard, dans la brochure citée précédemment, l'a mise en évidence. Voici comment il s'exprime, à propos de l'attaque d'un cuirassé en rade par des torpilleurs :

« Il est très curieux et très instructif d'étudier, autant
» qu'on peut le faire dans un simulacre de combat, l'état
» moral des équipages des cuirassés qui savent que,
» pendant la nuit, ils seront attaqués par des torpilleurs.
» Même pendant que la lune est sur l'horizon et qu'ils
» savent que les torpilleurs ne se présenteront pas, *ils*
» *sont dans un état d'excitation nerveuse évident. On a*
» fait le branle-bas du soir, mais personne ne s'est
» couché, tout le monde est là, anxieux, fouillant l'horizon, interprétant le moindre bruit.

» Puis la lune disparaît, le branle-bas de combat est
» fait partout *et l'anxiété redouble* ; enfin, les vedettes,
» les sentinelles avancées signalent l'ennemi et ouvrent
» contre lui un feu de mitrailleuses. A partir de ce
» moment jusqu'à celui où les faisceaux électriques l'ont
» enfin rencontré, *l'anxiété de tous est véritablement*
» *poignante et se manifeste par des symptômes évidents.*

» Soupçonner l'ennemi et quel ennemi si près de soi !

» Se demander si peut-être il n'est pas déjà à portée de
» torpilles et ne l'avoir pas aperçu ; succomber sans avoir
» pu se défendre, sans avoir tiré un coup de canon ! Puis,
» tout à coup un point gris apparaît dans les faisceaux
» lumineux. Il semble qu'un coup de baguette magique
» a tout transformé en présence d'un danger connu :
» chacun reprend son calme et son sang-froid... »

Cet état de surexcitation n'a-t-il pas dû être celui des équipages des frégates chinoises mouillées dans la rivière Mink, lorsqu'elles furent attaquées, pendant la nuit, par les canots porte-torpilles de l'amiral Courbet ? Dès que les Chinois se doutèrent du danger, ils firent feu de toutes leurs pièces, au hasard, dans leur affolement, ils tirèrent les uns sur les autres et coulèrent un de leurs bateaux avec leurs propres projectiles ; de notre côté, personne ne fut atteint.

Une des causes les plus puissantes de peur est celle qui provient de la surprise. Tout ce qui éclate inopinément aux yeux d'une troupe, y amène le désordre et souvent la déroute. L'embuscade, la manœuvre imprévue et à laquelle on ne peut s'opposer, la nouveauté d'une situation menaçante, produisent des effets terrifiants. A l'Allia, les Romains ne peuvent soutenir l'aspect féroce des Gaulois demi-nus, qu'ils voient pour la première fois ; ils fuient. Plus tard, les éléphants de Pirrhus et de Xantippe leur causent de l'effroi et contribuent à leurs défaites, à la bataille de Cannes, les chemises rouges des Espagnols d'Annibal, les font hésiter, au siège de Syracuse, les machines d'Archimède les ont tellement effrayés, qu'ils ne peuvent plus voir le moindre bout de corde ou de madrier sur les remparts de la ville, sans en

être déconcertés. Dans les luttes qu'ils soutiennent contre les Gaulois, les Germains, les Francs et autres barbares, l'aspect de leurs ennemis, l'inconnu des contrées nouvelles qu'ils doivent parcourir les épouvantent tout d'abord, et ce n'est qu'à force de discipline et à la longue, qu'ils parviennent enfin à surmonter ce sentiment.

La mémoire de ce qui s'est passé influence également l'homme. Ainsi, tout comme le cheval, qui se défend lorsqu'il repasse là où il a été effrayé ou frappé, le soldat frissonne, tremble, lorsqu'il franchit un endroit réputé dangereux. Au Tonkin, il y a des ravins et des défilés où nous sommes tombés dans des embuscades. Quelques semaines après une affaire de cette nature, si un détachement repassait par le même endroit où elle avait eu lieu, il se manifestait parmi les hommes une hésitation bien marquée. L'officier qui les commandait les sentait en quelque sorte frémir dans la main ; il était obligé quelquefois de les exhorter et de se mettre à la tête des éclaireurs pour les engager à continuer la marche. J'ai vu ce fait et il m'en a été souvent raconté de semblables.

La panique des foules et l'écrasement qui en résulte sont encore produits par la peur. Quelques cavaliers galopent, sur une place, on s'enfuit, on s'écrase. Dans un théâtre où court un bruit d'incendie, les spectateurs se précipitent vers les portes de sortie dans une si grande hâte et frayeur, que bon nombre d'entre eux sont écrasés et étouffés dans la presse.

Je fus témoin d'un fait de même nature à Toulouse. C'était au moment de la foire. Sur les allées Lafayette, où elle se tenait, la foule était nombreuse. Parmi les baraques qui attiraient les spectateurs, se trouvait une

ménagerie. Soudain, le bruit se répand qu'une lionne s'est échappée. Ce fut un saùve-qui-peut général. La peur donnait des ailes à tout le monde. Les allées sont bordées d'un petit parapet en briques. Ce parapet fut franchi par les gens qui cherchaient un refuge dans les maisons et cafés avoisinants. De bons bourgeois qui, de leur vie, n'avaient tant sauté et couru, y arrivaient pâles et tremblants, voulant fermer les portes derrière eux et sur leurs femmes. Quelques-unes de ces dernières s'évanouirent; d'autres, tombées dans la bousculade, abandonnées par les fuyards, paralysées par la peur, étaient incapables de se relever et poussaient des cris d'une voix étranglée. Il y eut quelques accidents. Et tout cela sur un faux bruit, car aucun animal ne s'était échappé de la ménagerie.

Le tremblement causé par la peur est d'abord visible aux mains et aux doigts. L'homme ému ne peut plus tenir la plume ou du moins son écriture est tremblée. Si l'émotion augmente, il y a étranglement de la voix, pâleur, faiblesse des jambes et enfin syncope.

Un colonel me racontait qu'il avait vu, au cours d'une bataille, un soldat qui ne pouvait pas marcher. Tout d'abord, il le crut blessé. Il s'aperçut ensuite que c'était une forte émotion qui lui enlevait l'usage des jambes.

On connaît les effets que peut produire la peur chez quelques animaux; cette sensation est si grande et le tremblement qui en résulte est si fort, qu'ils sont incapables de fuir le danger. C'est ainsi que l'oiseau est paralysé à la vue du serpent. L'histoire des batailles et des massacres est féconde en phénomènes de ce genre.

A Cannes, par exemple, 70,000 Romains, les premiers

soldats du monde, se laissent égorger, dit Polybe, par 35.000 Carthaginois, parce que ceux-ci ont réussi à les entourer et que, de ce fait, ils leur ont causé une terreur telle qu'ils ont été dans l'impossibilité de faire usage de leurs armes. « Les armes leur tombèrent des mains », dit l'auteur Romain.

La défaite des armées barbares de l'antiquité s'explique de la même façon. Ces armées étaient entourées ou prises en flanc. Dans l'effroi et le désordre qui en résultaient, les rangs étaient confondus ; les liens moraux étaient rompus, toute action de cadres et de discipline était dès lors impossible, beaucoup s'écrasaient ; la peur faisait son œuvre et ces nombreux guerriers, braves individuellement, étaient égorgés, la plupart sans avoir le courage de se défendre.

Peut-être pensera-t-on que ces pertes énormes, essuyées par les vaincus, étaient un gage de bravoure. N'est-ce pas être courageux que de se faire tuer ? Pas toujours et ici moins que jamais. Le sentiment qui s'est développé dans le cœur de ces soldats, à partir du moment où ils ont perdu l'espoir de l'emporter, a été plutôt voisin de la peur. Au lieu de dire qu'ils se sont faits tuer, il est plus exact de dire qu'ils se sont laissés égorger, les armes leur tombant des mains.

Les historiens, les poètes surtout dans leurs récits enjolivés, nous donnent souvent de fausses idées. Après les avoir lus, il nous reste l'impression que le vaincu, qui est resté sur le carreau, préférant, disent-ils, la mort au déshonneur — expression consacrée — a fait preuve d'une fermeté remarquable. Est-ce bien de ce nom qu'il faut appeler le sentiment qui l'a fait rester sur place,

paralysé par l'effroi, sans se défendre ? A ce compte là, l'oiseau qui attend le serpent, le mouton qui ne cherche pas à résister au lion, le pigeon à l'aigle, montreraient de la ténacité ! On a vu aussi des troupes soi-disant tenaces, en particulier des Turcs, lutter jusqu'à la mort derrière des retranchements. Ces Turcs, tirant sur l'assaillant qui s'avancait, ne rompaient pas d'une semelle, et, lorsque celui-ci avait envahi la position, ils se laissaient tuer sans quitter leur poste. Voilà du courage, s'écriera-t-on. Oui, mais un courage compliqué de paralysie. Car comment expliquer que le vaincu ne puisse plus rien faire que de tendre la gorge au fer du vainqueur, sans rendre coup pour coup ? Quand on n'est pas absolument hébété on se défend même contre plus fort que soi. La peur à certain degré enlève même toute idée de fuite.

La même chose se remarque dans l'histoire des sièges. Le bombardement effraie la population civile et amène quelquefois la reddition de la place. Quand il ne suffit pas, les assiégés cèdent souvent sous la menace de l'assaut ou bien lorsque l'assaut a été donné. Dès que l'ennemi a pénétré dans le corps de la place, il se produit parmi eux un effet de démoralisation générale qui les livre sans défense à la fureur de l'assiégeant ; et l'on est ensuite étonné à l'aspect des maisons aux murs épais, des ruelles tortueuses, des places, des édifices qui se trouvent dans la ville et qui auraient permis la continuation de la résistance si l'assiégé avait eu le sentiment de se défendre encore.

Voilà ce qui arrive généralement dans ces sortes d'actions. Il est excessivement rare de voir des sièges comme ceux de Carthage, Numance, Sarragosse, où il a

fallu des sentiments poussés au paroxysme pour expliquer l'acharnement des vaincus. Ce fut un mélange de rage, de terreur et de désespoir.

Dans nos armées modernes, les choses ne se passent plus ainsi et, nous l'avons dit quelques lignes plus haut, la peur n'a pas de conséquences aussi désastreuses, parce que le combattant peut se dégager de la lutte ; mais le tremblement n'en est pas moins d'autant plus fort, que le danger est plus grand.

Le nerveux crie et s'agite ; l'immobilité pour lui est une souffrance de plus ; il cherche à fuir ou à se ruer en avant. Le lymphatique est moins excitable. Quand il ne fuit pas, ses tendances le portent à attendre passivement le danger plutôt qu'à s'élancer au devant. Ceci s'applique plus particulièrement aux peuples de l'Extrême-Orient. On a cru y voir encore une preuve de fermeté et d'opiniâtreté : c'est tout simplement une autre forme de la peur.

Tout le monde admet les émotions produites par la joie ou la douleur et dont j'ai parlé quelques lignes plus haut. Il serait extraordinaire qu'on n'admit pas également l'existence d'émotions quand il s'agit du champ de bataille. Comment ! l'homme qui s'émeut si facilement dans les actes ordinaires de la vie resterait impassible lorsqu'il se trouve en présence du danger et que sa vie est en jeu ? Certes, il en coûte à notre amour-propre de faire cet aveu, mais tout porte à croire que dans cette circonstance terrible, l'homme éprouve des sensations encore plus fortes, et il faut reconnaître qu'elles lui enlèvent une bonne partie de son sang-froid.

Les uns n'y peuvent résister et tournent le dos à l'en-

niemi. On les appelle des lâches. Les autres y résistent, mais n'en tremblent pas moins. Bien peu ne tremblent pas et c'est presque toujours parce qu'une grave préoccupation les distrait du danger.

Le tremblement qui se manifeste ainsi, personne ne peut l'empêcher d'exister parce que c'est un acte d'ordre physiologique, une action réflexe, et que, comme tous les phénomènes de ce genre, il est indépendant de la volonté.

Enfin, la peur est contagieuse ; sur le champ de bataille, il se passe quelque chose de comparable au phénomène de l'électrisation par influence et il est impossible à l'homme de s'y soustraire. Le danger l'influence. De son corps se dégage une électricité d'une nature particulière, appelée tremblement ou peur. On n'a pu et on ne pourra jamais annihiler ce tremblement. Tout ce qu'on pourra faire, ce sera d'en atténuer les conséquences, à force de discipline, d'éducation morale et d'habitude du danger.

Tous les animaux de la création tremblent plus ou moins facilement. Les plus féroces, le lion, le tigre, hésitent à s'engager là où ils sentent le danger.

L'homme, malgré son intelligence, n'est pas exempt de ces faiblesses. Tout ce qu'il peut faire, c'est de raisonner son cas en prenant la résolution de n'y plus retomber ; c'est d'essayer de donner le change à son émotion, en affectant une tranquillité d'esprit qui est loin de son âme.

Il est sensible aux effets de la peur, car, s'il en était autrement, on n'éprouverait pas le besoin de parler si souvent de courage et de faire parade de ce sentiment. Ce mot n'aurait aucune signification, pas plus que le glorieux surnom de « sans peur et sans reproche », donné

au chevalier Bayard ; pas plus que les préoccupations que donnent aux généraux, la nécessité de relever et de raffermir sans cesse le moral du soldat.

§ VII. — *Objections qu'on pourrait faire à la théorie de la peur.* — Nombre de faits semblent démentir cette doctrine du tremblement. L'histoire présente à chaque pas des traits de bravoure, de dévouement et de sang-froid qui dénotent de la part de ceux qui les ont accomplis, ou une grande volonté pour dominer complètement leurs émotions ou un cœur inaccessible à la crainte.

Ce sont des combats singuliers, des exploits chevaleresques dont tout le monde a entendu parler.

Ce sont des actes de bravoure extrêmement téméraires. On a vu, par exemple, des hommes assez audacieux pour ne pas reculer devant une bombe tombant dans une tranchée, mais se précipiter sur elle et en éteindre la mèche. D'autres qui, en présence d'incidents réellement effrayants, conservaient leur calme. Au siège de Toulon, Bonaparte dictait une note à un sous-officier ; une bombe la couvrit de terre ; le sous-officier ne broncha pas et dit qu'il n'aurait pas besoin de sable. A Bac-Lé, le colonel Dugenne dictait un ordre à un adjudant. Il était le point de mire des Chinois et les balles sifflaient nombreuses. Prenant le papier pour l'examiner, il constata la netteté de l'écriture : la main même du scripteur n'avait pas tremblé.

On a vu de vieux soldats rester calmes au feu. On a vu des officiers donner des ordres, en conservant leur sang-froid, ne se préoccupant pas plus du danger que si l'ennemi n'avait pas existé.

Mais en quoi ces faits exceptionnels, ou du moins très rares, infirment-ils le fait plus général du tremblement et de la peur ? La plupart des hommes ne sont pas courageux à ce point et quand, par exemple, une bombe tombe dans une tranchée, on se disperse dans toutes les directions pour en éviter les atteintes.

Les actes de bravoure que je viens de citer sont donc des exceptions ; et ils ont été d'autant plus remarqués, qu'ils ont été plus rares. Les hommes qui les ont accomplis, ont été eux-mêmes placés dans des conditions exceptionnelles. Ils ne se trouvaient pas jetés au milieu de la masse des combattants. Soustraits aux courants d'émotions qui se propageaient dans cette masse, ils n'avaient à compter qu'avec eux-mêmes et le danger, et, grâce à la trempe de leur caractère, ils en sont sortis à leur honneur.

Je m'entretenais naguère de ces questions avec un officier de marine, qui me cita deux affaires auxquelles il avait pris part, et pendant lesquelles il n'avait pas remarqué de phénomènes de peur chez les hommes qu'il commandait.

L'une, concernait la prise d'un fort annamite au cours de la première expédition de Cochinchine. L'officier me disait que, pendant que la tête de la colonne, qui donnait l'assaut à ce fort, était arrêté au sommet de la brèche, la queue était en ordre dans le fossé, ne montrant aucune crainte. Mais il avouait qu'à ce moment, l'ennemi ne tirait plus. En outre, cet ennemi se composait d'Annamites, qui ne pouvaient faire sur nos soldats la même impression que des européens. Ces indigènes, même de derrière leurs remparts, tirent généralement fort mal.

Ainsi, à la prise de la citadelle de Hanoï, ils firent feu de toutes leurs pièces au moment où la colonne d'assaut allait atteindre le fossé, à bonne portée par conséquent. Les hommes de cette colonne ne reçurent que des débris de feuilles et de branches, brisées au-dessus de leurs têtes par les projectiles. Il leur aurait été plus difficile d'être braves si la mitraille avait fauché leurs rangs.

La deuxième affaire se passait pendant le siège de Paris. Cet officier de marine commandait une canonnière sur la Seine, vers Choisy-le-Roi. Les Allemands avaient, de ce côté, une batterie. L'action s'engagea. L'équipage français, après quelques instants d'émotion, s'accoutuma vite au danger. Le bateau, se déplaçant sans cesse, rendait illusoire le réglage du tir de l'ennemi, dont les projectiles tombaient dans l'eau, tantôt en avant, tantôt en arrière du but. A la fin, les Allemands, voyant l'inutilité de leurs efforts, déployèrent sur les rives des tirailleurs qui ouvrirent un feu assez vif sur la canonnière. Les balles frappaient les parois en tôle; l'une d'elles, passant à travers l'embrasement d'une pièce, enleva le bonnet du pointeur, qui n'en fut nullement ému. Personne, du reste, ne fut atteint à bord, dans ce combat.

Voilà encore un cas exceptionnel et qui ne prouve rien, sinon qu'une troupe disciplinée, bien en main, qui constate l'inefficacité du tir de l'ennemi, qui n'a ni tués ni blessés, peut non seulement être soustraite aux effets de la peur, mais prendre au contraire grande confiance et se rire du danger. Cette troupe, exposée à un tir qui lui aurait fait subir des pertes, n'aurait pas conservé ce beau sang-froid. De même, si elle avait pris part à une affaire générale, parce qu'alors, elle aurait participé à l'émotion commune.

Les combattants sont tous solidaires sur ce point. Il n'est pas possible à quelques-uns, à moins qu'ils ne soient tenus éloignés du théâtre de l'action proprement dite, de ne pas éprouver les mêmes sentiments que les autres. Qu'on réunisse des hommes courageux, chacun en particulier, cette collectivité pourra fort bien être peureuse, surtout si la discipline et l'organisation y font défaut. Les Gaulois étaient renommés pour leur bravoure. Combien de fois ne se sont-ils pas enfuis après avoir juré de vaincre ou de mourir ? Les chevaliers du moyen-âge étaient formés à une rude école. C'étaient des preux. Dans la défaite, ils cherchaient cependant leur salut dans la fuite. Ce n'était pas le plus grand nombre qui cherchait alors à se faire tuer. A Azincourt, des corps entiers se sauvèrent du champ de bataille.

Dans maintes circonstances, le courage attribué à certaines troupes, a été fait de la poltronnerie de l'ennemi. Qui sait son adversaire sans fermeté ; qui est sûr de le voir fuir devant soi, en prend plus d'aplomb et d'assurance et devient brave aisément.

Lorsque les conquistadores espagnols envahirent le Nouveau Monde, ils avaient affaire à des populations pour qui leur aspect, la vue de leurs chevaux et de leurs armes, le bruit de leurs canons qu'elles comparaient au tonnerre, était un spectacle terrifiant. Dans de telles conditions, ils se sentaient en état de tout oser ; leur audace était sans bornes. Cortez, à la tête d'un millier de compagnons, s'avavançait dans ce grand empire mexicain, en remportant victoires sur victoires, répandant au loin la terreur et l'effroi. Il entra à Mexico et fit la loi à l'Empereur. Mais peu à peu, les Aztèques s'étant accou-

tumés aux hommes blancs, n'eurent plus la même peur. Ils s'aperçurent que ceux qu'ils avaient comparé à des immortels, subissaient comme eux, les atteintes de la mort. Cortez reconnut qu'il ne passait plus pour si redoutable. Il en eut la certitude, dans la nuit où il fut chassé de Mexico et dans la bataille d'Otumba, où il ne dut la victoire qu'à une chance inespérée.

Nous avons assisté de nos jours au spectacle d'une expédition aussi prodigieuse, lorsque Francis Garnier, à la tête d'une poignée de marins et de soldats de l'infanterie de marine, pénétra dans le delta du Tonkin. La conduite de cette troupe fut admirable. Voyant l'ennemi si méprisable, elle arriva à ne plus rien craindre jusqu'au jour où son héroïque chef tomba au champ d'honneur. Le courage extraordinaire des hommes de l'expédition s'explique par la passivité des populations et la lâcheté des mandarins qui n'osèrent se défendre.

Tout est relatif : l'homme n'est ni absolument lâche ni absolument courageux. S'il a peur d'un lion, il a de l'assurance devant un mouton. S'il tremble quand il a devant lui un ennemi de force supérieure, il ne tremble pas quand il sent cet ennemi plus faible que lui.

Ces remarques pourraient s'appliquer aux expéditions des nations européennes en Afrique, où elles n'ont affaire souvent qu'à des ennemis armés de fusils à pierre, sans discipline, sans organisation et sans instruction. Dans le Soudan, cette situation se présente continuellement. Des colonnes de 400, 500, 600, 700 hommes parcourent sans crainte cet immense territoire, malgré les nombreux contingents armés qui cherchent à les arrêter. A part les maladies et les fatigues de toutes sortes, le danger y est

moins grand que dans une guerre européenne. Sur le champ de bataille, 600 à 700 de nos soldats tiennent tête à plusieurs milliers d'ennemis. En serait-il de même contre plusieurs milliers d'Allemands, d'Italiens, d'Autrichiens ou d'Anglais ?

Il est d'autres belles actions de guerre qu'on pourrait, si elles ne sortaient de l'ordinaire, objecter à ma thèse.

Ainsi, je disais un peu plus haut, que lorsqu'une troupe était prise en flanc et surtout entourée, la dépression morale qui en résultait, était généralement assez forte pour causer la défaite. On a vu cependant des troupes, qui, dans des circonstances analogues, ne se sont pas rendues prisonnières ou ne se sont pas laissé massacrer ; mais qui, prenant conseil de leur désespoir, ont réussi à briser le cercle qui les étreignait. La situation critique où elles se sont trouvées, a provoqué une crise qui les a sauvées, quand elle n'a pas précipité leur perte. Elles ont réagi. La peur s'est transformée en une énergie désespérée. Elles n'ont eu en vue que de sauver l'honneur des armes ou de vendre chèrement une vie dont elles avaient fait le sacrifice. Elles n'ont pas eu la prétention de vaincre, et c'est si vrai, qu'elles se seraient tout simplement retirées, si l'ennemi leur avait laissé la route libre. Il ne faut jamais réduire son ennemi au désespoir, disait un général athénien : Iphicrates. C'est lui donner de nouvelles forces. Le cerf aux abois, qui a fui toute la journée, se retourne lorsqu'il est acculé, et devient redoutable.

Dans l'antiquité, on ne faisait pas de quartier. Le vaincu était massacré et souvent, au lieu de se rendre à merci, il continuait à lutter dans l'affolement du désespoir. Est-ce à dire qu'il ne tremblait pas ?

Dans les luttes modernes, toute troupe entourée met habituellement bas les armes, parce qu'elle sait que le vainqueur lui laisse la vie sauve. C'est conforme au droit des gens. Les coups de désespoir sont beaucoup plus rares. J'en examinerai deux cas :

Le 26 septembre 1797, Masséna remportait une belle victoire à Zurich. Il avait cerné les Russes de Korsakoff et il avait de grandes chances pour les faire prisonniers. Les routes leur étaient fermées ; celle de Vintherthur, qui était leur ligne de retraite, avait été le théâtre d'un sanglant combat : prise et reprise plusieurs fois, elle était définitivement restée entre les mains des Français. La perte du général russe était imminente. Il prit une résolution désespérée. Formant une seule colonne de ses troupes, l'infanterie en tête, la cavalerie au centre, l'artillerie et les bagages en queue, il se rua en avant.

Les Français, dont le moral était cependant élevé, par les succès qu'ils venaient d'obtenir, furent impressionnés par cet ennemi qui était décidé à tout. Ils ouvrirent leurs rangs. L'infanterie russe et une partie de la cavalerie passèrent. Le reste fut attaqué par les Français, remis de leur émoi, et refoulé dans la ville.

A Dirnstein (11 et 12 novembre 1815), le maréchal Mortier dut également son salut à une résolution aussi énergique. Il était isolé sur la rive gauche du Danube avec les divisions Gazan et Dupont, qui étaient à un jour de marche l'une de l'autre. Les Russes, profitant de l'occasion, enveloppèrent la division Gazan avec laquelle se trouvait le maréchal. Il y eut un moment de consternation, suivi bientôt d'une réaction violente. On se battit désespérément pour se faire jour et rejoindre la

division Dupont qui, accourant à marches forcées, arriva à temps pour tout sauver.

Ce sont, je le répète, des faits exceptionnels, glorieux sans doute, mais qui se seraient transformés en de simples déroutes si l'ennemi n'avait pas coupé la retraite, et en désastres, si les soldats ne s'étaient raidis dans une résolution violente. Le plus souvent, lorsque des troupes sont entourées et que les premiers efforts pour sortir de cette situation sont infructueux, le tremblement, chez ceux qui survivent, parle plus haut que le sentiment de l'honneur des armes ou la honte de se rendre. La capitulation de Baylen, celle de Preuslan, la reddition des débris prussiens après Iéna et Auerstædt, et, d'une manière générale, de toutes les troupes faites prisonnières après une affaire malheureuse, le démontrent surabondamment.

Le désespoir est plus fort que la peur. Est-ce à dire que là où il se montre, la peur n'est pas susceptible d'exister ? Non, elle est remplacée par un autre sentiment qui, pour l'instant, domine dans le cœur de l'homme. On le comprendra, si on réfléchit que le désespéré n'a plus de raison de trembler puisqu'il a fait le sacrifice de sa vie, le bien pour lequel il tremble ordinairement. Mais c'est là un état anormal qu'on ne saurait prendre comme règle ni invoquer pour dire que l'on peut arriver à surmonter les défaillances du soldat ou les empêcher d'exister. C'est un état tout aussi anormal que celui de ces colonnes que leurs propres généraux faisaient canonner pour les forcer à marcher en avant en leur inspirant une crainte plus forte que la peur de l'ennemi. Souvarow s'est servi de ce moyen à Otchakow ; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr l'a ordonné à Polostk pour arrêter la fuite de la brigade Cor-

bineau. Ceux qui ont trouvé ces faits barbares, ne les ont pas compris.

Dans l'étude de ces sensations éprouvées par le combattant, il faut donc se méfier des exceptions et ne pas les transformer en règles générales. Elles plaisent parce qu'elles se rapportent à des faits glorieux, où les soldats semblent animés d'ardeur et de courage et paraissent tels qu'on aime à se les figurer. Il faut, au contraire, considérer la généralité des cas où l'on combat des deux côtés dans des conditions normales et à armes égales. L'homme s'y montre tel qu'il est, avec ses infirmités morales. On s'aperçoit qu'il a la faiblesse de tenir à la vie, ce qui du reste est tout naturel ; qu'il tremble parce que ce bien si précieux est exposé ; et que si rien ne le restreint — et ce rien, c'est l'organisation, la discipline, l'esprit militaire, etc. — il finit par se délivrer de cette cruelle angoisse.

Dans le chapitre suivant, j'aurai l'occasion de donner de nouvelles preuves à l'appui de cette vérité.



CHAPITRE II

LES PHÉNOMÈNES DU CHAMP DE BATAILLE SONT AMENÉS
PAR DES CAUSES MORALES QUI PRENNENT LEUR
SOURCE DANS LA PEUR.

C'est dans cette émotivité des foules, résultat de la peur et de l'instinct de conservation, qu'il faut chercher l'explication de tous les étranges phénomènes d'ordre psychologique pour ainsi dire, qu'on observe sur les champs de bataille.

De même qu'un cheval ombrageux, le soldat lancé au milieu du feu, s'affole pour un rien. Tout ce qu'il fait, il l'exécute machinalement, sans réflexion. Dans cet état vibratoire, dirons-nous, il s'en faut de beaucoup qu'il marche avec la régularité apportée dans les exercices du champ de manœuvres. Il tremble, et les mains qui tiennent l'arme ressentent le contre-coup de cette agitation intérieure. Son coup de feu est incertain. S'il fait partie d'une ligne sur laquelle les projectiles s'abattent, il ne vise plus, il n'épaule plus, il ne prend même plus la hausse.

Il tire dans le bleu, comme il peut, pour s'occuper, pour se distraire de sa peur.

C'est pourquoi il existe une si grande différence entre les résultats du polygone et ceux du champ de bataille. Les premiers atteignent 50, 60, 70, 80 % même, les seconds ne dépassent assurément pas 15 à 20 p. 1,000 et leur moyenne habituelle est de 3 à 4 p. 1,000.

Et c'est fort heureux qu'il en soit ainsi, sans quoi les lignes entières des combattants seraient fauchées et il ne resterait plus personne pour venir raconter les péripéties de la lutte.

Si le sentiment de peur dont il est question n'existait pas, je ne sais vraiment pas comment on pourrait expliquer, par exemple, la panique qui s'empare des troupes les plus solides quand elles sont tournées, le désordre qui se propage dans une aile sous la menace d'une attaque de flanc, la nécessité d'avoir en arrière des réserves placées en échelons, réserves qui, en protégeant les flancs menacés de la première ligne, exercent une action de confiance sur les hommes de cette ligne.

Pourquoi le cri de sauve-qui-peut aurait-il une influence si démoralisante ?

Pourquoi devrait-on disposer en arrière d'une troupe qui aborde une position ou qui en est chassée, des fractions en ordre et bien en main ? C'est que cette troupe vient de subir une crise sérieuse ; le désordre s'est forcément mis dans ses rangs ; la cohésion n'existe plus et la force morale qui animait les combattants s'est en quelque sorte évaporée. En ce moment cette troupe est incapable d'aucun effort, elle n'est susceptible d'aucun rendement et il y a urgence à lui en substituer une autre qui, jus-

que-là a été, autant que possible, soustraite aux influences éternantes de la lutte et qui, par suite, n'a pas éprouvé de déperditions dans son moral.

§ I. — *Cavalerie contre cavalerie.* — Mais étudions quelques cas particuliers.

Pourquoi, de deux lignes de cavalerie opposées, celle qui a attendu le choc a-t-elle été rompue ? C'est que la troupe qui est exposée à une menace morale de cette sorte et qui ne fait pas subir à la troupe adverse une menace équivalente, se met bénévolement dans un cas d'infériorité très marqué.

Essayez de raisonner le cas de ces deux troupes de cavalerie, en vous fondant sur la théorie des effets matériels.

Les hommes de la troupe immobilisée ne bougent pas ; ils couchent en joue les assaillants ; ils vont tirer sur eux à bonne portée et doivent abattre, dans une seule décharge, tout le premier rang. Mais les faits démentent absolument ce raisonnement de théoricien et nous dirons :

Quand ces cavaliers immobiles verront arriver cette avalanche d'hommes et de chevaux emportés dans un galop furieux, ils seront fortement impressionnés. Leurs montures elles-mêmes s'agiteront devant ce heurt menaçant et chercheront à l'éviter en faisant volte-face. Qui vous dit que les hommes à leur tour ne manœuvreront pas instinctivement la main pour tourner bride. C'est cependant dans ce désordre, effet de la peur, qu'ils tirent sur leurs adversaires. Les balles passent par dessus la tête de ces derniers qui, en arrivant, n'ont plus qu'à

poursuivre des ennemis emportés par des bêtes affolées. C'est de cette manière qu'à la bataille de Sor, la cavalerie autrichienne, qui crut bien faire en attendant de pied ferme la cavalerie prussienne, fut culbutée par celle-ci, dans un ravin.

Aussi est-il de règle, dans la cavalerie, de ne pas employer le feu, mais de charger, à l'allure la plus rapide, la carabine ne servant que dans le combat à pied.

Je continuerai l'examen des combats de cavalerie contre cavalerie parce que si, dans ces sortes d'actions, l'influence de la force morale n'est pas plus grande que dans les luttes d'infanterie, elle paraît du moins ressortir plus clairement que dans celles-ci où, en raison du feu, on est tenté de tout rapporter aux effets matériels.

Lorsque deux cavalleries sont opposées l'une à l'autre, il peut se produire plusieurs cas autres que celui que je viens d'examiner : 1^o l'une des deux troupes se sent la plus faible et se retire ; 2^o les deux cavalleries s'élancent l'une contre l'autre ; mais, au moment de charger, il y en a une qui, ne pouvant supporter la menace du choc, tourne bride et s'enfuit ; 3^o elles sont également trempées au moral et se combattent.

Dans les deux premiers cas, l'effet moral est évident et il serait inutile de s'étendre davantage sur la question, pour le démontrer.

Dans le troisième cas, comment les choses vont-elles se passer ? Les chevaux sont lancés à fond de train des deux côtés ; ils galopent à l'allure la plus rapide ; ils ne sont plus qu'à quelques mètres les uns des autres ; un choc effroyable va se produire. Les poitrails vont heurter d'autres poitrails ; les animaux les plus faibles vont être

renversés sur le coup; les plus forts vont se retrouver debout, mais avec de terribles blessures, et quant aux cavaliers, ceux que le heurt ne tuera pas, seront estropiés. Non, ce n'est pas ce qui va arriver.

Les animaux, pas plus que les hommes, n'ont envie de se briser les uns contre les autres et, comme on peut le voir aux grandes manœuvres quand deux cavaleries s'abordent, les deux lignes s'arrêteront brusquement, les chevaux nez à nez, raidis sur leurs jarrets. Quelques-uns se cabreront, feront à gauche ou à droite pour éviter le choc; d'autres, plus vigoureusement montés ou moins peureux, s'introduiront dans les rangs ennemis, et ce sera le commencement d'une mêlée qui deviendra générale, si les deux partis sont toujours animés de la même résolution et si aucune troupe n'intervient dans la lutte. La victoire restera alors aux cavaliers les plus adroits, les plus courageux, les mieux armés.

Il y aura encore mêlée lorsque deux cavaleries auront été jetées involontairement l'une sur l'autre dans le désordre de la bataille, ce qui arrivera quand elles ne se seront pas aperçues à temps ou que gênées par les évolutions des troupes voisines, elles n'auront pas eu l'espace nécessaire pour s'éviter.

Dans l'antiquité, les combats de cavalerie se sont passés de cette manière, avec cette variante que les cavaliers n'avaient pas d'étriers. Dans le cas où les deux partis étaient également braves, comme cela s'est vu au Tésin et à Cannes pour les deux cavaleries carthaginoise et romaine, les hommes sautaient à terre et la lutte dégénérait entre eux en un combat à pied.

Les Numides avaient une autre tactique. Ils s'élan-

çaient contre l'adversaire ; si celui-ci reculait, ils le poursuivaient ; si l'ennemi ne s'en laissait pas imposer, ils reprenaient du champ pour le charger de nouveau et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis en fuite ou que d'autres troupes fussent venues les y aider. Ils opéraient en résumé, par l'effet moral d'une menace répétée plusieurs fois de suite. A la bataille de Cannes, la cavalerie numide, placée à l'aile droite, tint de cette façon en échec la cavalerie qui lui était opposée, jusqu'à l'arrivée des cavaliers d'Asdrubal, qui firent pencher la balance en sa faveur.

Quoiqu'il en soit, pas plus avec ces cavaleries de l'antiquité, qu'avec celles du moyen-âge où hommes et chevaux étaient cependant bardés de fer, et celles de notre époque le choc n'a existé. C'est la menace morale du choc qui a toujours agi. Celui qui en a imposé le plus ou qui a eu assez de volonté pour supporter cette menace plus longtemps que son adversaire, a fini par l'emporter.

Cette action morale est intimement liée à une question qui est à l'ordre du jour et que je ne puis passer sous silence. Je veux parler de la cuirasse et de la lance. Les opinions, là-dessus, sont bien hésitantes.

Cette question a été traitée à un point de vue trop technique, qui semble secondaire. La balle du fusil à petit calibre, perce la cuirasse ; il ne faut donc plus de cuirasse. La lance étant plus longue que le sabre, celui qui en est armé atteint plus facilement son adversaire qu'il en est lui-même atteint ; il faut donc donner la lance à nos cavaliers. Mais il faut croire que ces raisons n'ont pas paru concluantes, puisqu'on a gardé la cuirasse et qu'on s'est arrêté dans la voie de la lance.

Cette protection de la cuirasse donne de la confiance au cavalier, confiance qui, dans la mêlée, continue à produire ses effets, car si le moral est en raison inverse des risques à courir, par contre, il s'élève avec le sentiment qu'a le soldat d'être moins vulnérable que l'ennemi. Le contraire aura lieu chez les hommes dont la poitrine ne sera pas protégée et qui seront menacés du choc d'une cavalerie avec cuirasses, d'autant plus que cette dernière, ayant ordinairement les chevaux et les hommes plus forts, en impose davantage par son aspect. C'est ce qui explique pourquoi les cavaleries légère et mixte n'affrontent presque jamais les cuirassiers. Telles sont les raisons des avantages de la cuirasse, raisons toutes morales ; il n'est cependant pas possible de généraliser l'emploi de cette armure parce que la surcharge qui en résulterait pour les chevaux, amènerait leur ruine prématurée.

Quant à la lance, elle n'agit pas par le choc, comme on le croit souvent. Le cavalier qui, à l'allure de la charge, la planterait dans la poitrine de son adversaire, serait enlevé de la selle ou aurait l'épaule et le bras démis. C'est ce qui rend l'emploi de cette arme si délicat, outre que son maniement exige un long dressage.

Cependant, une troupe qui en est armée, paraît plus menaçante que celle qui ne l'a pas. Mais, dans la mêlée elle en est embarrassée. Le lancier ne peut plus diriger ses mouvements ; il est presque à la merci des coups d'estoc et de taille, et cette infériorité qu'il ne tarde pas à sentir, fait baisser son moral. Le général Thoumas, dans ses études sur les généraux de cavalerie du premier Empire, cite quelques mêlées dans lesquelles les lanciers

ont eu le dessous, pour les raisons que je viens d'exposer.

La même chose était déjà arrivée, dans l'antiquité, aux troupes armées de longues sarisses. C'est une des causes pour lesquelles la phalange macédonienne a été défaite par la légion romaine, dont les combattants, armés d'épées courtes, ayant une plus grande liberté de mouvements, portaient des coups plus assurés.

Mais revenons aux combats de cavalerie.

Il est, dans ces sortes d'actions, une manœuvre que l'on cherche presque toujours à employer ; c'est de se jeter sur le flanc de l'ennemi. La cavalerie, prenant son ordre de combat en ligne déployée sur deux rangs, on ne s'explique pas bien tout d'abord pourquoi une troupe, qui est dans cette formation, est culbutée par une autre, formée également en ligne perpendiculairement sur son flanc. C'est encore un effet moral. Quand les cavaliers placés à l'aile menacée verront arriver la charge, ils seront inquiets. Leurs chevaux, qui auront la sensation de ce choc, se tracasseront et chercheront à éviter le péril. Un commencement de désordre se manifestera dans cette aile ; il se propagera de proche en proche et s'accentuera d'autant plus que l'ennemi se rapprochera davantage. A ce moment, chevaux et cavaliers de la troupe prise en flanc, ont perdu leur alignement ; ils forment un troupeau plus ou moins informe qui ne peut plus combattre et qui cherche son salut dans la fuite.

§ II. — *Cavalerie contre infanterie.* — Il serait intéressant d'examiner maintenant ce qui se passe dans les combats de cavalerie contre infanterie. Pourquoi des

carrés ont-ils résisté à la cavalerie ; pourquoi d'autres ont-ils été enfoncés par elle ?

La menace morale de la cavalerie a impressionné les hommes du carré.

Dans le premier cas, leur fermeté a surmonté ce sentiment. Mais il n'y a pas eu choc, sans quoi ils n'eussent pu y tenir. Les chevaux ont reculé devant une fusillade bien dirigée ou devant une ligne de baïonnettes immobiles ; mais ils n'ont pas été embrochés par elles. Ce n'est pas ce que se figurent certains instructeurs que j'ai vu sur le champ d'exercices : ils engageaient les hommes à appuyer vigoureusement l'arme à la hanche dans la position de « croisez la baïonnette » en prévision des chocs auxquels ils auraient à résister dans le combat !

A la bataille des Pyramides, qui est un exemple typique de charges de cavalerie et où les cinq grands carrés de l'armée française ont eu à subir les assauts répétés des mamelucks, les choses se sont passées de la façon suivante : les cavaliers ennemis se précipitaient en masse sur nos soldats ; la fusillade et la mitraille les accueillaient. Quand ils voyaient qu'ils ne parvenaient pas à jeter le désordre sur les faces du carré qu'ils menaçaient, désordre grâce auquel ils auraient pu faire irruption dans nos rangs, ils allaient attaquer d'autres faces. Quelques-uns, parmi les plus braves, moururent sur la pointe de nos baïonnettes, mais le plus grand nombre ne put qu'évoluer autour de nos soldats. Ils ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait, eux qui s'étaient vantés d'avoir si bon marché de cette infanterie qui s'était aventurée en plaine. « Ils s'obstinèrent, pendant une demi-heure, à caracoler à portée de mitraille,

» passant d'un intervalle à l'autre, au milieu de la
» poussière, des chevaux, de la fumée, de la mitraille,
» de la fusillade et des cris des mourants. » (Commentaires de Napoléon. — Conquête de l'Égypte).

Dans le deuxième cas, les carrés se sont laissé rompre si, à la suite de circonstances telles que grande fatigue physique, désordre causé par un assaut, l'affaissement moral s'est produit parmi les fantassins au point qu'ils n'ont pas eu la volonté de résister ou l'énergie suffisante pour faire le moindre effort. Ils n'ont pu dominer la peur ; il y a eu du flottement dans leurs rangs ; les coups de feu ont été mal dirigés, ou plutôt n'ont pas été dirigés du tout, et, en arrivant, la cavalerie a trouvé la brèche toute faite.

Mais, pas plus que dans les combats de cavalerie contre cavalerie, il n'y a eu choc et le carré n'a pas été enfoncé dans le sens propre du mot. Si, au contraire, la ligne des baïonnettes était restée immobile, les chevaux, quoique lancés à fond de train, se seraient arrêtés dans l'horreur et l'effroi du heurt. On ne voit de carrés enfoncés, au sens propre du mot, que lorsque les chevaux n'ont plus la force de se retenir, c'est-à-dire lorsqu'ils sont tués de près. Leur corps n'est plus alors qu'une masse inerte qui, en vertu de la vitesse acquise, perce les rangs à la manière d'un boulet. Alors il y a réellement choc matériel et il n'y a ni piques ni baïonnettes qui puissent y résister. Je n'en citerai qu'un seul fait. A la bataille de Sédiman, un carré de trois compagnies de voltigeurs eut l'imprudence d'accueillir les mamelucks de Mourad-Bey par un feu exécuté à bout portant. « Quarante des plus braves » Mamelucks tombèrent morts au bout des baïonnettes.

» Mais les chevaux étaient lancés ; le carré fut enfoncé ;
» les soldats sabrés. Ils eussent été tous perdus si le reste
» de l'armée de Desaix ne s'était approché pour les
» protéger. » (Commentaires de Napoléon. — Conquête
de l'Egypte).

Depuis la mise en service des armes à feu et les perfectionnements qu'on y a apportés, l'ascendant de la cavalerie et la menace morale qui en est la conséquence, sont allés en diminuant.

Pendant, on avait vu des infanteries qui, sans armes à feu, avaient su résister à la cavalerie parce qu'elles avaient pu surmonter l'effroi qu'elle leur causait. C'est ainsi que les cavaliers bardés de fer de Charles le Téméraire avaient dû reculer devant les piques immobiles des carrés suisses, que la même chose arriva à Gaston de Foix à la bataille de Ravenne, à la cavalerie de Charles XII, roi de Suède, contre l'infanterie du maréchal de Schullembourg, etc. Mais, en général, jusqu'au commencement de ce siècle, une infanterie exposée en plaine aux attaques de la cavalerie, courait un danger sérieux.

Avec l'arme à tir rapide et la possibilité de se défendre de loin, le fantassin se sentit plus confiant. Le cavalier, dans l'attente des effets meurtriers auxquels il était exposé, perdit de son aplomb et aujourd'hui il ne peut plus rien contre une infanterie sur ses gardes.

Mais il a et il aura toujours l'avantage, quand il pourra agir par surprise, ou attaquer une troupe démoralisée et par conséquent en désordre, comme cela se présente à la suite d'un assaut ou pendant une retraite. Dans ces diverses circonstances, les fantassins forment une cohue

confuse qui n'a plus le sentiment de se défendre. C'est ce qui explique le rôle de la cavalerie dans la poursuite. Elle change la déroute en débandade et ramasse quantité d'hommes qui se laissent emmener prisonniers.

§ III. — *Combats d'infanterie.* — L'apparition des armes à feu a également apporté des modifications dans le combat entre fantassins. Avant elles, il était possible d'amener les combattants, tremblants il est vrai, à en venir réellement aux mains. C'était même le cas général et, grâce à la discipline, on y arrivait presque toujours. C'était encore faisable tant qu'on se servit de l'arquebuse ou du mousquet ; mais avec le fusil, la portée et la rapidité du tir qui en résultèrent, les combattants s'inspirèrent les uns les autres un tel effroi, qu'à part quelques rares exceptions, on n'a presque jamais remarqué de luttes corps à corps entre deux lignes opposées. Je ne parle pas de quelques engagements ayant eu lieu au cours de certaines batailles, entre des détachements égarés dans des bois, se trouvant inopinément les uns en face des autres ; ni des scènes de carnage qui surviennent à la suite de la prise de redoutes, de villages où le vaincu a été entouré, parce qu'il ne s'est pas retiré assez vite ou qu'il y a été oublié. Dans ces sortes d'actions, le corps-à-corps a existé, mais forcé et non consenti. Je parle de troupes marchant à l'assaut d'une position ou à la rencontre les uns des autres.

A mesure que deux lignes se rapprochent, affrontant ainsi, dans un terrible effort de volonté, la menace des coups de feu, il en est une dont le moral faiblit bientôt au point de ne plus pouvoir contrebalancer la peur du fusil,

le plus terrible engin de guerre qu'on ait inventé, dit Napoléon. Quelques-uns penseront peut-être que c'est à cause de la baïonnette qu'il y a au bout. Je l'ai entendu dire. La baïonnette donne surtout du cœur à celui qui s'en sert, mais moins que la balle qui frappe de loin et rapidement, elle n'inspire d'effroi à celui qui en est menacé. Pour en revenir à nos deux lignes, l'une d'elles, la plus tremblante, n'a pu supporter plus longtemps les pertes qu'elle subissait ou bien n'a pas cru pouvoir en infliger d'équivalentes à l'autre ; elle a senti devant elle une résolution supérieure à la sienne et elle a cédé ; tous les raisonnements n'y feront rien.

Car c'est toujours la même chose, et je ne saurais trop le répéter : qu'une troupe lâche pied en rase campagne, qu'une autre se rende après un siège, que l'équipage d'un bateau amène son pavillon, ce n'est pas la pénurie des vivres, des munitions, des armes, des moyens matériels, en un mot, qui amènent ces troupes et cet équipage en cet état ; c'est l'énergie qui manque pour mettre ces engins en œuvre et continuer la lutte. Les survivants en ont assez. La provision de force morale est dépensée ; ils se sentent les plus faibles ; ils en sont convaincus et cette croyance achève leur perte. A Narva, lorsque le camp des Russes fut emporté, il y restait encore assez de monde « pour exterminer jusqu'au dernier des Suédois. *Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles.* » (Voltaire. — Histoire de Charles XII).

On admet fort bien que les forces physiques aient des limites ; il serait étrange qu'on ne l'admit pas pour les forces morales. Celles-ci sont encore plus que celles-là

sujettes à de nombreuses fluctuations. Elles sont capricieuses ; elles peuvent même passer sans transition d'un extrême à l'autre et réciproquement, sous l'influence d'événements malheureux ou de retours de fortune. Les moyens matériels n'ont de valeur que par elles. Grâce à elles on a pu obtenir de nouveaux efforts d'hommes qui paraissaient rendus de fatigue ; on n'a pu en obtenir aucuns d'hommes encore physiquement dispos, mais dont l'énergie et le courage étaient épuisés. Chez le vaincu, les ressorts sont brisés ; il est toujours fatigué et il se laisse prendre si l'ennemi le talonne. C'est pourquoi les retraites entraînent avec elles de si funestes conséquences et qu'on admire le caractère et l'habileté des généraux qui ont su les effectuer en bon ordre. Une fière retraite, dit-on. Quant au vainqueur, il est dans l'enthousiasme ; son moral est exalté ; il marche quand même et trouve toujours des jambes pour la poursuite.

Faire une trouée, rompre une ligne, culbuter, enfoncer ou renverser des bataillons, sont des expressions impropres et imagées qui donnent, si l'on veut, de la force au style, mais qui ne rendent pas la réalité des choses.

C'est une menace morale, exercée il est vrai avec le concours des moyens matériels, qui agit sur les combattants. Sur la partie de la ligne de bataille où cette menace n'est plus supportable, le vide se fait par la débandade des troupes qui l'occupent. Mais l'adversaire en prenant la place de ces troupes n'a pas, à proprement parler, fait la trouée, ni rompu la ligne, ni renversé, culbuté ou enfoncé les bataillons qui lui étaient opposés.

§ IV. — *Raisons morales des formations tactiques.* —
On pourrait, en prenant pour base, l'étude du cœur de

l'homme, en se fondant d'une part sur les moyens propres à développer la peur qui est toujours chez lui à l'état latent, et d'autre part sur les sentiments et les mesures propres à l'enrayer, démontrer tous les principes de la tactique.

La surprise, le désordre, l'indiscipline, développent la peur dans une troupe ; des sentiments d'honneur, une bonne organisation et toutes les dispositions propres à maintenir l'ordre, la discipline, à favoriser l'action des cadres et la surveillance des camarades, permettent de combattre la peur.

En parlant, dans un paragraphe précédent, de la nécessité d'avoir des réserves pour parer aux éventualités de la lutte et réparer les effets du désordre qui s'est développé dans une troupe engagée, j'ai signalé l'une de ces dispositions. Examinons-en d'autres.

Pourquoi, sur le champ de bataille, faut-il apporter le plus grand soin à éviter le mélange des fractions constatées et pourquoi, par suite, les formations par unités accolées sont-elles préférables ? Parce que c'est dans ces formations que l'action des cadres s'exerce le mieux et que cette disposition est excellente pour retarder la déperdition de force morale et pour prévenir les défaillances. Les hommes sont surveillés ; ils sentent l'œil du chef et ne se débandent pas. Les Romains s'en rendaient parfaitement compte, si l'on en juge par les dispositions tactiques qu'ils adoptèrent pour leurs légions. Quelques écrivains ont pensé que ces dispositions avaient été la conséquence de la nature du sol de l'Italie méridionale, terrain montueux qui aurait mis les Romains dans l'obligation de former leurs légions sur trois lignes, chaque

ligne étant elle-même subdivisée en cohortes et manipules. Mais ce peuple avait une plus haute idée de la guerre et c'est dans la connaissance du cœur de l'homme qu'il faut chercher les raisons de la formation et de l'organisation de leurs légions.

Dans le même ordre d'idées, il y aurait lieu de rejeter, si les effets du feu n'en faisaient pas une nécessité urgente, les colonnes d'attaque massées, ces formations ne permettant pas à l'action des cadres de s'exercer. Dans ces énormes machines, le moindre à-coup dégénère en désordre. Les hommes ne se sentant plus surveillés, échappent à toute direction et la plupart lâchent leurs camarades et se laissent tomber sur le sol. Les énormes colonnes de Wagram et de Waterloo en sont des exemples fameux. Le maréchal Bugeaud les qualifie de procédés barbares. Celle de Waterloo a échoué et celle de Wagram aurait eu le même sort si elle n'avait pas été soutenue à temps. Dans ces deux cas, fait digne de remarque, sur les 22,000 combattants qui composaient les colonnes, 1,500 seulement arrivèrent sur la position ennemie ; 7,000 furent mis hors de combat, que devinrent les 13,000 autres ? Ils s'étaient couchés en route.

Le colonel Ardant du Picq s'exprime ainsi qu'il suit sur le même sujet : « La chose arrive chez toute troupe » marchant en avant sous le feu dans quelque ordre » qu'elle soit ; *et le nombre des hommes qui tombent ainsi » volontairement, se laissant aller au moindre bronche-* » *ment*, est d'autant plus grand que la discipline est » moins ferme et que la surveillance des chefs et des » camarades est plus difficile. Dans un bataillon en » colonne serrée en masse, *cette sorte de désertion du*

» *moment* est énorme. La moitié du monde tombe en route. Le premier peloton est mêlé au quatrième. La colonne n'est plus qu'un troupeau, personne n'a plus aucune action, tout le monde étant mêlé. Si l'on arrive néanmoins, en vertu de l'impulsion première, le désordre est si grand que, la position enlevée, réattaquée par quatre hommes et un caporal, est perdue. »

Quelques-uns pensent cependant que les formations massées sont les meilleures à employer pour l'attaque des positions. Les Allemands les ont préconisées dans quelques-unes de leurs grandes manœuvres et, avec cette tendance fâcheuse qui nous fait admirer et imiter tout ce qui vient d'eux, nous avons failli les adopter.

Ce serait méconnaître singulièrement les leçons de l'histoire. Non seulement ces formations ne valent rien dans les batailles modernes, ce qui s'explique par les effets des armes à feu, mais même dans l'antiquité, elles étaient défectueuses.

Pourtant, dans les luttes corps à corps qui étaient alors la règle, il semblerait que l'avantage dût rester à celui qui, toutes choses égales d'ailleurs, aurait eu les rangs les plus épais. Ce serait vrai, s'il s'agissait seulement d'un effet matériel à produire ; mais là, comme du reste dans toute action de guerre, ce sont surtout les facteurs moraux qui entrent en jeu et ils entrent forcément en jeu parce que, je le répète, le combattant est, de sa nature, impressionnable et accessible à la peur.

Approfondissons un peu plus cette question et étudions par exemple, dans les combats de l'antiquité, le cas d'une troupe marchant à l'attaque d'une position.

Les hommes de tête qui, les premiers, vont affronter

directement le danger, sont fortement émus. Leurs camarades des 2^e, 3^e, 4^e, 5^e etc. rangs ne sont pas non plus rassurés et sont anxieux de ce qui va se passer au 1^{er} rang. Au lieu de pousser ceux qui les précèdent, au lieu de presser sur eux de tout le poids de leur corps et de leur impulsion, ils vont être plutôt tentés de revenir en arrière.

Si, dans ces conditions, la troupe a assez de moral pour aborder l'ennemi et que celui-ci soutienne l'attaque, les hommes du premier rang vont engager le fer et se porter les coups les plus violents. Eux seuls vont combattre dans l'acception du mot. Quant à ceux qui sont derrière, leur émotion augmentera d'autant plus qu'ils n'auront pas pour s'en distraire la surexcitation de la lutte. C'est au contraire un spectacle effrayant qu'ils ont devant les yeux et ils ne voient rien derrière eux pour les soutenir. Quand les nerfs ne peuvent plus être maîtrisés, si leur tour ne les appelle pas à combattre au 1^{er} rang pour donner un aliment à cette surexcitation nerveuse, ils fuiront ; et ceci est si vrai, qu'on a vu souvent les déroutes commencer par les hommes de queue.

« Tout homme qui ne voit rien derrière lui pour le » soutenir, dit le maréchal de Saxe, est à demi-battu, et » c'est ce qui fait que la deuxième ligne lâche pied sou- » vent pendant que la première combat : j'ai vu cela » plus d'une fois et je pense que bien d'autres que moi » l'ont vu aussi ; mais personne n'en a peut-être cherché » la raison : *elle est dans le cœur humain.* »

En effet, la psychologie du champ de bataille est encore à faire.

C'est donc un phénomène d'ordre purement moral qui

est en jeu dans cette affaire. Il n'y a sur les combattants, pour les lancer en avant, d'autre poussée que celle provenant d'un sentiment de confiance qu'ils tirent de la présence des camarades placés derrière eux pour les soutenir. C'est une pression toute morale : quant à la pression matérielle, elle ne saurait exister et c'est pourquoi la victoire n'est pas du côté des rangs les plus épais. Il suffit pour parer dans le cas considéré, aux nécessités de la lutte, d'avoir en profondeur assez d'hommes pour remplacer au fur et à mesure au premier rang, les hommes blessés, tués ou fatigués. Quelle est cette profondeur ?

Les deux premiers peuples guerriers de l'antiquité, les Grecs et les Romains, rangeaient respectivement les hommes de leur première ligne sur 16 et 10 rangs. Cette profondeur était un minimum au-dessous duquel ils descendraient rarement, et encore ne le faisaient-ils que lorsque leurs troupes étaient particulièrement solides. C'est ainsi qu'à Pharsale, César ne craignit pas de disposer sur 8 rangs, les vétérans de sa première ligne, afin de déployer son armée sur un front assez étendu pour ne pas être enveloppé par Pompée.

Les peuples dont l'art militaire était moins développé, adoptaient des formations plus profondes. Ainsi à Thymbrée (l'an 540 avant J. C.), les auxiliaires égyptiens de Crésus sont rangés sur 100 de profondeur, tandis que les Perses sont sur 12 de hauteur seulement. « Croyez-vous, Seigneur, dit un des chefs de l'armée de Cyrus, qu'avec si peu de hauteur nous puissions résister aux bataillons épais des ennemis? — Et vous, répartit Cyrus, croyez-vous que des bataillons dont l'épaisseur fait

» que la plupart des soldats ne sauraient atteindre l'en-
» nemi avec les armes, puissent être d'un grand secours
» à leur parti et faire bien du mal au parti opposé? Je
» désirerais de tout mon cœur que l'infanterie pesante
» des Egyptiens, au lieu d'être sur 100, fut sur 10.000
» de hauteur: nous aurions affaire à beaucoup moins
» d'hommes. » (Xénophon. — *La Cyropédie*).

Dans ces grosses machines dont la force morale n'était pas à front égal, plus forte que celle de la ligne plus mince, la moindre fluctuation dégénérât en un désordre épouvantable. Le soldat était gêné pour se servir de ses armes et il avait en outre toute facilité pour se soustraire à l'action de ses chefs et se dérober au combat. Sentiment instinctif, dérivé de la peur.

Dans le même ordre d'idées, les formations à intervalles, plus maniables, moins susceptibles de désordre qui, lorsqu'il éclatait sur un point, pouvait être arrêté, étaient supérieures aux formations à ligne déployée. C'est une des causes du triomphe de la légion romaine sur la phalange macédonienne.

Les mêmes faits se reproduisent au début de l'époque moderne. Les gros bataillons suisses, armés de longues piques, font reculer les chevaliers bardés de fer. Immobiles, la pique au nez des chevaux qui s'arrêtent d'eux-mêmes, moins susceptibles de désordre que leurs adversaires, ils finissent par l'emporter. Jusqu'à ce moment les pertes sont peu nombreuses des deux côtés. Mais, dès qu'un des partis a cédé, la tuerie commence.

Ces Suisses, qui faisaient trembler l'Europe, sont à leur tour battus par des troupes moins lourdes. Les mêmes causes se retrouvent plus tard dans la Guerre de

Trente Ans, où les gros bataillons des généraux impériaux Tilly, Wallenstein, Piccolomini, sont défaits par les bataillons plus mobiles de Gustave-Adolphe, de Bernard de Saxe-Weimar. Les progrès tactiques s'accroissent de plus en plus jusqu'à nos jours et, en résumé, la victoire reste aux formations les plus légères, parce que ce sont celles qui ont le plus de rendement moral.

Il est facile de le démontrer en quelques lignes. On conviendra que des soldats sur lesquels la peur n'aurait pas de prise, seraient invincibles. Par suite, que doit-on rechercher pour mettre de son côté les plus grandes chances de victoire ? Des formations tactiques qui, le plus possible, atténuent les effets de la peur parmi ses propres troupes et fassent naître ce sentiment parmi celles de l'ennemi. Pour cela faire, les formations doivent répondre aux cinq conditions suivantes qui, à mon avis, renferment les principes tactiques de tous les temps et de toutes les époques :

- 1^o Emmagasinier le plus de force morale ;
- 2^o Eviter la déperdition de la force morale emmagasinée ;
- 3^o Influencer l'ennemi en lui faisant perdre sa force morale ;
- 4^o Être le moins qu'il se peut sensible aux effets produits par l'ennemi ;
- 5^o Être mobiles, afin de pouvoir transporter, là où il est nécessaire, la force morale dont on dispose.

Je sortirais du cadre de ce travail si j'examinais tout au long ces cinq conditions ; je me bornerai à dire, en quelques mots, comment on pourra les remplir :

- 1^o On satisfera à la première en développant dans les troupes des sentiments capables de refréner la peur :

sentiments de solidarité, de camaraderie, de point d'honneur, de confiance, de discipline surtout ; et en y introduisant une organisation qui permette l'action des cadres et l'exécution des ordres d'un seul chef ;

2° On évitera la déperdition de la force morale emmagasinée, en prenant des mesures pour empêcher le désordre et la peur de se manifester et pour enrayer cette peur et ce désordre lorsqu'ils auront éclaté sur une partie de l'ordre de bataille. On y arrivera en rangeant des troupes sur plusieurs lignes et en ayant des réserves, ce qui permettra d'entretenir le combat, de rallier les fractions rompues, de parer, en un mot, aux éventualités qui surviendraient dans le courant de l'action :

En ménageant des intervalles dans les lignes, ce qui facilitera la manœuvre des différentes armes et empêchera le désordre de se propager d'une unité à l'autre, disposition qui permettra, en outre, de laisser assez d'indépendance aux différents échelons de la hiérarchie pour diriger leurs unités respectives en les faisant concourir au but général ; de cette manière tous les cadres pourront faire acte d'initiative en se servant de leur intelligence et de leur expérience, et ce sera bénéfice pour tout le monde,

En accolant les unités en profondeur, au lieu de les répartir le long des lignes, ce qui permettra d'éviter le mélange des fractions constituées, le désordre et tous les inconvénients qui s'en suivent,

En ne mettant en profondeur, dans les lignes, que le nombre d'hommes nécessaires pour entretenir le combat, et nous avons vu à ce sujet que, même dans les combats de l'antiquité, ce nombre était relativement restreint : 10 à 16 hommes suffisaient,

En rejetant, par suite, les colonnes profondes et les formations rigides dans lesquelles la surveillance des cadres est difficile et le moindre à-coup dégénère en désordre,

En maintenant l'ennemi à distance, soit par les troupes légères et les machines de guerre lançant des traits comme dans l'antiquité, soit par les tirailleurs et les canons de l'époque moderne ;

3° On influencera l'ennemi par une telle attitude (ordre, tenue, etc.) et en adoptant des formations permettant de donner aux moyens matériels tout leur rendement : troupes légères de l'antiquité, lançant des javelots, des pierres, des flèches ; tirailleurs et lignes minces de l'époque moderne, permettant l'action du feu ; emploi d'une artillerie nombreuse, agissant de concert avec l'infanterie ;

4° On sera, le moins qu'il se pourra, sensible aux effets de l'ennemi, en ayant des troupes rangées sur plusieurs lignes d'autant plus minces, avec des distances et des intervalles d'autant plus grands, que les armes de jet seront plus meurtrières et auront plus de portée ;

5° On sera mobile en prenant des dispositions pour permettre la marche dans tous les terrains, en adoptant, par suite, des formations dans lesquelles les unités constituées auront du jeu comme autant d'articulations. Les plus petites de ces articulations seront l'escouade, la demi-section, la section, la compagnie ; les plus fortes, la brigade, la division. Elles seront toutes séparées par des distances et des intervalles d'autant plus grands qu'elles seront plus importantes. On pourra, de cette manière, faire manœuvrer rapidement les troupes et les

faire agir sur tous les points où il sera nécessaire, soit pour renforcer la ligne de bataille, soit pour prendre l'ennemi en flanc, soit pour s'opposer à une de ses manœuvres, soit pour donner l'assaut à la position, etc.

En résumé les cinq conditions que je viens d'examiner sommairement se complètent mutuellement. Toute mesure prise pour l'une d'elles est bonne pour les autres. Les principes tactiques qui en découlent sont immuables parce qu'ils ont pour but le développement des forces morales et l'atténuation des effets de la peur et qu'ils ont, par suite, leur raison d'être dans le cœur humain qui est lui-même immuable. Ce qui a varié dans ces principes, c'est l'application qui en a été faite aux différentes époques, suivant l'armement et le caractère national de chaque peuple. Et à mesure qu'on a progressé dans cette voie, on a été de plus en plus conduit à employer des formations tactiques, légères, souples, mobiles, les meilleures en définitive qu'on puisse adopter, parce que ce sont celles qui répondent le mieux et simultanément aux cinq conditions que nous venons d'examiner, permettent de réagir, autant que possible, contre les défaillances de l'homme en présence du danger.

§ V. — *Les grands généraux ont gagné leurs batailles en produisant des effets de surprise.* — Les grands capitaines de tous les temps et de toutes les époques connaissent à fond le cœur du combattant, ainsi que les moyens d'agir sur les foules, soit pour les entraîner, soit pour les faire fuir. Que remarque-t-on dans les batailles qu'ils ont livrées ? Presque toujours c'est un puissant effet de surprise qu'ils produisent ou cherchent à pro-

duire sur la ligne ennemie, effet d'autant plus fort qu'il est plus inopiné. Qu'une armée soit prise en flanc, ou entourée, ou coupée en deux, ou en présence d'une manœuvre imprévue, elle est surprise. Dès lors la tension morale de ses combattants tombe et la défaite s'ensuit.

Il n'en faut pas davantage pour expliquer la supériorité de l'offensive sur la défensive. La défensive subit l'initiative de l'offensive qui dispose de l'effet de surprise et le produit sur le point qu'elle choisit. C'est la principale raison de sa supériorité.

Mais invente-t-on un engin nouveau ? Vite, et sans tenir compte de cette vérité vieille comme le monde et consacrée dans toutes les guerres, les techniciens recommencent à discuter pour savoir lequel de ces deux modes d'action est préférable et ils concluent généralement en faveur de la défensive.

Ainsi, quelle hérésie n'a-t-on pas commise à ce sujet en 1870 ! Le fusil Chassepot venait d'être donné à nos soldats ; il avait une portée supérieure à celle du fusil allemand. De là à proclamer qu'une position défendue par le Chassepot était inviolable, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi et dès lors, ces mêmes troupes qui, dans les campagnes précédentes, avaient fait preuve d'un esprit offensif remarquable, n'eurent plus d'autre tactique que celle d'occuper des emplacements pour s'y défendre par le feu, sans bouger. Rien de plus démoralisant et de plus contraire au caractère français.

L'ennemi fut d'abord chaudement accueilli ; il subit des pertes sensibles quand il s'avisa de se montrer maladroitement en formations massées sur des terrains découverts ou qu'il marcha sur une position sans en avoir

préparé l'attaque. Mais on ne lui en laissa pas moins toute liberté d'action. Il manœuvra, tourna autour de nos corps d'armée, choisit son temps à loisir sans craindre d'être dérangé. Finalement, il nous entoura et nous infligea les défaites que l'on sait.

Cette liberté d'action était une menace constante suspendue sur nos têtes. Elle faisait naître le découragement parmi nos troupes, elle augmentait la force morale de l'ennemi, outre qu'elle lui permettait de disposer de cette force là où il était nécessaire de surprendre « de faire naître l'événement » comme dit Napoléon. N'était-ce pas là pour l'Allemand des chances presque certaines de victoire, sans compter la supériorité du nombre et de l'organisation ?

Dans les luttes de l'antiquité, l'effet de surprise est produit par une attaque de flanc, ainsi agit César à Pharsale ; ou par une attaque centrale, ainsi agit Alexandre à Arbèles ; ou par une attaque enveloppante comme dans les batailles livrées par Marius et Annibal. Pour ce dernier, en particulier, les effets de surprise qu'il produit sont si bien calculés, qu'il bat complètement les Romains, dont la tactique et l'armement étaient cependant bien supérieurs à la tactique et à l'armement des contingents des nations diverses qui composaient son armée.

Au moyen-âge, la tactique est retombée dans l'enfance. Dans la Guerre de Cent Ans, les Anglais, qui ont su éviter le désordre et l'indiscipline, nous infligent des désastres fameux.

Plus tard, Gustave-Adolphe, Turenne, Condé, Luxembourg, battent leurs adversaires, ou par des attaques de

flanc, ou en faisant donner inopinément une réserve de troupes fraîches. D'où surprise ; effet moral.

Frédéric opère par surprise. Son armée est la plus manœuvrière de l'Europe et il la fait agir sur le point voulu avant que l'ennemi ait eu le temps de s'y opposer. Tandis qu'on le croit occupé sur le front, il attaque inopinément une aile et, finalement, triomphe.

Napoléon, par ses manœuvres, produit des effets de surprise d'une puissance inconnue jusqu'à lui. L'ennemi a lutté honorablement toute la journée ; il peut se croire vainqueur. Soudain, l'Empereur lance sur le point choisi tout ce qu'il a conservé en réserve. Il fait ce qu'il appelle naître l'événement. L'ennemi n'a plus rien à lui opposer. Il ne s'attendait pas à ce coup ; il lâche pied précipitamment.

Dans la guerre de la Sécession, les attaques rapides sur le flanc des armées sont fréquentes.

Dans la guerre de 1870-71, nous cédon sous le nombre qui menace de nous envelopper. Le 18 août, notamment, à Saint-Privat, une attaque en masse sur notre aile droite, à laquelle notre réserve n'a pas le temps de parer, nous oblige à lâcher prise.

§ VI. — *Force de l'opinion à la guerre.* — La force morale, la force de l'opinion qui fait naître la confiance chez le vainqueur et le découragement parmi le vaincu, sont presque tout à la guerre.

A la suite d'un combat livré entre deux adversaires disposant des mêmes moyens : moral, nombre, engins, organisation, instruction et où les pertes en hommes et en matériel se sont balancées, on serait porté à croire

que les chances de fortune de ces deux adversaires sont restées dans les mêmes proportions. Pas du tout. Le vaincu sera plus facilement battu à la deuxième affaire qu'à la première ; à la troisième qu'à la deuxième ; à la quatrième qu'à la troisième, parce que ces défaites successives abattent son énergie, tandis qu'elles exaltent celle de l'adversaire. C'est ce qui explique pourquoi une armée, qui commence un mouvement de retraite, a tant de difficultés à reprendre le dessus. On ne remonte pas certains courants. Après Iéna et Auerstadt, la démoralisation fut si grande parmi les Prussiens, que leurs armées furent incapables de se rallier. Leurs débris furent faits prisonniers, et, chose extraordinaire, on vit une place forte, Stettin, se rendre, sur simple sommation, aux régiments de cavalerie de Lasalle.

L'intelligence de tout ce qui dérive des conditions morales : caractère, talent, initiative de l'adversaire, opinion, esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être, est ce que Napoléon appelle la partie divine de la guerre. Il constatait que peu de généraux la possédaient ou du moins savaient l'appliquer. Il faut, en effet, être particulièrement doué pour savoir tenir compte de ces facteurs moraux. Ils ne peuvent se calculer à la façon des moyens matériels ; ils ne peuvent ni s'additionner, ni se retrancher, ni se mettre en équation et c'est pourquoi, il arrive que parmi les militaires, ce sont souvent les plus savants qui les négligent le plus.

Qui ne les comprend pas ne comprend pas non plus les raisons de certaines manœuvres qui, à première vue, semblent condamnables, tandis qu'elles sont dignes d'admiration. Je n'en citerai que deux exemples.

Le premier est tiré de la campagne de 1653. Une armée espagnole, forte de 30,000 hommes, commandée par l'archiduc Léopold et Condé, avait envahi la Picardie. Turenne, avec 16,000 hommes seulement lui était opposé. Ce général venait de passer sur la rive droite de la Somme ; mais ses reconnaissances ayant été enlevées, il se trouva sans nouvelles des ennemis qui, accourant à marches forcées, allaient se présenter inopinément devant lui dans l'après-midi du 13 août et le surprendre.

Turenne occupait une position dominée de tous côtés et la Somme était derrière lui ; il était menacé d'y être jeté ; sa position était critique. Que fit-il ? Avant que les ennemis fussent sur lui, il marcha résolument à eux dans l'espoir de trouver une position meilleure et pour leur en imposer. Les Espagnols, devant ce coup d'audace, n'osèrent d'abord l'attaquer et, quand ils reconnurent l'infériorité numérique de Turenne, il était trop tard ; le général français s'était couvert de retranchements. Napoléon, en parlant de cette campagne, émet les appréciations suivantes :

« La première pensée qu'aurait eue un général ordinaire eût été de se couvrir par la Somme en la repassant à Péronne, dont il n'était éloigné que d'une demi-heure ; mais que fût-il arrivé ? L'ennemi eût aussi passé la Somme ; il eût fallu rester en position et risquer une affaire pour l'arrêter. Cependant, un mouvement de retraite eût influé sur le moral des troupes et sur celui des ennemis en sens inverse. Passer la Somme, c'était ajourner, mais accroître les difficultés ; on eût paré au mal du moment en empirant l'état des affaires. Turenne paya d'audace, marcha à la rencontre des ennemis ; il

» était sûr que par ce moyen il les déconcerterait, qu'il
» accroîtrait leur irrésolution et gagnerait la journée.
» Pendant la nuit, il serait temps, après avoir vu l'ennemi
» et observé sa contenance, de prendre un parti et alors
» on aurait maintenu *la réputation des armes, partie si*
» *essentielle de la force d'une armée.* » (Napoléon, *Commentaires.*)

Le deuxième exemple est tiré de la campagne de 1805.

L'armée autrichienne du général Mack était immobilisée autour d'Ulm par l'armée française, qui occupait les deux rives du Danube. Pendant une absence que l'Empereur fit à Augsbourg, Murat ayant fait passer la plus grande partie de nos forces sur la rive droite, il ne resta plus de l'autre côté que la division Dupont forte seulement de 6.000 hommes. Elle marchait sur Ulm lorsqu'elle rencontra, le 11 octobre, 20.000 Autrichiens qui faisaient une reconnaissance pour essayer de forcer nos lignes.

Dupont eût alors une inspiration qui ferait honneur aux plus grands généraux. Voyant que s'il refusait le combat, il serait poursuivi et découvrirait notre ligne de communications ; il attaqua malgré son infériorité numérique, pensant faire croire qu'il était l'avant-garde d'un corps considérable. Il y réussit.

Après avoir fait occuper, comme points d'appui, les villages de Junpingen et d'Hasslach, il chargea la première ligne autrichienne et la rompit ; mais, ramené par la deuxième ligne, il recula et se maintint en combattant sur sa position jusqu'à la nuit ; le village de Junpingen fut pris et repris cinq fois.

Par cette conduite audacieuse, il en imposa à l'ennemi, et celui-ci ne soupçonna pas que ce jour-là, il aurait pu

s'échapper par la rive droite et éviter la catastrophe dont il fut victime quelques jours après.

Je pourrais citer d'autres faits de ce genre ; je pourrais en outre citer d'autres batailles dans lesquelles on remarquerait toujours que c'est la perte de la force morale qui amène la déroute plutôt que les pertes matérielles. Deux cent mille hommes ont lutté toute la journée. A la fin du combat, 20,000 sont couchés sur le terrain. Les 180,000 qui restent abandonnent le champ de bataille. Pourquoi ? Parce qu'ils sont à bout de fermeté. On ne dira pas que c'est à cause de la fatigue physique, puisqu'ils trouvent des jambes pour fuir. Ils cèdent devant l'ascendant moral du vainqueur et se déclarent les plus faibles. C'est le cas de répéter, avec un général russe, qu'une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue. Tolstoï, dans *la Guerre et la Paix*, Zola, dans *la Débâcle*, ont présenté, sur ces questions, des aperçus absolument remarquables.

§ VII. — *Exemples de paniques.* — A ceux qui n'admettent pas cette manière de voir, je poserai le dilemme suivant :

Ou l'homme n'est pas peureux de sa nature, ou il tremble devant le danger.

Dans la première hypothèse, en présence d'une surprise, il se montrera inébranlable et se fera tuer plutôt que de céder.

Dans la deuxième hypothèse, il fléchira et, si l'effroi est grand, il se débandra en jetant armes et bagages.

Nous venons de voir que les faits ne s'expliquent qu'en adoptant cette deuxième hypothèse. L'histoire des pa-

niques en est une nouvelle preuve. Sans remonter à celles de l'antiquité, je me contenterai de rappeler les surprises de Beaumont, de Rézonville, de Saint-Privat et de citer en particulier celle qui a eu lieu à la bataille de Chancellorsville (guerre de la Sécession, 2 mai 1863).

Vers 5 heures du soir le XI^e corps qui formait la droite de l'armée du Nord, fut tout à coup assailli. C'était le général sudiste Jackson qui avec 3 divisions, débouchait subitement des bois et dont les colonnes en poussant des cris furibonds, envahirent bientôt la droite et les derrières de la position des nordistes.

« La division fédérale Devens, qui formait l'extrême » droite, surprise de cette attaque soudaine et en si » grandes masses, plia aux premiers coups de fusil, son » chef étant blessé. Sa brigade allemande Gilsa et sa » brigade new-yorkaise, Mac-Clellan se donnèrent à » peine le temps de brûler une cartouche par homme et » prirent la fuite à toutes jambes. Dans leur course, » effarées, elles entraînent l'artillerie, les ambulances » et les trains du voisinage ; la panique jeta le désordre » dans toutes les secondes lignes, ainsi que dans les » réserves. Malgré les efforts du chef du XI^e corps et de » quelques courageux officiers, la confusion se répandit » partout et il n'y eût bientôt plus aucune direction supérieure.

» Le général en chef, étonné de l'orage qui éclatait » derrière lui, accourut sur le lieu du danger. Là il fit » tout ce qu'il put pour arrêter le courant de la déroute. » Pendant près d'une heure ce fut en vain ; soldats et » voitures se précipitaient pêle-mêle vers la rivière, » jetant à terre sacs et fusils et restant sourds à la voix

» de leurs officiers. » (Ferdinand Lecomte, *Guerre de Sécession*).

Qu'on ne croie pas à une exception. Dans toute affaire il y a des troupes qui se débandent en proie à la panique. Chez le vainqueur la même chose arrive et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler les paniques des Saxons du corps de Bernadotte à Wagram, de la brigade Corbineau à Polosth, de Wellington à Waterloo, de la première armée allemande vers la fin de la bataille de Saint-Privat, etc., etc.

Dans presque toutes les batailles, aussi bien du côté du vainqueur que du côté du vaincu, il y a eu des défaillances. Des troupes se sont enfuies et n'ont pu être ralliées que difficilement; d'autres, également débandées, n'ont pas reparu de la journée. Des localités, des points d'appui, des emplacements importants, ont été perdus et reconquis, les défenseurs lâchant pied plutôt que de se faire tuer. Qu'on jette un coup d'œil sur ces luttes et on y verra, même dans celles où le succès n'a pas été douteux — comme à Austerlitz, par exemple, pour les Français — ces fluctuations morales qui dénotent l'existence de la peur et qui sont ressenties par une plus ou moins grande partie des troupes ayant pris part à l'action.

Des faits de cette nature, des faits, comme ceux qui ont été exposés dans ce chapitre, donnent la mesure de la force de résistance de l'homme et des foules. Cette force est bien fragile puisque la moindre surprise l'entame et livre finalement le combattant aux effets de la peur.

C'est cependant avec cet homme ému et impressionnable qu'on va manœuvrer. Dans l'exécution des feux, comment se comportera-t-il? Sa main tremble. Pourra-t-il, comme on le lui a appris à l'instruction en temps de paix,

observer tout ce que le règlement recommande : placer l'arme à l'épaule, prendre la ligne de mire et la diriger sur l'objectif, agir progressivement sur la détente, tout en restant attentif au commandement de ses chefs ?

Ce n'est pas sûr.

Dans le chapitre suivant je vais, en examinant ce qui s'est passé sur les champs de bataille depuis l'époque où les armes à feu ont été mises en service jusqu'à nos jours, étudier quels genres de feux on peut pratiquer et quels effets il faut attendre de ces feux, exécutés dans les conditions morales que nous savons.



CHAPITRE III

IMPOSSIBILITÉ, POUR UNE TROUPE ENGAGÉE EN PREMIÈRE LIGNE, D'EXÉCUTER, DANS LA GÉNÉRALITÉ, DES CAS, DES FEUX A COMMANDEMENT (*).

§ I. — *De l'invention des armes à feu à la Révolution.*

— Quelque temps après l'invention des armes à feu, lorsqu'on arma d'arquebuses un certain nombre de fantassins, le feu était si peu efficace, que Montaigne disait : « Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage. »

A cette époque, le soldat portait les charges de poudre dans de petites boîtes de fer-blanc suspendues à une bandoulière. Il avait, pour amorcer, une poudre plus fine, renfermée dans une poire à poudre. Quant aux balles, elles étaient placées dans un sac particulier. Au moment de la lutte, il remplissait sa bouche de balles, et c'est ainsi qu'il devait combattre avec une arquebuse à mèche.

(*) L'idée fondamentale de ce chapitre et du suivant m'a été inspirée par le colonel Ardant du Picq, dans son livre : *Etudes sur le combat*.

Aussi les feux étaient-ils peu meurtriers et leur emploi ne faisait l'objet d'aucune réglementation.

Gustave-Adolphe fut le premier qui chercha à introduire de l'ordre et de l'ensemble dans l'exécution des feux. Son infanterie était armée du mousquet. Comprenant qu'une plus grande rapidité de chargement augmentait la confiance du soldat, il inventa la cartouche.

Des esprits avides d'innovations suivirent le roi dans la voie de la réglementation. Ils exagérèrent, et l'on vit alors apparaître toutes les combinaisons possibles pour exécuter les feux : feu de rang, feu de deux rangs, feu de subdivision, de section, de peloton, de division, feu de file, feu en avançant, feu en arrière, feu de chaussée, feu de parapet, feu de billebande, etc.

La formation habituelle de l'infanterie était alors sur six rangs, parce que, de cette façon, le dernier rang avait le temps de recharger ses armes pendant que les cinq autres tiraient successivement. Cette opération, appelée feu de rang, devait, d'après le règlement, s'exécuter comme il suit :

Tous les rangs s'agenouillaient, sauf le dernier ; ce dernier faisait feu et rechargeait ses armes. L'avant dernier rang se levait alors, faisait feu et ainsi de suite jusqu'au premier pour recommencer par le dernier.

Mais en présence de l'ennemi, on avait sans doute reconnu l'impossibilité de mettre en pratique cette belle réglementation, puisque toutes les infanteries de l'époque (Flamands, Suisses, Espagnols), agissaient surtout par la marche en avant et la menace du choc et par le feu de billebande, où le soldat tirait à volonté en sortant du rang, pour décharger son arme, et y rentrait pour la

recharger. Les soldats de Turenne et de Condé n'ont pas d'autre tactique.

Malgré le peu d'efficacité des feux, les piques disparurent complètement vers la fin du XVII^e siècle, parce qu'avec cette arme le soldat, ne pouvant pas rendre coup pour coup, se considérait à peu près comme désarmé, ce qui faisait baisser sensiblement son moral.

Au commencement du XVIII^e siècle, toute l'infanterie eut le fusil ; le feu acquit quelque rapidité et les formations s'amincirent pour en faciliter l'exécution. On rangea d'abord les troupes sur quatre rangs et l'on essaya des feux dans cet ordre : feux de rang, de deux rangs, debout et à genoux, etc.

Malgré cette réglementation, le soldat français fait encore presque exclusivement usage du feude billebande, notamment à la bataille de Fontenoy.

On peut donc dire que, malgré de nombreux essais, on ne pouvait pas faire exécuter de feux à commandement devant l'ennemi. Pour cela faire, le soldat aurait dû conserver son sang-froid en présence du danger et de la menace de la mort, ce qui était impossible. Il en résultait que le visé et le placement de l'arme étaient défectueux. Le tir était toujours trop haut et la plus grande partie des balles passaient par dessus la tête de l'assaillant. Les généraux de l'époque le savaient bien. Cromwel disait à ses soldats : « Mettez votre confiance en Dieu, enfants, » et tirez aux cordons de souliers. »

A Fontenoy, les majors anglais appuyaient leurs cannes sur les canons des fusils de leurs hommes pour faire baisser le tir.

Plus tard, dans les exercices du champ de manœuvre,

les officiers prussiens faisaient tirer à cinquante mètres environ en avant de l'objectif.

Frédéric reconnut rapidement que les tirs du champ de bataille manquaient de justesse. Après en avoir apprécié les causes, il en prit vite son parti, mais fit tout son possible pour augmenter la vitesse du tir, ce qui mit aux mains de ses soldats une force de destruction plus grande et augmenta la crainte qu'ils inspirèrent à leurs ennemis. Il donna à ses troupes les baguettes en fer cylindriques à la place des baguettes en bois qui étaient fréquemment brisées dans l'énerverment de l'action. Pour amorcer plus vite, il fit ouvrir une lumière conique en forme d'entonnoir, permettant à la poudre de passer du canon dans le bassinet. Après la bataille de Molwitz, il doubla le nombre de cartouches par homme.

Dès 1757, il amincit les formations et rangea son infanterie sur trois rangs. Aussi, les feux devinrent-ils relativement si nourris et si violents, qu'ils donnèrent aux bataillons prussiens une supériorité de trois contre un.

D'après les règlements, les Prussiens distinguaient trois genres de feu : de pied ferme, de charge, de retraite.

Le bataillon prussien, déployé en bataille, avait ses huit pelotons rangés l'un à côté de l'autre. Dans chaque peloton, la file de droite devait commencer à tirer, puis la suivante et ainsi de suite, jusqu'à la file de gauche du peloton ; ou bien les pelotons devaient tirer successivement par salves, en commençant par le peloton de droite.

Dans le feu de pied ferme, le premier rang s'agenouillait. Quant aux feux en marchant, Guibert les décrit et les apprécie comme il suit :

« Ce que j'appelle feu en marchant et que tout homme

» qui voudra réfléchir trouvera inadmissible comme moi,
» c'est le feu que j'ai vu pratiquer à quelques troupes,
» les soldats de deux rangs tirant sans cesser de marcher,
» mais marchant comme on peut le croire, à pas de
» tortue : c'est celui que les troupes prussiennes appellent
» le feu de charge et qui consiste en des décharges com-
» binées et alternatives de pelotons, de divisions, de
» 1/2 bataillons ou de bataillons, les parties de la ligne
» qui ont tiré marchant au pas doublé et celles qui n'ont
» pas tiré, au petit pas. »

Jamais troupes n'ont été pliées à une discipline aussi dure que celle que Guillaume et Frédéric avaient introduite parmi les vieux soldats des guerres de Silésie et de Sept Ans.

Eh bien ! ces bataillons aguerris et si souvent victorieux, n'ont pas pu observer cette réglementation, ni exécuter des feux à commandement, ni s'empêcher de tirer en présence de l'ennemi. « Malgré la discipline, » malgré la ligne continue des serre-files, après deux ou » trois décharges, dit le général Renard, *le feu régulier* » *dégénérât en feu à volonté.* »

Les historiens nous font le récit suivant sur la bataille de Molwitz, où la journée, presque perdue, fut regagnée grâce aux feux de salve, a-t-on dit, de l'infanterie prussienne :

« L'infanterie autrichienne avait ouvert son feu contre » les lignes prussiennes, dont la cavalerie avait été » dispersée ; il suffisait de les ébranler pour que la vic- » toire fut couronnée. Les Autrichiens se servaient encore » de baguettes en bois ; leurs coups se succédaient lente- » ment, tandis que les décharges prussiennes roulaient

» comme le tonnerre, à raison de cinq à six coups par
» minute. Les Impériaux surpris, déconcertés par ce
» feu d'ensemble, voulurent se hâter, mais ils brisèrent
» en partie, dans leur précipitation, leurs baguettes fra-
» giles. La confusion ne tarda pas à se mettre dans
» leurs rangs, et la bataille fut perdue. »

Tel est le récit arrangé après coup et connu généralement. On remarquera, toutefois, qu'il n'y est pas question de feux de salve, mais bien de décharges qui roulaient comme le tonnerre. Cela est encore exagéré ; on se demandera alors comment il se fait que les bataillons prussiens qui, au dire des historiens, auraient exécuté des feux si réguliers, n'aient pas abattu en quelques décharges les rangs ennemis ?

Mais si on étudie plus attentivement les relations du moment, on remarque que les choses se passèrent d'une façon moins brillante. On y voit que la baguette en fer donna aux Prussiens une rapidité de tir plus grande ; mais lorsque l'ordre de se porter en avant fut donné, des bataillons entiers restèrent immobiles et des soldats cherchèrent à se soustraire au feu en se groupant les uns derrière les autres, au point de se trouver formés sur une profondeur de 3 à 40. Comment auraient-ils pu tirer si régulièrement ?

En réalité, ils exécutèrent un tir à volonté, obéissant ainsi à l'instinct de tirer le plus vite possible. La vitesse du tir leur donna la victoire, car elle démoralisa l'ennemi plus qu'ils ne furent eux-mêmes effrayés par le feu de ce dernier. Frédéric le comprit si bien, que dès ce jour, il porta l'approvisionnement de cartouches, par homme, de 30 à 60.

Remarquons encore que les Impériaux ayant brisé leurs baguettes en bois, les historiens les blâmèrent de leur précipitation. Mais, comment aurait-on pu empêcher ces soldats de se presser pour tirer ? N'étaient-ils pas poussés instinctivement à rendre coup pour coup et à lancer à leurs adversaires autant de balles qu'ils en recevaient ?

Voici un fait d'un autre genre :

A la bataille de Prague, le maréchal Schewerin conduisant l'infanterie à l'assaut de la position autrichienne, avait défendu de tirer. Mais malgré la discipline, il ne put empêcher ses hommes de s'arrêter et d'ouvrir le feu à volonté, dès qu'ils se trouvèrent en butte aux coups de l'ennemi.

L'histoire de Charles XII nous fournit un exemple connu d'un fait semblable.

« Charles XII, roi de Suède, dit le maréchal de » Saxe, voulut introduire dans son infanterie la méthode de charger à l'arme blanche ; il en avait parlé » plusieurs fois et l'on savait, dans l'armée, que c'était » son idée. Enfin, à la bataille de..... contre les Moscovites, au moment que l'affaire allait commencer, » il s'en alla à son régiment d'infanterie, lui fit une belle » harangue, mit pied à terre devant les drapeaux, et » mena lui-même son régiment à la charge ; *tout son » régiment tira, malgré ses ordres et sa présence.* Le roi » en fut si piqué, qu'il ne fit que passer à travers les rangs, » remonta à cheval, et alla ailleurs sans dire un mot. »

Ainsi, si l'on ne fait pas tirer le soldat qui est exposé au feu de l'ennemi, il tirera lui-même pour se distraire et oublier le danger. Les feux des Prussiens de Frédéric

remplissaient parfaitement ce but et le maréchal de Saxe ne les apprécie pas autrement.

« La vitesse avec laquelle les Prussiens chargent leurs
» fusils, nous dit-il, est avantageuse en ce qu'elle occupe
» le soldat *et l'empêche à la réflexion*, lorsqu'il est en
» présence de l'ennemi. C'est une erreur de croire que
» les cinq dernières victoires qu'a remportées cette na-
» tion pendant les dernières guerres, sont dues à leur
» tirerie puisqu'on a remarqué que dans la plupart de
» ces actions, *il y a eu plus de Prussiens tués par le feu*
» *de leurs ennemis que ceux-ci par le feu des Prussiens.* »

Remarques curieuses, mais profondément vraies : à la guerre, il arrive parfois que le vainqueur a plus de pertes que le vaincu. Toute sa supériorité réside dans son moral qui l'incite à s'exposer et à tenir davantage.

Cette remarque faite, revenons à la question. A la suite des guerres de Frédéric, personne n'approfondit les véritables causes de ses victoires. On les attribua généralement à la régularité des manœuvres du soldat prussien et aux dispositions du fameux ordre oblique qui fut l'objet de savantes dissertations, tandis qu'on doit attribuer les succès de ce prince à la rapidité de ses mouvements, à l'initiative, à la prévoyance dont il fit preuve en maintes circonstances. La réputation du soldat prussien était telle, que personne n'eut ou ne voulut admettre l'idée que, sur le champ de bataille, il n'eut pas manœuvré réglementairement ou tiré régulièrement.

En conséquence, toute l'Europe s'engoua de la théorie prussienne et des feux à commandement, sans se préoccuper de savoir s'ils étaient exécutables.

Au lieu de se demander ce qu'il était possible d'obtenir

de l'être humain sur le champ de bataille et de le lui enseigner, en temps de paix, à l'exclusion de toute autre instruction, on s'évertua à lui faire faire, sur la place d'exercices, des mouvements de parade compassés, à l'allure magistrale, des feux compliqués et savamment ordonnés, sans douter un seul instant qu'il ne put manœuvrer et tirer de même en présence de l'ennemi. C'était se placer à un point de vue faux.

Deux ordonnances dues à d'Argenson, l'une de 1753, l'autre de 1757, firent prévaloir les feux à commandement dans l'armée française. Mais le maréchal de Broglie, qui en avait reconnu l'impossibilité dans les batailles auxquelles il avait assisté, prescrivit, dans son armée, les feux à volonté et y exerça ses hommes pendant les quartiers d'hiver de 1760 à 1762.

Entre temps, les manœuvres que le grand Frédéric fit exécuter à Postdam, après la clôture de ses campagnes, porta l'engouement à son comble pour les règlements prussiens. Napoléon a déclaré, dans ses commentaires, que le vieux roi n'était pas sincère dans l'exhibition de ces évolutions, bonnes tout au plus pour faire la réputation de quelques adjudants-majors, et qu'il riait sous cape de l'enthousiasme des jeunes officiers français, anglais, russes et autrichiens et du pédantisme des écrivains.

Nos règlements reçurent de nouveaux changements à la suite de ses évolutions et de nouvelles ordonnances, celles de 1764 et de 1776, suivies du règlement de 1791, maintinrent le feu à commandement, celui-ci devant être exécuté sur 3 rangs, tous les rangs restant debout. C'était inexécutable. Aussi ces belles prescriptions académiques ne devaient jamais être appliquées.

§ II. — *Révolution et Empire.* — Dans les guerres de la Révolution, qui éclatèrent quelques années après, nos soldats se servaient des feux de tirailleurs et, malgré quelques essais effectués au camp de Boulogne, en faveur des feux à commandement, ils n'en exécutèrent pas d'autres jusqu'à la fin des guerres de l'Empire. Ces essais ne visaient, d'ailleurs, que le cas d'une charge de cavalerie. Ils n'ont même pas servi dans cette circonstance. Le feu à volonté a prévalu.

Dans cette longue période de guerres qui s'étendit de 1792 à 1815, les infanteries des puissances européennes firent des feux plus ou moins irréguliers. Les Anglais, eux-mêmes, si vantés par leur flegme et leur sang-froid, ne purent faire autrement. Dans les batailles défensives que Wellington livra en Espagne et qui firent la réputation de l'infanterie anglaise, celle-ci fit usage du feu à volonté dans le rang et du feu de tirailleurs. Dans les rapports concernant ces batailles, il y est parlé de feux roulants. Les mots « feux de salve » n'y sont même pas prononcés.

Je viens de dire que de 1792 à 1815, nos troupes n'eurent d'autre règlement que celui de 1791 et que les dispositions de ce règlement ne purent jamais être mises en pratique, aussi bien pour les feux que pour les manœuvres.

C'est ce que tous les militaires de cette époque remarquèrent, le général Morand et le maréchal Gouvion-Saint-Cyr plus que tout autre. Après 1815, ils firent justice de ces tendances fâcheuses qui, après chaque guerre, poussaient les théoriciens à réglementer quand même ce qui ne peut pas être réglementé, sans tenir compte de l'expérience et des faits.

Le général Morand a écrit là-dessus une fort belle page qui a été placée en tête du règlement actuel de cavalerie. Quant au maréchal Saint-Cyr, il s'exprime ainsi qu'il suit :

« J'ai dit que ce qui manquait aux troupes françaises, »
» n'était point l'instruction qu'on leur donne en temps de »
» paix, mais celle qui s'acquiert en campagne et sous les »
» yeux de l'ennemi. La première n'étant qu'une instruc- »
» tion primaire qui n'a de rapport qu'avec le service de »
» paix, finit même par l'abus qu'on en fait trop souvent, »
» par rendre les hommes moins propres à la guerre, tan- »
» dis que celle qu'ils reçoivent en face de l'ennemi élève »
» le courage et développe leur intelligence.

» L'infanterie avait été exercée d'après l'ordonnance »
» de 1791 qui est encore en vigueur aujourd'hui, malgré »
» les défauts que son application à la guerre a fait recon- »
» naître. Cette ordonnance a été rédigée par des hommes »
» instruits, mais qui pour la plupart n'avaient fait que peu »
» ou point la guerre ; *elle est plus propre à faire briller »*
» *les troupes dans les manœuvres d'apparat qu'elle n'est »*
» *applicable devant l'ennemi*, car, comment exécuter une »
» manœuvre en sa présence avec le retard que le place- »
» ment des guides apporte nécessairement ?

» Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit des feux qu'on »
» reconnaît le plus grand vice de cette ordonnance. »
» *Ce n'est pas exagérer de dire que le troisième rang »*
» *met hors de combat le quart des hommes qui sont blessés »*
» *dans une affaire*. Cette appréciation n'est point portée »
» assez haut s'il s'agit d'une troupe composée de recrues. »
» On dit à cela, le premier rang doit mettre un genou à »
» terre dans les feux sur trois rangs, et dans les feux de

» file, le troisième rang ne tire pas et doit passer son
» arme chargée aux hommes du deuxième ; *tout cela n'est*
» *exécutable qu'à l'exercice, mais à la guerre les soldats*
» *tirent comme ils se trouvent*, sans passer leurs fusils à
» leurs camarades, et sans mettre genou à terre. Qu'ils
» soient sur trois, quatre ou six rangs, *ils tirent tous*
» *ensemble dès que les balles de l'ennemi sifflent à leurs*
» *oreilles, même avant le commandement du chef s'il*
» *tarde trop.*

» L'impossibilité d'exécuter avec célérité les disposi-
» tions de cette ordonnance a forcé de la regarder comme
» non avenue. Voyant qu'on ne pouvait manœuvrer
» devant l'ennemi de la manière qu'elle le prescrit, sou-
» vent on n'a pas manœuvré du tout. Pendant les pre-
» mières campagnes on n'a presque fait qu'une guerre
» de tirailleurs ; la nouveauté de ce système a donné
» quelques succès ; plus tard des officiers ont acquis de
» l'expérience, et ont senti qu'il fallait quelque chose de
» plus ; ils ont formé leurs troupes et sont parvenus à les
» faire donner avec plus d'ensemble en se rapprochant
» de ce qu'il y avait dans l'ordonnance de moins vicieux
» et d'exécutable devant l'ennemi. »

§ III. — *Période contemporaine.* — Après la période des guerres de l'Empire, nos règlements furent remaniés. Malgré l'avis de quelques auteurs militaires, malgré les critiques des maréchaux Morand et Gouvion-Saint-Cyr, malgré l'avis de vieux officiers ayant fait les campagnes précédentes, l'ordonnance de 1832 conserva les feux à commandement sans bien préciser le cas d'emploi ; pour la parade semble-t-il.

L'Europe traversa ensuite une longue période de paix pendant laquelle on fit de nombreuses recherches pour perfectionner l'armement. L'adoption de la platine à percussion, des rayures, des projectiles allongés, donna de la justesse aux armes à feu, mais sans augmenter sensiblement la vitesse du tir. Il fallut Sadowa pour démontrer que ce facteur était capital. Qui tire le plus touche le plus et surtout a plus de confiance et de moral.

Vérité naïve que les techniciens de l'époque avaient perdue de vue et que les Prussiens avaient retrouvée, que nos vieux soldats des guerres de l'Empire connaissaient bien, car « ils élargissaient la lumière de leurs » fusils, se moquant du crachement afin de supprimer le » mouvement d'ouvrir le bassinet et d'amorcer. La balle » ayant beaucoup de vent, la cartouche déchirée et mise » dans le canon, avec un coup de crosse à terre, ils » avaient leurs armes chargées et amorcées. » (Colonel Ardant du Picq.)

Dans les guerres de Crimée et d'Italie on ne pourrait pas citer un seul exemple de feu à commandement. Notre fantassin se servit presque exclusivement du feu de tirailleurs. Dans la guerre de 1866, si les Prussiens furent bien inspirés en donnant au tir une grande vitesse, ils éprouvèrent une déception en ce qui concerne les feux qu'ils crurent pouvoir exécuter sur le champ de bataille. Ils essayèrent des feux à commandement. Leur état-major a cité des exemples où ils ont été employés avec efficacité. Mais ces exemples ne se rapportent qu'à des compagnies, des 1/2 bataillons au plus, placés dans des conditions particulières. Si on les cite avec tant de complaisance, c'est qu'ils ont dû être rares ; car il est à remar-

quer que c'est l'exception qui reste le mieux gravée dans les yeux et dans l'esprit ; mais cette exception ne saurait être donnée comme règle ; ce serait s'exposer à conclure du particulier au général.

Un officier qui a fait la campagne dans le rang, qui a vu les choses de près, s'exprime ainsi qu'il suit :

« En examinant les combats de l'année 1866, pour en
» tirer un caractère commun, on est frappé d'une oppo-
» sition qui se présente dans tous : c'est un développe-
» ment extraordinaire du front aux dépens de la profon-
» deur. Ou bien, le front s'est fondu en une seule ligne
» longue et mince, ou bien il s'est fractionné en portions
» isolées qui se battent chacune pour sa part. Partout
» se manifeste la tendance d'étendre les ailes pour enve-
» lopper l'ennemi. Il n'est plus question de la conserva-
» tion de l'ordre de bataille primitif ; les différentes frak-
» tions s'entremêlent d'elles-mêmes ou sont entremêlées
» souvent par le combat, souvent même avant que le
» combat ait commencé. Les détachements et grandes
» divisions des corps d'armée sont composés de la ma-
» nière la plus diverse et d'après les principes les plus
» hétérogènes. Le combat est soutenu presque exclusi-
» vement par des colonnes de compagnie, rarement
» par des 1/2 bataillons. La tactique de ces colonnes de
» compagnie consiste à jeter en avant de forts essaims
» de tirailleurs ; *peu à peu les soutiens eux-mêmes se*
» *laissent entraîner et se déploient.* Voilà donc la pre-
» mière ligne toute éparpillée et présentant l'image d'une
» horde. La deuxième ligne, qui était restée d'abord en
» ordre serré, cherche à arriver à son tour et aussi promp-
» tement que possible à hauteur de la première, d'abord
» pour prendre part au combat, *puis parce qu'un nombre*

» *considérable de boulets et d'obus qui étaient destinés à*
» *celles-ci, passent au-dessus de sa tête et viennent l'at-*
» *teindre elle-même ; elle en souffre d'autant plus qu'elle*
» *est compacte, et le supporte avec d'autant plus d'im-*
» *patience qu'elle n'a pas la fiévreuse activité du combat,*
» *qui fait oublier le danger.* La masse des compagnies
» de la deuxième ligne force donc d'elle-même son
» entrée dans la première, et comme c'est d'habitude
» du côté des ailes que se trouve le plus de place libre,
» c'est là que la plupart vont se rattacher. Très souvent
» la réserve elle-même finit par participer à l'entraîne-
» ment, etc. »

Cette description montre bien la fièvre qui règne dans les rangs des combattants. Les secondes lignes sont si impressionnées qu'elles se jettent d'elles-mêmes en avant pour répondre au feu qui les atteint. Est-ce dans ces conditions d'enfièvrement que les Prussiens auraient pu exécuter des feux de salve ?

Notre attaché militaire à Berlin, le colonel d'artillerie Stoffel, en étudiant les causes auxquelles les Prussiens durent leurs triomphes, a cependant émis l'opinion que ces derniers avaient exécuté des feux de salve. Voici comment il s'exprime :

« Il serait erroné de croire que, si l'infanterie autrichienne n'a jamais réussi à aborder l'infanterie prussienne, c'est grâce à la rapidité du tir de cette dernière ;
» c'est bien plutôt grâce à la fermeté et au sang-froid
» qu'a donnés aux troupes prussiennes la conviction
» d'être inabordables, armées comme elles l'étaient d'un
» fusil qui, après un premier coup tiré, permet, par un
» chargement rapide d'en tirer un, deux au besoin, puis

» un troisième. C'est ce sang-froid et cette fermeté nés de
» la confiance qu'on s'était attaché à développer depuis
» quinze ans, qui ont permis à l'infanterie prussienne,
» composée de soldats sans expérience de la guerre de
» donner *des feux tranquilles et sûrs* à l'égal des troupes
» les plus aguerries. Les Prussiens distinguent les feux
» d'ensemble qu'ils appellent salves (feux de peloton, de
» compagnie ou de bataillon) et les feux à volonté qu'ils
» nomment feu rapide. *C'est par les feux d'ensemble qu'ils*
» *ont été redoutables*. On ne cite pas un seul combat où
» les Autrichiens aient pu les aborder à la baïonnette,
» malgré les recommandations faites à ce sujet par le
» général Bénédeck. La première décharge arrêtait net
» l'attaque des Autrichiens qui, le plus souvent, se reti-
» rèrent ; puis, grâce aux avantages que présente un
» fusil qui se charge rapidement, les feux à volonté acti-
» vaient la déroute. »

Examinons ce rapport officiel en remarquant tout d'abord que le colonel Stoffel n'est pas un témoin oculaire. Nous sommes de son avis quand il dit que la certitude d'avoir un fusil supérieur à celui de l'ennemi exaltait le moral des troupes prussiennes. Mais nous sommes d'un avis opposé quand il dit que les Prussiens ont été surtout redoutables par les feux d'ensemble tranquilles et sûrs et non par la vitesse du tir, qu'à la première décharge ils ont arrêté net les attaques autrichiennes, alors qu'il est avéré que dans la plupart des batailles et combats de cette guerre, les lignes opposées ont tirillé parfois des journées entières. Nous craignons que le colonel ne se soit laissé influencer par le règlement prussien qui prescrivait en effet des feux tranquilles et sûrs ou par ceux

de ces feux qu'il voyait exécuter sur le polygone. Dans ces conditions, on comprend qu'il ait pu se figurer de très bonne foi que les choses se sont passées telles que la théorie le prétendait.

Les causes de la défaite des Autrichiens doivent être imputées à la rapidité plus grande du tir de leurs adversaires et aussi à la tactique défectueuse qu'ils adoptèrent et qui consistait à aborder l'ennemi à la baïonnette sans tenir compte des effets du feu. C'était la tactique dite de « l'offensive Stoss » que les Autrichiens croyaient être la nôtre en Italie et à laquelle ils avaient attribué notre supériorité dans cette campagne. Le maréchal Bénédeck, en donnant des instructions dans ce sens à son armée, appréciait fort mal les faits et vouait ses troupes à la démoralisation.

Ces raisons suffisent amplement pour expliquer les pertes relativement énormes subies par les Autrichiens, pertes qui vu l'infériorité de leur armement, auraient été bien plus considérables s'ils avaient été exposés au feu bien ajustés, tranquilles et sûrs dont parle le colonel Stoffel.

Au combat de Münchengrätz (25 juin) qui dura 5 heures, les Autrichiens mirent en ligne 8,900 hommes et les Prussiens 39,000. Les pertes atteignirent respectivement 9, 8 % et 1 %.

Au combat de Trautenau (29 juin) qui dura toute la journée avec quelques interruptions, les deux partis mirent chacun en ligne 28,000 hommes environ. Les pertes furent de 4,700 hommes du côté des Autrichiens, soit 16 %, et de 1,550 hommes du côté des Prussiens, soit 4 %.

A Nacbord (27 juin), les pertes atteignirent 12 %, pour les Autrichiens et 4 % pour les Prussiens. A Sadowa (3 juillet), les Autrichiens mirent en ligne 213,000 hommes et les Prussiens 220,000. Les premiers eurent 30,000 tués ou blessés et les seconds 9,000. Soit respectivement 14 % et 4 % de pertes.

Si les Prussiens avaient exécuté des *feux tranquilles et sûrs*, ils auraient tués ou blessés plus de 30,000 Autrichiens dans cette dernière bataille.

La lutte a duré de 8 heures du matin à 8 heures du soir pour l'armée de l'Elbe et la première armée comprenant ensemble 124,000 hommes, et de midi à 7 heures du soir pour la deuxième armée comprenant 96,000 hommes.

Il n'est guère possible de connaître exactement le nombre de cartouches tirées dans cette bataille, mais étant donné la longueur de la lutte, on restera dans les limites de la vérité en supposant une moyenne de 15 cartouches par homme, soit un total de 30,000,000 de cartouches du côté des Prussiens, ce qui donnerait 9 Autrichiens touchés par 1,000 cartouches tirées. On pourrait s'étonner d'un résultat relativement aussi faible si les Prussiens avaient réellement exécuté des *feux tranquilles et sûrs*.

— Dans la guerre de 1870-71, les *feux à commandement* n'ont pas été mieux exécutés. Les Allemands se servirent du tir des grandes masses de tirailleurs et quant à nous, notre feu dégénéra le plus souvent en tireries irrégulières.

J'ai connu un certain nombre d'officiers ayant fait cette malheureuse campagne. Leur opinion est unanime en ce qui concerne les *feux* ; entre beaucoup d'exemples, je n'en citerai qu'un.

Le 16 août, à la bataille de Rézonville, la brigade de Golberg, fut lancée à 5 heures du soir contre la 38^e brigade allemande qui, après une marche très fatigante de 43 kilomètres, était venue se placer à la gauche de la ligne ennemie en prenant pied au-delà du ravin, situé au nord-est de Mars-la-Tour.

Notre formation d'attaque était très défectueuse et rappelait les grosses colonnes de Wagram et de Waterloo si justement critiquées. Les régiments étaient formés en ligne de bataillons en masse à six pas d'intervalle, les six compagnies de chaque bataillon en ligne déployée et à six pas les unes derrière les autres.

Les projectiles prussiens portaient dans cette masse ; ils y semèrent le désordre et la peur. Les compagnies de tête essayèrent de reculer ; celles de queue ne voyaient rien, mais les hommes qui les composaient s'agitaient et braillaient « en avant » pour donner le change à leur émotion.

Quoiqu'il en soit, notre ligne devait avoir un aspect menaçant ; les Prussiens étaient d'ailleurs exténués ; ils furent rejetés au-delà du ravin. Une partie des nôtres s'y lança à leur suite pour se mettre tout d'abord à l'abri des projectiles.

Ils s'éparpillèrent ensuite dans tous les sens et formèrent instinctivement une longue chaîne de tirailleurs qui gravit le côté opposé et se lança à la poursuite de l'infanterie ennemie en fuite vers le bois de Tronville.

Dans ce moment le désordre était à son comble des deux côtés. Nous primes le drapeau du 16^e régiment prussien. Nos rangs étaient horriblement mélangés ; l'action des cadres ne pouvait absolument pas s'exercer ;

les hommes agissaient chacun pour son compte et exécutaient un tir des plus fantaisistes.

Parmi les trembleurs, et ils étaient nombreux, une partie s'étaient arrêtée au fond du ravin où se trouvaient des ennemis tués, blessés ou faits prisonniers ; une autre partie n'avait pas quitté le côté nord du ravin et tirait n'importe comment, en envoyant des balles dans le dos de ceux qui s'étaient élancés au-delà de l'obstacle, à la poursuite de l'ennemi.

Entre temps, un régiment de cavalerie allemande charge ces derniers de flanc et par derrière. Ils font demi-tour et tirent sur cette cavalerie qui se trouva prise ainsi entre deux lignes amies placées à environ 1,500 mètres l'une de l'autre. Il en résulta que nos hommes tirèrent encore les uns sur les autres.

Tel est le récit qu'un témoin oculaire m'en a fait. Dans ce désordre inouï, il ne pouvait être question d'exécuter des feux à commandement. D'ailleurs les officiers qui assistèrent à toutes les grandes batailles livrées sous Metz : Borny, Rézonville, Saint-Privat, Noisseville, n'ont pas vu exécuter ce genre de feux. Ils ont constaté que le soldat était fortement ému, que lorsque ce soldat était exposé aux projectiles ennemis, il s'agitait et tirait pour se distraire du danger et que dès qu'il avait commencé à faire parler la poudre, il n'était guère possible de l'empêcher de continuer jusqu'à ce que l'ennemi se cachât complètement.

A la bataille de Saint-Privat (18 août) notamment, le feu à volonté acquit une violence extrême, nos troupes tirant en utilisant toute la vitesse de leur arme dès que l'ennemi se montrait et suspendant le feu dès qu'il disparaissait.

Quant aux Allemands, le désordre était si grand que dans certaines parties de leur ligne, dans le ravin de la Mance, en avant de nos positions du Point-du-Jour, ils avaient 43 compagnies mêlées appartenant à plusieurs régiments différents. Quels feux à commandement auraient-ils pu exécuter dans ces conditions ?

Quelles conclusions a-t-on tirées des exemples de cette dernière guerre ?

S'est-on enfin convaincu de l'impossibilité de faire des feux de salve en présence de l'ennemi ? Non pas. On en a conclu que les troupes avaient manqué de sang-froid, — ce qui est vrai, — que la tactique des feux était peu connue, que le tir avait été exécuté à des distances trop considérables, que la consommation des cartouches avait été exagérée et que, dans la suite, cette consommation laissera une troupe à la merci d'un adversaire qui aura mieux ménagé ses munitions, etc., etc.

Ces critiques sont méritées ; on pourra mieux faire à l'avenir ; on devra s'y efforcer, et pour cela l'on recommande d'employer des salves ! Mais ceux qui faisaient la campagne de 1870 le savaient bien qu'il fallait employer les salves. Ça leur était-il possible ?

Quelques auteurs sont particulièrement sévères à ce sujet. Le lieutenant Girard que je me contente de citer parce que son opinion est fort répandue, dit à propos de Saint-Privat : « Si les feux à commandement avaient été » exécutés à la place de cet inepte feu à volonté, la » résistance eût été plus longue. »

Cet inepte feu à volonté a, dans l'espace d'une demi-heure, infligé une perte de 5,800 hommes au corps de la garde prussienne et a arrêté net l'attaque de ce corps

contre le village de Saint-Privat. On ne saurait donc en faire un crime aux défenseurs.

Il ne faut pas oublier non plus que Napoléon a déclaré catégoriquement dans ses Commentaires que le feu à volonté est le seul praticable à la guerre. Reprenons l'examen des faits.

Dans la guerre turco-russe (1877-1878), les Turcs avaient des troupes de nouvelle levée. A Plewna, ils les disposèrent derrière des retranchements et utilisèrent ainsi la vitesse du tir et la grande portée de leurs fusils (Martini-Probady) supérieurs au fusil russe (Kruha).

Les feux qu'ils exécutèrent ont été l'objet d'appréciations diverses. Les journaux favorables à leur cause parlaient de la précision et de la justesse de leur tir ; au contraire, d'après certains militaires, ils avaient tiré dans « le bleu », le plus vite possible, sans se donner la peine de viser et d'épauler, exécutant ainsi un tir trop haut ; leurs coups atteignant surtout les réserves ennemies.

Je reproduis ci-après deux opinions formulées l'une par le général Totleben, l'illustre défenseur de Sébastopol qui assista aux batailles livrées sous Plewna ; l'autre par le maréchal Ghazi-Osman qui commandait l'armée turque.

Général Totleben : « Les positions turques, dit-il, dans » une lettre rendue publique, étaient très fortes et bien soutenues. Le feu de l'infanterie projetait une grêle de balles » à une distance de plus de deux kilomètres. Les efforts » les plus héroïques de nos troupes restaient sans résultat et des divisions de plus de 10,000 hommes se trou- » vaient réduites à un effectif de quatre à cinq mille. Cela » tenait à ce que les Turcs ne se donnaient pas la peine de

» *viser*; mais couchés dans leurs tranchées, ils chargeaient
» sans s'arrêter. Chaque Turc a cent cartouches sur lui ;
» et à côté une caisse de cinq cents cartouches. *Seuls*
» *quelques tirailleurs habiles pointent sur les officiers...*
» Les tranchées étaient établies à plusieurs étages ; les
» redoutes avaient sur les points les plus importants trois
» lignes de feu. Le feu de l'infanterie turque produit
» ainsi l'effet d'une machine roulante qui jette incessamment des masses de plomb à de grandes distances. »

Cette lettre écrite au moment où les événements se passaient est l'image des impressions du moment dans l'armée russe. Le maréchal Osman interrogé, mais plusieurs années après sur la façon dont les feux avaient été exécutés, fit la réponse suivante :

« On observait, dans le tir, les prescriptions du règlement. Le tir à grande distance avait pour but de contrarier la circulation et les mouvements de l'ennemi : on l'ordonnait aussi dans le cas où les redoutes attaquées paraissaient ne pas avoir une force défensive suffisante. Il fallait également y avoir recours quand la topographie des abords défilait, tant bien que mal, l'assaillant de nos feux à courte distance. Hormis des cas exceptionnels, la distance ordinaire du tir de l'infanterie était de 400 mètres et ne dépassait pas 800 mètres. Lorsque les abords des ouvrages pouvaient être balayés par un feu et que le nombre de leurs défenseurs était jugé suffisant, on laissait approcher l'ennemi pour le foudroyer sûrement. Les soldats de toute provenance étaient exercés, rien n'était abandonné au hasard ; l'économie des munitions était l'objet d'une surveillance active. »

Les faits qui se sont déroulés sous Plewna nous montrent l'effet meurtrier du tir rapide, et par suite l'importance qu'il y a à munir l'homme du plus grand nombre de cartouches possible. Nous n'y trouvons pas l'exécution des feux à commandement. Et pourtant les Turcs étaient à couvert derrière les retranchements ; leur discipline et leur instruction étaient fort avancées si l'on en croit le maréchal Ghazi-Osman qui a dû embellir le tableau dans la citation précédente.

Dans les opérations en rase campagne le tir des Russes et des Turcs a été encore moins exécuté par salves. Presque toujours, il a dégénéré en feu à volonté.

Ainsi, pas plus avec les anciens fusils qu'avec les armes à longue portée et à tir rapide, les feux à commandement ne sont possibles. Beaucoup d'officiers ne partagent pas cet avis, sans quoi ils ne les emploieraient pas sans cesse, aussi bien sur la place d'exercices qu'aux grandes manœuvres où ils en font vraiment abus.

Dans ces manœuvres, il y a beaucoup d'invéraisemblances. On y voit souvent les troupes s'élançant à l'assaut d'une position et ne s'arrêtant qu'à quelques mètres du défenseur qui leur lâche, presque à bout portant, deux ou trois salves parfaitement exécutées. C'est beau de régularité et de sang-froid, mais parfaitement faux.

Avant de terminer cette étude sur les feux à commandement, citons quelques lignes dues au colonel Ardant du Picq :

« Si les feux à commandement ont été impossibles avec
» l'ancien fusil, ils le seront encore bien davantage aujourd'hui,
» d'hui, par ces simples motifs que le frémissement croît

» *en raison de la puissance de destruction.* Sous Turenne,
» on tenait beaucoup plus que de nos jours, mais alors
» on allait moins vite en besogne. Aujourd'hui, parce
» que tout le monde a le fusil à tir continu, la chose est-
» elle devenue plus facile ? Hélas non ! *Les rapports*
» *entre les choses restent les mêmes.* Vous me donnez un
» mousquet, je tire à 60 pas ; un fusil à 200 ; un chassepot
» à 400 ; mais je n'ai pas plus de solidité et de sang-froid
» que je n'en avais à 60 pas, car avec la rapidité du tir
» mon arme est plus terrible à 400 pas, pour moi comme
» pour l'ennemi, que le mousquet à 60. Y aura-t-il seule-
» ment plus de précision dans le tir ? Non. Les carabines
» étaient employées avant la Révolution Française et
» cependant cette arme parfaitement connue ne se voit à
» la guerre que dans quelques cas extrêmement rares et
» son efficacité, expérimentée dans ces cas, ne donne
» aucun résultat satisfaisant.

» Le tir de précision avec elle aux distances de com-
» bat de 200 à 400 mètres était chose illusoire et on
» l'abandonna pour revenir à l'ancien fusil. Les chas-
» seurs à pied ne connaissaient-ils pas les feux à com-
» mandement. Troupe d'élite, hommes plus solides en
» ont-ils usé ? Bon moyen d'employer leurs armes cepen-
» dant.

» Aujourd'hui, nous avons des armes précises à 600 et
» 700 mètres ; cela veut-il dire que le tir précis sera
» possible jusqu'à 700 mètres ? Non. Si notre ennemi
» a des armes aussi précises que les nôtres, notre tir
» à 700 mètres rentrera dans les conditions du tir
» à 400. On perdra autant de monde *et les conditions de*
» *sang-froid seront trois fois plus difficiles et, comme*

» alors on ne pouvait exécuter de feux à commandement,
» on ne pourra pas davantage en exécuter aujourd'hui et
» même, comme alors on n'ajustait pas, on n'ajustera pas
» davantage.

» Mais si ces feux sont impossibles, pourquoi les pré-
» coniser ? Restons toujours dans le domaine du pos-
» sible sous peine de graves mécomptes. Dans notre art,
» dit le général Daine, les théoriciens abondent, mais
» les hommes pratiques sont d'une rareté extrême ; aussi
» quand vient le moment d'agir, il arrive souvent que
» les principes se trouvent confondus, que l'application
» devient impossible et que les officiers les plus érudits
» deviennent immobiles ne pouvant mettre à profit les
» trésors de science qu'ils avaient amassés.

» Recherchons donc avec les hommes pratiques ce qui
» est possible. Recueillons soigneusement les leçons de
» leur expérience en nous rappelant ce mot de Bacon :
» « Expérience passe science. »

Opinion corroborée par les observations faites sur les
champs de bataille en 1870, par le prince de Hohenhole.

« Quand les pertes commenceront à se multiplier, que
» telle ou telle ligne de tirailleurs verra tomber ses chefs,
» que ceux qui leur succèdent dans le commandement
» ne se seront pas encore fait connaître en donnant des
» ordres, alors dans ces lignes-là et bientôt sur tout le
» front d'action, *la plus violente fusillade sera déchaînée,*
» ça « se mettra à rouler » comme disent tous ceux qui
» ont été témoins de la chose.

» Alors les chefs ne pourront pas régler la consumma-
» tion des munitions, car leur voix sera couverte par le
» vacarme du combat. *Le feu individuel, le feu à vo-*

» lonté, pour employer un terme technique régnera en
» maître.

» Ajoutez que le combat fait naître la fureur et la soif
» de la vengeance. On devient furieux quand on voit
» tomber ses amis. Je pourrais vous donner le nom d'un
» colonel qui, ayant reçu une blessure légère, en fut
» transporté d'une fureur telle qu'il arracha à un soldat
» blessé son fusil et sa giberne et ne consentit à se
» rendre sur le lieu de pansement quand il eut comme il
» disait « descendu trois de ces coquins là-bas. »

Que les théoriciens en prennent donc leur parti, car
tous leurs beaux raisonnements de cabinet n'y feront rien ;
le soldat ne peut pas exécuter de feux de salve sur le
champ de bataille.

§ IV. — *Les feux de salve dans les expéditions colo-
niales.* — On opposera à ces idées le spectacle de nos
expéditions coloniales où souvent, dit-on, ce genre de
feux a été exécuté.

On parlera des résultats terribles et décisifs obtenus
dans l'Inde par les Anglais, avec la carabine Enfield, et
des feux de salve exécutés par nos troupes au Tonkin.
J'en conviens jusqu'à un certain point.

Mais il ne faut pas oublier que ces résultats n'ont pu
se produire que parce que les Anglais, dans l'Inde, se
trouvaient vis-à-vis de leurs ennemis, comparativement
très mal armés, dans des conditions de confiance qui leur
permettait de conserver assez de sang-froid pour exécuter
des feux de salve. *Combien ces conditions eussent été chan-
gées s'ils avaient eu en face un ennemi également bien*

armé et discipliné et qui leur eût envoyé destruction pour destruction.

Quant au Tonkin, ces feux n'ont pu être employés que dans des circonstances exceptionnelles. Dans les combats meurtriers, à l'occasion de la marche sur la frontière de Chine et pour débloquer Tuyen-Quan, le tir à volonté a été la règle. Encore maintenant, dans l'Extrême-Orient, nos soldats s'en servent le plus souvent. Les comptes rendus parlent bien quelquefois des feux de salve, mais on remarque que ces feux ne sont généralement employés que lorsqu'il s'agit de fouiller un bois ou un accident de terrain comme en Tunisie, ou d'envoyer du plomb à quelques pirates en fuite, ou de tirer sur un campement ennemi d'où on a pu s'approcher sans donner l'éveil et qu'on veut surprendre, etc. Mais lorsqu'il y a un engagement réel, il n'est plus possible de faire des feux de salve, et même quand nos reconnaissances sont surprises, il y a parmi nos hommes un affolement de quelques instants, pendant lesquels tirailleurs, légionnaires et soldats de l'infanterie de marine, tirent dans le plus grand désordre. Du reste, dans les rapports officiels, dont beaucoup m'ont passé entre les mains, il y a contradiction évidente entre la grande quantité de cartouches brûlées et les feux de salve que leurs auteurs ont prétendu faire exécuter.

Au Dahomey, cependant, le feu de salve a généralement prévalu.

Nos soldats, formés ordinairement en carré, soutenaient l'attaque d'un ennemi qui les fusillait à des distances variant de 10 à 50 mètres, et, dans cette situation difficile, ils conservaient assez de sang-froid pour tirer au

commandement des officiers. Cet exemple qui fait autant d'honneur aux troupes qu'aux chefs qui surent leur inspirer une si belle confiance, paraîtra concluant aux partisans des feux de salve.

Mais examinons les faits de plus près. Ainsi, à Dogba, le premier combat et le moins meurtrier de cette campagne, une face du carré est soudainement attaquée par les Dahoméens, cachés à 50 mètres environ dans la brousse. Nos soldats sautent sur leurs armes, se rangent précipitamment et commencent un feu roulant. Bientôt ils écoutent la voix des officiers et tirent par salves. La lutte dure 3 heures et demie. Nos pertes sont de 4 à 5 tués et d'une quinzaine de blessés. Celles de l'ennemi, si on a égard au nombre de cadavres qu'il n'a pas pu enlever, peuvent être évaluées à 300.

Que serait-il arrivé si, au lieu de Dahoméens, nos soldats avaient eu à soutenir l'attaque *d'un ennemi européen ayant même armement, même instruction, même moral*. Leurs rangs n'auraient-ils pas été plus cruellement éclaircis dès le début de l'action, tandis que les pertes furent relativement minimales? N'auraient-ils pas été plus impressionnés qu'ils ne l'ont été? Bien qu'ils aient été choisis parmi les meilleurs, auraient-ils pu, pendant trois heures et demie, malgré les interruptions fréquentes du feu, conserver leur sang-froid pour tirer à commandement? Je ne le pense pas. Dans la violence du frémissement qui en serait résulté, ils auraient tiré avec une précipitation qui aurait rendu impossible l'exécution des salves.

Que faut-il conclure de l'examen de ces faits?

Que les feux de salve sont possibles dans les combats

livrés aux colonies, et puisqu'ils le sont, il faut les employer dans ces combats car on se ménage les avantages d'ordre, de discipline et de cohésion inhérents à ces feux.

Il conviendra surtout de les prescrire lorsqu'on aura sous la main des auxiliaires indigènes, car si on laisse ces auxiliaires employer le feu à volonté, ils tireront en désordre, en se grisant à l'odeur de la poudre et en consommant, en un temps très court, une grande quantité de munitions.

C'est ce qui arrive, entre autres, avec les tirailleurs sénégalais. Il est indispensable de n'exiger d'eux que des feux de salve. Mais, malgré tous ces faits, nos expéditions coloniales ne sauraient être citées comme une preuve à l'appui des feux que l'on doit employer dans les guerres européennes. Tout comme les anciennes expéditions algériennes, elles sont des faits d'armes glorieux, et exceptionnels, si on les compare à la grande guerre européenne, car il n'y a pas chez les belligérants, même armement, même instruction, même organisation, même moral, et par suite, mêmes peurs et mêmes défaillances. Sur le champ de bataille, un des deux partis est plus fortement influencé qu'il n'influence l'autre, et, l'ascendant moral qui donne la victoire, est sans conteste du côté de ce dernier.

De plus, les effectifs n'ont pas le chiffre imposant qu'ils atteignent dans les grandes guerres européennes.

Si dans une colonne de 500, 1,000, 2,000, 3,000 hommes même, aux prises avec des indigènes, il est possible de conserver l'ordre, et d'exercer par suite, jusqu'à un certain point, la direction des feux ; il n'en est plus ainsi

lorsque l'effectif des combattants s'élève, comme en Europe, à 10,000, 20,000, 50,000, 100,000, 200,000 hommes, à plus forte raison dans les guerres futures, où ce nombre atteindra une valeur dont on n'a pas eu d'exemple. Sur ces champs de bataille étendus, le frémissement et l'émotion croissent avec ce désordre et cette confusion inévitables lorsqu'il s'agit de si fortes masses d'hommes.

Le général n'a plus d'action sur les troupes engagées de la première ligne ; il ne peut intervenir dans la lutte que par ses réserves. L'homme est presque livré à lui-même et c'est ce qui a fait dire que les batailles contemporaines étaient des batailles de soldat.

Les nécessités de ces luttes amènent le mélange des unités constituées. Les bataillons, les régiments empiètent sur les bataillons, les régiments voisins et se mêlent en outre aux bataillons, aux régiments qui viennent les renforcer.

Loin de l'ennemi, c'est-à-dire vers 7 à 800 mètres au minimum, il sera possible de faire exécuter des feux à commandement à quelques unités que n'atteindront pas les projectiles ; mais à des distances inférieures ; mais au moment de l'assaut, comment espérer satisfaire à ce desideratum ?

La proximité de l'ennemi influence d'abord le soldat qui est déjà fortement impressionné sans cela : « *L'ap-
» proche de l'assaillant, dit le maréchal Bugeaud,
» ébranle le moral ; on se presse de charger, de tirer, et
» l'on ajuste d'autant plus mal que l'ennemi est plus
» près.* »

Ensuite le désordre est grand.

Sur cette ligne de feu, étant donné le front d'action relativement rétréci des bataillons, des régiments, des brigades, les hommes sont disposés à raison de 2 ou 3 par mètre courant. Ils se gênent. Sur les parties renforcées par les compagnies de réserve, il sont sur 4 et 6 rangs.

Si les troupes de deuxième ligne se portent en première ligne, le nombre des hommes par mètre courant est doublé. Qu'un troisième renforcement ait lieu par l'arrivée des réserves, c'est le mélange des unités constituées. L'on me répondra que les projectiles ennemis éclaircissent les rangs. Oui, mais pour augmenter le désordre et ébranler encore le moral.

Loin de moi la pensée de prétendre que tout est désordre sur un champ de bataille. Certes, un colonel pour le dispositif d'ensemble de son régiment, un général pour le dispositif d'ensemble de sa brigade, de sa division, de son corps d'armée, pourront conserver l'ordre, mais ce sera bien difficile pour les unités de ce régiment, de cette brigade, de cette division, de ce corps d'armée engagés en première ligne.

Alors que deviendront les feux de salve dont l'exécution exige un sang-froid tel que le soldat puisse disposer la hausse, épauler, prendre la ligne de mire et la diriger sur l'objectif, agir progressivement sur la détente, tout en restant attentif au commandement d'un chef dont il distinguera difficilement la voix ?

Vraiment, ces opérations me paraissent presque impossibles, et dans tous les cas, peu praticables.

Mais, répondra-t-on, en les faisant exécuter des centaines de fois au soldat, dès le temps de paix, on arrivera à les lui faire pratiquer devant l'ennemi.

Et puis, grâce à ces feux de salve, l'homme sera dans la main de ses chefs. Ceux-ci conserveront sur lui leur ascendant moral ; ils pourront régler jusqu'à une cartouche près la consommation des munitions, grave question qui donne bien du souci. Les salves seront laissées à la volonté des officiers. On pourra observer, dit-on, le point de chute des projectiles — alors que dans l'artillerie c'est déjà bien difficile — et régler le tir. Au bout de 5, 6, 7 salves au plus, ce résultat sera acquis et l'objectif criblé de balles, etc., etc.

Ces résultats seraient merveilleux. Je ferai remarquer qu'ils n'ont pas encore été obtenus, bien que depuis la mise en service des armes à feu, on ait vu sur les champs de bataille, de vieux soldats d'une trempe autrement solide que les troupes d'aujourd'hui, composées en grande partie de réservistes n'ayant jamais vu le feu, ne connaissant pas leurs chefs, peu connus d'eux et ne se connaissant pas entre eux.

En attendant donc de nouvelles guerres et de nouveaux combats, je conserve mon opinion et ne crois qu'aux feux à volonté. Il est de nouveau bien entendu que je ne parle que des guerres européennes. J'abandonnerai volontiers cette idée, le jour où il me sera démontré, les faits en main, que je me suis trompé. Encore une fois, je n'admets, dans cette démonstration, ni les raisonnements purement théoriques, ni les exceptions qu'on remarque trop et d'où l'on aime à tirer des conclusions. La théorie des feux de salve est très séduisante parce qu'elle est inséparable de cette idée de parade dans laquelle l'esprit se complait. Quand on vient dire qu'elle est impraticable, on trouve toujours des gens racontant que dans telle

bataille, dans cette circonstance, telle troupe a exécuté ce feu dans le plus bel ordre. Un officier ayant assisté aux opérations de l'armée de Sedan en 1870, et avec lequel je m'entretenais de la question, me disait qu'à Beaumont la brigade de Maussion avait exécuté des feux de salve. Cette brigade était, comme on sait, placée au nord de Létanne et de Beaumont, assez loin de l'ennemi. Elle protégeait la retraite des troupes qui traversaient Beaumont en désordre, et rien d'étonnant que dans cette position où elle n'était pas exposée directement aux projectiles, elle ait pu exécuter les feux dont il s'agit.

— Mais, répondis-je à cet officier, les autres troupes qui prirent part à la bataille de Beaumont, mais celles qui étaient à Nouars ou à Sedan, vous êtes-vous aperçu qu'elles aient exécuté des feux de salve? — Non, mais ça marchait mal et ça sera tout différent dans la prochaine guerre. Mais du côté des Allemands, où ça marchait trop bien, il n'avait pas davantage remarqué ce genre de feux, et d'ailleurs il suffit de lire les lettres sur l'infanterie du prince de Hohenhöle, pour se convaincre que nos ennemis se servaient surtout des feux de tirailleurs.

Les faits habituels n'attirent pas l'attention parce qu'ils tombent dans le domaine de la banalité, tandis que l'exception se remarque volontiers. De là, à vouloir en faire la règle, il n'y a qu'un pas, que beaucoup franchissent, surtout si la nature de leur esprit les y porte. Et voilà comment se propagent les erreurs.

C'est de la généralité des cas qu'il faut tirer les preuves et les conclusions, et la généralité des cas ne se rapporte pas à quelques unités placées dans une situation parti-

culière, masquées, abritées, ou éloignées, ou opposées à un ennemi estimé de qualité bien inférieure ; mais elle concerne des troupes se trouvant en plein feu, dans la zone où sifflent les projectiles, où tombent les morts et les blessés. Là, le feu à volonté règne en maître ; c'est, si l'on veut, un mal, mais un mal inévitable qu'il faut franchement admettre, sauf à en tirer le meilleur parti possible.

Il reste à examiner quel est, parmi les feux à volonté, celui qu'il y a lieu d'employer de préférence à tout autre, sur le champ de bataille.



CHAPITRE IV

LES FEUX A VOLONTÉ EXÉCUTÉS DANS LE RANG SONT
RELATIVEMENT PEU EFFICACES. — LES FEUX DE
TIRAILLEURS SONT RÉELLEMENT MEURTRIERS. —
ILS SONT INSÉPARABLES D'UNE BONNE TACTIQUE.

Parmi les feux à volonté, on distingue ceux qui sont exécutés dans le rang, ou feux à volonté proprement dit, et les feux de tirailleurs. Les uns et les autres sont praticables et nous avons vu, en ce qui concerne les premiers, qu'il n'était pas possible de les empêcher d'éclater en présence de l'ennemi.

§ I. — *Efficacité des feux à volonté exécutés dans le rang.* — Mais quelle est leur efficacité ?

Les indications données à ce sujet par la statistique sont peu précises, mais suffisamment concluantes.

Guibert pensait qu'on ne tuait ou blessait avec un million de cartouches, qu'à peu près 2,000 hommes dans un combat.

Gassendi nous assure que sur trois mille coups, un seul portait.

Piobert dit qu'on a estimé, d'après le résultat de longues guerres, qu'on avait brûlé de trois à dix mille cartouches pour un homme tué ou blessé.

Ces calculs sont relatifs aux pertes dues à la mousqueterie avant l'apparition des armes à tir rapide sur le champ de bataille. Aujourd'hui, il est presque impossible de faire des estimations de cette nature ; tout ce qu'on peut dire, c'est que des troupes massées ou en terrain découvert subiront de grandes pertes. Mais quant à la proportion des morts et des blessés, relativement à la quantité de cartouches brûlées, elle ne sera pas plus grande que par le passé ; nous avons même vu dans le premier chapitre qu'elle serait plus petite.

Quelle est la part qu'il faut attribuer aux feux à volonté exécutés dans le rang, dans cette quantité d'hommes mis hors de combat ?

Une part souvent bien faible.

Le soldat dans le rang est gêné par la présence de ses camarades et le bruit des détonations. Il entend siffler les balles et voit tomber les morts et les blessés. Il ne peut conserver son sang-froid parce qu'il ressent toutes les émotions qui s'agitent autour de lui. Il tire précipitamment, sans viser, quelquefois sans épauler. L'homme du second rang est dans des conditions plus défectueuses encore. Il est mis dans l'impossibilité d'ajuster ; il est gêné par son chef de file et le sac de ce dernier. Il est de toute nécessité qu'il appuie à droite pour se servir du créneau qui est devant lui, ou bien il est forcé de tirer à balles perdues par dessus la tête de l'homme du premier

rang. Il doit en outre prendre la hausse, épauler, enfin viser : quoi ? Un but qu'il ne verra que fort difficilement.

Combien d'hommes sont capables de faire avec sang-froid ces différentes opérations ? Une quantité qu'on peut considérer comme négligeable.

Chaque soldat tirera donc comme il le pourra, plus ou moins vite, selon la pratique qu'il aura de son arme et les exercices auxquels il aura été soumis en temps de paix ; et quant à la justesse de son tir, on pourra dire, sans trop s'avancer, que les tireurs de 1^{re} classe n'obtiendront pas de meilleurs résultats que les tireurs de 3^e classe, les uns et les autres se trouvant dans une situation dont les défauts les emportent de beaucoup sur leur adresse au tir à la cible. Autrement dit, le feu dans le rang ne permet de profiter que dans une faible mesure, de l'instruction acquise par les hommes. Il a un autre inconvénient : en portant l'arme à l'épaule, le soldat, de quelque position qu'il parte, a naturellement de la tendance à avoir le bout de son canon plus haut que la crosse. Souvent, dans l'émotion de la lutte, le coup part avant que la crosse soit placée, ou avant que le canon soit dans la direction de l'objectif ; très peu d'hommes parvenant à tirer dans un plan à peu près horizontal. Le tir est donc toujours trop haut. Les officiers d'une autre époque s'en rendaient bien compte ; ils prescrivaient de viser bas, en avant du but.

Le général Kouropatkine, dans les événements de Plewna, a remarqué un fait de même ordre.

« Les feux d'une position retranchée, écrit-il, n'augmentent pas d'intensité à mesure que l'assaillant avance ; il semble même que la précision des coups

» soit la plus grande de 2,000 à 600 pas, pour aller ensuite
» en s'affaiblissant. Les hommes les moins courageux
» évitent de tirer, les autres chargent et pressent la détente,
» sans se montrer au-dessus de l'épaulement. *Les balles*
» *volent en masse au-dessus de la tête de l'adversaire.* »

Lorsque le soldat est isolé et abrité, il arrive presque à mettre l'arme en direction. Dans le rang, c'est presque impossible, et l'inconvénient que je viens de signaler ne peut pas disparaître. Le tir est irrémédiablement trop haut et les balles passent par dessus les premières lignes de l'assaillant.

« A la bataille de Caldiéro, dit le général Duhesme,
» je vis quelques bataillons que j'avais fait rallier, arrêtés
» et engagés dans un feu de file qu'ils ne pouvaient sou-
» tenir longtemps. Je m'y portai ; je ne voyais pas la
» ligne ennemie, je n'apercevais, à travers un nuage de
» fumée, que des éclairs de feu, des pointes de baïon-
» nettes et le haut de quelques bonnets de grenadiers.
» Nous n'en étions pas loin cependant, peut-être à
» soixante pas, un ravin nous séparait, mais on ne pouvait
» pas le voir. J'allai jusque dans nos rangs relever avec
» la main les fusils des soldats pour les engager à cesser
» le feu et à se porter en avant. J'étais à cheval, suivi
» d'une douzaine d'ordonnances, aucun de nous ne fut
» blessé, je ne vis non plus tomber personne dans l'in-
» fanterie. Eh bien ! à peine nos gens se furent-ils ébran-
» lés, que sans faire attention à l'obstacle qui nous sépa-
» rait d'elle, la ligne autrichienne se mit en retraite. »

Les balles avaient passé par dessus la tête des uns et des autres.

Les conditions difficiles dans lesquelles se trouvent

quelquefois les tireurs ont des conséquences dangereuses pour les hommes du premier rang.

Ainsi, nous avons vu dans le 3^e chapitre, qu'à propos du feu exécuté par l'Infanterie formée sur trois rangs, le maréchal Gouvion Saint-Cyr rapportait qu'il n'était pas exagéré de dire que le troisième rang mettait hors de combat le quart des hommes blessés dans une affaire.

Plus tard, ce maréchal cite qu'à Lutzen et à Bautzen, un certain nombre de soldats étaient blessés depuis la main jusqu'au coude. Dans ces deux affaires, l'armée française était composée de recrues. On avait cru bien faire en gardant ces jeunes gens dans le rang. On craignait de les voir échapper à toute direction si on les avait dispersés en tirailleurs. Ils exécutèrent donc des feux collectifs et les hommes du deuxième rang blessèrent ceux du premier.

Dans les batailles contemporaines, les lignes adverses ne se fusillant plus à courte portée, on pourrait croire que les feux exécutés dans le rang sont devenus plus efficaces. Il n'en est rien. Si l'arme est trois ou quatre fois plus terrible, les hommes ont trois ou quatre fois moins de sang-froid. Ceux du premier rang ont l'appréhension du coup de feu qui part derrière eux ; enfin, les uns et les autres sont terriblement émus quand ils reçoivent des balles. Aussi vouloir faire exécuter ce feu, en règle générale, en face du feu de tirailleurs, n'est qu'une duperie ; nous allons le voir dans la suite.

Cependant nos règlements ont raison d'en prescrire l'emploi, parce que, dans un certain nombre de cas, l'homme sera placé sur un ou deux rangs, quelquefois sur trois ou quatre et même, sur une plus grande profon-

deur, s'il y a du désordre. C'est ce qui se produira au moment de l'assaut lorsque les fractions à rangs serrés arriveront sur la chaîne pour l'entraîner. Dans cette circonstance, il sera très difficile d'empêcher les hommes de tirer au lieu de les faire porter franchement en avant. Le règlement prescrit d'ailleurs le feu alternant avec les bonds successifs. Il faudra en prendre son parti ; de cette façon, l'homme se distraira du danger ; ce sera le résultat le plus clair de ce feu collectif. On pourrait croire au contraire qu'exécuté si près de l'ennemi, il va être terriblement efficace. Non, on ajuste d'autant plus mal que l'ennemi est plus près. L'homme sera trop ému pour tirer convenablement. Il enverra trop haut son coup de feu. Il manquera l'ennemi et ne réfléchira pas qu'il sera également manqué, le même sentiment d'angoisse dominant aussi l'adversaire. Qu'on amène les troupes d'assaut à 150 mètres environ de l'ennemi et elles n'auront plus rien à craindre si elles osent se précipiter sur la position.

Le feu dans le rang doit être également prévu dans le cas d'une attaque de cavalerie. A quoi bon, dira-t-on, l'Infanterie se défend simplement par son feu, quelle que soit la formation où elle se trouve. Nous sommes de cet avis, mais quand on en a le temps, il vaut mieux se rallier ou se former en carré, parce que dans cette formation, l'homme a plus de confiance ; il se sent appuyé, c'est instinctif. Et alors il n'y a pas d'autre feu à employer que le feu dans le rang à volonté.

§ II. — *Le feu meurtrier est le feu de tirailleurs.* —
Tout autres sont les conditions quand les hommes, au

lieu d'être formés sur un ou deux rangs, sont espacés ou embusqués.

Le feu qu'ils dirigent sur l'adversaire est exécuté avec moins de trouble. Les bons tireurs peuvent, dans une certaine mesure, mettre en pratique l'habileté qu'ils ont acquise en temps de paix.

Les expériences du polygone démontrent que le feu de tirailleurs est plus efficace que le feu à volonté exécuté dans le rang, plus efficace même que le feu de salve.

A. — *Ligne pleine et ligne de tirailleurs.* — Examinons de plus près la question, et voyons ce qui va arriver dans le cas où une ligne de tirailleurs aura en face d'elle une ligne pleine en ordre serré faisant des feux à volonté ou des feux de salve.

Les hommes de la ligne de tirailleurs ont la facilité de profiter des abris du terrain pour s'embusquer. Ils peuvent même, jusqu'à l'angle limite de trente degrés, faire des feux obliques. Qu'on l'essaie avec la ligne pleine.

Pour peu que cette dernière, ligne fasse un angle oblique avec la droite qui serait menée du tireur à l'objectif, — et cette obliquité est le cas général, car, dans le combat, il est bien difficile de disposer exactement une troupe face à l'objectif, — l'homme du deuxième rang ne peut pas viser, ou alors il est forcé de placer son arme tout près de la joue droite de son chef de file, ce qui est bien gênant pour ces deux hommes, et dangereux pour celui du premier rang. J'ai vu, même sur le polygone, le bois de quelques fusils du premier rang, brisés par les balles parties du deuxième rang. Un fait analogue s'est passé en 1885 dans la marche sur Langson. A la suite

d'un combat, on remarqua que, dans un bataillon, la plupart des armes du premier rang avaient été détériorées. Ce n'étaient pas les balles chinoises qui avaient causé ces dégâts.

La ligne pleine présente d'autres inconvénients :

Elle forme un but plus vulnérable que la ligne de tirailleurs, non seulement parce que les soldats y sont serrés, mais encore parce qu'il leur est plus difficile de s'abriter. Si ces soldats veulent se mettre à couvert, ils sont obligés d'espacer les rangs pour chercher leur emplacement, de se désunir, de prendre, en définitive, la formation en tirailleurs. S'ils s'obstinent à rester en ordre serré, il n'est pas douteux qu'ils ne soient à la longue accablés par cette pluie de balles, mieux dirigées que leurs propres projectiles. Les pertes leur font plus d'impression, parce que tout homme qui tombe produit plus de désordre dans un rang que dans une ligne de tirailleurs.

Voyant son feu impuissant, la ligne pleine veut-elle se porter en avant ? Elle sera encore plus vulnérable que si elle reste immobile.

La ligne de tirailleurs ne présente pas cet inconvénient au même degré. Dans la manœuvre et la marche, elle a plus de souplesse que l'autre. Elle offre plus de facilité pour occuper les points d'appui du terrain et se porter de position en position. Son mouvement peut se faire, homme par homme, d'un abri à un autre. Veut-on occuper un bois en y jetant rapidement des hommes ? Veut-on occuper les flancs d'un défilé ? Veut-on occuper un village ? opérations peu praticables avec une ligne pleine, c'est la ligne de tirailleurs qui convient. Veut-on se cramponner au sol sous le feu de l'ennemi ? Veut-on se

tenir devant une position en attendant des renforts ? C'est encore la ligne de tirailleurs dont l'emploi est indiqué ; elle s'adapte à tous les terrains. Elle se prête par suite à toutes les nécessités du combat, soit dans la défensive, soit surtout dans l'offensive.

En résumé, les raisons pour lesquelles elle est supérieure à l'autre sont les suivantes :

Vulnérabilité moindre, feu plus efficace parce qu'il s'exécute par les tireurs dans de meilleures conditions, adaptation à tous les terrains et à toutes les nécessités du combat.

Ainsi donc une troupe en ordre serré en but aux coups des tirailleurs ne tiendra pas longtemps, à moins que pour la couvrir on oppose tirailleurs à tirailleurs. La force des choses conduit à ce résultat.

Cependant, bien que le feu de tirailleurs soit relativement si efficace, ses effets ne sont pas encore en rapport avec les balles dépensées en raison des causes morales étudiées dans les chapitres précédents, d'après lesquelles le soldat tire mal et ensuite, parce que le tirailleur cherche à tirer sur le tirailleur opposé quand il cherche à tirer sur quelque chose. C'est tout naturel ; le feu appelle le feu, et il sera toujours très difficile de persuader à un homme de s'occuper d'une réserve ou d'un soutien qui, du reste, cherchera à s'abriter, en laissant de côté une chaîne d'où partent des coups de feu dirigés sur lui.

Nous venons de démontrer par la constatation des résultats au polygone et par le raisonnement, la supériorité du feu de tirailleurs sur les autres. Cette supériorité est encore plus grande sur le champ de bataille. Un examen rapide des faits qui se sont passés dans les

batailles de l'antiquité, du Moyen âge, des périodes moderne et contemporaine, va nous mettre à même de le constater. Nous verrons que l'emploi des tirailleurs répond mieux que tout autre moyen aux nécessités de la lutte, parce qu'il donne de la souplesse aux formations et rend les troupes manœuvrières. Il est entièrement lié aux dispositions tactiques. Nous constaterons en effet qu'il n'y en a pas de bonnes sans lui. Nous verrons enfin qu'il a pris d'autant plus d'importance que l'armement a progressé davantage et que les procédés tactiques ont été plus perfectionnés.

§ III. — *Période de l'antiquité.* — A l'origine de la guerre, les combattants n'en vinrent pas réellement aux mains. Ils préférèrent s'attaquer de loin avec toutes sortes de projectiles : rochers, pierres, javelots, flèches. L'arme de jet fut donc celle dont on se servit tout d'abord. Ce n'est qu'à la longue qu'on introduisit dans les troupes une organisation et une discipline assez fortes pour surmonter la répugnance (disons la peur) que les hommes avaient à s'attaquer de près. Se battre d'abord de loin et s'aborder ensuite, telle fut et telle est encore de nos jours la tactique. Le mode d'emploi seul a varié dans la suite des siècles, suivant les variations d'armement.

L'action qui consiste à se battre de loin a été confiée à des troupes spéciales qui se détachent du corps de bataille.

Les peuples guerriers de l'antiquité : Egyptiens, Perses, Scythes, Grecs, Romains, Carthaginois, avaient des troupes de soldats armés à la légère, dont le rôle était de s'emparer des positions, des points d'appui, pour favo-

riser la marche et les manœuvres du corps principal ; d'engager la lutte en tâtant l'ennemi, en le harcelant, en l'usant, et de préparer ainsi l'attaque par les autres troupes. Ce rôle était analogue à celui de nos tirailleurs sans en avoir cependant toute l'importance, étant donné la différence de l'armement des deux époques. L'ennemi, exposé à la grêle de traits que lançaient ces soldats légèrement armés, éprouvait de grandes pertes, à moins que lui aussi ne prit le parti d'user du même moyen.

Toutes les batailles préludent donc par un engagement entre les tirailleurs opposés, à la suite duquel il y a écoulement de ces soldats sur les flancs, ou par les intervalles des deux lignes de bataille. Ces deux lignes marchent alors l'une contre l'autre ; toutefois, avant de s'attaquer d'estoc et de taille, les combattants cherchent encore à se faire du mal de loin, et lancent les uns contre les autres les traits dont ils sont armés.

Mais cette sorte d'action, qui a la plus grande analogie avec notre feu à volonté dans le rang, est peu efficace et n'a d'autre but que de distraire le soldat en retardant encore le moment décisif. C'est reculer pour mieux sauter.

En résumé, dans l'antiquité, le tir des hommes dans le rang est presque nul ; celui des tirailleurs est le plus meurtrier, et s'il n'était pas assez efficace pour décider de la lutte, il n'en ébranlerait pas moins un ennemi qui ne prendrait pas de précautions pour s'en prémunir.

Les Perses et les Egyptiens avaient des corps d'archers et de frondeurs.

Les Scythes lançaient des nuées de flèches.

Les Grecs faisaient usage des prylites, infanterie légère armée d'arcs et de frondes, qui étaient répartis en avant de la phalange.

Les Romains attachaient à chaque légion des vélites qui engageaient l'action en lançant des javelots à bois long et à fer très aigu. Ils firent en outre usage, comme tous les conquérants des gens de trait, des peuples qu'ils subjuguèrent.

Les chiffres suivants donnent une idée de l'importance que les Grecs et les Romains attachaient au tir des tirailleurs. Sur 9,248 hommes dont se composait la phalange macédonienne, il y avait 1,024 prylites, soit $\frac{1}{9}$ de l'effectif. Sur 4,200 ou 5,000 hommes dont se composait la légion romaine, il y avait 1,200 ou 2,000 vélites, soit le tiers en moyenne de l'effectif.

Lorsque Pyrrhus, roi d'Epire, passa en Italie, il y amena une armée de 25,000 hommes parmi lesquels on comptait 2,500 archers et 500 frondeurs.

Les Carthaginois trouvèrent dans les mercenaires qu'ils employèrent, des gens de trait diversement armés. Outre les archers, ils avaient à leur disposition les fameux frondeurs des Baléares, qui se rendirent célèbres dans les guerres puniques.

Les Parthes avaient acquis une grande habileté comme archers. Leurs traits portaient plus loin que ceux des Romains. « Leurs arcs, dit Napoléon, étaient très grands. » Maniés par des hommes exercés, ils lançaient des flèches avec une telle force qu'ils perçaient les boucliers des Romains. Les vieilles légions en étaient déconcertées. Ce fut une des causes de la défaite de Crassus. »

Qu'on lise les auteurs militaires de l'antiquité, principalement Xénophon, Quinte-Curce, Thucydide, Tite-Live, Polybe, etc., et l'on y verra l'importance du rôle dévolu

aux tirailleurs. Il n'est pas une marche, il n'est pas une escarmouche, il n'est pas une bataille où on ne les emploie. Les généraux ne sauraient s'en passer.

Citons-en quelques exemples :

Le premier est tiré des guerres que les Romains soutinrent contre les Gaulois. Polybe raconte que dans une grande bataille livrée près de Télamon, le tir de leurs archers contribua d'autant plus à leur assurer la victoire, que leurs ennemis ne surent pas faire usage de troupes légères. Voici le récit de l'auteur :

« Les archers s'avancèrent sur le front de la première
» ligne selon la coutume des Romains et commencèrent
» l'action par une grêle épouvantable de traits. Les
» Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrê-
» mement, leurs braies et leurs saies les en défendirent ;
» mais ceux des premiers qui ne s'attendaient pas à ce
» prélude, et qui n'avaient rien sur leur corps qui les mit
» à couvert, en furent très incommodés. Ils ne savaient
» que faire pour parer les coups. Leur bouclier n'était
» pas assez large pour les couvrir ; ils étaient nus et plus
» leur corps était grand, plus il tombait de traits sur eux.
» Se venger sur les archers même des blessures qu'ils
» recevaient, cela était impossible, ils en étaient trop
» éloignés, et d'ailleurs comment avancer au travers
» d'un si grand nombre de traits ? Dans cet embarras,
» les uns, transportés de colère et de désespoir, se jettent
» immédiatement parmi les ennemis et se livrent invo-
» lontairement à la mort ; les autres pâles, défaits, trem-
» blants, reculent et rompent les rangs qui étaient der-
» rière eux. C'est ainsi que dès la première attaque
» furent abaissés l'orgueil et la fierté des ennemis. »
Polybe, LIVRE II.

Le deuxième exemple est tiré de la guerre du Péloponèse. Les Athéniens avaient transporté en Sicile une armée nombreuse et faisaient le siège de Syracuse. Ayant perdu leur flotte et subi plusieurs échecs, ils ne purent tenir plus longtemps sous les murs de la ville et cherchèrent, par une marche dans l'intérieur des terres, à gagner un autre point de la Sicile.

Les Syracusains se mirent à leur poursuite et les harcelèrent sans relâche à l'aide de leur cavalerie et de leurs armés à la légère qui, pendant plusieurs jours de suite, accablèrent l'ennemi de traits meurtriers. Les Athéniens ne pouvaient répondre à ce tir ; leurs pertes furent énormes. Frappés de stupeur, n'ayant plus le courage de se défendre, ils capitulèrent en rase campagne. « La » défaite, dit Thucydide, fut complète, sans bornes, » absolue. » Faute de pouvoir se servir de gens de trait, les Athéniens avaient dû recevoir tous les coups sans pouvoir les rendre. Ce serait donner une trop grande importance à ce tir de tirailleurs que de croire que c'est à lui seul qu'il faut attribuer ce désastre.

Le troisième exemple est tiré de la deuxième guerre punique et concerne la bataille de la Trebbia (an 218 av. J.-C.). Deux armées également expertes dans l'art de la guerre se trouvent en présence, et vont en venir aux mains. Elles sont séparées par la Trebbia. Dès le matin, Annibal fait traverser ce cours d'eau à sa cavalerie légère (Numide) et l'envoie harceler les rangs Romains. Le Consul Sempronius irrité, met en mouvement toutes ses forces : la cavalerie et les armés à la légère en tête. Il chasse les Numides, passe la rivière à leur suite et déploie son armée. Il a de 40 à 50 mille hommes sous ses

ordres ; Annibal en a 36.000 environ. « Quand les Romains furent sortis de la rivière, Annibal qui attendait ce moment, envoya devant, au secours de ses Numides, les armés à la légère et les frondeurs des îles Baléares, au nombre d'environ 8.000 hommes et les suivit à la tête de toute l'armée. » (Polybe).

Écoutons maintenant le commandant Hennebert qui a fait une description détaillée de la bataille.

« Alors, des deux côtés retentirent des fanfares. C'étaient, de part et d'autre, des sonneries équivalant à celles qui traduisent aujourd'hui à nos troupes le commandement réglementaire : En tirailleurs ! Effectivement, tous les créneaux des légions romaines, tous ceux de la ligne carthaginoise livrent passage à des essaims de tirailleurs qui portent une tunique serrée à la taille, faite pour se prêter à l'agilité de leurs mouvements. Ils s'écoulent en un clin d'œil, puis, ces fourmilières d'hommes aux jarrets d'acier se déploient méthodiquement pour former une chaîne en avant du front qu'elles ont à couvrir.

On distinguait, du côté des Romains, une nuée de combattants armés de la hasta velitaris (1) ; des frondeurs mercenaires ; des archers d'origine crétoise. Du côté des Carthaginois, des Baliars, dont le nom fameux dans l'antiquité, impliquait militairement la signification de frondeurs émérites. Ils avaient en bandoulière une gibecière ou sacoche contenant leurs munitions. Chacun d'eux était armé de trois frondes.

» C'est à ces habiles praticiens qu'il était ordonné

(1) Bâton dont la pointe est durcie au feu.

» d'engager le combat. Ils commencèrent par dérouler
» la courroie de leur fronde appropriée au tir à grande
» distance, puisèrent, une à une, dans leurs sacoches, ces
» balles de plomb dont l'expérience avait depuis long-
» temps permis d'apprécier les propriétés balistiques, et
» en projetèrent successivement, mais rapidement, un
» nombre formidable sur les manipuli romains. Leur
» adresse était extraordinaire, ils ne manquaient jamais
» d'atteindre le but visé...

» Poussant ensuite en avant, ils prirent leur fronde de
» moyenne grandeur et, gardant en réserve le reste de
» leurs balles de plomb, firent pleuvoir sur l'ennemi les
» galets ovoïdes qu'ils avaient ramassés la veille, sur les
» bords de la Trebbia. Se rapprochant encore et recou-
» rant cette fois à l'emploi de la fronde en usage dans les
» engagements à petite distance, ils lancèrent, sur les
» masses romaines, des pierres de gros volume d'un
» poids supérieur à celui de tous les projectiles alors en
» usage.

» Ecrasés sous une grêle de pierres de tout calibre,
» étourdis des craquements de leurs casques, de leurs
» cuirasses, de leurs boucliers fracassés par les projec-
» tiles, les légionnaires de Sempronius furent, en peu
» d'instant, atterrés. Comment faire pour résister à un
» ouragan dont nous ne saurions mieux comparer les
» effets qu'à ceux de l'explosion d'une fougasse-pierrier
» accompagnée d'un feu de mousqueterie bien nourri ?
» Les frondeurs baléares se tenaient hors de portée des
» traits de l'ennemi. Les archers crétois avaient, pour la
» plupart, épuisés leurs munitions ; d'ailleurs, une humi-
» dité persistante paralysait l'action des cordes de leurs
» arcs.

» La troupe des tirailleurs romains fut impuissante à
» soutenir la lutte engagée avec celle des Carthaginois.
» Le Consul dut, en conséquence, faire rentrer à leur
» place de bataille les hommes qu'il avait envoyés com-
» battre en ordre dispersés. Annibal rappela aussitôt les
» Baliares ainsi que ses fantassins légers qui, n'ayant pas
» eu besoin de donner, allèrent se former en deuxième
» ligne. De part et d'autre, les tirailleurs s'empressèrent
» d'opérer le passage de leurs créneaux en retraite, et
» les deux infanteries de ligne se virent démasquées. »

Elles s'abordèrent, et l'on sait comment celle des Romains fut entourée et finalement écrasée après la déroute de la cavalerie qui devait protéger ses ailes. Dans cette nouvelle phase de la bataille, les armées à la légère tiraillèrent sur les flancs.

« L'infanterie romaine résistait bravement, quand ses
» deux flancs mis à nu, furent, en même temps, assaillis
» par toute l'infanterie légère et les tirailleurs carthagi-
» nois. Les Baliares surtout se mirent à lui faire grand
» mal en exécutant contre elle un tir qui peut passer pour
» le prototype de celui que les modernes ont connu sous
» le nom de tir à boulets rouges. Des fourneaux pleins de
» charbons allumés avaient été apportés sur les lieux, et,
» dans ces fours, chauffaient des balles ovoïdes en terre
» cuite, projectiles alors merveilleux, que la fronde
» envoyait brûlants. Les légionnaires de Sempronius
» étaient atterrés des ravages que faisait dans leurs
» rangs un tir, ou si l'on veut, un feu auquel ils ne pou-
» vaient répondre. »

Cet exemple typique entre tous nous montre comment on comprenait l'action des tirailleurs dans les luttes de

l'antiquité. En principe, Annibal n'eut pas agi autrement si, à la place des frondeurs, il avait eu des hommes armés de l'arquebuse, du mousquet ou du fusil à pierre. Mais ces procédés, d'une tactique qui touchait presque à la perfection, ne furent pas toujours suivis. Rome commença à les négliger dès que sa prépondérance fut établie sur les autres peuples. A la suite de l'effondrement de l'Empire, ils furent oubliés et ne furent retrouvés que quinze siècles après, à la veille des guerres de la Révolution.

§ IV. — *Période du Moyen âge.* — Sans entrer dans les récits relatifs aux guerres de Charlemagne, de Guillaume le Conquérant, aux Croisades, il me suffira, pour faire comprendre l'action des tirailleurs au Moyen âge, de donner quelques exemples tirés de la guerre de Cent Ans.

Dans cette guerre, l'archer anglais acquit une grande réputation. Son arc avait une portée moyenne de deux cents mètres environ. « A cette distance, tout bon archer » d'Outre-Manche se faisait un point d'honneur de ne » jamais manquer un homme. » (*Origines de la tactique*, par Hardy).

La pénétration des flèches permettait d'abattre les chevaux à cette distance. La vitesse du tir était presque comparable à celle de nos armes actuelles. Quant l'archer voulait obtenir un tir rapide, il plaçait les flèches sous son pied gauche, de manière à les saisir de la main droite sans détourner les yeux du but. Il pouvait alors tirer dix à douze coups par minute.

Dans le même laps de temps, l'arbaletier ne lançait

qu'un carreau. Aussi, bien que son tir fut plus précis et plus meurtrier que celui de l'archer, celui-ci l'emportait toujours en vertu de ce principe toujours vrai : qui tire le plus touche le plus.

Dans les batailles de la guerre de Cent Ans, la chevalerie française se lança sur les archers anglais, espérant les rompre et s'attaquer ensuite au corps de bataille. Dès que cette chevalerie était arrivée à bonne portée, elle était reçue par une nuée de flèches. Les chevaux blessés s'abattaient et les cavaliers bardés de fer, empêtrés dans leur harnachement et leur armure, ne pouvaient plus se dégager. Ils devenaient alors la proie des gens de pied qui les égorgeaient sans courir aucun danger.

A Crécy (26 août 1346), la première décharge des archers anglais mit en fuite les arbaletiers génois qui servaient dans les armées du roi de France. La cavalerie, impatiente d'en venir aux mains, passa sur le ventre de toute cette « ribaudaille » et, malgré des prodiges de bravoure, échoua dans cette attaque désordonnée.

A Poitiers (19 septembre 1356), les Français débutent en faisant attaquer la ligne des archers anglais par une troupe de chevaliers à cheval. Même désordre et finalement désastre.

A Azincourt (25 octobre 1415), le rôle de l'archer anglais s'affirme davantage. Mais écoutons le récit qu'en fit un chroniqueur flamand (Enguerrand de Monstrelet) :

« Les archers, dont il y avait bien 13,000, tirèrent » d'abord à la volée, d'aussi loin qu'ils purent tirer, de » toute leur puissance. La plus grande partie de ces » archers était sans armure sur leurs pourpoints, les » chausses avalées, ayant haches ou épées pendues à

» leurs courroies. Beaucoup étaient nu-pieds et sans
» chaperon.

» Les Français commencèrent à incliner leurs têtes
» afin que les traits n'entrassent pas en la visière de leurs
» bacinets.

» Cependant ils s'avancèrent un peu à l'encontre des
» Anglais et ils les firent reculer. Mais avant le premier
» choc, il y avait déjà moult de Français empêchés et
» navrés par le trait des archers anglais. Ils étaient,
» d'ailleurs, si rapprochés et si serrés entre eux, qu'ils ne
» pouvaient pas lever le bras pour frapper.

» Les hommes du premier rang pouvaient seuls se
» servir de leurs lances, qu'ils avaient raccourcies de
» moitié pour les rendre plus solides et pour aborder les
» Anglais de plus près.

» Cependant Clignet de Braban n'avaient pu réunir
» que 140 des 800 hommes d'armes qu'on lui avait
» promis pour rompre les archers anglais. Cette petite
» troupe de cavaliers essaya de passer à cheval au travers
» des archers.

» En avant de tous ses compagnons, messire de
» Saveuse chargea tout seul ; il fut tiré à bas de son
» cheval et mis à mort. Les autres eurent leurs chevaux
» tués ou blessés par la force du trait et ils durent se
» replier sur l'avant-garde.

» Mais alors, ces cavaliers affolés « qui ne pouvaient
» plus tenir ni gouverner leurs chevaux », vinrent jeter
» le désordre et la confusion dans les rangs des hommes
» d'armes à pied qui, dans leur empressement à com-
» battre et pour opposer à l'ennemi un rempart plus épais,
» s'étaient formés sur 32 rangs !

» Les lourds chevaux caparaçonnés des fuyards les
» dérompirent sur plusieurs points, renversant hommes
» d'armes sans nombre. *Les derniers rangs de l'avant-*
» *garde commencèrent alors à s'enfuir et ce funeste*
» *exemple gagna promptement le corps de la bataille et*
» *surtout l'arrière-garde.*

» Les Anglais profitèrent aussitôt de cette confusion
» et de ce désordre pour pénétrer tous ensemble dans les
» ouvertures de la phalange rompue.

» Ils jettèrent leurs arcs et saïettes, prirent leurs épées,
» haches, maillets, becs de faucons et autres bâtons de
» guerre, frappant, abattant et occiant les Français.

» Quand l'avant-garde française fut dispersée, les
» archers anglais se dirigèrent vers la seconde bataille
» qui était derrière.

» Le roi Henri, avec tous ses gens d'armes, suivait les
» archers.

» Le duc Antoine de Brabant se bouta presque seul
» dans l'espace compris entre l'avant-garde et la bataille
» française et trouva là une mort glorieuse.

» La bataille fut dérompue en plusieurs lieux par les
» Anglais qui abattaient et occiaient cruellement et sans
» merci tous ceux qui tentaient de résister.

» A l'approche des Anglais, ce qui restait encore de
» l'arrière-garde tourna le dos, à l'exception des chefs,
» qui se firent tuer ou prendre.

» En moins d'une demi-heure de combat, l'armée
» française avait été déconfite sans que le connétable et
» ses lieutenants eussent songé à se servir des arbaletiers
» et des archers.

» La noblesse voulut avoir seule les honneurs du combat

» à pied ; aussi supporta-t-elle tout le poids de la » défaite. »

J'ai tenu à citer ce passage de l'historien. On y voit le résultat produit par le tir rapide des archers anglais. Le désordre causé par ces adroits tireurs se répercute de la tête à la queue et amène une panique dans l'armée française. Remarquons encore que pendant que la première ligne de cette armée recule, la dernière s'enfuit. — Effet moral.

Ce n'est qu'à partir de la délivrance d'Orléans que nous mettons en pratique les procédés tactiques des Anglais et le tir rapide des archers. Ainsi la fin du règne de Charles VII fut couronnée par les beaux triomphes de Formigny et de Castillon, à la suite desquels l'ennemi fut expulsé du sol national.

§ V. — *Du commencement des guerres d'Italie à la fin de la guerre de Sept Ans.* — Pendant que cette renaissance militaire avait lieu en France, les Suisses, de leur côté, adoptaient une tactique qui était un réel progrès pour l'époque. Ils se formaient en gros bataillons : les piquiers au centre, les arbaletiers et les coulevriniers à l'extérieur. Près de l'ennemi, ces archers et ces coulevriniers se déployaient en tirailleurs en avant et sur les flancs, et engageaient l'action.

Plus tard, dans l'armée de Charles VIII, ce sont les arbaletiers ou frondeurs gascons qui vont, en avant des bataillons de piquiers, lancer des flèches, des javelines ou des pierres.

Dans les bataillons des armées de Louis XII, on voit

sur les flancs et en avant, des pelotons d'enfants perdus, armés de l'arbalète ou de l'arquebuse, qui harçèlent l'ennemi par leurs feux de tirailleurs.

Cette tactique devint générale en Europe ; l'arbalète disparut complètement et l'arquebuse fut perfectionnée. Les enfants perdus et les unités d'arquebusiers jouèrent un rôle important dans les guerres d'Italie et de religion.

A. — *La bataille de Pavie et le marquis de Pescaire.*
— L'exemple le plus remarquable nous en est donné à la bataille de Pavie où François I^{er} fut battu et fait prisonnier. Voici ce que raconte Brantôme :

« Le marquis de Pescaire gagna la bataille de Pavie
» avec ses arquebusiers espagnols contre tout ordre
» de guerre et ordonnance de bataille, mais par une vraie
» confusion et grand désordre. C'est à savoir que 1,500
» arquebusiers des plus adroits, des plus pratiquez et
» surtout des mieux enjambez et des plus dispos, furent
» débandés par le commandement du marquis de Pes-
» caire, lesquels enseignés par de nouveaux préceptes
» du marquis, pratiquez aussi par une longue expérience,
» sans aucun ordre, s'étendaient par escadre par tout
» le camp, donnant des tours, faisant des voltes de çà,
» de là, d'une part et d'autre, avec une grande vitesse,
» et ainsi ils trompaient la furie des chevaux, de façon
» que par cette nouvelle mode de combattre non jamais
» aise et fort émerveillable et cruelle pourtant et misé-
» rable, ces arquebusiers empêchaient avec grand avan-
» tage la vertu de la cavalerie qui se perdit du tout : car
» les hommes joints ensemble et faisant un gros portez par
» terre par si peu d'excellents et braves arquebusiers.

» Cette confuse et nouvelle forme de combat se peut
» mieux imaginer et représenter que décrire, et qui se
» l'imaginera bien la trouvera belle et utile ; mais il faut
» que ce soit de bons arquebusiers et triez sur le volet et
» surtout bien conduits. »

On n'entra pas aussi résolument que l'on aurait dû dans la voie que le marquis de Pescaire venait de faire entrevoir. Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, pendant même la plus grande partie du XVIII^e, on n'accorda pas au feu de tirailleurs toute l'importance dont il était susceptible. Il est même étrange de constater qu'à ce point de vue l'Asie avait devancé l'Europe. Le général Skobelew, dans son livre *des Invasions dans l'Inde* signale l'emploi intelligent des tirailleurs dans l'armée de Baber (1).

Cependant d'habiles capitaines, tels que Brissac, d'Estrées, François de Guise, Coligny, Pierre Strozzi, Montluc, Tavannes, le duc d'Albe, le comte d'Egmont, Ferdinand de Gonzague, Guillaume de Nassau, firent faire de grands progrès à la tactique.

B. — *Instructions du duc François de Guise.* — L'un d'eux, le duc François de Guise avait édicté de remarquables instructions pour l'emploi des feux, et il n'est pas douteux qu'il eut donné à ce mode d'action toute sa puissance s'il en eût eu le temps.

(1) Baber descendait de Tamerlan. Il avait hérité de ces procédés tactiques et de son génie militaire. Il conquiert l'Hindoustan et fonda la dynastie des Grands Mogols.

Voici quelles étaient ses instructions :

« Il voulait, dit Brantôme, avoir 1,500 jeunes soldats
» ayant un peu pratiqué la guerre (Basques, Biscaiens,
» Provençaux, Béarnais, Gascons ou Espagnols), bien
» légers de viande et de graisse, maigrelets, dispos et
» bien injambes, qui volassent des pieds, ayant de
» bonnes arquebuses de Milan, pas trop lourdes, de beau
» calibre et de bonne trempe pour ne pas crever. Il vou-
» lait que leur poudre fut bonne et fine pour tirer d'assez
» loin et faire grande fauchée, et qu'ils eussent, au lieu
» de l'épée embarrassante et empêchant la légèreté, de
» grandes dagues comme en avaient autrefois nos enfants
» perdus. Ces gentils fantassins menés par de bons ser-
» gents, légers comme eux, et par quelques jeunes capi-
» taines un peu pratiques, devaient être départis en 4 ou
» 5 bandes et quelquefois par escadres ; *l'on verrait quel*
» *eschet ils feraient sur les gros bataillons en les venant*
» *attaquer de près ou d'assez loin, par des salves menues*
» *et fréquentes*. Ces arquebusiers légers, si on les voulait
» charger et assaillir, jugeraient à l'œil du moment de se
» retirer ou d'assaillir à nouveau comme font les Espa-
» gnols qui se comportent si galamment en assaillant et
» en se retirant à la mode des Arabes, très-importuns et
» fâcheux en telles fractions. »

« Par telle sorte, disait M. de Guise, nos gens auraient
» raison de ces gros bataillons de Suisses qu'ils perce-
» raient à jour et larderaient d'arquebusades comme
» canards. Ils en feraient de même sur les reîtres. »

Une autre disposition qui prit naissance à cette époque
et qui était bien connue des capitaines de l'antiquité, fut
de faire appuyer la cavalerie par des groupes d'arquebu-

siers mélangés aux escadrons. Henri IV, entre autres, se servit avec avantage de ce moyen, à la bataille de Coutras.

Nous sommes à la veille de la guerre de Trente Ans. Le mousquet va faire son apparition. Nous pouvons remarquer que jusqu'à ce jour, c'est le feu des tirailleurs qui a pu être le seul employé et que dans les cas assez rares, comme à Pavie, où on a su s'en servir, il a été très meurtrier, relativement à la puissance des armes à feu alors en usage.

Avec Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar, Turenne, Condé, Luxembourg, etc., la tactique fait de nouveaux progrès. Les formations deviennent plus maniables et les armées plus manœuvrières ; le rôle assigné aux réserves est mieux compris, et les principes de la stratégie sont mis en pleine lumière. Mais on semble ne pas tenir un compte suffisant des leçons des guerres d'Italie et de Religion en ce qui concerne l'emploi des feux. Au lieu de suivre hardiment la voie montrée par le marquis de Pescaire, indiquée par François de Guise et Henri IV, on ne trouve d'autre moyen, pour donner de la puissance au feu, que d'amincir les formations, afin de disposer d'un plus grand nombre d'armes de jet sur la ligne de bataille.

Le feu exécuté dans ces conditions, généralement dans le rang, est relativement peu efficace ; il répugne d'ailleurs au soldat qui, le plus souvent, se sert du feu de billebaude comme les arquebusiers d'autrefois.

C. — Idées du maréchal de Saxe sur l'emploi des feux. — Le maréchal de Saxe reconnaissait les défectuosités du tir dans le rang. Cependant il ne fit rien pour y

apporter des modifications, son opinion étant de se servir des moyens militaires de l'époque tels qu'ils étaient, plutôt que de perfectionner l'organisation et la manière de combattre des troupes françaises. Il trouvait si mauvaise la méthode employée pour tirer, qu'il préférerait plutôt la charge à l'arme blanche que le feu exécuté dans ces conditions.

« J'ai vu, écrit-il dans son livre *Mes Réveries*, des » salves entières ne pas tuer quatre hommes, et je » n'en ai jamais vu, ni personne, je pense, qui ait causé » un dommage assez considérable pour empêcher d'aller » en avant et de s'en venger à grands coups de baïon- » nettes dans les reins et à coups de fusils tirés à brûle » pourpoint : c'est là où il se tue du monde, et c'est le » victorieux qui tire.

» A la bataille de Calcinato, M. de Reventlau, qui » commandait l'armée impériale, avait rangé son infan- » terie sur un plateau et avait ordonné à cette infanterie » de laisser approcher l'infanterie française à 20 pas, » espérant la détruire par une décharge générale. Les » Français avaient ordre de ne pas tirer. Les Impériaux » les laissèrent approcher de 20 ou 25 pas et tirèrent » avec toutes les précautions que l'on peut prendre. Ils » furent rompus avant que la fumée ait eu le temps de se » dissiper et le désordre fut général. » La défaite des Impériaux s'explique clairement.

A une distance de 20 pas, il semble que pour recevoir l'assaillant ils n'avaient qu'à tirer droit devant eux, l'arme tendue horizontalement et sans viser. Ils n'ont même pas assez de sang-froid pour faire un mouvement aussi simple. La proximité de l'ennemi les impressionne. Ils

lâchent précipitamment leur coup de feu. Décontenancés en outre, en voyant l'ennemi marcher à travers la fumée alors qu'ils croyaient l'arrêter net, ils se débandent, se bousculent, s'embarrassent les uns dans les autres, et finalement sont taillés en pièces.

« A la bataille de Belgrade (16 août 1717), dit encore » le maréchal, deux bataillons impériaux présentèrent les » armes, couchèrent en joue et firent une décharge générale à 30 pas sur un gros de Turcs qui les attaquaient. » Le feu et la mêlée ne firent qu'une même chose, et les » deux bataillons n'eurent pas le temps de fuir car tout » fut étendu sur le carreau à coups de sabre, dans un » terrain de 30 à 40 pas. Je m'amusais ensuite à compter » les morts et je ne trouvais que 32 Turcs de tués à la » décharge générale de ces deux bataillons, ce qui n'a » pas augmenté l'estime que j'ai pour le feu de l'infanterie. »

Quand le Maréchal dit, qu'il ne croit pas au feu de l'infanterie, il veut parler du tir dans le rang par salve ou à volonté, car plus loin dans le même livre *Mes Réveries*, il indique une méthode pour se servir du fusil, méthode qui est un acheminement vers le procédé des tirailleurs. Il est intéressant de voir en quoi elle consistait. Je ne saurais mieux faire que de citer tout au long le passage qu'il y consacre.

« J'ai déjà dit que la manière de *faire tirer par commandement, gênait le soldat et était au feu tout son effet, je veux dire la justesse* ; et qu'il est dangereux » de tirer quand l'on a affaire à de l'infanterie, dans des » lieux où l'on peut s'aborder, parce qu'il faut s'arrêter » pour tirer, et qu'inafailliblement vous vous faites battre,

» si l'ennemi ne fuit pas ; ce qui ne doit pas arriver,
» parce qu'il s'attend à vous voir tirer ; mais votre troupe,
» qui s'est flattée que ce feu allait exterminer l'ennemi,
» si elle ne la voit pas fuir, certainement elle s'en ira.
» Ainsi, il ne faut point tirer contre de l'infanterie, en
» lieu où elle peut vous aborder et où vous pouvez
» l'aborder ; mais derrière des haies, lorsqu'un fossé,
» une rivière, un ravin et des choses pareilles vous
» séparent de l'ennemi : alors il faut savoir tirer et faire
» un feu si terrible, que rien ne puisse y résister. Je m'y
» prends ainsi.

» 1° Je veux que tous mes soldats aient des fusils avec
» un dez à secret ; ils tirent plus loin, se chargent
» plus vite, le coup en est plus net et violent. *Dans*
» *l'émotion que cause le combat, les soldats ne sont pas*
» *sujets à y mettre la cartouche sans l'ouvrir, ce qui*
» *rend beaucoup d'armes inutiles.* Ils ne sauraient charger
» deux coups l'un sur l'autre, parce que la seconde balle
» n'y resterait pas. Ainsi les fusils ne sauraient crever,
» comme ils font souvent. Je veux donc que les fusils de
» mes soldats aient un gros calibre avec un dez au fond ;
» que les cartouches des soldats soient de carton, plus
» grandes que les calibres, pour qu'ils ne puissent pas,
» par distraction, les y faire entrer ; qu'elles soient fer-
» mées avec un parchemin collé dessus, afin que le sol-
» dat puisse aisément les décoiffer avec les dents : elles
» doivent contenir autant de poudre qu'il en faut pour le
» bassinet et pour la charge. Les balles dont le soldat est
» muni doivent être dans la giberne : et lorsqu'il est
» question de tirer, il en prendra une poignée qu'il met-
» tra dans la bouche pour en laisser couler une dans le
» canon, dès qu'il aura jetté la cartouche,

» Les choses ainsi disposées, si j'ai à tirer d'un bord
» à l'autre d'une rivière, pour déloger l'ennemi de
» quelques endroits, pour le chasser d'une haie, ou pour
» d'autres cas qui se trouvent à la guerre où il faut com-
» battre de pied ferme, je mets de deux en deux files un
» officier ou un sergent : après quoi les officiers et ser-
» gents font avancer un pas de leur file, montrent au
» chef de file où il doit tirer et le laissant tirer à volonté,
» c'est-à-dire lorsqu'il trouve l'objet au bout de son fusil :
» ensuite, le soldat qui est derrière lui donne le sien, et
» les autres de la même file font la même chose en pas-
» sant les fusils de main en main. Ce soldat ou chef de
» file tire donc quatre coups de file, il y aurait bien du
» malheur s'il n'atteignait pas dans l'endroit au second ou
» troisième coup : car l'officier est auprès de lui, voit ce
» qu'il fait, lui indique l'endroit où il doit tirer et
» l'exhorte à ne se point presser. *Cet homme n'est point*
» *gêné, ni serré, ni pressé par le commandement ; per-*
» *sonne ne le pousse, il peut tirer tout à l'aise, et viser*
» *tant qu'il lui plaît ;* et il tire quatre coups de suite.

» Cette file ayant tiré, l'officier la fait reculer, et fait
» avancer la seconde à laquelle il fait faire la même chose ;
» puis il retourne à la première qui a eu plus de temps
» qu'il ne lui en fallait pour charger. Cela peut se répé-
» ter plusieurs heures de suite.

» *Ce feu est le plus meurtrier de tous et je ne pense pas*
 » *qu'aucun autre puisse lui résister.* Je ferai bientôt taire
 » celui des pelotons et des rangs ; et fussent-ils tous des
 » Césars, je les défie d'y tenir un quart d'heure seulement :
 » car, avec des fusils à secret, l'on tire aisément six
 » coups par minute
 »

» De tous les feux, c'est le plus vif et le plus égal, et
» je ne connais que *celui-là de bon : aussi n'en enseigne-*
» *rai-je point d'autre.* S'il faut tirer contre de la cavale-
» rie, il n'y a qu'à faire commencer le feu un peu de loin,
» pour qu'ils ne le donnent pas tout d'un coup. Comme
» ils chargent vite, ils auront chargés, les uns un peu
» plutôt, les autres un peu plus tard ; et cela fera encore
» un feu continu, pas si vif que celui par files, mais
» suffisant pour résister à la cavalerie, et qui est soutenu
» par de bonnes armes de longueur, dans lesquelles on
» entre pas comme dans les bataillons, où il n'y a que des
» fusils avec des baïonnettes et où il n'y a aussi que les
» deux premiers rangs qui puissent être de quelqu'utilité :
» aussi n'y entre-t-on pas. Et je pense que le feu de mes
» deux rangs, soutenu de ces armes de longueur, est plus
» que suffisant : du moins, je me persuade qu'il vaut
» mieux que celui des quatre rangs qui tirent en se bais-
» sant, se relevant, et par commandement, et qui n'est
» point soutenu par des armes de longueur, où les deux
» seconds rangs ne peuvent être absolument d'aucune uti-
» lité, et ne sauraient pousser que de l'épaule. »

Le Maréchal pense, en résumé, que le feu dans le rang produit peu d'effets, que dans le dispositif sur quatre rangs, les deux derniers rangs étaient absolument inutiles, que la vitesse du tir est un facteur très important et que le feu en dehors du rang est le seul qui soit réellement meurtrier, parce qu'il permet au soldat d'utiliser le terrain et de se servir de son adresse.

D. — *Frédéric II et l'ordre linéaire avec feux de ligne.* — Dans la guerre de Sept Ans, Frédéric II s'atta-

cha à donner au tir plus de rapidité. Mais il ne rompit pas avec les procédés alors en usage que le maréchal de Saxe trouvait défectueux. Il les perfectionna : non-seulement il conserva le feu dans le rang, mais il exigea que ses soldats n'en eussent pas d'autres, ce en quoi l'événement démentit parfois ses prévisions.

C'est le moment de dire quelques mots des principes tactiques qu'il adopta, car ils se lient intimement avec la question des feux.

Le mousquet et la pique avaient été supprimés et remplacés par le fusil à baïonnette. Frédéric II avait créé l'ordre linéaire, les bataillons étant en ligne sur trois rangs, les uns à côté des autres, ce qui donnait une plus grande quantité de feux. Les soldats n'exécutaient que des feux dans le rang et pouvaient tirer de six à sept coups à la minute. Comme on le voit, la tactique frédéricienne n'adoptait pas l'usage des tirailleurs. C'était une tactique qui flattait l'œil et faisait l'admiration des partisans de la parade ; elle était rigide et compassée. L'armée manœuvrait tout d'un bloc. L'initiative n'existait pas. On ne pouvait pas, par suite, admettre l'indépendance des unités constituées, ni les formations, comme les tirailleurs, qui auraient donné de la vie et de la souplesse à cette machine. Il en résulta que les armées étaient lourdes dans leurs marches et qu'elles ne cherchaient pas à manœuvrer en raison du temps que tout déplacement demandait. Du temps de Frédéric, on n'occupait pas volontiers un village, un bois, un terrain montagneux, un défilé, parce que cette disposition amenait du dérangement dans la rigidité de l'ordre de bataille, rigidité qu'on tenait à respecter. Faute donc d'avoir des

tirailleurs, on se privait des avantages qu'aurait procuré l'occupation de ces points d'appui.

On cherchait des terrains spéciaux pour y ranger les troupes, de grandes plaines de préférence, où elles pouvaient conserver leur alignement et leur ordre inflexible. Cette tactique n'eut pas de fâcheuses conséquences pour Frédéric, parce que ses ennemis n'en connurent pas d'autres, et qu'en outre, ils n'avaient pas ses talents.

Aussi, bien que le mode d'emploi des feux fut médiocre, la rapidité qu'il sut imprimer au tir et les manœuvres imprévues qu'il réussit à exécuter devant des armées figées dans leur immobilité, lui assurèrent la supériorité sur ces dernières.

§ VI. — *Guerres de la Révolution et de l'Empire.* — J'ai déjà dit dans un chapitre précédent qu'après la guerre de Sept Ans, on se trompa sur les véritables causes qui avaient fait les succès de Frédéric, et que toutes les puissances de l'Europe avaient adopté la tactique prussienne. La France entra une des premières dans ce mouvement, malgré les doctrines d'une école opposée, d'origine française cependant, qui adoptait l'ordre profond, dit perpendiculaire.

Cette école reconnaissait pour chef Méné-Durand, pour apôtres Joly de Maizeroy et de Brohan et pour protecteur le maréchal de Broglie, notre meilleur général à cette époque.

Elle préconisait les bataillons formés en colonne serrée, le fractionnement par unités constituées et, par suite, l'indépendance et la mobilité de ces unités, ce qui

permettait à l'initiative de s'exercer aux divers échelons de la hiérarchie ; elle accordait une grande importance aux réserves ; elle rejetait, pour l'attaque les colonnes trop profondes, etc. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était les règles qu'elle émettait pour l'emploi des feux.

« Tandis que l'école linéaire ne connaissait que les » feux de ligne, d'ensemble ou à volonté, l'école perpendiculaire posait les principes suivants :

» (a) Les feux de ligne *ne doivent être que l'exception* » et n'être employés que dans la défensive, derrière un » abri. Ils sont exécutés en ligne sur trois rangs.

» (b) *Le seul feu efficace est celui de tirailleurs, visant » bien et libres dans leurs mouvements.*

» (c) Le feu de tirailleurs doit être incessant ; leur » rideau doit toujours couvrir la ligne des colonnes. Si » les masses se déploient pour exécuter des feux d'ensemble, les tirailleurs démasquent le front des bataillons et se portent en arrière. Si les colonnes doubles s'élancent à la charge, les tirailleurs se tiennent dans » les intervalles des colonnes pour protéger les flancs et » continuer le feu aussi longtemps que possible. » (Précis historique de la tactique).

Tels étaient les principes de l'ordre profond qui, en résumé, n'admettait que le feu de tirailleurs.

Au moment où ces idées parurent, la lutte devint très vive entre les partisans des deux systèmes de tactique alors en présence. La préférence fut, en définitive, attribuée à l'ordre linéaire en dépit des expériences faites en temps de paix, aux camps de Metz et de Vaussieux. Quelques années après, les événements devaient faire

justice de cette manière de voir et établir la supériorité incontestable de l'ordre profond, avec colonnes et tirailleurs, sur l'ordre linéaire, avec lignes déployées et feux dans le rang.

Quoiqu'il en soit, les feux de tirailleurs étaient connus, sinon pratiqués, dans l'armée française, vers la fin du XVIII^e siècle.

» On a souvent répété que la tactique à laquelle ils se » rattachaient fut l'œuvre de l'enthousiasme révolution- » naire et de l'ardeur de nos volontaires.

» Cette idée longtemps accréditée est absolument » fausse. Les raisons de l'adoption de cette tactique » apparaissent très visiblement, si l'on veut bien se » souvenir que la plupart des généraux de la Révolution » avaient fait la guerre de Sept Ans et avaient pris parti » dans la querelle entre les deux ordres.

» Les plus jeunes d'entre eux furent les élèves de leurs » aînés. Tous ou presque tous firent la guerre d'Amé- » rique et purent s'y convaincre de l'excellence des » tirailleurs. Il n'est donc pas étonnant de voir l'ordre » perpendiculaire, objet de l'affection des armées répu- » blicaines, sans faire intervenir l'enthousiasme révolu- » tionnaire.

» Au début, cette tactique ne fut pas appliquée telle » que la prescrivaient les écrits de Rohan et de Joly de » Maizeroy. La cohésion et le sang-froid manquaient à » nos jeunes troupes ; aussi, dès que les bataillons en » colonne entraient dans la zone du feu, les soldats *fuyant* » *en avant*, si on peut s'exprimer ainsi, venaient se » fondre sur la ligne des tirailleurs. Peu à peu, toutes les » troupes en arrière faisaient de même et ces épaisses

» bandes de tirailleurs, baïonnettes croisées et tambours
» battants, prenaient le pas de course pour se précipiter
» sur l'ennemi.

» Cette formation a reçu le nom caractéristique de
» tirailleurs en grandes bandes. »

Les jeunes troupes de la Révolution commencèrent à la mettre en pratique dans les terrains boisés et coupés de l'Argonne, des Ardennes, du Palatinat, etc.

Nos ennemis apprirent, à leurs dépens, cette nouvelle façon de combattre. Etourdis par la grêle de balles qui les accablaient, ils renforçaient dès l'abord leurs troupes légères par leur grosse infanterie. Mais leurs feux de ligne, en apparence si formidables, ne prévalaient pas contre le tir, en apparence si faible, de quelques tirailleurs embusqués et leurs formations ne tardaient pas à s'écrouler.

Le général Duhesme, qui a fait toutes les guerres de l'Empire, cite dans son ouvrage des exemples de l'efficacité des tirailleurs. « Un officier français, dit-il, qui
» servait pendant l'avant-dernière guerre, chez les Autrichiens, m'a conté que par les feux d'un bataillon
» français qui s'était avancé jusqu'à cent pas du sien,
» sa compagnie ne perdit que 3 ou 4 hommes, tandis
» que dans un même espace de temps elle en eut plus de
» 30 tués ou blessés par un groupe de tirailleurs qui
» étaient dans un petit bois sur leur flanc et à plus de
» 300 pas. »

« Au passage du Mincio, en 1801, le 2^e bataillon de la
» 11^e légion reçut un feu de bataillon du régiment de
» Bussi et ne perdit qu'un homme ; les tirailleurs de cette
» légion y tuèrent plus de 30 hommes en quelques
» minutes, en soutenant la retraite de leur corps. »

Dans la campagne de 1796, la tactique employée par l'armée française fut très remarquable et on doit regretter qu'on ne l'ait pas toujours suivie vers le milieu et la fin de la guerre de l'Empire. Elle consistait en de petites colonnes souples et manœuvrières couvertes par des tirailleurs. A Rivoli, par exemple, notre première ligne était composée de colonnes de bataillon de 500 hommes environ dont le tiers était déployé en tirailleurs. Le terrain sur lequel se passait l'action était montueux et difficile. Nos troupes s'y mouvaient aisément, les Autrichiens avec lenteur. On conçoit la supériorité que l'infanterie française dut retirer de ses formations, sous le rapport de la manœuvre et du feu. Malgré son infériorité numérique, elle put d'abord résister assez longtemps pour attendre l'arrivée de la division Masséna et finalement, laisser les efforts des Autrichiens qui se débandèrent.

Il y a lieu de remarquer encore, dans cette campagne, les procédés employés par Bonaparte pour s'emparer des défilés de la haute vallée de l'Adige, dans sa marche vers le Tyrol. Des tirailleurs engageaient l'action en s'élevant sur les flancs des défilés.

Mais c'est surtout dans la campagne de 1806 que la supériorité de notre tactique fut confirmée de la manière la plus éclatante. Les belles formations prussiennes de l'Ecole fédéricienne ne purent tenir devant nos colonnes précédées d'essaims de tirailleurs.

A Saalfeld, l'ennemi ne put déployer un seul peloton en tirailleurs. Il subit la défaite.

A Iéna, il fit marcher des pelotons entiers contre les tirailleurs français dont il ne sut pas se défendre. En un clin d'œil, ses belles formations furent bousculées.

A Auerstœdt, les cinq divisions du duc de Brunswick ne purent opérer avec la rapidité et l'ensemble nécessaires pour emporter le village d'Hassenhausen occupé par Davout. Leurs belles lignes déployées se brisèrent contre notre infanterie.

L'année suivante, Lannes à Friedland tient en échec, avec son seul corps, l'armée russe, pendant la plus grande partie de la journée, grâce à l'emploi intelligent des tirailleurs dans le bois de Sortbach, dans les villages de Posthenen et de Heinrichdorf.

Après la campagne de 1806-1807, l'ennemi nous emprunta nos procédés et fit meilleure contenance. Le contraire commença à se produire chez nous. Est-ce à l'habitude que nous avions de vaincre, est-ce à l'impatience qui nous fit négliger la préparation de certaines attaques, est-ce au dégoût de la guerre qui commença à se produire chez quelques lieutenants de l'Empereur, est-ce à l'introduction toujours plus forte dans nos armées de jeunes soldats et de contingents étrangers, qu'il faut attribuer ce dédain et l'oubli des procédés tactiques ? Il y eut de tout ça.

Les Anglais nous firent payer cette faute, et c'est ainsi que peut s'expliquer en partie, la facilité avec laquelle ils repoussèrent quelques-uns de nos assauts en Espagne.

Ils nous attendaient, leurs unités de ligne formées sur deux rangs, couvertes par des tirailleurs. Ces derniers nous accueillaient par leur feu et démasquaient ensuite la ligne, alors que nous étions déjà en désordre. Cette ligne exécutait un feu à volonté, du reste peu efficace, après quoi elle se portait à notre rencontre et nous refoulait. Les choses ne se seraient pas passées autrement si les

formations anglaises avaient été auparavant en butte aux coups de quelques tirailleurs.

Dans de grandes batailles, on ne tint pas suffisamment compte du rôle que les tirailleurs auraient dû y remplir.

A la Moskowa, à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à Leipzig, etc., les attaques étaient brusquées avant d'être préparées. A Wagram et à Waterloo, les formations massées qu'on y employa démontrent l'oubli de toutes les bonnes règles. Napoléon s'est défendu d'avoir ordonné ces formations. « Il reconnut, dit le maréchal Bugeaud, » que l'on avait trop combattu en colonnes et avec des » colonnes trop profondes. Je suis convaincu que nous » devons à cette faute une grande partie de nos » malheurs. »

On avait en outre trop souvent combattu sans tirailleurs. Le feu n'était plus fourni que par la subdivision de tête de la colonne ; il dégénérait en feu à volonté dans le rang et était insuffisant.

§ VII. — *Période de 1815 à 1870.* — Nous avons fait les guerres de la Révolution et de l'Empire en appliquant les principes de l'ordre profond avec tirailleurs, en ne tenant aucun compte, par conséquent, du règlement de 1791 qui était impraticable. Au lendemain de ces guerres, on aurait pu croire que nous nous serions empressés de perfectionner les méthodes qui avaient rendu notre infanterie si redoutable. Au contraire, réagissant contre les hommes de l'époque précédente et leurs idées, laissant de côté leur expérience, nous faisons un grand pas en arrière ; nous en revenons de nouveau à l'ordonnance de 1791 et à l'ordre linéaire.

Toutefois, il y avait trop d'officiers ayant fait la guerre pour que les principes que nous avions appliqués de 1792 à 1815, fussent complètement oubliés. Les maréchaux Gouvion Saint-Cyr et Marmont, les généraux Morand et Foy, les remirent en honneur dans leurs écrits, mais ils ne purent que leur faire accorder une place modeste dans la nouvelle ordonnance du 4 mars 1831, qui parut dans cette longue période de paix.

D'après cette ordonnance, le bataillon qui était composé de huit compagnies, en détachait une seulement, en tirailleurs, à 200 mètres en avant. Ces tirailleurs avaient trop peu d'indépendance ; ils étaient rivés au bataillon. D'ailleurs, les principes généraux de l'ordonnance étaient copiés sur celle de 1791. Pas plus que cette dernière, elle ne devait être mise en pratique sur les champs de bataille.

En 1845, fut rédigé le règlement sur le tir dont l'apparition fut due à l'intervention du maréchal Bugeaud. Les idées tactiques de cet homme remarquable ne purent prévaloir complètement. Remarquons seulement à l'appui de la thèse que je soutiens, qu'il disait « que l'infanterie » devait presque uniquement agir *en tirailleurs*, soutenus par des colonnes peu profondes. »

Dans les guerres d'Afrique, l'action des tirailleurs prit une grande importance, malgré l'ordonnance qui lui en laissait fort peu ; mais cette action fut, par contre, bien désordonnée, faute de règles pour la définir.

Dans la guerre de Crimée, nous nous servîmes des mêmes moyens, car, bien que le règlement de l'époque fut un pauvre guide, en l'espèce, nous sentîmes la nécessité d'agir en tirailleurs, comme étant la meilleure

manière d'employer notre feu et de donner à nos bataillons la souplesse et l'indépendance indispensables pour la conduite des différentes phases du combat.

A la bataille de l'Alma, on vit revivre les tirailleurs en grandes bandes désordonnées, des premières luttes de la Révolution. « Lorsque la division Canrobert déboucha » sur le plateau, la ligne de combat était formée d'une » épaisse chaîne de tirailleurs dans laquelle étaient venus » se confondre des officiers et des troupes de tous les » corps de la division. » (Précis tactique de l'infanterie).

La guerre de 1859 montra une fois de plus la nécessité du feu des tirailleurs et la supériorité de ce mode d'action sur les autres genres de feu.

L'infanterie française était armée du fusil rayé, dont la portée était de 600 mètres et qui n'avait pas de hausse. L'infanterie autrichienne était armée du fusil Lorens, qui avait une hausse graduée jusqu'à 700 mètres et qui était supérieur au nôtre comme portée et comme justesse.

Mais tandis que l'infanterie française agissait par grandes bandes de tirailleurs, l'infanterie autrichienne cherchait presque exclusivement à agir par feux de ligne et par salves. On sait ce qu'il en advint.

Pendant que nous faisions la guerre en Algérie, en Crimée, en Italie, avec des procédés tactiques médiocres, mais supérieurs cependant à ceux de l'ennemi, les Prussiens, appréciant sûrement les faits qui s'étaient déroulés de 1793 à 1815, nous devançaient dans la voie de la réglementation.

Déjà, au lendemain de leurs désastres d'Iéna et d'Auerstœdt, ils avaient compris la nécessité d'avoir des tirailleurs. Ils s'en servirent dans les campagnes de 1813,

1814 et 1815. En 1825, un premier règlement consacra cette manière de voir. En 1847, un deuxième règlement donna encore plus d'importance à l'action des tirailleurs, soutenus par de petites colonnes de compagnie, dispositions qui augmentaient la souplesse des formations, donnaient de l'initiative aux différents échelons de la hiérarchie, et rendaient en somme les troupes plus manœuvrières.

En 1866, les Prussiens appliquèrent ces principes. Nous avons vu au chapitre III quel aspect présentait leurs lignes de combat. Ces lignes étaient d'abord formées de colonnes de compagnie ou de demi-bataillon. Ces petites unités tactiques déployaient habituellement le tiers de leur effectif en tirailleurs. Ces tirailleurs allaient se loger à bonne distance de l'ennemi dans les plis du terrain et commençaient leurs feux à 300 mètres environ. Les soutiens, toujours très près des tirailleurs, se portaient sur la chaîne pour augmenter son impulsion ou accroître son feu.

Les Autrichiens, au contraire, avaient adopté ce qu'ils appelaient « l'offensif Stoss ». Ils se précipitaient en avant, en masses serrées. Leurs grosses colonnes ne tardaient pas à s'écrouler devant le feu des tirailleurs ennemis.

De l'étude de la campagne de 1866, ressort l'importance prépondérante du feu due à l'adoption des armes à tir rapide. Avant cette époque, le rôle des tirailleurs était et devait être de préparer l'action des colonnes. Dès lors, les actes principaux du combat se passeront sur la chaîne. Les tirailleurs continueront bien entendu à couvrir les unités en ordre serré, mais celles-ci devront se conformer à leur mouvement.

En résumé, que remarque-t-on dans la période de 1815 à 1870. Chez nous, une tendance de revenir à l'ordre linéaire et aux principes de 1791. Nous nous donnons des règles impraticables et que nous sommes obligés de violer sur le champ de bataille. Nous y agissons par grandes bandes de tirailleurs, dans le plus grand désordre.

Chez les Autrichiens, une tendance encore plus marquée, vers les vieilles doctrines et la parade. Ils cherchent à agir par feux de ligne et par salves, ce qui cause en partie leur défaite.

Chez les Prussiens, l'emploi réglementé des tirailleurs et des petites colonnes, ce qui joint à l'adoption d'une arme à tir rapide (fusil Dreyse) leur assure un triomphe éclatant.

§ VIII. — *Période de la guerre de 1870.* — A la suite de la guerre de 1866, paraissent en France, deux règlements successifs : le premier de 1867, le second du 16 mars 1869. D'après ces règlements, le bataillon de six compagnies, en détachait deux en tirailleurs. Mais le rôle de ces tirailleurs y était secondaire. Le bataillon devait en outre se mouvoir en un tout rigide. On apprenait à manœuvrer sur la place d'exercices, mais on ne disait pas un mot du combat. Encore la parade et les principes de 1791 qui revenaient. D'ailleurs, nous commençons la guerre de 1870 avec l'idée que la défensive était le meilleur mode d'action et qu'une position défendue par le chassepot était inviolable. Ces idées enrayèrent l'élan de nos tirailleurs. Nous ne sûmes pas attaquer quand il le fallut. Nous ne sûmes même plus nous débrouiller comme en 1852 et 1859. J'ai déjà décrit dans

Le chapitre III, le mouvement offensif exécuté le 16 août par la brigade de Golberg contre la 38^e brigade allemande. Nos troupes se portèrent à l'attaque en colonnes serrées. Les hommes s'éparpillèrent comme ils le purent en tirailleurs sous le feu de l'ennemi. Les uns tirèrent dans le dos des autres. Le désordre fut à son comble.

De leur côté, les Allemands, au lendemain de la guerre de 1866, avaient perfectionné les procédés qu'ils y avaient appliqué. Ils s'en servirent contre nous avec succès. Malgré les fautes qu'ils commirent, comme de se présenter quelquefois trop massés, sur certains terrains découverts et où ils éprouvèrent des pertes sanglantes, on peut dire que pendant toute la campagne, ils firent preuve d'un esprit d'initiative remarquable, dû en partie à l'emploi judicieux des tirailleurs. Un exemple bien connu nous montrera en quoi consistaient les procédés qu'ils employaient vers la fin de la guerre. Cet exemple est relatif à l'attaque du Bourget, exécutée par le corps de la Garde, le 30 octobre 1870. Le prince de Hohenhôle, dans ses lettres sur l'infanterie, la décrit ainsi qu'il suit :

« L'attaque exécutée par l'aile droite depuis Dugny
» contre le Blanc-Mesnil, fut plus instructive encore par
» rapport aux formations d'attaque, parce que, de ce
» côté, l'infanterie l'exécuta seule sans être soutenue par
» l'artillerie.

»

» En cet endroit, ce furent deux bataillons qui durent
» franchir un espace découvert d'une étendue de
» 2 000 pas. Le chef du régiment fit déployer deux
» compagnies en groupes de tirailleurs de 4 à 6 files. Ces
» groupes durent s'avancer en deux fractions dans la

» plaine, et cela en alternant et en parcourant l'un après
» l'autre, 300 pas, au pas de course. Une fois cette dis-
» tance franchie, l'une des ailes se jetait à terre où elle
» trouvait à s'abriter quelque peu dans les hautes tiges
» des pommes de terre et ouvrait le feu.

»

» En me supposant posté dans la lisière du défenseur,
» je peux bien me représenter l'embarras où se trou-
» vèrent les tirailleurs français en face de ce mode d'at-
» taque si peu habituel.

»

» On pourra, il est vrai, objecter que ce jour-là les
» troupes du défenseur n'étaient pas à la hauteur de
» celles de l'assaillant. Cela n'empêche pas qu'elles se
» soient bien battues en défendant une à une les maisons
» du village. »

Ajoutons que les fractions de troupes qui étaient der-
rière les tirailleurs prussiens suivaient à une allure
modérée derrière le centre, en ligne serrée.

Les Prussiens auraient-ils obtenu ce succès, malgré la
médiocrité de nos soldats, s'ils n'avaient adopté que
l'ordre serré et par suite le feu à volonté sur un ou plu-
sieurs rangs ?

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette campagne
de 1870-1871. Je ne parlerai pas non plus des dispositions
tactiques que nous adoptâmes à la hâte dans la deuxième
partie de la guerre, dispositions qui ne purent donner
tout ce qu'on aurait été en droit d'en attendre, si on avait
eu le temps d'exercer nos jeunes soldats.

Cette description n'apprendrait rien de plus au lecteur.

§ IX. — *Période depuis 1870 jusqu'à nos jours.* —

Après la guerre de 1870, toutes les puissances se mirent à l'œuvre pour réviser leurs règlements de manœuvres.

En ce qui concerne le point spécial qui nous occupe, on reconnut enfin que le feu était prépondérant comme mode d'action. Beaucoup n'en convenaient pas avant 1870. Désormais il n'y avait plus de contestation possible. C'était un fait acquis. Le rôle des tirailleurs en eut plus d'importance. La conduite du combat leur fut définitivement dévolue. Afin de donner à leur feu toute sa puissance, on pensa qu'il fallait donner à la chaîne plus de densité. On y disposa les fractions de troupe qui, autrefois, étaient derrière elles, et qui, étant donné les effets meurtriers de l'armement actuel, auraient été exposées, sans prendre part au combat, à la plus grande partie des projectiles destinés à cette chaîne.

Quant aux unités laissées en arrière, avec la mission de renforcer la ligne de feu et de lui apporter l'appoint indispensable pour l'entraîner à l'assaut, on comprit la nécessité de leur épargner des pertes inutiles. On adopta pour l'ensemble du dispositif l'ordre dit dispersé. On lui donna enfin une grande souplesse, disposition qui, en facilitant l'utilisation du terrain, permettait aux tirailleurs de faire un meilleur usage de leur feu ; aux soutiens et aux réserves de s'abriter jusqu'au moment de leur entrée en ligne.

Nous allons examiner sommairement de quelle manière les règlements parus en France depuis 1870, ont résolu ces questions. Ces règlements sont les suivants :

Règlement du 12 juin 1875. — Règlement du 29 juillet 1884. — Instruction de 1887 sur le combat. — Décision du 3 janvier 1889. — Décision du 15 avril 1894.

A. — *Règlement du 12 juin 1875.* — D'après ce règlement, le feu est ouvert par quelques tirailleurs, à 800 mètres de l'ennemi. La chaîne, successivement renforcée, s'avance lentement, en profitant de tous les abris. A 300 mètres, les deux compagnies de tête sont sur la ligne. Leur effectif, à la suite des pertes possibles, est de 300 hommes au total. Le front d'action du bataillon étant de 300 mètres, il y a un homme par mètre courant. La marche en avant est poursuivie avec le concours des compagnies de réserve qui se portent sur la chaîne en ordre serré. Il en résulte qu'entre 800 et 300-mètres, les tirailleurs ne sont pas gênés; les intervalles qui existent entre eux sont assez grands. Le mouvement qui les porte en avant est lent. Ils peuvent donc s'abriter comme ça leur est recommandé et faire un bon usage de leur arme. A partir de 300 mètres, le mélange des fractions constituées s'accroissant sur les points où le renforcement des compagnies de réserve a eu lieu, les hommes sont théoriquement sur trois rangs. Ils tirent mal et une partie des fusils ne peut être utilisée. Cet inconvénient est inévitable avec la densité qu'a pris la chaîne et le mélange prématuré des fractions constituées.

B. — *Règlement du 29 juillet 1884.* — Dans la guerre Turco-Russe survenue sept ans après les événements de

1870, la tactique employée par les Russes fut défectueuse. Ils agirent en masse, sans préparation par le feu, avec des fronts restreints, les lignes serrant les unes sur les autres. On remarqua que les attaques ainsi conduites échouaient avec de grandes pertes, ce qu'on savait déjà par les événements de 1866 et 1870. Les renseignements tirés de la campagne des Balkans ne furent d'aucune utilité pour l'élaboration du règlement du 29 juillet 1884, qui suivit celui de 1875.

D'après ce règlement de 1884, les renforts sont supprimés et la chaîne augmente de densité dès le début. Elle est renforcée à mesure qu'elle marche. A 400 mètres, les deux compagnies de tête sont en ligne. A partir de cette distance, elles se resserrent sur leur centre et ne doivent plus occuper chacune qu'un front de 100 mètres, déduction faite des pertes probables. Les intervalles créés par le resserrement sont destinés aux fractions en ordre serré des compagnies de réserve.

Comme on le voit, le feu jusqu'à 400 mètres de l'ennemi, est exécuté dans des conditions satisfaisantes. A cette distance, les tirailleurs des deux premières compagnies dont l'effectif probable est de 300 au total, ne disposent plus chacune que de 66 m sur la ligne. C'est insuffisant. Les deux compagnies de réserve, en supposant qu'il n'y ait ni à-coups, ni désordre, ce qui sera excessivement rare, auront tout juste l'espace nécessaire pour se placer sur la chaîne. Elles seront sur deux rangs, disposition peu favorable pour l'exécution des feux ; quoiqu'il en soit, l'ensemble du dispositif paraît meilleur que celui de 1875, car les hommes ne sont nulle part en profondeur sur plus de deux, et que le mélange des

fractions constituées y est moindre. Mais le mouvement offensif y est trop accéléré. On utilise à peine le terrain. La préparation par le feu est écourtée. Sur ce point, le règlement de 1884 est inférieur à celui de 1875.

C. — *Instruction pour le combat de 1887.* — Cette instruction a réduit le front du bataillon de 300 mètres à 210 mètres. Elle a eu en vue d'accroître l'aptitude à l'offensive et d'augmenter le feu par la réduction du front de combat et par une densité plus grande de la chaîne. Elle est tombée dans l'exagération, et pour en faire ressortir tous les inconvénients, je ne saurais mieux faire que de citer les appréciations qu'un officier supérieur a fait paraître dans une étude intitulée « *La tactique de l'infanterie française en 1887.* » Ces inconvénients sont plus ou moins relatifs à toutes les chaînes denses. C'est une raison de plus pour faire connaître les appréciations dont il s'agit.

« La principale modification adoptée par l'instruction » pour le combat consiste dans la réduction du front de » combat du bataillon de 300 à 210 mètres. Jusqu'à ce » jour on avait admis, et l'on admet encore dans toutes » les armées, que le front de combat du bataillon doit » être égal au front qu'il occupe dans l'ordre constitutif, » sinon l'ordre constitutif n'aurait plus ni sens, ni raison » d'être. Un bataillon français de 800 fusils a un front » de 300 mètres.

» La relation étroite qui existe entre le front de combat, » l'ordre constitutif et la formation de combat ne peut » être modifiée à volonté. Il y a là un état d'équilibre » qui, dès qu'il vient à être rompu, amène des difficultés

» et même des impossibilités. Un exemple va nous le
» montrer. On a pris pour base de la fixation du front
» de combat de la compagnie, le chiffre des pertes pro-
» bables qu'aura subies la compagnie lorsqu'elle sera
» arrivée à la distance de 200 mètres de l'ennemi. — Ces
» pertes sont évaluées au quart de l'effectif.

» Quand la compagnie sera arrivée à 500 mètres de la
» position ennemie, les pertes n'auront pas atteint cette
» proportion ; il est permis de les fixer au huitième de
» l'effectif. A ce moment, les huit sections des deux com-
» pagnies de la ligne de combat sont sur la chaîne ; elles
» compteront encore 350 fusils au moins au lieu de 400
» qu'elles avaient au début de l'engagement. Le minimum
» d'espace accordé à chaque tirailleur étant de 0^m 70, le
» front occupé par les tirailleurs présentera un dévelop-
» pement de 245 mètres. Comme d'autre part, il est
» indispensable de respecter tout au moins, les intervalles
» de bataillon, il y a lieu d'ajouter deux demi-intervalles
» de bataillon, soit 22^m 50, et l'on arrive ainsi à un déve-
» loppement de 267^m 50. Ce développement sera un mini-
» mum ; dans la pratique, il sera toujours dépassé, car la
» majeure partie des tirailleurs ne se contenteront pas de
» 0^m 70 d'espace. Le plus grand nombre auront besoin
» d'un pas soit de 0^m 75 et même de 0^m 80.

» Il suffit d'avoir vu marcher une longue chaîne avec
» le chargement de campagne, dans des terrains un peu
» difficiles, pour être convaincu que ces chiffres sont
» plutôt trop faibles que trop élevés.

»

» La réduction du front de combat supprime les inter-
» valles que le règlement du 29 juillet 1884 créait sur la
» ligne de combat, par suite du resserrement des tirail-

» leurs sur le centre. Comme c'était dans ces intervalles
» que les fractions de la réserve venaient s'intercaler
» pour agir par le feu, la commission des fascicules a dû
» assigner à ces fractions de nouvelles places sur la
» ligne de feu. Elle les a fait intervenir directement sur
» la chaîne, immédiatement en arrière des tirailleurs. On
» a ainsi des portions de chaîne où les tireurs sont dispo-
» sés sur trois rangs ; d'où la nécessité d'introduire une
» nouvelle sorte de feu, le feu de masse, qui donne les
» moyens de faire tirer les hommes sur trois ou quatre
» rangs, en faisant mettre à genoux le premier rang ou
» les deux premiers rangs.

» Quelle espèce de feu sera ce feu de masse que les
» réserves, jointes aux tirailleurs, ouvrent contre l'adver-
» saire à partir de la distance de 400 mètres ? seront-ce
» des feux de salve ? Si oui, croit-on qu'ils sont possibles
» à cette courte distance de l'ennemi ? Seront-ce des
» feux de trois cartouches ? Si oui, quels dangers ne pré-
» sentent pas ces feux, alors que trois hommes, exécu-
» tant chacun des mouvements qui peuvent ne pas être
» les mêmes — et qui ne sont pas les mêmes — sont
» placés les uns derrière les autres ? Ensuite qui com-
» mandera les feux ?

»

» Ces chaînes épaisses, ces masses humaines sur plu-
» sieurs rangs sont condamnées à un mouvement irrésis-
» tible en avant. Si elles s'arrêtent un instant, leur pre-
» mier mouvement sera de s'accroupir, de s'abriter, et
» comme elles ne peuvent faire feu que dans la position
» debout, *plus de la moitié des fusils ne pourront être*
» *utilisés.*

» La préparation par le feu, déjà peu sérieuse avec le règlement de 1884 deviendra à peu près nulle avec les procédés préconisés par l'instruction pour le combat, car il est impossible de sortir de ce dilemne : Ou vous voulez faire une préparation sérieuse par le feu, et alors il faut poster vos tirailleurs, les coucher et les abriter. A quoi, dans ce cas, serviront vos chaînes épaisses, dont vous ne pouvez utiliser le feu ? — Ou bien, vous prétendez marcher en avant, et alors vous êtes condamnés à ne point vous arrêter. Dès lors, toute préparation est impossible.

» Je sais bien qu'on objectera que l'infanterie n'aura plus de préparation à faire ; que l'artillerie a, aujourd'hui, une telle puissance qu'elle suffira à faire la préparation à elle seule, et que l'infanterie n'aura plus qu'à se porter en avant pour cueillir les fruits du travail de l'artillerie... Remarquons seulement, en passant, que si l'infanterie n'avait que cela à faire, ce ne serait vraiment pas la peine de se donner tant de mal à la dresser et à l'instruire.

» L'offensive à outrance a pour conséquence forcée le mépris le plus profond du terrain. Jamais le dédain pour les abris du terrain n'était arrivé à une expression semblable à celle qu'on trouve dans les fascicules. »

Il y aurait bien d'autres critiques à formuler contre les fascicules de l'instruction de 1887. A partir de 100 mètres, la chaîne est devenue une ligne pleine ; le mécanisme du bataillon est soumis à des règles compliquées et précises comme un mouvement d'horlogerie. Trop de rigidité et pas assez d'initiative. Cette instruction nous ramenait aux doctrines funestes de l'ordre linéaire. Elle dura peu.

D. — *Décision du 3 janvier 1889 modifiant le règlement du 29 juillet 1884.* — La décision du 3 janvier 1889 modifiait heureusement certaines dispositions du règlement du 29 juillet 1884. Elle donnait au bataillon un front proportionnel à son effectif, soit 350 mètres (1) pour une force de 800 fusils. Elle prescrivait le resserrement de la chaîne au fur et à mesure que cette chaîne avançait. Des intervalles se produisaient et permettaient le renforcement en évitant le plus possible le mélange des fractions constituées. Elle ne précipitait pas le mouvement offensif, ou, du moins, elle en faisait dépendre la rapidité des circonstances. Elle en revenait à l'utilisation du terrain, trop négligée dans les deux règlements précédents, et rendait possible l'exercice de l'initiative. Toutes ces dispositions favorisaient l'action du feu des tirailleurs. Mais, à partir de quatre cents mètres, on retombait dans les inconvénients inévitables des chaînes denses : diminution de l'espace occupé par chaque tirailleur et placement des hommes sur deux et plus de profondeur, en plusieurs points de la ligne.

E. — *Décision du 15 avril 1894.* — Cette décision modifie encore le règlement de 1884. Elle prescrit l'emploi des tirailleurs d'infanterie.

Ces éclaireurs, dont le rôle est connu, s'embusquent et tirent posément. Dans le cas où ils pourront se rapprocher suffisamment de l'ennemi, ils obtiendront de bons effets de leur feu.

(1) Y compris la moitié des intervalles qui séparent des bataillons voisins.

Dès le début, le soutien est supprimé dans la plupart des cas et la chaîne a une forte densité. Le front d'action du bataillon étant de 350 mètres, et l'effectif total des deux compagnies de tête étant de quatre cents hommes, chaque tirailleur n'occupe au début qu'un espace de 0^m 80.

Les pertes qui se produiront à mesure que la chaîne s'avancera n'augmenteront pas cet espace, parce que le règlement prescrit le resserrement pour le renforcement extérieur, par les compagnies de réserve. Toutefois il est recommandé au chef de bataillon d'éviter jusqu'à l'effort décisif « de former la ligne de combat sur deux » ou plusieurs hommes de profondeur, s'il n'y a pas » d'abris favorables. » Par cette dernière prescription, le règlement reconnaît donc l'inconvénient d'avoir trop d'épaisseur sur la chaîne. A partir de 400 mètres, les compagnies de réserve entrent successivement en ligne. Les bataillons de deuxième et de troisième lignes interviennent si de nouveaux efforts sont nécessaires pour emporter la position. Le règlement recommande de ne les faire agir que par petites colonnes. Ces colonnes n'augmentent pas la profondeur des hommes de la chaîne comme l'auraient fait des lignes déployées et seront moins vulnérables que ces lignes déployées. D'ailleurs, à ce moment, les défenses ennemies sont ruinées par l'artillerie.

En résumé, on cherche à donner au feu toute sa puissance, en mettant le plus d'hommes possible en chaîne, et en évitant jusqu'au moment décisif d'avoir deux ou plusieurs hommes en profondeur.

Renforcer une chaîne dont les tirailleurs sont déjà au coude à coude, c'est, d'une part, et pourvu que cette

disposition n'accroisse pas le désordre, lui donner du moral pour l'entraîner en avant ; mais c'est, d'autre part, rendre inutiles les fusils des hommes de renfort qui se placent au second rang, et diminuer, en outre, l'efficacité des feux des hommes du premier rang, parce que ces derniers sont gênés par ceux qui viennent d'arriver en ligne.

On a donc tort de croire que plus il y a d'hommes sur la chaîne, plus le feu est puissant. Il existe une proportion entre le front de cette chaîne et le nombre de fusils à y mettre pour avoir le plus grand effet utile.

Cette proportion n'est pas toujours observée. J'estime qu'avec les armes actuelles, la disposition du coude à coude donne déjà une proportion trop forte.

La décision du 15 avril 1894 n'en a pas moins fait faire un progrès à la question. En outre des prescriptions ci-dessus, d'après lesquelles le chef de bataillon doit éviter jusqu'au moment décisif de mettre sur la chaîne deux ou plusieurs hommes de profondeur, cette décision déclare (art. 209 de l'école du soldat) *que l'escouade combat sur un rang, et qu'en arrière des abris favorables, elle peut se grouper sur deux rangs.*

Par abris favorables, il faut entendre ceux qui permettent aux hommes du second rang de faire un bon usage de leur arme en tirant par dessus la crête de l'abri.

Si cette condition n'est pas remplie, la formation sur deux rangs doit être rejetée. Et, elle le sera difficilement, car, comme je le disais dans un paragraphe précédent, pour peu que la crête de l'abri fasse un angle oblique avec la droite menée du tireur à l'objectif, l'homme du deuxième rang ne peut pas tirer. Ce n'est donc que dans un très

petit nombre de cas, même derrière des retranchements, qu'on devra disposer les hommes sur deux de profondeur.

J'appellerai particulièrement l'attention des instructeurs sur ce dernier point. Ces instructeurs ont toujours la fâcheuse tendance de faire tirer sur deux rangs, même quand ils n'ont qu'une escouade et qu'ils n'ont même pas l'excuse de réduire le front de la troupe pour la mieux voir et commander. En lisant attentivement le règlement et en se pénétrant de son esprit, ils s'apercevraient que cette formation ne doit plus être adoptée pour l'exécution des feux.

C'est là un grand progrès. Nous verrons plus loin s'il est suffisant.

§ X. — *Résumé des considérations précédentes. Moyen de remédier aux inconvénients des chaînes denses et d'augmenter par suite la puissance du feu.* — Si nous résumons les considérations précédentes, nous voyons que le feu de tirailleurs a été employé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Dans l'antiquité, ce sont les soldats armés à la légère qui l'exécutent. Ils engagent l'action et leur tir a une grande efficacité si l'ennemi ne sait pas s'en préserver ou s'il n'emploie pas un moyen analogue. Ce tir sert de prélude à la bataille et prépare l'attaque de la ligne de combat proprement dite.

Au moyen âge, on fait également usage de troupes spéciales qui lancent des traits de toutes sortes. Les Anglais, dans la guerre de Cent Ans se servent des archers, et c'est grâce au tir de ces habiles auxiliaires,

qu'ils repoussent les attaques inconsidérées de la chevalerie française.

Dans la période moderne, les arquebusiers agissent hors du rang sous le nom d'enfants perdus. On tâtonne quant à leur emploi et on ne tire pas d'eux tout le parti qu'on aurait pu en tirer. Parfois, un capitaine, mieux avisé que les autres, sait les conduire et obtient un grand effet de leur feu.

Dans la guerre de Trente Ans, dans les guerres des XVII^e et XVIII^e siècles, l'emploi des feux est défectueux. On ne cherche qu'à faire tirer dans le rang, on ne connaît pas le feu de tirailleurs. Le maréchal de Saxe est presque seul à s'en apercevoir, mais il ne fait rien pour y remédier.

A la fin du XVIII^e siècle, éclate la querelle entre l'ordre profond avec tirailleurs et l'ordre linéaire avec feux dans le rang. La supériorité de l'ordre profond sur son rival s'affirme dans les guerres de la Révolution. Elle est confirmée de la façon la plus éclatante par nos triomphes de 1806 et 1807.

Après les guerres du premier Empire, nous méconnaissons les leçons de l'expérience et nous adoptons des règlements fondés sur les principes surannés de l'ordre linéaire. Nous sommes obligés de violer ces règlements dans les guerres d'Algérie, de 1852 et 1859, parce qu'ils sont impraticables. Les feux de tirailleurs que nous reprenons dans la pratique, l'emportent sur les feux dans le rang de nos ennemis.

La Prusse, de son côté, a adopté les principes de l'ordre profond et les a perfectionnés dans l'application, parallèlement aux progrès de l'armement. Sa tactique est

une des causes des succès qu'elle remporte en 1866 et 1870.

Après 1870, toutes les puissances sont enfin convaincues de l'importance du feu et de l'action prépondérante de la ligne de tirailleurs. Les règlements sont modifiés en conséquence, et, afin de donner au feu toute son efficacité, on augmente la densité des chaînes de tirailleurs.

Cette disposition, dont le résultat est d'avoir en ligne le plus de fusils possible, est-elle la meilleure ? Dans une chaîne épaisse, le désordre est grand ; les événements l'ont prouvé. Serait-ce parce qu'on ne croit pas pouvoir empêcher les soutiens et les réserves de fuir en avant sur cette chaîne qu'on y met autant d'hommes ?

Si l'on songe que l'existence d'intervalles permet d'exécuter réellement le feu de tirailleurs, le plus meurtrier de tous, qu'on ne l'oublie pas, on se demandera peut-être si il ne vaut pas mieux avoir moins de densité sur les lignes de tirailleurs.

L'inconvénient qui en résulterait d'avoir moins de fusils en ligne ne serait-il pas largement compensé par une plus grande efficacité du tir ? Ne serait-ce pas encore le meilleur moyen de diminuer la consommation des munitions plutôt que de chercher ce résultat par l'emploi de feux à commandement que, pour toutes les raisons données dans les chapitres précédents, il n'est pas possible d'exécuter ?

Le règlement allemand paraît l'avoir mieux compris que le nôtre. Il cherche à retarder le moment où les hommes sont mis sur la ligne de feu. Il ne prescrit pas de jeter tout d'un coup, comme nous, la moitié de la compagnie sur cette ligne. Voici comment il s'exprime ;

« Le premier déploiement des tirailleurs doit être » parcimonieux ; il ne doit pas être précipité. Afin » d'éviter toute surprise, on déploiera, dans la direction » convenable, une ligne de tirailleurs d'une force strictement suffisante pour engager l'action.

» Pour la conduite ultérieure, on se réglera selon que » l'on veut assurer un combat décisif ou « traînant. » Prescriptions qui, en laissant à chaque chef d'unité l'initiative nécessaire, ménagent, le plus longtemps possible, les intervalles entre les tirailleurs.

D'après notre dernier règlement, les hommes sont coude à coude dès le commencement de l'action.

Entre cette formation où ils jetteront leur coup de feu comme ils le pourront et la formation à six pas d'intervalle où ils pourront s'abriter et tirer moins follement, n'y a-t-il pas une formation qui convient le mieux ? Est-ce 5, 4, 3, 2 pas d'intervalle ?

Il est un principe que l'expérience a confirmé et dont on reconnaîtra tout naturellement la vérité : *c'est que le front d'action des unités de combat augmente avec les perfectionnements apportés à l'armement et aux procédés tactiques.* Il est facile de s'en assurer.

A Thymbrée, un groupement de 800 hommes avait un front de 50 mètres dans l'armée de Cyrus et de 6 mètres seulement dans le contingent égyptien, dont la tactique était relativement médiocre. Dans la phalange grecque, ce front était de 38 mètres. Dans la légion romaine, dans l'armée d'Annibal, il était de 50 à 60 mètres.

A la fin du Moyen âge, les bataillons suisses se rangeaient sur trente-deux de profondeur, soit sur un front de 20 mètres pour huit cents hommes.

Avec les perfectionnements apportés aux armes à feu dans la période moderne, les troupes furent successivement rangées sur six, quatre, trois et deux rangs, soit sur des fronts respectifs de 100, 150, 205 et 300 mètres pour un effectif de huit cents hommes.

Ce dernier front de 300 mètres, y compris les intervalles entre les unités voisines, fut adopté à la fin des guerres du premier empire, lorsque Napoléon prescrivit la formation sur deux rangs. Malgré les améliorations incessantes apportées depuis à l'armement, il a été conservé jusqu'à nos jours. Le bataillon actuel en formation de combat, a encore un front de 300 mètres. Pourquoi ?

A l'époque où les tirailleurs avaient pour mission de faciliter l'attaque des colonnes, où par conséquent leur rôle était secondaire, on comprend que leur zone d'action ne devait pas dépasser le front que présentaient ces colonnes, lorsqu'elles étaient formées en ligne sur deux rangs. Mais, depuis l'apparition des armes à tir rapide, depuis 1866, ce sont les tirailleurs qui conduisent le combat et qui ont le rôle prépondérant. *C'est le fait capital de la nouvelle tactique.* Il est étrange qu'on en ait pas tenu compte dans la détermination du front d'action du bataillon, d'autant plus étrange qu'on a modifié toutes les autres parties concernant les formations tactiques.

Dans les guerres de 1866, 1870, on a remarqué le désordre causé par l'épaisseur des lignes de tirailleurs et par l'empiètement des bataillons les uns sur les autres. Depuis, l'armement a encore progressé. A-t-on donné plus d'espace à ces bataillons ? Pas du tout. On s'est contenté de donner plus de densité à la ligne de feu. Est-ce que le principe d'augmenter la zone d'action des unités de combat, parallèlement aux progrès de l'arme-

ment, principe qui a été appliqué depuis l'origine des guerres jusqu'à la fin du premier Empire, ne serait plus vrai ? Si demain, on inventait un fusil deux, trois, quatre fois plus meurtrier que le fusil actuel, conserverait-on encore le front de 300 mètres, en mettant seulement plus de monde en chaîne, croyant ainsi donner au feu toute sa puissance ? C'est au moins douteux.

Quant à moi, je trouverais cette solution médiocre. Je pense même qu'on aurait dû, depuis 1866, donner plus de développement au front d'action du bataillon. En adoptant cette disposition, craindrait-on de compromettre la force de résistance des lignes de bataille ? Avec l'armement actuel, quoi d'étonnant que quatre à cinq hommes de profondeur par mètre courant suffisent, alors qu'on en admettait six ou sept avec l'armement de 1870. Voici, par exemple, comment on pourrait résoudre la question :

Le front de combat d'un corps d'armée qui a huit bataillons en première ligne, est de cinq kilomètres environ (trois pour l'infanterie et deux pour la artillerie). Si au lieu de 350 mètres, on adopte par exemple 450 mètres pour la zone d'action du bataillon, la ligne de combat du corps d'armée aura un développement de 800 mètres en plus, soit un total de 5,800 mètres. Ce dernier chiffre est encore acceptable, surtout dans la défensive. Mais si on le trouve trop fort, il n'y a qu'à faire doubler l'infanterie par l'artillerie sur les parties du front où cette disposition sera le plus favorable. C'est possible sur la presque totalité des champs de bataille. Tel est le moyen que je proposerais pour donner plus de largeur à la zone d'action du bataillon. Les intervalles

sur la chaîne en seraient augmentés, le désordre serait moindre.

Le feu enfin aurait plus d'efficacité, et le principe du rôle prépondérant de la chaîne de tirailleurs serait mieux appliqué.



CHAPITRE V

CONCLUSIONS. — INSTRUCTION DU TIR

Remonter à la source des choses et étudier les faits ; examiner l'armement des troupes d'autrefois et la manière dont elles s'en sont servi sur le champ de bataille ; comparer ces troupes et cet armement, aux troupes et à l'armement d'aujourd'hui ; en tirer des conclusions, tel est, en résumé, la méthode que je me suis attaché à suivre. Comme je le disais, dans l'introduction placée en tête de cette étude, *c'est la méthode de l'observation et de l'expérience*

Les déductions que j'en ai tirées : impossibilité d'exécuter des feux de salve par suite du tremblement des combattants, emploi obligé du feu à volonté, prépondérance du feu de tirailleurs, importance de la vitesse du tir, importance moindre de la justesse de l'arme, sont-elles en concordance avec les règlements et avec les idées émises par les écrivains militaires ? En quoi consistent les divergences entre ces idées d'une part, et ce que j'ai

cru observer de l'autre ? Cette comparaison me conduira à déterminer quel est le mode d'emploi des feux.

Après quoi, j'examinerai par quels procédés on parviendra à faire exécuter les feux tels qu'ils résulteront de ce mode d'emploi.

Ce chapitre se divisera donc en deux parties :

1^{re} Détermination du mode d'emploi des feux.

2^o Examen des procédés d'instruction du tir.

1^{re} PARTIE. — ÉTUDE DU MODE D'EMPLOI

DES FEUX

Cette partie se divise en plusieurs paragraphes qui sont développés ci-après :

§ 1. — *Comparaison des règlements et des conclusions du chapitre III en ce qui concerne les feux de salve.* —

Les prescriptions réglementaires concordent avec les conclusions du chapitre III, en ce qui concerne l'emploi des feux de salve. Je vais l'examiner dans les textes des règlements français et des puissances étrangères.

A. — *Règlement du tir.* — Aux termes de l'article 184 du règlement de 1883 sur l'instruction du tir « les feux » de salve contribuent à maintenir l'ascendant des chefs » sur leur troupe. » Certes, nous sommes de cet avis et nous regrettons qu'on ne puisse en faire usage dans presque toutes les circonstances. Le règlement reconnaît comme nous, la difficulté de les employer, car il ajoute :

« *L'emploi des salves est relativement restreint. Elles*

» ne peuvent être efficaces que si les hommes conservent
» le calme nécessaire pour être attentifs aux comman-
» dements. » Nous savons ce qu'il faut penser du sang-
froid des hommes.

Le règlement reconnaît, en outre, qu'il ne saurait jamais être question de faire exécuter ce genre de tir par des unités un peu fortes ; il est recommandé de ne le faire que par petites fractions, escouades ou sections ; on ne tire par pelotons entiers que si on est dans le cas de pouvoir agir par surprise. La difficulté des feux de salves ressort encore de ces dernières prescriptions.

L'article 185 dit : « que les feux à volonté sont d'un
» réglage plus difficile que les feux de salve, et que par
» suite, ils seront pratiqués aux distances où les trajec-
» toires sont suffisamment tendues, pour qu'une erreur
» sur l'évolution de la distance influe peu sur les résul-
» tats du tir. »

Il suffit de consulter le tableau des zones dangereuses du fusil modèle 1886 pour voir que, d'après ces prescriptions, ces feux seraient exécutés à partir de la distance de 500 à 600 mètres environ. Ce serait par suite dans la généralité des cas ; ce qui ferait encore du feu de salve, une exception.

B. — *Règlements de Manœuvres.* — Voyons ce que disent les règlements de manœuvres du 27 juillet 1884, modifiés par le décret du 3 janvier 1889.

Art. 385 de l'école du soldat : « Les feux à volonté à
» cartouches comptées sont employés aux moyennes et
» aux petites distances de 700 à 400 mètres. »

Art. 390 : « Les feux rapides, coup par coup et à répé-

» tition, sont employés aux petites distances, au moment
» décisif d'une action ; ils peuvent aussi être exécutés
» quelle que soit la distance, chaque fois que l'adver-
» saire présente momentanément des objectifs très vul-
» nérables. » Ces prescriptions réduisent singulièrement
les circonstances où l'on pourra faire usage des feux de
salve.

L'école de compagnie, l'école de bataillon donnent des
prescriptions qui confirment ce que nous venons de voir.
D'après elles, le feu à volonté est employé dans la presque
totalité des cas ; et le feu de salve, dans des conditions
exceptionnelles, quand les hommes ont assez de sang-
froid.

Passons à la décision dernière du 15 avril 1894, qui a
modifié le règlement sur les manœuvres. Dans l'avant-
propos, il y est dit : « L'emploi des salves, si favorable
» à la discipline, à la concentration et au réglage du feu,
» se prolonge *le plus longtemps possible*, dans l'offensive
» comme dans la défensive. » Il ne faut voir là qu'une
recommandation d'après laquelle les gradés doivent
s'efforcer de faire exécuter ce feu : « *le plus longtemps
possible*. » Ce ne sont pas des prescriptions fermes. A
l'impossible nul n'est tenu et l'on peut s'attendre à ce que
les hommes échapperont à la direction de leurs chefs et
exécuteront des feux à volonté.

Dans l'école de compagnie, plusieurs articles traitent
de la question.

Art. 145 : « Pour faire exécuter *dans certains cas très*
» *exceptionnels*, des feux de salve sur 4 rangs... » Ces
préliminaires se passent de commentaires.

Article 189 : « Dans l'offensive, un tir prématuré ralen-

» tit le mouvement en avant et contribue, sans résultat
» sérieux, à l'épuisement des munitions : *on ne devra*
» *commencer le feu que le plus tard possible.* »

Dans beaucoup de terrains, il sera possible de s'avancer à couvert jusqu'à 300, 400 et 500 mètres de l'ennemi. D'autre part, on trouve peu de positions ayant, non pas des vues, mais des champs de tir d'infanterie supérieurs à 700 ou 800 mètres. Presque toujours l'assaillant pourra s'avancer à couvert au moins jusqu'à cette distance. Il s'ensuit que ce sera surtout aux petites et aux moyennes distances qu'il fera usage du feu. Et l'on sait qu'à partir de ces distances, le feu de salve devient d'une exécution de plus en plus difficile. Il sera donc à l'état d'exception.

L'article 192 donne des prescriptions analogues à celles de l'art. 184 du règlement sur le tir. Il ajoute que
« dans la défensive aussi bien que dans l'offensive, l'emploi
» des feux de salve doit se prolonger le plus longtemps
» possible, et que le devoir des officiers et des gradés,
» est de veiller à ce *qu'ils ne dégénèrent pas en feux*
» *à volonté.* » On s'attend donc à ce que ces feux de salve dégénèrent. C'est la répétition de ce qui est dit dans l'avant-propos.

De la lecture de l'art. 193, on tire la conclusion que l'emploi des feux de salve est justifié à des distances supérieures à 800 mètres. Ce n'est donc pas le cas général.

Article 194 : « Les feux à volonté sont d'un réglage
» plus difficile que les feux de salve et se prêtent moins
» bien à la concentration du tir et à la discipline du feu.
» Ils sont pratiqués aux petites distances et lorsque les
» troupes, exposées à un feu très vif, *n'ont plus le calme*

» *nécessaire à la bonne exécution des feux de salve.* »

En faisant une prescription ferme de l'emploi des feux à volonté aux petites distances, le règlement abandonne toute idée d'exécuter des feux de salve à ces mêmes distances. Quant à ce qui est possible aux moyennes distances, il ne parle pas des feux de salve ; il préfère laisser la question dans le vague. Il reconnaît que dans l'exécution des feux, le calme est nécessaire. Or, ce calme n'existant pas dès que l'homme est dans la zone des feux, les salves sont inexécutables.

Règlements étrangers. — Les règlements étrangers contiennent également des prescriptions relatives à l'emploi des feux. Il est intéressant de voir comment y est traitée la question des feux de salve. Ces règlements reconnaissent-ils, comme les nôtres, que ce genre de feu, est le plus souvent inexécutable. Passons-en quelques-uns rapidement en revue.

C. — *Règlement Allemand.* — D'après le règlement allemand « *on n'emploie en principe sur les lignes de* » *tirailleurs, que le feu à volonté.* Lorsque le chef de » section veut en faire varier l'intensité, il fait retentir » un coup de sifflet, puis commande suivant le cas : feu » vif ou feu lent, ou feu à répétition. »

« *La discipline du feu consiste dans l'exécution pon-* » *tuelle des ordres reçus.* »

J'ajouterai qu'elle ne consiste pas, comme beaucoup le croient, à *faire usage des feux de salve, mais bien à obtenir du soldat qu'il se serve de moyens d'une exécution possible.*

Et autre part, il y est prescrit :

« Le feu doit rester aussi longtemps que possible rigoureux, reurement réglé et dirigé par le chef d'unité, *mais cette direction peut, au cours de l'action, devenir impossible*; la voix de l'officier n'arrivera plus distinctement jusqu'aux oreilles des hommes disséminés sur un front étendu, abrités par les couverts qu'ils auront pu utiliser. »

Ainsi on admet que la direction des feux peut devenir impossible; à plus forte raison les feux de salve.

D. — *Règlement Austro-Hongrois.* — Le règlement Austro-Hongrois s'exprime ainsi qu'il suit :

« Dans le cas où *l'emploi de feux de salve aux moyennes et aux petites distances ne peut être maintenu*, on doit faire tous ses efforts pour qu'à chaque nouvelle position, par exemple après chaque bond en avant, le feu soit ouvert au moins par une salve. La troupe reprend ainsi du calme avec le sentiment de la discipline et de la cohésion. »

Ces prescriptions ne sont pas affirmatives quant à l'emploi des feux de salves; les difficultés inhérentes à l'exécution de ces feux en ressort bien nettement.

E. — *Règlement Italien.* — « Le feu de salve se prête bien à la direction et à la discipline des feux, il facilite l'observation des points de chute et le réglage des hausses, il permet de mieux proportionner l'intensité des feux aux exigences du moment et de maintenir dans de justes limites, la consommation des munitions. » C'est entendu : « La salve trouve son emploi dans la

» période de préparation *et, en principe, toutes les fois*
» *qu' la troupe n'est pas exposée à des feux efficaces.* »

« Quant au feu à volonté, il rend difficile le maintien
» de la discipline du feu et fait produire un gaspillage de
» munitions ; *son emploi s'impose néanmoins* dans cer-
» taines situations du combat, notamment quand les vides
» deviennent nombreux et influent sur le moral de la
» troupe ; *il faut alors le prescrire avant qu'il ne s'éta-*
» *blisse de lui-même*, sauf à le faire cesser momentanément s'il devient trop vif. »

D'après ces prescriptions, il n'est pas possible d'empêcher le feu à volonté, lorsque les troupes éprouvent des pertes. Non « dans certaines situations du combat » comme dit le règlement, ce qui semblerait être le cas exceptionnel, mais bien, dirons-nous, dans la plupart des cas, car le cas général pour une troupe engagée, est celui où elle reçoit autant de balles qu'elle en envoie.

F. — *Règlement Suisse.* — « Bien qu'on recommande
» le plus longtemps possible la salve, *le feu individuel*
» *est de règle aux moyennes distances de (600 à*
» *300 mètres)* chargé par la cartouchière et non par le
» magasin, parce que dans cette période de combat,
» *l'homme échappe de plus en plus à l'action de ses chefs ;*
» il a une tendance à tirer avec promptitude et pourrait
» être tenté d'épuiser la réserve du magasin. »

D'où il ressort que le feu à volonté seul est possible aux moyennes distances, et, à plus forte raison, aux petites distances, par suite de l'émotion du combat.

G. — *Règlement Danois.* — « *Le feu normal est le feu de*
» *tirailleurs coup par coup.* La préoccupation de ména-

» ger les munitions oblige à interrompre le feu de tirail-
» leurs par des arrêts convenables, lorsque des circons-
» tances particulières n'imposent pas le tir par salve, ou
» le tir à répétition.

» Les salves de tirailleurs sont exécutées par section
» et sans recourir au magasin. *On emploiera ce genre de*
» *feu, ni aux courtes distances ni dans les conditions qui*
» *ne permettraient pas de l'exécuter avec précision et*
» *ensemble. Le commandant de la troupe ne doit pas*
» *oublier que des salves mal réussies ne produisent qu'un*
» *faible effet sur le but.* »

En résumé, le feu de tirailleurs est normal. Le feu de salve exige des conditions particulières qui, pour une troupe engagée, en fait une exception. C'est la conclusion qu'il faut tirer de l'examen des règlements aussi bien des nôtres que des autres.

H. — *Poudre sans fumée.* — Parmi toutes les causes de supériorité du fusil 1886 sur le fusil 1874, une des plus remarquables est l'adoption d'une poudre sans fumée. Quelques-uns pensent que cette particularité est de nature à augmenter les chances en faveur des feux de salve.

Les expériences faites sur les polygones et les champs de manœuvres, démontrent que les coups de feu sont invisibles et qu'on ne peut pas se rendre compte de l'endroit d'où viennent les détonations.

Il en résultera des effets de surprise qui resteront inconnus jusqu'à ce que les faits aient parlé. On peut cependant, dès à présent, affirmer que les reconnaissances de cavalerie seront rendues plus difficiles. Une

patrouille se présente devant un village, devant un bois, et reçoit des coups de feu. D'où viennent les coups? Quel est l'effectif de la troupe qui occupe ce bois, ce village?

L'emploi de la poudre sans fumée favorise les attaques des partisans. La troupe qu'ils surprendront sera rapidement démoralisée par les balles qui partiront d'un point invisible pour elle. L'audace des partisans en sera accrue.

Sur le champ de bataille, les généraux se rendront plus difficilement compte de l'étendue de la ligne ennemie, de son emplacement, de l'effectif des troupes qui l'occuperont. On tâtonnera davantage. Les fractions de troupes abritées pourront faire usage de feux de salve, mais la crainte des coups de feu partant d'un ennemi invisible, augmentera l'émotion des hommes et rendra plus difficile l'exécution de ces salves. Les débuts de la bataille traîneront en longueur à cause, précisément, de cette émotion plus grande et de la difficulté de se voir. Mais il arrivera un moment où il faudra avancer. Les lignes adverses s'apercevront et le feu à volonté règnera presque seul comme par le passé.

Le dernier règlement paru depuis l'adoption de la poudre sans fumée a, d'ailleurs, peu varié, quant à l'emploi des feux. Le feu de tirailleurs y tient toujours la même place et les feux de salve n'y ont pas plus d'importance.

Terminons l'examen de cette question par une citation empruntée au colonel autrichien Finke.

« Une troupe qu'on pourrait amener, par un moyen
» quelconque, à obéir jusqu'au moment du tir rapide,
» jusqu'à l'assaut, aux commandements de ses chefs,

» notamment en ce qui concerne la direction des feux,
» aurait atteint, par cela même, non seulement la per-
» fection dans l'instruction, mais encore le maximum de
» valeur dans le combat. »

N'est-ce pas reconnaître les difficultés de l'exécution des feux à commandement ? S'il était facile d'en faire usage, le colonel émettrait-il des doutes si marqués sur la possibilité de diriger le tir ?

Après les développements présentés dans les chapitres III et IV, on trouvera peut-être que j'insiste trop sur les feux de salves. Mais je les ai vus employer si souvent dans les exercices, je les ai vus si souvent prescrits par des instructions générales faites en vue des grandes manœuvres, que je ne puis me dispenser de revenir sur cette question et d'y revenir, d'autant plus, qu'elle est plus méconnue. Il serait à désirer qu'on apportât plus de mesure dans l'exécution de ces feux. Quand on manœuvre, il ne s'agit pas de parader, mais de se rapprocher le plus possible de ce qui se passerait sur le champ de bataille.

§ 2. — *Comparaison du règlement et des conclusions du chapitre IV en ce qui concerne l'emploi des feux à volonté.* — Les règlements donc, d'accord avec les faits présentés aux chapitres III et IV, laissent voir que les feux de salve ne peuvent être exécutés par une troupe engagée en première ligne.

Sont-ils aussi explicites en ce qui concerne le feu à volonté dans le rang et le feu de tirailleurs ? Presque. Le feu à volonté dans le rang y est prévu pour les cas où les troupes sont en ordre serré.

Le feu de tirailleurs y est considéré comme celui qui a le plus d'importance, puisqu'à partir de 7 à 800 mètres, c'est le seul ou à peu près qui soit prescrit.

Nous avons déjà vu au chapitre IV l'importance qu'on lui a accordé dans les règlements. Toutefois, nous avons, à la fin de ce chapitre, signalé les inconvénients provenant de l'épaisseur donnée à la chaîne où le feu se ressent du désordre et du resserrement forcé des tirailleurs. J'ai proposé de remédier à ces inconvénients en augmentant le front d'action du bataillon. Je passe à l'examen d'autres points.

Le règlement, d'autre part, ne donne pas des prescriptions bien fermes pour l'exécution de ce feu de tirailleurs. Il se contente d'énoncer des principes généraux, d'après lesquels le capitaine dans sa compagnie devra diriger le tir.

Les feux à cartouches comptées ont été supprimés dans le dernier règlement qui trouve « que leur exécution » est difficile et ne produit que des effets insuffisants. » Il paraît en effet bien difficile de pouvoir obtenir des hommes une attention assez grande pour qu'au milieu de la surexcitation de la lutte, ils puissent s'arrêter à temps et ne tirer que le nombre de cartouches qu'on leur a commandé.

A 400 mètres, le feu rapide est ouvert sur toute la ligne. Il serait sans doute préférable de tirer plus lentement et en ajustant ; mais à cette distance de l'ennemi, où les balles sifflent, ce n'est guère possible ; et le règlement a agi fort sagement *en ne prescrivant pas ce qu'il n'est pas possible d'empêcher.*

A 200 mètres, le feu à répétition doit être ouvert. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette prescription.

§ 3. — *Justesse du tir de guerre.* — A l'article 189 de l'école de compagnie, il est écrit de « rechercher l'efficacité du feu plutôt dans sa justesse que dans une exagération de sa vitesse. » Oui, ajouterons-nous, autant qu'on le pourra.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que la justesse du tir était difficile à obtenir et que, par suite de l'émotion de la lutte et de la position que le soldat prenait pour porter l'arme à l'épaule, les coups de feu étaient trop haut. Il ne semble donc pas que la justesse soit une qualité indispensable dans une arme de guerre, attendu que les écarts du tir du champ de bataille ne peuvent faire l'objet d'aucune probabilité.

« Pouvoir fournir, dans le temps le plus court, le plus grand nombre de coups les plus rasants possible, telle est la qualité essentielle à rechercher dans les nouvelles armes ; la condition de posséder une très grande justesse ne vient qu'en deuxième ligne. » (Rustow).

A la guerre il ne s'agit pas d'atteindre un but comme dans un tir à la cible ; il faut surtout pouvoir mettre des balles sur un objectif d'une certaine surface et avoir le tir le plus rasant possible. *Ce serait un progrès merveilleux si l'on parvenait à obtenir seulement du soldat qu'il tirât à peu près dans un plan horizontal.*

L'arme, telle qu'elle est disposée ne le facilite pas, le soldat tirant souvent avant qu'elle soit placée à l'épaule.

Je crois, à ce sujet, devoir parler d'un procédé curieux qui a été découvert par un ancien chef de bataillon d'infanterie de marine, M. le commandant Buisson. Cet officier supérieur avait voulu trouver le moyen de tirer en marchant, en courant même. Il se promettait, de cette

idée, des résultats merveilleux, mais certainement exagérés. Sans examiner son invention, qui a fait l'objet d'expériences au camp de Châlons, je ne veux en retenir que la possibilité, pour le soldat, de tirer à peu près dans un plan horizontal sans avoir à se préoccuper de la visée et du placement de l'arme à l'épaule. Voici comment :

A l'aide d'une disposition particulière, la crosse du fusil tourne d'un demi-tour autour de la poignée sous l'action de la main, et représente une arme à crosse inclinée.

Le bec de la crosse, dans ce mouvement tournant, passe de dessous en dessus, entraînant l'extrémité de la bretelle, qui y est attachée ; le battant de grenadière, auquel est fixée l'autre extrémité de la bretelle, tourne également sous l'action de la main. La bretelle est ainsi sur le dessus de l'arme ; l'homme la jette sur l'épaule, introduit la main dans un trou pratiqué dans la crosse, la paume en dessous et vient, en serrant cette crosse entre les doigts, et pesant sur elle, appliquer cette main et la crosse au corps, à 0^m 10 au-dessous du téton droit.

L'arme est donc soutenue par l'épaule à l'aide de la bretelle, maintenue solidement au corps par la main droite qui l'y appuie, tout en pesant sur la crosse sans effort.

Un crochet placé sur l'épaule empêche la bretelle de glisser.

Dans ces conditions, la main gauche est désormais inutile pour le soutien de l'arme.

En même temps qu'elle est solidement liée au corps par l'action de la main droite, l'arme peut néanmoins,

sous l'action de cette même main, prendre toutes les inclinaisons correspondantes au but à atteindre.

La pression du doigt sur la détente s'effectue à l'aide de l'index de la main droite, sans que cette main quitte la position qu'elle occupe, sans qu'elle cesse son action de maintien ; à cet effet, la crosse contient un mécanisme de transmission de mouvement au départ du coup, l'index de la main droite se trouve naturellement placé sur la détente de cette transmission de mouvement.

Donc, au moment juste où l'homme, avec la main droite, place l'arme en direction, le coup peut partir sous la pression de l'index.

Le recul se produit sur la paume de la main, partie élastique, charnue, bien disposée pour le recevoir.

Pour charger l'arme, la main gauche intervient, ouvre le tonnerre, place une cartouche, referme le tonnerre ; la main droite, appuyant un peu plus fortement sur la crosse, immobilise plus complètement l'arme, et favorise par cette immobilisation l'action de la main gauche.

L'arme pendant le chargement, est à peu près en direction, un petit mouvement de glissement de la crosse contre le corps opéré par la main droite, glissement qui n'est jamais que de 1 à 2 centimètres au grand maximum, suffit à l'y placer tout à fait, l'index fait de nouveau partir le coup.

Rien n'est changé à la hausse et au guidon. Tous les fusils, à quelque système qu'ils appartiennent, peuvent recevoir les modifications décrites ci-dessus.

Si l'on veut revenir au tir à l'épaule, on fait tourner la crosse en sens inverse et l'arme est disposée comme avant.

Des expériences ont été faites au camp de Châlons avec plusieurs fusils transformés. La commission de l'école de tir et le comité technique des généraux d'infanterie ont constaté la possibilité de tirer en marchant ; mais ils n'ont pas admis ce genre de feux, pour la raison que les hommes auraient pû être exposés à s'entretuer. L'invention a été rejetée, bien que le mécanisme ait été déclaré parfait. Les officiers qui ont eu, comme moi, l'occasion d'essayer l'arme, ont pu se rendre compte que son centre de gravité est très bien placé. Le canon reste à peu près dans un plan horizontal, le soldat n'ayant qu'un léger effort à faire pour l'élever ou l'abaisser. Il semble donc qu'avec cette arme, il n'aurait pas besoin de viser et qu'il devrait tout simplement se préoccuper de charger et de tirer.

QUESTIONS SE RATTACHANT A LA JUSTESSE

Le tir du champ de bataille ayant peu de justesse, on se demande ce qu'il faut penser de certaines questions qui se rattachent à la justesse, telles que : la rasance de la trajectoire des armes nouvelles, le réglage du tir d'infanterie, l'appréciation des distances, le tir indirect.

A. — *Tension de la trajectoire.* — Cette tension est la conséquence d'une grande vitesse initiale. Elle fait ressortir l'avantage qu'il y aurait à ce que l'homme arrivât, pour tirer, à mettre son arme dans un plan à peu près horizontal.

Se fondant sur la tension de la trajectoire du fusil 1886 qui a augmenté l'étendue des zones dangereuses, le règlement dit que, pour toute distance au-dessous de 600 mètres, sur une troupe debout ou en mouvement, le réglage du tir sera suffisamment assuré en prenant la ligne de mire de 400 mètres. Contre la cavalerie, en prenant la hausse de 600 mètres, qui conviendra à toutes les distances inférieures à 800 mètres. Ces prescriptions ne peuvent être exactes que si l'homme prend bien la ligne de mire. Ceci m'amène à examiner une question peu connue.

On pense généralement que le fusil de guerre idéal serait celui dont la trajectoire aurait la forme d'une ligne droite, parce qu'alors une seule hausse suffirait, et que tout le terrain serait rasé jusqu'à l'extrême limite. Mais il faudrait que le soldat prit cette hausse ; or, son tir est trop haut. Par suite de l'émotion qu'il ressent au combat, il fait une erreur angulaire dont la valeur moyenne est la même, quelle que soit la tension de la trajectoire.

Plus la trajectoire est tendue, plus elle est liée à la ligne de tir. Moins elle est rasante dans l'étendue du terrain compris entre le tireur et l'objectif qu'il faut atteindre. Elle n'a une plus grande rasance que pour l'étendue du terrain compris entre le tireur et le point où la balle atteint le sol.

Avec les trajectoires rasantes, l'objectif direct est plus difficilement atteint qu'avec des trajectoires moins rasantes. Ce sont les objectifs placés plus loin (soutiens, réserves, deuxième lignes, etc.), qui reçoivent les projectiles. Et ce fait est de nature à déterminer, comme

à Plewna, la fuite en avant des unités placées en arrière, ces unités trouvant moins que par le passé, dans les positions de deuxième ligne, des zones à l'abri des feux de mousqueterie.

L'inconvénient inhérent à une trop grande tension de la trajectoire a déjà été signalé dans un ouvrage russe paru vers 1886, dans une revue d'artillerie parue à la même époque, et enfin dans une brochure récente, dans laquelle on trouve ce qui suit :

« La trajectoire rasante est avantageuse pour le réglage, »
» toutefois, elle a ses inconvénients. Si le tireur ému ne »
» vise pas bien, s'il donne à l'angle quelques secondes »
» d'élévation de trop, la balle ira frapper à 100 mètres »
» ou 200 mètres au delà du but. De petites variations »
» d'angles donnent de fortes différences de portée, ce »
» qui n'arriverait pas avec les anciens fusils à trajectoire »
» plus courbe. »

Le colonel Paquié dans son livre « De la rasance des fusils de petit calibre » rejette cette manière de voir. Mais le raisonnement dont il se sert à cet effet ne saurait s'appliquer à la réalité des faits. Voici ce qu'il écrit :

« Les erreurs angulaires permises sont limitées par la »
» hauteur apparente du but, et correspondent par suite, »
» à la même erreur absolue de hausse ; elles sont iden- »
» tiques avec toute espèce de modèle d'arme et absolu- »
» ment indépendantes de la tension de la trajectoire.

» En dehors de cette limite, la même erreur angulaire »
» par rapport à la hausse exacte, le même relèvement du »
» fusil par exemple, qu'il provienne d'une erreur de visée »
» ou des mouvements du tireur, fait passer le projectile »
» à la même hauteur au-dessus du but, quelle que soit »
» la tension de la trajectoire.

» Les balles qui décrivent des trajectoires très courbes
» effectuent leur chute plus près du but ; celles dont les
» trajectoires sont très tendues vont tomber plus loin en
» rasant le sol sur un plus long parcours, sans passer à
» plus haute hauteur au-dessus du but, ce qui constitue
» leur supériorité. Dans le tir de 600 mètres par exemple,
» la balle du fusil modèle 1874 qui, par suite d'une erreur
» de hausse, raserait le sommet d'un but de 1^m 60 de
» haut, aurait une portée de 654 mètres ; avec le même
» défaut de visée, la balle du fusil modèle 1886 aurait
» une portée de 704 mètres, mais elle raserait également
» le sommet du but. »

Ces quatre paragraphes sont inexacts. Examinons-les :

§ 1^{er}. — Dans la pratique, le soldat ne limite pas ses erreurs à la hauteur apparente du but. Il tire comme il peut. Si les erreurs qu'il a commises ne dépassaient pas cette limite, les faits que j'ai cités dans les troisième et quatrième chapitre n'auraient pu avoir lieu. A Molwitz, les Prussiens n'auraient pas tiré avec le désordre que l'on connaît. A Belgrade et à Calcinato, les impériaux n'auraient pas manqué l'ennemi à vingt-cinq pas. A Caldiero, les lignes adverses ne se seraient pas fusillées à courte portée, sans résultat appréciable. A Lutzen, à Bautzen, les hommes du second rang n'auraient pas blessé ceux du premier. Dans les campagnes de Crimée, d'Italie, de 1866, de 1870-71, le feu aurait eu des effets beaucoup plus destructeurs. A Gettysburg, les combattants n'auraient pas mis charges sur charges dans le canon de leur arme. En 1866, 1870 et surtout en 1878, les deuxième lignes et les réserves n'auraient pas fui en avant, pour éviter la grêle de balles dont une partie passait par dessus la chaîne.

§ 2. — Il n'est pas exact de dire que le même relèvement du fusil fait passer le projectile à la même hauteur au-dessus du but, quelle que soit la tension de la trajectoire. Supposons, par exemple, l'ennemi à 600 mètres. Le soldat dirige son arme sur ce but. Il lui donne une inclinaison qui dépend, non pas tant de l'erreur d'une visée approximative, puisqu'il épaule et vise fort mal et souvent pas du tout, mais surtout de l'erreur d'angle, résultant du tremblement dû à son émotion. Cette erreur d'angle est considérable par rapport à l'autre qui est négligeable. L'angle de tir réel est en général la somme de ces deux erreurs. Il est, par suite, le même quelle que soit l'arme, et avec une trajectoire tendue il fera passer le projectile plus au-dessus du but qu'avec une trajectoire moins tendue.

§ 3. — La fin du troisième paragraphe est inexacte pour les raisons données à propos du second. Mais en supposant même que les balles passent à la même hauteur au-dessus du but, il ne serait pas juste de dire que la plus tendue « raserait le sol sur un plus long parcours ». Ce serait vrai quand le but se trouverait sous la partie descendante de la trajectoire. Ce ne serait pas toujours vrai, lorsque le but se trouverait sous la partie ascendante de la trajectoire. Ce dernier cas se présenterait toujours avec une trajectoire idéalement tendue, en ligne droite par conséquent, et très souvent avec une trajectoire excessivement tendue. On pourrait très facilement s'en rendre compte avec une figure. Il n'y a pas lieu d'insister.

§ 4. — « Avec le même défaut de visée, la balle du » fusil modèle 1886 aurait une portée de 704 mètres,

» mais elle raserait également le sommet du but. » C'est inexact et je dirai :

Avec le même défaut de visée, la balle du fusil modèle 1886 serait lancée *avec le même angle de tir*. La tangente de cet angle de tir, dans le fusil modèle 1874, est la tangente de la trajectoire de 654 mètres; soit 29^m 733. Cette même tangente avec le fusil modèle 1886, donne une portée de 1,050 mètres environ. La trajectoire, dans le second cas, ne raserait donc pas le sommet du but, comme le dit le colonel Paquié, mais elle passerait à 9^m 72 au-dessus. (Voir les tables de tir des fusils 1874 et 1886).

Dans la réalité, cette hauteur au-dessus du but sera plus grande encore. Il ne faut pas compter que le soldat, avec le fusil 1874, fasse passer la trajectoire par le sommet du but, comme dans l'exemple choisi par le colonel Paquié. Dans les guerres passées, on a vu souvent des balles dépasser le but de 100, 200, 300 mètres et même plus. A Saint-Privat, à Plewna, ce fait a été remarquable.

Le règlement de 1875 supposait que les coups destinés à la chaîne pouvaient aller à 150 mètres en arrière, et c'est un minimum.

Reprenons l'exemple précédent : Supposons un but à 600 mètres et restons dans les limites admises par le règlement de 1875. Avec le fusil 1874, les balles tombent à 750 mètres. Elles passent à 4^m 41 au-dessus du but. Avec le fusil 1886 et la même erreur de visée, la portée sera de 1,150 mètres en chiffres ronds. Les balles passeront à 13 mètres au-dessus du même but.

Si au lieu d'être placé à 600 mètres, le but est à 150 ou 200 mètres, distance d'où l'assaillant s'élance

réglementairement pour donner l'assaut, on peut se demander où iraient tomber les balles lancées contre cet assaillant. « *L'approche de l'ennemi ébranle le moral*, dit » le maréchal Bugeaud, *et l'on ajuste d'autant plus mal » que cet ennemi est plus près.* » A ce moment donc, l'émotion du défenseur aura atteint son maximum. Il en sera de même de l'erreur de visée, de l'angle de tir et, par suite, de la zone défilée comprise entre ce défenseur et le point de chute des projectiles.

Si la trajectoire était en ligne droite, comme beaucoup le désireraient, on ne tuerait presque personne, parce qu'il faudrait un visé idéal, à moins cependant qu'on ne trouvât une méthode de pointage, dans laquelle l'opération de la visée serait réduite à sa plus simple expression, et où le soldat serait amené à tirer dans un plan presque horizontal. Nous verrons plus loin dans quelle mesure il est possible de donner satisfaction à ces desiderata.

En attendant que ce perfectionnement soit réalisé, il y a une limite pratique à la tension de la trajectoire. Je ne saurais dire si, dans le fusil 1886, cette limite est atteinte ou s'il convient de la reculer. Il semble cependant qu'il y aurait lieu de s'arrêter dans cette voie, lorsque dans le tir du champ de bataille, les projectiles tomberaient au delà des zones dans lesquelles les réserves et les deuxièmes lignes restent visibles dans la plupart des terrains.

B. — *Effets de rasance dus au fusil 1886.* — Les effets de rasance dus au fusil 1886 sont considérables. Le colonel Paquié les a mis en lumière. « Les longues et » faibles pentes, dit-il, les déclivités étendues, les vastes

» terrains à faible commandement, constituent des em-
» placements extraordinairement dangereux, susceptibles
» d'être rasés et battus dans toute leur profondeur, se-
» rait-elle d'un kilomètre, par des feux d'une puissance
» inouïe. »

Je ne développerai pas ces considérations. Elles sont connues de tous, ainsi que les formules employées pour raser les plateaux et les hauteurs. Je me contenterai de faire remarquer que, dans la plupart des cas, le terrain ne réunira pas, par rapport à l'assaillant, les conditions signalées par le colonel. Mais toutes les fois que ces conditions se présenteront, il y aura un grand avantage à faire tirer sur les crêtes des plateaux et des hauteurs. On sera d'autant plus assuré d'infliger des pertes aux troupes placées derrière ces crêtes que les trajectoires sont rasantes *même avec des écarts de 3 à 400 mètres dans l'appréciation des distances.*

Mais on atteindra plutôt les troupes des derrières que celles placées à proximité de la crête ; car, en raison du relèvement du tir, il existera après cette crête, une zone défilée, d'une étendue plus ou moins considérable. Cette zone, toutefois sera moins étendue que dans le cas du tir en plaine, parce que l'erreur de relèvement sera diminuée de l'angle formé par l'horizontale et l'oblique menée de l'œil du tireur à la crête du plateau. En résumé, les effets de rasance sur les hauteurs de faible commandement seront plus considérables que sur les terrains à hauteur du tireur.

C. — *Réglage du tir.* — Le réglage du tir est une question qui séduit un grand nombre d'esprits. Théori-

quement elle est très simple. On exécute des feux de salve, on observe les points de chute successifs des grappes de projectiles en avant et en arrière du but, et on en déduit la hausse à employer. Mais on ne peut compter sur les résultats observés que si les feux de salve sont bien exécutés, que si les hommes visent toujours de la même façon et que si les points de chute sont bien visibles. Conditions bien difficiles à réaliser et qui ne se présentent que très exceptionnellement.

L'artillerie règle son tir percutant par une méthode analogue. Déjà le réglage de son tir, si simple sur un polygone, devient souvent long et difficile sur un champ de bataille. Les raisons en sont nombreuses. Elles sont exposées dans les lettres du prince de Hohenlohe sur l'artillerie, auxquelles je renvoie le lecteur.

Je ne veux en retenir que ce point : ce qui est long et difficile avec les obus et une ligne de mire stable, comme l'est celle des canons, est impraticable avec les balles et la ligne du fusil qu'un rien fait dévier. On a tort de vouloir singer les procédés de l'artillerie. Les règlements, du reste, ne prescrivent pas l'emploi de méthode de réglage. Ils donnent plutôt quelques indications à ce sujet.

D'après le règlement des manœuvres : « L'emploi des » salves permet de rectifier le tir par l'observation des » points d'arrivée des projectiles. »

Notre manuel de tir, dans son article 4, indique quelles remarques on peut faire sur les points de chute pour régler le tir. Il dit aussi qu'on peut employer deux hausses lorsque l'incertitude sur la valeur exacte de la distance du but atteint ou dépasse 200 mètres.

On ne doit, à mon avis, attendre aucun résultat pratique de l'emploi de ces procédés.

Le règlement allemand semble donner la note juste. « Le réglage du tir au moyen des feux de salve par » demi-pelotons ou par pelotons n'est recommandé » qu'avec une certaine restriction. « *Rarement se trouvent* » *réunies dans la pratique, les conditions qui rendent* » *efficace le réglage du tir par la mousqueterie*, savoir : » un terrain peu découvert en avant du but ; un sol » permettant de distinguer aisément et avec précision les » points de chute, un but immobile, enfin une sécurité » relative permettant à la troupe d'exécuter ses feux avec » calme et d'en constater les résultats. »

D'après ces considérations il n'y a pas lieu de donner à cette question de réglage, l'importance qu'on lui accorde souvent.

D. — *Appréciation des distances.* — On n'aurait pas besoin de chercher des méthodes de réglage si l'on connaissait la distance du but. L'appréciation des distances a alors, à ce point de vue, son utilité. Mais les procédés employés à cet effet sont défectueux. Le meilleur télémètre ne vaut pas grand chose. Sur le polygone les officiers, même ceux qui sont exercés au maniement de cet instrument, commettent des erreurs grossières. Sur le champ de bataille le télémètre ne pourra pas être employé. Il y a longtemps que l'artillerie ne s'en sert plus.

Dans les écoles de tir on cherche encore un système de télémètre pratique, car on attache une grande importance à la question. On a dit, en effet, que cet instrument

*assurera*it une supériorité écrasante à la puissance qui le possédera. Cette assertion n'est-elle pas exagérée ? En supposant que la distance fut connue, les feux en seraient-ils plus efficaces ? Dans cette zone d'une étendue de 1,000 mètres environ, en avant des positions où les feux sont généralement exécutés, les trajectoires sont assez tendues pour n'avoir pas besoin de connaître la distance. D'autre part, les erreurs causées par la surexcitation des combattants sont considérables et dépassent, en portée, celles qu'on commet dans l'appréciation des distances à la vue. A quoi bon alors un télémètre qui donnerait exactement la distance, si le tireur est rien moins que sûr de lancer sa balle à cette distance ?

E. — *Tir indirect.* — Je ne dirai qu'un mot du tir indirect, c'est pour constater que tout le monde est tombé d'accord pour reconnaître son impossibilité dans la guerre de campagne.

La *Revue militaire de l'Etranger* donne à ce sujet ce que renferme le règlement allemand.

Le tir indirect n'y est que mentionné, et son efficacité en campagne est implicitement contestée. Le règlement n'admet son usage que dans la guerre de siège, à la condition expresse que les hommes connaissent bien exactement l'objectif auxiliaire à viser : toutefois, dès qu'il faut introduire dans son exécution certains calculs, on ne peut compter sur des résultats utiles. Je n'ajouterai rien à ces considérations qui me paraissent concluantes.

§ 4. — *Vitesse du tir de guerre.* — Nous venons de voir que la justesse du tir est un facteur secondaire parce

qu'elle est difficile à obtenir. La vitesse du tir a, au contraire, une grande importance. Tout le monde tirant mal, qui tire le plus, touche le plus, et a moins de déperdition dans le moral. Je rappellerai que la vitesse du tir est instinctive chez le soldat et qu'elle est allée en augmentant, avec les progrès de l'armement. Sans revenir sur cette question qui a été développée dans les chapitres III et IV, je me contenterai d'examiner rapidement le moyen adopté pour donner au tir toute la vitesse dont il est susceptible. Je veux parler du système à répétition.

L'adoption de ce mécanisme a soulevé de nombreuses discussions. Toutes les raisons ont été données en vue de démontrer, qu'en définitive, la vitesse du tir est très sensiblement la même, avec ou sans la répétition. Des expériences ont été faites à ce sujet, notamment aux Etats-Unis, à la suite desquelles le fusil à un coup s'est montré supérieur au fusil à répétition.

Le général Dragomîrow, bon juge en la matière, se prononce contre le système.

« Soyons aussi objectifs que possible, dit-il, et si les » raisons qu'on donne pour l'adoption des fusils à » gasins, ce nouveau croquemitaine militaire, ne nous » semblent pas suffisantes ou même nous paraissent mau- » vaises, ne craignons pas, si téméraire que cela puisse » être, de dire que la vieille Europe fait fausse route. »

Suivant le général, le fusil à magasin ne fonctionne comme tel, que vingt secondes sur toute la durée d'un combat de plusieurs heures ; s'il a une certaine supériorité pendant ces vingt secondes, il est notablement inférieur tout le reste du temps : son poids est plus considérable, son tir plus mauvais, et l'homme arrive à un degré de

fatigue tel, qu'il a à peine la force de soulever son arme jusqu'à hauteur de l'épaule.

L'opinion imprimée sur la même question dans la *Revue suisse* est la suivante :

« Nos troupes sont armées du fusil à répétition. Il y a
» dans ce fait un très réel avantage si les hommes sont
» calmes, disciplinés, attentifs ; si, d'autre part, les gra-
» dés exercent une surveillance continuelle et sérieuse.
» L'idée de pouvoir, en toutes circonstances, couvrir
» l'ennemi de projectiles et cela dans un temps très
» court, est un puissant soutien pour le moral du soldat.
» Comprenant les services que son arme peut lui rendre,
» le cas échéant, il combat avec plus de fermeté et de
» sang-froid. Mais les avantages ne subsistent qu'aussi
» longtemps que l'homme voit dans le magasin une
» sûreté pour les moments critiques, pour ceux où
» s'impose l'emploi d'un feu exceptionnellement rapide.
» S'il n'en est pas ainsi, non seulement les avantages de
» l'arme à répétition disparaissent, mais encore l'usage
» d'une telle arme fait naître de graves dangers. Avec
» elle, une troupe nerveuse et mal disciplinée ne tardera
» pas à se voir dans l'impossibilité de combattre grâce à
» la prodigalité qu'elle aura causée dans l'emploi des
» munitions dès les premiers débuts de l'engagement. »

Cette opinion est plutôt favorable à l'arme à répétition, car elle ne lui reproche que la consommation des munitions.

Je crois que la question n'a pas été toujours examinée à son point de vue le plus important. Avec une arme à répétition, le soldat se figurera posséder une arme meilleure. Il serait dans de mauvaises conditions de moral si

l'ennemi avait cette arme et pas lui. Sur le champ de bataille et même en dehors, l'homme ne raisonne pas, il subit des impressions. On est convaincu de la supériorité du fusil à un coup, soit. Mais quelle est la puissance qui oserait le conserver, alors que les autres ont adopté la répétition ?

A. — *Possibilité du feu à répétition.* — D'après notre règlement, ce feu peut être exécuté sur des masses, loin de l'ennemi ; il doit l'être à 150 ou à 200 mètres au moment de l'assaut ; il ne doit commencer que sur l'ordre d'un officier. Ces deux prescriptions sont-elles possibles ?

La direction du feu, dès que l'action est chaudement engagée, n'est rien moins qu'aléatoire. Les officiers auront-ils assez d'action sur leurs hommes pour les empêcher de toucher au magasin. Lorsqu'on est arrivé à 200 mètres de l'ennemi, il faut admettre que bon nombre d'entre eux l'auront épuisé. Quand à le réapprovisionner avant la cessation du feu, il ne faut pas y compter. A ce moment le combat est précipité ; l'émotion et le désordre sont graves. La crise doit être dénouée rapidement. Chacun sent la nécessité d'en finir au plus vite ; un feu rapide aussi court que possible et l'assaut tout de suite. Il est incontestable que le soldat se pressera pour tirer. D'autre part le mécanisme à répétition *s'enraie facilement*. Dans le cas d'enrayage la culasse ne peut être ouverte qu'après que le soldat aura abaissé l'auge. Prendra-t-il la lame de son tournevis pour l'introduire, comme c'est prescrit, entre la culasse mobile et la boîte de culasse ? Pendant ce temps, les balles sifflent à ses

oreilles et le frémissement est à son comble. J'ai bien peur qu'il ne soit embarrassé. *S'il ne peut tirer avec son fusil enrayé*, il essaiera de faire sans réflexion, nerveusement et précipitamment, les mouvements de la charge ; ou bien il aura peut-être assez de présence d'esprit pour prendre le fusil d'un homme tombé à côté de lui. Je me demande quel effet matériel produira un feu à répétition exécuté dans ces conditions. Peu de chose. Ce sera plutôt un trompe-la-peur ou un stimulant pour l'assaillant, dans lequel il retrempera son moral une dernière fois avant de s'élancer sur la position ennemie.

On trouvera peut-être que j'exagère les difficultés que les hommes rencontreront dans l'exécution de ce feu à répétition. Mais je citerai un exemple pris dans la guerre de la Sécession, d'où il résulte, qu'à proximité de l'ennemi, les hommes perdent parfois tout à fait la tête. Il arrive qu'ils ne peuvent plus tirer aucun parti de l'arme qu'ils ont entre les mains, surtout si le chargement de cet arme exige de l'attention.

« A la bataille de Gettysburg (2 et 3 juillet 1863),
» parmi 24,000 fusils chargés qui furent ramassés, indis-
» tinctement sur le champ de bataille, un quart seulement
» était bien chargés ; 12,000 seulement contenaient
» 2 charges chacun, et, le dernier quart, de 3 à 4
» charges ; ici c'étaient 6 balles sur une seule charge
» de poudre ; là, 6 cartouches superposées sans avoir été
» ouvertes ; ailleurs, 23 charges complètes régulièrement
» placées et, enfin, 22 balles, 62 chevrotines et une
» quantité proportionnelle de poudre dans un seul fusil. »
(Comte de Paris).

Des conscrits, répondrez-vous. Pas du tout. Les

soldats de Gettysburg se battaient depuis 3 ans. C'étaient de vieux soldats.

Certes, après toutes ces considérations, on pourrait croire que je suis partisan de la suppression de la répétition. Non, mais je désirerais que le mécanisme fût amélioré jusqu'à ce que le soldat pût la manœuvrer machinalement, sans s'exposer à être arrêté par les enrayages. Je considère ce point comme très important. *Seulement alors, le soldat pourra avoir toute confiance dans son arme.*

B. — *Munitions dont le soldat peut disposer.* — La question de la vitesse du tir est entièrement liée à celle du nombre de cartouches dont le soldat peut disposer.

« Une bonne infanterie est avare de son feu » dit le maréchal Bugeaud. Cette bonne infanterie ne s'est peut-être jamais rencontrée. Il sera très difficile de réagir contre la consommation des munitions. Dans la bataille, certaines unités ne donnent qu'au moment de l'assaut ; d'autres, engagés dès le commencement de la lutte, font une grande consommation de cartouches. Ce sont ces dernières unités qu'il faut à tout prix ravitailler.

La réduction de calibre du fusil 1886 et la diminution du poids de la cartouche qui en a été la conséquence, a permis de réaliser un progrès sensible.

Avec le fusil 1874, l'homme disposait de 96 cartouches, dont 78 sur lui et 18 sur le caisson de bataillon. Avec le fusil 1886, il dispose de 186 cartouches dont 120 sur lui et 66 sur la voiture de compagnie.

Les Allemands ne sont pas restés en retard ; la balle de leur fusil pèse un peu moins que la nôtre ; leur soldat

porte un plus grand nombre de cartouches. Le tableau suivant donne la répartition de leurs approvisionnements en regard de la répartition des nôtres.

		FRANCE	ALLEMAGNE
Cartouches sur	l'homme	120	150
	la voiture de compagnie	66	36
	le caisson de bataillon		22
	les sections de munitions	66	42
	TOTAUX.	252	250

De l'examen de ce tableau il résulte que le soldat français et le soldat allemand ont, sur le champ de bataille, autant de cartouches l'un que l'autre.

Mais il est une autre question qui a son importance : c'est la répartition des munitions. Les Allemands l'ont mieux entendue que nous.

On aurait tort de croire que les différentes opérations de ravitaillement sur le champ de bataille, se feront aussi sûrement que le prescrit le règlement. Dans la plupart des cas on ne pourra compter, pour la journée même, sur les sections de munitions ; soit que ces sections, marchant avec les trains de combat, arrivent trop tard à la suite des troupes, soit qu'au milieu du désordre inhérent à la lutte, les opérations du ravitaillement éprouvent de grands retards. Tel colonel, dont le régiment sera fortement engagé, attendra la fin de la journée pour envoyer ses voitures vides aux sections de munitions.

Cette opération ne peut se faire sans quelque répit, et le règlement, tout en prévoyant qu'elle pourra avoir lieu pendant l'action, semble admettre d'une façon générale que ce ne sera pas avant la fin de la journée.

Restent donc, les cartouches portées par l'homme et celles des voitures des corps de troupe : soit 186 pour notre soldat, et 208 pour le soldat allemand. C'est déjà une supériorité de 22 cartouches en faveur de nos ennemis. Ce n'est pas la seule.

Bien que le règlement prescrive de faire la distribution des cartouches portées sur la voiture de compagnie, lorsqu'une action va s'engager, j'estime, en raison des aleas nombreux qui se produisent, que cette distribution ne pourra pas toujours être faite.

Telle troupe fait partie d'une avant-garde et se trouve inopinément aux prises avec l'ennemi : telle autre, avance sur la route, à seule fin de se déployer dans la zone où le feu de l'ennemi commence à produire son effet. Son chef compte sur un moment de répit pour faire la distribution dont il s'agit ; on lui prescrit de se presser, il bouscule son monde et la distribution n'a pas lieu ou est incomplète. Quant aux voitures, on cherche à les abriter à proximité des combattants.

A ce moment, les routes servent à l'écoulement de l'artillerie qui va prendre position et leur sont généralement interdites. Restent les champs à travers lesquels elles circulent péniblement. En pays coupé, c'est bien pis ; elles ne peuvent passer en dehors des chemins et elles doivent attendre qu'ils soient dégagés pour en profiter. D'autres incidents se produisent : les régiments se mêlent sur la ligne de combat. La distribution des munitions est rendue bien difficile.

Ce n'est donc que sur les cartouches du sac que l'homme pourra compter avec certitude. Notre soldat en a 120; le soldat allemand 150, soit une différence de 30 cartouches en faveur du soldat allemand.

« Il est cinq choses, dit Napoléon, qu'il ne faut » jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son » sac, ses vivres pour au moins quatre jours et son outil » de pionnier. » Le grand capitaine n'avait qu'une confiance relative dans les opérations du ravitaillement exécutées sur le champ de bataille. Il comptait beaucoup plus sur les cartouches que l'homme avait sur lui. C'était plus sûr.

Donc, allégeons notre cartouche, si c'est possible, et augmentons le nombre de celles que porte le soldat.

Je m'arrête dans l'exposé des considérations qui se rapportent à l'exécution des différents genres de feu et aux propriétés balistiques du nouveau fusil 1886. Laisant de côté les questions généralement connues ou qui ne prêtent pas à controverse, comme la pénétration de la balle, par exemple, j'ai tenu simplement à ne parler que de celles qui sont l'objet d'interprétations diverses et qui se rapportent à notre sujet spécial.

Je passe maintenant à l'examen de l'instruction du tir.

2^e PARTIE. — INSTRUCTION DU TIR

§ I^{er}. — *Ce que doit être l'instruction du tir.* — Dans le domaine de la guerre, sous la tactique comme dans la stratégie, *ce sont les moyens les plus simples qui sont les meilleurs, les seuls qui soient praticables.* Cette vérité n'a

cessé d'être répétée par les hommes de guerre, à commencer par le plus grand d'entre eux : Napoléon I^{er}.

Dans la question des feux, *ce sont également les moyens simples qui restent les seuls praticables*. Il faut se méfier des inventions qui sortent de quelques cerveaux d'expérimentateurs et les rejeter impitoyablement quand il s'agit de la pratique.

On ne comprendrait pas cette insistance si la vérité de ces considérations n'avaient été souvent méconnue. Après la guerre de Sept Ans, nous adoptons le règlement de 1791, que nous ne pouvons pas ensuite appliquer pendant la Révolution et l'Empire. Après 1815, les conseils donnés par les maréchaux et les généraux de l'époque sont à peine écoutés. Jusqu'en 1870, nous faisons des règlements que nous sommes obligés de violer sur le champ de bataille parce qu'ils sont impraticables. Après 1870 on se rend mieux compte de ce que doit contenir un règlement ; on relègue enfin les questions de parade au deuxième plan ; mais combien d'erreurs encore, faute de ne pas sortir du domaine de la théorie et de la tendance qu'on a à tout compliquer en croyant, de la meilleure foi, tout perfectionner.

L'instruction pratique du tir doit être simple et n'avoir en vue que le combat. Le passage suivant, dû au prince de Hohenlohe, rend bien l'esprit de ce que doit être cette instruction : « Dans la première campagne que je fis, les » vieux soldats, dans un combat de reconnaissance, » avaient tiré de trois à cinq cartouches ; tous les cons- » crits, sans exception, en avaient tiré plus de vingt. Si » l'on tient compte de faits de ce genre, on se mettrait » à douter fortement de la possibilité de faire dans le » combat de près, lorsqu'on est à 300 mètres de l'ennemi,

» observer ce commandement le « feu rapide de cinq
» cartouches. » Ce commandement n'a été introduit dans
» notre armée que depuis la dernière campagne ; *il n'a*
» *donc pas encore été mis à l'épreuve, à la guerre.*

» Après la dernière guerre, on a introduit dans notre
» armée une autre méthode de tir, en adoptant la salve
» fournie par les groupes de 4 à 6 files de tirailleurs.

» Dans les exercices de tir de guerre où l'on fit des
» feux intenses, les officiers durent élever tellement la
» voix que la plupart, avant la fin de l'exercice, étaient
» enrroués au point que personne ne les comprenait plus.

»

»

» *Il sera encore bien plus difficile de commander deux*
» *ou trois hausses différentes*

»

» *Ces essais, ces spéculations émanés des écoles de tir*
» *ont beau être théoriquement justes, ils ont beau avoir eu*
» *pour résultat de nous faire étudier le caractère de notre*
» *fusil et de notre feu d'infanterie, il n'en est pas moins*
» *vrai qu'ils nous exposent au danger de nous berner,*
» *pendant la période de paix, d'espérances illusoires qui*
» *pourraient fort bien ne pas se réaliser au moment où*
» *nous engagerions la lutte et qui, par conséquent, pour-*
» *raient faire naître le découragement parmi nos troupes.*

» Aussi une ligne de tirailleurs qui, au plus fort du
» combat, est assez attentive au sifflet strident de son
» lieutenant pour cesser pendant un instant le feu, pour
» fixer l'officier, pour obéir au signe qu'il fait de se lever
» et de bondir en avant, si pour l'écouter quand il crie
» de changer de tir ou de hausse, cette ligne de tirail-

» leurs, à mon avis, montre qu'elle est à un très haut degré disciplinée au feu.

» C'est pourquoi il ne faudrait pas enseigner aux hommes trop de choses artificielles, mais au contraire, employer le temps dont on dispose à pratiquer des centaines et des milliers de fois, les choses simples. Alors seulement on pourra être sûr qu'ils les exécuteront en face de l'ennemi. » (Lettres sur l'Infanterie.)

Le tir de combat est le but final de l'instruction du tir. Il n'y en a pas d'autre à la guerre. Il comporte divers genres de feux.

D'après ce que nous avons vu, ces feux sont plus ou moins praticables. Ils ne le sont pas dans tous les cas, mais chacun d'eux l'est dans des circonstances qui lui sont particulières. Ils n'ont plus la même valeur. Ils diffèrent comme effet moral et effet meurtrier. Quelques-uns sont peu employés ; d'autres presque constamment. Nous savons à quoi nous en tenir à ce sujet. Je les rangerai ainsi qu'il suit par ordre d'importance, croissante :

Feux individuels ajustés, exécutés loin de l'ennemi ou quand le tireur est abrité ; feux à répétition exécutés loin de l'ennemi, sur les masses au moment de l'assaut ; feux de salve exécutés loin de l'ennemi ; feux à volonté exécutés dans le rang ; feux de tirailleurs exécutés dans la généralité des cas. Tels sont les feux dont on devra s'occuper dans l'instruction du tir en ayant soin d'en exclure tout ce qui ne pourrait pas être employé, ou qui ne le seront que dans des cas très exceptionnels. Il y a lieu de ranger, dans cette catégorie, les feux à cartouches comptées, les tirs de réglage, les hausses différentes et

simultanées, le tir indirect et peut-être l'appréciation des distances.

Le règlement prescrit deux séries d'exercices : les exercices préparatoires de tir et le tir sur le polygone.

Dans les exercices préparatoires de tir on apprend à l'homme le maniement de son arme ; on lui donne les moyens de charger, de mettre en joue, de viser et de tirer. Ces exercices sont ensuite suivis du tir réduit qui est une première constatation des résultats de l'instruction ; puis du tir individuel à la cible, des feux collectifs et des tirs de combat.

Il y aurait bien des remarques à faire à ce sujet. On pourrait se demander, par exemple, si la répartition des munitions est en rapport avec l'importance relative de chacun de ces tirs. Les feux de salve, les tirs d'application, la partie des tirs de combat concernant les tirs de réglage, me paraissent trop largement dotée, relativement aux tirs individuels, aux feux de tirailleurs et aux tirs de combat, qui sont les plus importants. Mais cet inconvénient est secondaire et puis les chefs de corps, dans leur régiment, ont toujours la possibilité d'y remédier en faisant consommer, comme ils l'entendent, les cartouches qui restent en sus des allocations annuelles. Je n'insisterai donc pas sur ce point et je passerai à un autre sujet.

§ II. — *Dressage de l'homme au tir*

A. — *Méthode réglementaire.* — En temps de paix on a appris au soldat à tirer posément, sans se presser, à chercher l'objectif à l'extrémité de la ligne de mire, à n'agir, sur la détente que lorsqu'il est sûr de son coup de

feu. C'est ainsi que ce sont faits tous les tirs individuels, les feux à volonté, les feux de salve et même les exercices de tirs de combat. *La justesse du tir, le pour cent ont été la principale préoccupation.*

Les hommes et les compagnies ont été classés suivant le nombre de balles mises. Et pour clore cette série d'exercices, on a fait, devant l'inspecteur général, un tir individuel ajusté à 200 mètres à genou, à la suite duquel les récompenses et les prix de tir ont été distribués. Pendant toute l'année, *le tir ajusté a été le criterium de la valeur des troupes*, au point de vue des feux. Est-ce bien là ce qu'il faut rechercher ?

Le feu à la guerre n'est rien moins qu'ajusté, et quelques auteurs militaires s'en sont si bien rendus compte, qu'ils considèrent comme un très grand progrès, le tir qui serait exécuté à peu près dans un plan horizontal. Sur le champ de bataille le soldat n'a pas un placement à l'épaule et un visé corrects, quand il les a. Il tire comme il peut, dans le bleu, souvent. *Il jette son coup de feu.* (1) Sur les quatre opérations qu'on lui a enseignées à l'instruction : charger l'arme, la placer à l'épaule, viser, agir sur la détente, il en est deux, qu'on est parvenu à lui apprendre de telle sorte qu'il peut les exécuter machinalement au cours du combat. Pour les deux autres, ce degré de perfection n'a pas été atteint. On recommande au contraire au soldat d'y apporter de l'attention ; on ne lui apprend qu'à les faire avec calme et sang-froid, alors que dans la lutte, il ne peut y avoir ni calme, ni sang-froid. *Au com-*

(1) Ces considérations et celles qui suivent ne s'appliquent pas aux feux exécutés loin de l'ennemi, mais bien à ceux qui sont exécutés quand l'engagement devient sérieux en moyenne, en deça de 1,000 mètres. C'est, du reste, la généralité des cas.

bat il ne faut compter que sur les mouvements que le soldat exécute machinalement.

Dans les circonstances où ce soldat tremble et ces circonstances sont les plus fréquentes, il veut se presser ; il tire vite. *Il tire d'autant plus mal qu'en temps de paix on ne lui a appris qu'à tirer lentement et correctement.*

Déjà sous Frédéric II l'enseignement du tir faisait l'objet de nombreuses prescriptions. On apprenait au soldat le tir ajusté ; *depuis on ne lui en a pas appris d'autre.* Napoléon disait que la tactique devait changer tous les dix ans. Il ne voulait pas parler des principes généraux qui sont immuables, mais des modifications qu'on doit introduire dans les formations et dans les méthodes du tir, par suite du perfectionnement de l'armement. Il y a loin du fusil à pierre au fusil modèle 1886, *mais le dressage du soldat, en vue du tir, n'a pas été amélioré en proportion.* On comprend, dès lors, l'insuffisance des procédés actuellement suivis. Que faudrait-il pour les compléter ?

Une méthode d'instruction qui rendrait faciles les mouvements que le tireur ne peut pas, jusqu'à présent, faire machinalement : placement de l'arme à l'épaule et visé ; en diminuant, par conséquent, le temps demandé pour l'exécution de ces deux mouvements ; *ou, mieux encore, une méthode qui réduirait ces deux mouvements à leur plus simple expression.* L'idéal serait de les pouvoir supprimer. Nous allons voir ce qu'on a fait pour donner satisfaction à ces desiderata.

Le règlement semblait tout d'abord être entré dans cette voie.

A l'art. 139 de l'école du soldat, il est recommandé

d'exercer l'homme de manière qu'il arrive à tirer à la vitesse de 12 fois par minute.

A l'art. 141, il est prescrit de faire des exercices de vitesse. Afin de réduire le temps demandé pour la mise en joue, le soldat doit avoir les yeux fixés sur le but et ne pas les reporter sur la cartouchière et la culasse mobile. Il doit épuiser le magasin en 30 secondes.

Mais ces prescriptions ne sont observées qu'à l'exercice. On n'en parle pas en vue du tir réduit. D'après les tableaux du manuel de tir, on ne doit les appliquer qu'une seule fois à la cible et pour le tir à répétition seulement. Qu'en résulte-t-il ? Le soldat n'arrive pas à tirer avec la vitesse prescrite. Il ne le cherche même pas. Il n'a toujours en vue que le pour cent. Les prescriptions dont il s'agit ne sont pas appliquées. Leur esprit est absolument méconnu. Elles sont cependant bien anodines.

B. — *Procédé de l'école de tir.* — L'école de tir a jeté quelques lumières sur cette question. Elle a expérimenté une méthode pratique, en vue du dressage du soldat au tir du champ de bataille. Voici le résumé de cette méthode :

On tient d'abord la main à ce qu'à partir du moment où l'objectif est indiqué, l'homme ne le quitte plus des yeux. On lui prescrit ensuite de diriger la ligne de mire sur cet objectif, puis de reprendre la position du tireur, de pointer de nouveau et ainsi de suite, jusqu'à ce que dans le mouvement de mettre l'arme à hauteur de l'épaule, la ligne de mire aille ficher spontanément dans le but. On lui fait répéter plusieurs fois par jour cet exercice. Il prend peu de temps et rien n'est plus facile. De

cette manière l'épaule, le cou, la tête de l'homme contractent l'habitude du tir. Ce sera une habitude analogue à celle du chasseur lorsqu'il met instantanément son arme en direction, dès qu'il voit le gibier.

Pour réduire encore le temps employé dans la mise en joue, on dresse l'homme à agir sur la détente avant le commencement de ce mouvement ou pendant, de manière qu'il fasse partir le coup aussitôt que la ligne de mire est en direction.

Toutes ces opérations constituent une notable amélioration dans l'enseignement du tir, tel qu'il doit être pratiqué sur le champ de bataille.

On constate ensuite les résultats de cette instruction au tir réduit, en faisant exécuter à l'homme des feux individuels d'abord, des feux collectifs ensuite (de salve, à volonté, à répétition) (1).

On passe enfin à l'exécution des feux à balles.

Tout homme qui n'a pas obtenu les résultats suivants est remis à l'instruction :

feux à volonlé	—	vitesse de	8 à 9 coups à la minute	50 %
feux de salve	—	id. de	6 à 7	40 %
feux rapides	—	id. de	12	30 %
feux à volonté à répétition	—	8 coups en	30 secondes	25 %

Des expériences ont été faites au camp de Châlons entre des groupes de tireurs exercés ; les uns d'après la méthode réglementaire, les autres d'après la méthode décrite ci-dessus.

Les résultats des tirs individuels des uns et des autres étaient à peu près les mêmes.

(1) Les feux collectifs dans le tir réduit s'exécutent sur des cibles espacées de 0.70 d'axe en axe. Chaque homme a la sienne.

Quant aux feux collectifs, les résultats obtenus par les deuxièmes groupes étaient doubles de ceux des premiers à ne considérer que la justesse ; et triples, si l'on fait intervenir l'effet utile.

Les chiffres relatifs aux feux individuels de ces deux groupes peuvent ne pas être concluants, mais ceux des feux collectifs le sont.

Ils établissent la supériorité de la méthode de l'école de tir sur la méthode réglementaire.

Et ce qui plus que les chiffres, fait cette supériorité, c'est que dans la nouvelle méthode dont il s'agit, l'homme tire dans des conditions qui, mieux que les procédés réglementaires, *présentent plus d'analogie avec ce qui se passe sur le champ de bataille.* Ce dernier point est essentiel.

Tandis que d'autres procédés plus séduisants, tels que tirs de réglage emploi de télémètres, emploi de plusieurs hausses, exercice de la direction du tir par les feux de salve, même jusqu'au moment de l'assaut, me paraissent peu pratiques et tout au plus bons à donner de fausses idées.

Ce serait mal me comprendre que de me prêter l'intention de remplacer la méthode réglementaire par celle de l'école de tir. Non.

La méthode réglementaire est bonne. Elle est indispensable pour dégrossir l'homme, lui faire connaître l'arme, lui enseigner le tir à la cible qui, au début, doit être exécuté posément et en prenant tout le temps nécessaire pour viser.

La méthode de l'école de tir viendrait à la suite ou serait enseignée en même temps selon une progression d'exercices qu'on jugerait à propos d'établir.

C. — *Insuffisance des procédés actuels.* — Cette méthode répond-elle aux desiderata exprimés plus haut ?

Elle réduit considérablement le temps employé pour la mise en joue et le départ du coup, mais elle exige encore que l'homme fasse ce mouvement de joue et prenne la ligne de mire.

Il est à remarquer que ce mouvement devient fatigant et que le soldat, soit pour cette cause, soit par suite de la hâte qu'il met à faire feu dans l'action, le supprime parfois de lui-même. Alors il prend la position qui lui est la plus commode, *une position qu'on ne lui a pas apprise et il tire d'autant plus mal.*

Ne vaudrait-il pas mieux supprimer le placement de l'arme à l'épaule pour les cas où le soldat ne peut conserver son sang-froid, tout en lui laissant la possibilité de revenir au tir ajusté quand les circonstances le permettent ? Je ne puis rappeler à ce sujet que le procédé du commandant Buisson que j'ai cité quelques lignes plus haut. Dans ce système, l'arme est suspendue à l'épaule par la bretelle, la ligne de mire est presque à hauteur de l'œil, le canon du fusil, par suite de la position du centre de gravité, *tend à rester dans le plan horizontal.* Il semble donc que ce procédé touche à la solution. Mais son auteur ne l'a jamais compris de cette manière. Il parlait de tir en marchant, en courant même. Il prétendait que son système donnerait à celui qui l'aurait en main, la possibilité d'anéantir les défenses de l'ennemi, aussi facilement que l'eau dissout le sucre. Ces exagérations l'ont perdu. Elles ont été la cause que son invention n'a jamais été accueillie par le public militaire et qu'elle a été rejetée par la commission du camp de Châlons.

La question semble donc arrêtée momentanément. La méthode par laquelle on amènerait le soldat à *pouvoir jeter son coup de feu, à tirer en résumé, dans une des positions qui lui sont commodes et qu'il prendrait machinalement sur le champ de bataille*, est encore à trouver. Ce qui est certain, *c'est que la position actuelle est la plus incommode.*

Je ferai toutefois remarquer qu'avant la mise en service des armes à feu, le tir du champ de bataille n'exigeait pas un visé aussi correct qu'aujourd'hui.

Le soldat adoptait la position qui lui était la plus commode, qu'il s'agisse de lancer une pierre avec la fronde ou une flèche avec l'arc, et son tir était relativement aussi précis que celui du fusil.

Ainsi, l'archer anglais avait un arc de 1^m 82 de long. Pour tirer, il le tenait verticalement et dressait le trait à hauteur de l'oreille. Ce visé était suffisant puisqu'à 200 mètres le but était atteint.

La position que l'archer prenait était plus naturelle, plus facile, plus sûre d'être prise dans les diverses circonstances du combat, plus pratique par suite, que celle consistant, pour le fantassin d'aujourd'hui, à mettre l'arme à l'épaule.

La méthode dont je parle et que l'école de tir entrevoit, n'est donc pas nouvelle. Je n'ai pu qu'en poser les principes, les expériences faisant défaut pour déterminer en quoi elle doit au juste consister, avec les armes actuelles, et par quelle série d'exercices on pourrait l'apprendre au soldat.

Les expériences manquent également pour savoir s'il ne conviendrait pas de modifier la forme du fusil afin de

faciliter la visée, sans recourir à ce placement de l'arme à l'épaule qui est si incommode parce que c'est un mouvement forcé. Serait-ce dans cette voie qu'il faudrait diriger les recherches ? Depuis l'apparition de l'arquebuse rien n'a été fait dans ce sens. Il ne paraît pas qu'on y ait même songé.

L'imagination de chacun peut se lancer dans ce champ d'exploration et trouver des systèmes qui répondront plus ou moins bien à la question. Mais il faut être prudent et n'en adopter aucun qu'après l'avoir soigneusement expérimenté.

La solution doit exister. Je souhaite que l'école de tir, qui a de puissants moyens d'expérimentation, la cherche et la trouve.

§ III. — *Considérations sommaires sur ce qu'on doit enseigner à l'officier.* — En terminant ce cinquième et dernier chapitre, je tiens à déclarer que, dans ce travail, rien ne saurait être interprété comme une critique des règlements, ni faire regarder comme inutile, l'enseignement du tir.

A quoi bon, m'a-t-on souvent objecté, dresser le soldat, si on ne peut l'empêcher de tirer mal, si on ne peut l'amener à exécuter des feux à commandement, si les officiers ne peuvent exercer la direction du tir lorsque l'affaire est chaudement engagée, si tous les tireurs se valent dans la généralité des cas ; si tout enfin n'est qu'une question de peur et de moral.

Raison de plus, répliquerai-je, pour soigner l'instruction du tir. Il faut réagir contre les effets de cette peur ; il faut préserver d'affaissement le moral du soldat. Il est

indispensable que ce soldat ait confiance dans son arme, qu'il la connaisse au point de s'en servir, les yeux fermés pour ainsi dire, dans toutes les situations. Quelle autre instruction que celle du tir, enseignée dans tous ses détails, permet de réaliser ces desiderata ?

L'opinion que j'ai pu exprimer à l'égard de certaines prescriptions réglementaires n'a pas eu en vue le rejet de ces prescriptions, mais bien plutôt l'ouverture de la discussion sur les questions qui s'y rattachent, ainsi que la nécessité de les compléter. Tout n'est-il pas perfectible ?

J'ai pu émettre parfois des idées qui paraîtront bizarres. Au sujet de quelques-unes d'entre elles, je me suis montré affirmatif. Au sujet des autres, j'ai cru devoir, tout en indiquant quel pourrait être mon avis, me montrer dubitatif, parce que les expériences et les faits dont j'ai eu connaissance ne m'ont pas paru suffisants pour me faire une opinion arrêtée. Dans le tir, comme dans toute question militaire, il y a la partie technique et la partie tactique. Ce que je critiquerai, *c'est la part que l'on fait généralement à chacune de ces deux parties.*

Le tir est très étudié. La fabrication des armes et leurs propriétés balistiques, les calculs qui s'y rattachent, la détermination théorique et pratique des trajectoires, l'étude des groupements et des feux de guerre, l'étude des télémètres, etc., etc... font l'objet de nombreuses conférences. Ces questions reviennent très souvent, et, loin de les mépriser, je pense que les officiers ne sauraient trop les approfondir. Mais, à mon avis, la partie tactique ou l'étude de ce qui se passe sur le champ de bataille est encore plus importante. Il m'a toujours

semblé que ce dernier point était négligé par rapport à l'autre. J'ai vu des officiers instruits : ils avaient amassé des trésors de science, mais ils ne savaient pas distinguer ce qui est pratique de ce qui ne l'est pas ; et dans le nombre de leurs connaissances, il y avait parfois beaucoup plus de choses inutiles que de choses utiles. Tout finissait par devenir confus dans leur esprit. C'est là qu'est l'écueil.

Le règlement doit être su. C'est un guide, une méthode d'instruction, un langage grâce auquel tous les membres d'une même armée se comprennent. Il est indispensable de le connaître parfaitement, mais ce n'est pas un cours de tactique ni une école d'expérience.

Les dispositions qu'il prescrit ne sauraient donner les moyens de résoudre les difficultés rencontrées à la guerre, parce qu'à la guerre il n'y a pas deux cas qui se ressemblent et que, même dans certaines circonstances, l'observation du règlement serait une faute. C'est au jugement, c'est à la réflexion mûrie par l'étude des faits de guerre, qu'on doit avoir recours.

On ne peut plus acquérir par la pratique une instruction suffisante les guerres devenant de plus en plus rares (1). On y suppléera en grande partie, par la méditation des campagnes des grands capitaines et des préceptes qu'ils donnent. C'est la voie dans laquelle il faut engager les officiers, et dans laquelle ils acquerront la véritable instruction. Ils auront ainsi une base sérieuse pour étudier n'importe quelle question militaire, aussi bien le tir que les autres. Ils ne s'en rapporteront plus

(1) Je veux parler des guerres européennes.

exclusivement aux résultats du polygone et aux raisonnements purement théoriques, raisonnements qui varient suivant l'esprit de chacun. Ils pourront contrôler la valeur de ces résultats et de ces raisonnements. L'opinion qu'ils se seront formée les préservera des enthousiasmes irréfléchis que provoque habituellement l'apparition des inventions nouvelles, et des effets qu'on se promet de ces inventions.

Les faits sont les faits. Personne n'y peut rien changer *parce que leur raison d'être est dans la nature de l'homme et que, dans toute action de guerre, l'homme est le facteur capital.* C'est pourquoi il faut les étudier.

LALUBIN.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	171

CHAPITRE I^{er}

§ I.	Plus les engins de destruction sont meur-	
	triers et moins il y a de pertes. . . .	177
	A. Distance qui séparent les combattants.	181
	B. La force morale décroît avec les perfec-	
	tionnements apportés aux armes à feu.	182
§ II.	Les combattants ne tiennent plus dès que	
	les pertes atteignent une certaine pro-	
	portion	185
§ III.	Vieux et jeunes soldats.	188
§ IV.	La force morale et le nombre.	190
§ V.	Le soldat n'est pas une machine. Il est	
	ému.	194
§ VI.	Genres d'émotions que fait naître la peur.	196
§ VII.	Faits qu'on pourrait objecter à la théorie	
	de la peur.	206

CHAPITRE II

	Pages
§ I. Cavalerie contre cavalerie.	217
§ II. Cavalerie contre infanterie	222
§ III. Combats d'infanterie	226
§ IV. Raisons morales des formations tactiques.	228
§ V. Les grands généraux ont gagné leurs batailles par des effets de surprise.	238
§ VI. Force de l'opinion à la guerre	241
§ VII. Exemples de panique	245

CHAPITRE III

§ I. Du feu depuis la mise en service des armes à feu jusqu'à la Révolution	249
§ II. Du feu pendant la Révolution et l'Empire.	258
§ III. Du feu pendant la période contemporaine.	260
§ IV. Les feux de salve dans les expéditions coloniales	275

CHAPITRE IV

§ I. Efficacité du feu à volonté dans le rang.	284
§ II. Le feu meurtrier est le feu de tirailleurs.	289
A. Ligne pleine et ligne de tirailleurs.	290
§ III. Le tir des tirailleurs dans l'antiquité. — Exemples historiques	293
§ IV. Le tir des tirailleurs au Moyen âge.— L'ar- cher anglais.	301

	Pages
§ V. Du feu de tirailleurs depuis le commencement des guerres d'Italie jusqu'à la fin de la Guerre de Sept Ans.	305
A. La bataille de Pavie et le marquis de Pescaire.	306
B. Les instructions du duc François de Guise.	307
C. Idées du maréchal de Saxe sur l'emploi des feux.	309
D. Frédéric II et l'ordre linéaire avec les feux de ligne	314
§ VI. Du feu de tirailleurs pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. — Ordre profond avec tirailleurs. — Exemples historiques	316
§ VII. Du feu de tirailleurs dans la période de 1815 à 1870.	322
§ VIII. Période de la guerre de 1870.	326
§ IX. Depuis 1871 jusqu'à nos jours	329
A. Règlement du 12 juin 1875	330
B. Règlement du 29 juillet 1884.	330
C. Instruction pour le combat de 1887. — Ses graves inconvénients	332
D. Décision du 3 janvier 1889, modifiant le règlement du 29 juillet 1884.	336
E. Décision du 15 avril 1894.	336
§ X. Résumé des considérations précédentes. — Moyens pour remédier aux inconvénients des chaînes denses et augmenter la puissance du feu.	339

CHAPITRE V

	Pages
1 ^{re} PARTIE. — Etude du mode d'emploi des feux.	347
§ I. Comparaison des règlements et des conclusions des Chapitres III et IV, en ce qui concerne les feux de salve.	347
A. Règlement de tir	347
B. Règlements de manœuvres français	348
C. Règlement allemand	351
D. Règlement austro-hongrois	352
E. Règlement italien	352
F. Règlement suisse	353
G. Règlement danois	353
H. Poudre sans fumée et les feux de salve	354
§ II. Comparaison des règlements et des conclusions des chapitres III et IV, en ce qui concerne les feux à volonté et de tirailleurs	356
§ III. Justesse du tir de guerre	358
Questions se rattachant à la justesse	361
A. Tension de la trajectoire. — Idées du colonel Paquié.	361
B. Effets de rasance du fusil 1886	367
C. Réglage du tir d'infanterie	368
D. Appréciation des distances	370
E. Tir indirect	371
§ IV. Vitesse du tir de guerre	371
A. Possibilité du feu à répétition	374
B. Munitions dont le soldat peut disposer.	376

	Pages
2 ^e PARTIE. — Instruction du tir.	379
§ I. Ce que doit être l'instruction du tir. —	
Idées du prince Hohenhole.	379
§ II. Dressage de l'homme au tir.	383
A. Méthode réglementaire	383
B. Procédés de l'école de tir.	386
C. Insuffisance des procédés actuels . . .	389
§ III. Considérations sommaires sur ce qu'on	
doit enseigner à l'officier	391

MARO AR ROUE MORVAN

KINNIG D'AM BREIZ

*O Britannia dulcis,
Te, veniente die, te, decedente, canebam!*

*O Breiz, va bro garet, d'ar mintin m'az kané,
Ha, da nos, gand dudi, m'az kané adarré!*

LA MORT DU ROI MORVAN

DÉDICACE A MA BRETAGNE

*O Britannia dulcis,
Te, veniente die, te, decedente, canebam !*

*Bretagne, doux pays, je te chante à l'aurore,
Quand vient le soir, c'est toi que ma voix chante encore !*

M A R O

AR ROUE MORVAN

K E N T A G W E R Z

I

Karl-Veur (1), goude beza bet o vale he c'hloar
Adalek ann Aoder hag ann Danub d'al Loar (2);
Goude beza gant'han meur a Roue treac'het,
Ha dindan he lezenn kals a boblou pleget;
Goude beza devet pe taolet d'ann douar
Templou ann Idoled, savet kroaz ar C'halvar
Enn ho leac'h, e peb bro : Karl-Veur en em gavaz,
Eunn deiz, Roue ar bed... Ha, kaëroc'h a zo c'hoaz,
Ar bed hen enore gozik evel Doue !...
Ne oa Mestr nemet-han ! Roue, pobl a zeñté
Gand hast ha doujañs braz ouz he c'hourc'hennennou,
Ann douar a grené dirak he c'hourdrouzou !...

Eunn devez, war he drôn, Karl ar Meur azéet,
He glézé enn he zorn, he benn gant'han soublet,
A oa oc'h evori, o trei enn he spered
Ann holl draou burzuduz, beteg-henn gant'han great,
Ann holl draou burzuduz en doa c'hoañt d'ober c'hoaz...
« War ar bed, eme-z-han, ne oé gwelet biskoaz

(1) *Karl-Veur*, pe *Karl ar Meur*, eunn Impalaër brudet braz er bed
holl. E Gallek, hanvel *Charlemagne*.

(2) Ann Aoder hag ann Danub, steriou braz enn Allemagn. Al Loar, eur
ster vraz e Bro-c'hall.

LA MORT DU ROI MORVAN

CHANT PREMIER

I

Charlemagne (1) après avoir été promener sa gloire
Depuis le Danube et l'Oder jusqu'à la Loire (2),
Après avoir vaincu nombre de Rois
Et courbé sous ses lois nombre de peuples,
Après avoir brûlé ou jeté à terre
Les temples des Idôles, élevé la croix du Calvaire
A leur place, dans chaque pays, Charlemagne se trouva
Un jour, le Roi du monde... Il y a bien mieux encore :
Le monde l'honorait presque à l'égal de Dieu !...
Lui seul était le Maître ! Roi, peuple obéissaient
Avec empressement et grand respect à ses commande-
(Et) la terre tremblait devant ses menaces !... [ments,
Un jour, Charlemagne, sur son trône assis,
Son glaive à la main, et la tête penchée,
Était en train de se remémorer, de se rappeler à l'esprit
Toutes les choses merveilleuses faites par lui jusqu'alors,
Toutes les choses merveilleuses qu'il voulait faire encore...
« Sur la terre, disait-il, il ne fut jamais vu

(1) Charlemagne, un empereur, célèbre dans le monde entier.

(2) L'Oder et le Danube, grands fleuves d'Allemagne : La Loire, grand fleuve de France.

- » Roue galloudusoc'h ha brasoc'h evid'oun...
- » Pa gomzann me, dre-holl e klever ac'hanoun !
- » Ma c'hoañt a zo ma reiz, ha skeud ma c'hurunenn
- » A ra d'ar Rouanez krena gand ann anken...
- » Karl-Veur eo ma hano ! N'edoun biskoaz treac'het,
- » A drugarez Doue ha nerz ma soudarded...
- » Ha koulskoude d'iñ zo lavaret n'euz ket pell
- » E zeuz eur vro du-hoñt, hec'h hano Breiz-Izel,
- » E fell d'ezhi dalc'h-mad terri ma gourc'hemenn,
- » Ober goap ac'hanoun kouls hag euz ma lezenn !...
- » Bro divez, diskiañt !!! War ma meno, tud Breiz

» A lamm eur galon dirr hag houarn enn ho c'hreiz...

- » Ho mor hag ho c'hoajou ho diwall... Ho Roue
- » A zo eunn den dispoñt, ha karet eo gant'he !...
- » P'ho galvo d'ann emgann, ann Arvor, ann Argoat

- » A zavo a-unan, ha, neuze, nag a wad
- » A vezo skuillet c'hoaz !... Impalaër ha Roue,
- » Me, Karl-Veur, am euz spount, pa sonjanñ enn dra-ze !

» Petra ober, siouaz ?... Kastiza Breiz-Izel !!!

» Kastizet é vezo, ha ne vezo ket pell,

» M'hen tou dre ma c'hleze !!! »

.

Kriza a reaz he dal,

Ha, pa savaz he benn, he Varoned, rak-tal,

A dostaaz out'han, doujuz ha diskabell :

« It, eme-z-han, va zud, it prim da Vreiz-Izel !

» Diskit d'ann dud gouez-ze n'eo ket mad ober faë

» Diwar-benn Karl ar Meur, ho Mestr hag ho Roue,

- » De roi plus puissant et plus grand que moi...
- » Quand je parle, moi, de toutes parts on m'entend !
- » Mon désir est ma loi, et l'ombre de ma couronne
- » Fait trembler les rois de crainte...
- » Charles-le-Grand est mon nom ! Je ne fus jamais vaincu,
- » Par la miséricorde de Dieu et le courage de mes soldats...
- » Et cependant l'on m'a dit, il n'y a pas longtemps,
- » Qu'il est un pays là-bas, son nom la Bretagne,
- » Qui veut sans cesse violer mon commandement,
- » Et se moquer de moi aussi bien que de ma loi ! .
- » Pays sans honte et sans intelligence !... A mon avis,
[les Bretons
- » (Ont) un cœur d'acier et de fer (qui) saute dans leurs
[poitrines...
- » Leurs rochers, leurs bois les protègent... Leur Roi
- » Est un homme sans peur, et il est aimé d'eux !...
- » Quand il les appellera au combat, pays de mer et pays
[de forêts
- » Se lèveront avec ensemble, et, alors, que de sang
- » Sera versé encore !!!... Empereur et Roi,
- » Moi, Charles-le-Grand, je suis épouvanté, quand je
[songe à cela !!!...
- » Que faire, hélas ?... Châtier la Bretagne !!!
- » Elle sera châtiée, avant qu'il soit longtemps,
- » Je le jure par mon épée !!! »

Son front (à Charlemagne) se rida,
Et lorsqu'il leva la tête, ses Barons, aussitôt,
S'approchèrent de lui, respectueux et la tête découverte...
« Allez, dit-il, mes gens, allez vite en Bretagne !!!
» Apprenez à ces sauvages qu'il n'est pas bon (pour eux)
[de se moquer
» De Charles-le-Grand, leur Maître et leur Roi,

» Eo red d'heze plega, ha rak-tal, pe vervel !!!...
» Chetu ma gourc'hemenn !!! »
.

Ma Breiz, ne oé ket pell

E tigouezaz gan' id eunn darvoud estlammuz,
Ha da wad a redaz, evel eur ster founnuz,
Dre leac'h ma tréméné *armé* ann Impalaër...
Treac'het e oéz, siouaz ! Enn da barkou ken kaër,
War ar meaz hag e kear, war gerrek da aochou,
Er c'hastell, enn ti-plouz, kouls hag enn da goajou,

Enn heñchou braz, dre-holl, e pevar c'horn ar vro,
Ne welet, bep kammed, nemet korfou maro !...
Bugale, tud iaouañk, tud koz, merç'hed, gragez,
Paour, piñvidik, war vor, e draonienn, er menez,
Evel ma kouez, enn hañv, dindan falc'h ar meder,
Ar foenn enn hon prajou, ar pennoù ed pouner,
Evelse e kouézé da vugale, va Breiz,
Ha da galon, gand heuz, a lammé enn da greiz !!!
Pebez reuz damañtuz !!! Burzud, va bro garet,
Er brezel spountuz-se, pa n'ac'h euz ket kollet
Ar berad diveza a wad da waziou
Ann hini diveza euz da vugaligou !!!

.
Karl-Veur a c'hounezaz !!! Hogen, paotred Bro-C'hall
N'ho doé nag amzer hirr, na leac'h da fougéal
Diwar-benn ho gounid, rak te, ma Breiz-Izel,
Pa fell d'eunn enebour treuzi gand eur gountell
Da galon birvidik, te a gav nerz bepred

Da stourm beteg ar penn ha da lakât er bed

» Qu'il leur faut se soumettre, et de suite, ou mourir !!!...

» Voilà mon commandement !!! ».

.

Ma Bretagne, sans tarder,

Il t'arriva un malheur épouvantable,

Et ton sang coula, rapide comme une rivière,

Dans les lieux où passait l'armée de l'Empereur...

Tu fus vaincue, hélas!!! En tes champs si beaux, [grèves,

Dans les campagnes et dans la ville, sur les rochers de tes

Dans le château, dans la chaumière, aussi bien que dans

[les bois,

Dans les grands chemins, partout, aux quatre coins du

L'on ne voyait, à chaque pas, que des cadavres... [pays,

Enfants, jeunes gens, vieillards, filles, femmes,

Riche, pauvre, sur mer, dans la vallée, sur la montagne,

Ainsi que tombent, l'été, sous la faux du moissonneur,

Le foin dans nos prairies, les lourds épis de blé,

Ainsi tombaient tes enfants, ma Bretagne,

Et ton cœur, d'horreur, bondissait dans ta poitrine !...

Quel désastre épouvantable !!! (Ce fut) miracle, mon cher

Dans cette guerre effrayante, si tu ne perdis pas [pays,

La dernière goutte du sang de tes veines,

Le dernier de tes chers petits enfants !!!

.

Charlemagne fut victorieux !!! Mais les gens de France

N'eurent ni long temps ni occasion de s'enorgueillir

A cause de leur victoire, car toi, ma Bretagne,

Quand un ennemi veut transpercer avec un poignard

Ton cœur si vivant (si vivace), tu trouves de la force

[toujours

Pour lutter jusqu'au bout, et pour mettre au monde

Bugale kalonek, a wézo da viken

Mervel, pa vezo red, pe veva d'az tifenn !!!...

E-touez ann dud kreñv-ze, te a c'hanaz unan

Brudet dreist ar re-all, (hanvet am euz Morvan !)

Morvan ar Meur, Morvan doujet evel Roue,

Ha karet gand ann holl e Léon, e Kerné...

Hen-nez a oa enn-hañ kalon eur gwir Vreizad !

Hon zudou koz, gwechall, enn Arvor, enn Argoat,

A gané, tost d'ann tan, er goañv, ann taoliou kaër

Great gant'han, er brezel, eneb ann Impalaër,

Mab hena Karl ar Meur, Loeiz ann Déboner (1)

Evit mirout dinam da wiriou, ma Breiz ker !...

Me a fell d'ñ ive displega d'am broïz

Histor wirion Morvan, ha lavaret em giz

He vuez, he varo... Selaouit gand evez,

Tud iaouank, c'houi pere, marteze, eunn devez,

A ranko kuitât Breiz, evit difenn Bro-C'hall,

Ha moñt d'ober brezel d'hec'h enebourien fall !

Likit enn ho spered skouer ar Roue Morvan !

Ha, pa zeui ann heur griz, mar fell da bep unan

Beza heñvel out'han, gwaz d'ar Brusianed !!!

War dinaou eur menez, Morvan hen doa savet,

Evel eunn er he nez, war eur roc'h, he gastell,

Eur c'hastell, evel-t-han, rust ha garo d'ar zell...

Ann Dourdon, ster founnuz, a rae ann dro d'heza

Abars meska he zour gand dour ar mor tosta...

(1) N'am euz kavel, e Brezonek, eur ger-all da laret *Deboner*. Gwechall, ar ger-ze a oa anavezet mad. Ann Ao. Kervarker, enn he *Varzaz Breiz*, a skriv : « Dre gompasion, ouz an Pasion, hon Roé *déboner*. »

Des enfants pleins de cœur, qui sauront à jamais
Mourir, quand il faudra, ou vivre pour te défendre...

Parmi ces hommes forts, tu en engendras un
Renommé par dessus les autres (j'ai nommé Morvan !)
Morvan le Grand, Morvan respecté comme un Roi,
Et aimé de tout le monde en Léon, en Cornouaille...
Celui-là avait en lui le cœur d'un vrai Breton...
Nos ancêtres, jadis, dans l'Armor, dans le pays des forêts,
Chantaient, auprès du feu, l'hiver, les exploits
Accomplis par lui, dans la guerre, contre l'empereur,
Fils aîné de Charlemagne, Louis le Débonnaire (1)
Pour conserver intacts les droits de la Bretagne...

Je veux, moi aussi, raconter à mes compatriotes
L'histoire vraie de Morvan, et dire à ma façon
Sa vie et sa mort... Ecoutez avec attention,
Jeunes gens, vous qui, peut-être, un jour, [France,
Serez contraints de quitter la Bretagne pour défendre la
Et pour aller faire la guerre à ses méchants ennemis !...
Gravez dans votre esprit l'exemple du roi Morvan !...
Et, quand viendra l'heure cruelle, si chacun s'efforce
D'être semblable à lui, malheur aux Prussiens !!!

.
Sur le penchant d'une montagne, Morvan avait bâti,
Comme un aigle son nid, son château sur un rocher,
Un château, comme lui, rude et dur au regard...
Le Dourdon, rivière rapide, en faisait le tour,
Avant de mêler ses eaux à celles de la mer prochaine...

(1) Je n'ai pas trouvé, en breton, un autre mot pour traduire « Débonnaire ». Autrefois, ce mot était bien connu. M. de la Villemarqué, dans ses *Barzaz Breiz* écrit : « Par compassion, à l'égard de la Passion de notre Roi *Deboner* » (débonnaire). Ch. G...

Koajou derv, koz ha dôn, a bep tu, enn dremvel,

Lanneier, bourc'higou, gand ho zouriou huel,
Parkou gwiniz, mein-hirr, bruk, prajeier, balan,

Kerrek difrouez, chetu rouantelez Morvan !...

Diwar veg ann tour braz savet enn he gastell,
War behini en doa displeget he vaniell,
Morvan, evel eunn er, a daole gwech-hag-all
Eur zell leun a c'hourdrouz war-zu meaziou Bro-C'hall;
Ha goude, pa droé he lagad war-zu Breiz,
He galon, gand al lorc'h, a dride enn he greiz,
O welet, er parkou, dre-holl, he sujedi,
Leun a nerz, a iec'hed, oc'h arat, o vedi.....

« Pa vo red, eme-z-han, ann dud-ma a wezo

» Rei darbar da Vro-C'hall, ha difenn stard ho bro !...

- » Gand ar mergl, e kredann, va c'hleze zo debret
- » Hag, oc'h ober netra, ez oun holl morgousket...
- » Salo ma klevinn c'hoaz trompillou ar brezel
- » O c'hervel paotred Breiz, a bep tu, d'am c'hastell,

- » Evit mont d'ann emgann eneb paotred Bro-C'hall,
- » Pe eneb ar Zaozon, tud disleal, tud fall !!!
- » Enn deiz-se, m'hen lar freaz, e vo gwelet er bed
- » Ar pezh bete vremañ ne oé biskoaz gwelet !...
- » Va Doue ha va Breiz ! Ne zoujann nemet-he !!
- » Va fried ha va gwir ! Chetu va c'harante !!! »

Des bois de chêne, vieux et profonds, de chaque côté, à
[l'horizon,
Des landes, des hameaux, avec leurs tours élevées,
Des champs de froment, des *men hir*, de la bruyère, des
[prés, des genêts,
Des rochers stériles, voilà le royaume de Morvan !...

Du sommet de la haute tour élevée en son château,
(Et) sur laquelle il avait déployé sa bannière
Morvan, semblable à un aigle, jetait de temps à autre
Un regard plein de menaces vers les campagnes de France,
Et, après, lorsqu'il ramenait son regard vers la Bretagne,
Son cœur, de fierté, tressaillait dans sa poitrine.
En voyant dans les champs, de tous côtés, ses sujets,
Pleins de force et de santé, en train de charruer, de
[moissonner...

« Quand il faudra, disait-il, ces hommes-là sauront

» Donner de la tablature à la France et défendre dure-
[ment leur pays !

» Par la rouille, je crois, mon glaive est tout mangé,

» Et, à ne rien faire, je suis tout à fait somnolent...

» Quand donc entendrai-je encore les trompettes de guerre

» Appelant les *gars* de Bretagne, de tous côtés, en mon
[château,

» Pour aller se battre contre les *gars* de France,

» Ou contre les Anglais gens déloyaux, gens méchants !!!

» Ce jour-là je le dis clairement, on verra dans le monde

» Ce qui, jusqu'à ce jour, ne s'est jamais vu !...

» Mon Dieu et ma Bretagne ! Je ne respecte qu'eux !!

» Mon épouse et mon droit ! Voilà mon amour !!! »

II

Karl ar Meur a varvaz ha, rak-tal, e peb bro,
Ne oé ken komz nemet diwar-benn he varo...
Pebez dizamm !!! Ar Sax, ann Allemagn, Bro-C'hall,
Ar C'hresteiz, ar C'huz-Heol hag ann holl broiou all,
War bere Karl ar Meur hen defoa astennet
He vaz a Impalaër (1), pouner ha gwall doujet,
Holl, e trideñt gand joa, ó soñjal ne oa ken

Eunn den d'ober d'heze tevel, plega ho fenn
Dirak he Varoned ha dirak he vaniell !...
Hag, evit gwir, Karl-Veur, kouls a dost hag a bell,
E-pad hanter kant vloaz, oc'h ober reuz dre-holl,
A oa bet eur goall veac'h war ziskoaz ar bed-holl !!!

.
Morvan, hen, Roue Breiz, ne oé tamm strafillet
O welet eur Sézar e-leac'h eunn all laket !...

.
Koulskoude, pa zavaz Loeiz ann Déboner,
Mab ar Roue-Kurun (2), mab ar c'hoz Impalaër,
War dron he Dad, pa oé gwelet enn he balez,
Enn he zourn, evel merk euz he Rouantelezh,
Eur c'hleze aour fetiz ; pa lakaz war he benn
Kurunenn Karl ar Meur, ann Impalaër Romen (3) ;

(1) Baz Impalaër, baz Roie. E Gallek, *sceptre impérial, royal*.

(2) Roue Kurun. E Gallek, *Roi Tonnerre*, eul les-hano roet da Karl-Veur.

(3) Impalaër Romen. Karl-Veur a oé sakret Impalaër ar C'huz-Heol, er bloaz 800 gand ar Pab Leon III.

II

Charlemagne mourut et, sitôt, en tout pays,
Il ne fut question (de rien), si ce n'est de sa mort...
Quel soulagement !!! La Saxe, l'Allemagne, la France,
Le Midi, le Couchant et tous les autres pays
Sur lesquels Charles le Grand avait étendu
Son bâton d'empereur (1), lourd et beaucoup redouté,
Tous (ces pays) tressaillaient d'allégresse, pensant qu'il
[n'y avait plus

Un homme pour les forcer à se taire, à courber la tête
Devant ses Barons et devant sa bannière...

Et, vraiment, Charlemagne, aussi bien de près que de loin,
Pendant cinquante ans, en faisant des malheurs partout,
Avait été un fardeau bien lourd sur les épaules du
[monde entier !!!

.
Morvan, lui, le roi de Bretagne, ne fut nullement ennuyé
En voyant un César mis à la place d'un autre !...

.
Cependant, lorsque monta Louis le Débonnaire,
Le fils de l'Empereur-Tonnerre (2), le fils du vieil Empereur
Sur le trône de son père : lorsque l'on vit, dans son palais,
En sa main, comme un signe de sa royauté,
Un glaive d'or massif ; quand il posa sur sa tête
La couronne de Charlemagne, l'Empereur romain (3)

(1) Bâton d'Empereur. En français *sceptre* (impérial, royal).

(2) *Empereur-Tonnerre*. L'un des surnoms donnés à Charlemagne.

(3) *Empereur romain*... Charlemagne fut sacré Empereur d'Occident en 800 par le pape Léon III.

Pa zeuaz tud al Lez (1), Eskibien, Baroned,
Diskabell, heb klézé, doujuz ha daoulinet,
D'ober lé da vezan bepred zujedi mad
D'ann Impalaër neve kerkouls evel d'he Dad,
E gwazied ar Bobl, dre-holl, e tréménaz
Evel eur c'hridienn a gas hag a zroug-braz,
Rak ar Bobl a oa skuiz o veza chadennet,
Ha mall a oa gant'hañ da veza dizujet...
Maro Karl-Veur, ar Bobl a gemeraz kalon...
Kredi a reaz teurel eur zell war-zu ann Tron,
War-zu ann Impalaër, eur zell leun a c'hourdrouz,
Hag ann Tron a grenaz, ann Impalaër kerkouls,
Rak aoun na zeuché ar Bobl dizorc'hennet
D'ho diskar da viken heb tamm truez e-bed !...

Ar sklav, pa fell d'ezhan terri he chadennou,
Ha gounid evit mad he wir, he frankiziu,
A rank beza dalc'h-mad dispount ha kalonek,
Lemm a spered, eskuit, war evez, ha pennek
Enn he soñj, bepred prest, enn abek kas da benn
He c'hoant, da gemeret pe glézé, pe bluenn,
Anez, biken gant'han na zeu da vad ann dro !...

Loeiz ann Deboner, pa zihunaz ar vro,
Hen doé spount, eur pennad, da goll he gurunenn...
Mes ne badaz ket pell gand ar Bobl he froudenn !...
Darn a gollaz kalon : ann droulans, ac'héndall,
Neuze, evel bepred, a oé ar brasa gwall...

(1) Tud al Lez. E Gallek, *les Gens de Cour*. Bemde c'hoaz e lévérer : *Les*
ar Roue, *Lez ann Iliz*, *Lez ar gwirioù*, *al Lez-Varn*, etc... E Lantik, ez eus
c'hoaz eur chapell hañvet *Ilron Varia al Lez*, N.-D. de la Cour. A beleac'h
e teu ann hano-ze ? .. Ch. G...

Quand vinrent les gens de la Cour (1), Evêques, Barons,
Tête nue, sans épée, humbles et à genoux,
Jurer d'être toujours des sujets fidèles
Au nouvel Empereur, aussi bien qu'à son Père,
Dans les veines du Peuple, de tous côtés, passa
Comme un accès de haine et de colère,
Car le Peuple était las d'être enchaîné,
Et il avait grand' hâte d'être délivré du joug...
Charlemagne mort, le Peuple reprit courage...
Il osa jeter un regard du côté du Trône,
Du côté de l'Empereur, un regard plein de menaces...
Et le Trône trembla (et) l'Empereur de même
De peur que vînt le Peuple, désillusionné,
(Pour) les abattre pour jamais, sans aucune pitié !!!

L'Esclave, quand il veut briser ses chaînes,
Et conquérir, pour tout de bon, son droit, ses franchises,
Est obligé d'être, toujours, sans crainte et plein de cœur,
Subtil d'esprit, actif, sur ses gardes, et tenace
Dars son dessein, toujours prêt, pour mener à bonne fin
Son désir, à prendre glaive ou plume...
Sans cela, jamais, avec lui, l'affaire ne tournera bien !!!

Louis le Débonnaire, lorsque le pays s'éveilla,
Eut peur, pendant un moment, de perdre sa couronne...
Mais le caprice du Peuple ne dura pas longtemps...
Quelques-uns perdirent courage !... la jalousie, d'autre part,
Alors, comme en tout temps, fut le plus grand des maux...

(1) *Les gens de la Cour*. Tous les jours encore on dit : *La Cour du Roi*, de l'Eglise, des Droits, de la Justice, etc... En Lantic, il y a encore une chapelle nommée *Itroñ Varia al Lex*, N.-D. de la Cour... D'où vient cette appellation ?...

Enn eunn tu Ducheñtil (1), Eskibien, Baroned,
Enn tu all kouerien, skuiz o veza renet,

Mes heb den d'ho difenn, da c'houlenn ho gwirioù,

D'ho sturia, er brezel, da rei d'heze armou !...
Chetu perag ar Bobl a oé ken prim treac'het !!!
Chetu perag Loeiz, eur pennadik spountet,
A gemeraz kalon : . . ha, pa daole eur zell
War he Rouantelez, koulz a dost hag a bell,
Na welé nemet tud, er meaz hag er c'haerioù,
Bepred prest da zeñti, da baea ann taillou
Holl *nasket* a neve !...

Ne oa nemet Morvan !...

Euz ann Impalaër braz he-ma na rae neb van
Nag euz he lezennou... Enn he c'hiz a veve,
Ha na zouje netra, na den, nemed Doue !!!

.
Ha red e vezo mont da weled Breiz-Izel
Da glask ar Roue-ze, d'ober d'ezhan brezel ?...
Dont a reaz da soñj, neuze, d'ann Deboner
Panaoz he dad brudet, Karl-Veur, ann Impalaër
Goude beza treac'het Vitikind ha Didier,
Hen doa skuillet gwad Breiz e kear, el lanneier,
Er vourc'h hag er c'hoajou, heb spount hag heb truez...
Chetu kavet gant'han ar gwella digarez !!!
« Red eo d'in, eme-z-han, kastiza Roue Breiz !!!
» Mes, pa zouj ann Iliz, pa z' eo eunn den a feiz,

(1) *Dicheñtil* (unan heb ken), evit *den jeñtil*... (TROUDE).

Ducheñtil (ouspenn unan), evit *tud jeñtil*... (TROUDE).

Perak falsa, evelse, ar stum da skriva ?...

D'un côté, Gentilshommes (1), Evêques, Barons,
De l'autre, paysans, las d'être conduits (comme un trou-
[peau),
Mais sans personne pour les défendre, pour revendiquer
[leurs droits,
Pour les guider, au combat, pour leur donner des armes !
Voilà pourquoi le Peuple fut vaincu aussi vite !!!
Voilà pourquoi Louis, un moment effrayé,
Reprit courage... et, quand il jetait un regard
Sur son royaume, de près comme de loin,
Il ne voyait que des gens, à la campagne comme dans les
Toujours prêts à obéir, à payer les impôts [villes,
Tous *au licol* à nouveau !...

Il n'y avait que Morvan !
Du grand Empereur celui-ci ne faisait aucun cas,
Pas plus que de ses lois... A sa guise il vivait
Et il ne craignait rien, ni personne, si ce n'est Dieu !!!

.
Faudra-t-il aller au fond de la Bretagne
Chercher ce roi et lui faire la guerre ?...
Alors le Débonnaire se rappela
Que son père renommé, Charlemagne, l'Empereur,
Après avoir vaincu Witikind et Didier, [landes,
Avait répandu le sang de Bretagne, en ville, dans les
Au bourg et dans les bois, sans crainte et sans pitié...
Voilà trouvé par lui le meilleur des prétextes !!!
« Il me faut, dit-il, châtier le roi de Bretagne !!!
» Mais, puisqu'il respecte l'Eglise, qu'il est homme de foi,

(1) Gentilhomme. En breton *Dichentil* un seul, pour *den chentil*.
Gentilshommes. En breton *Duchentil* au lieu de *Tud jentil* ou *Tud
chentil*. Simple question de *tact grammatical*. Pourquoi forger ainsi
des mots nouveaux ? Pourquoi ne pas appliquer « la règle ? »

- » Me a gaso d'hezañ Witchar evit kannad...
- » Hen-nez a zo eunn den hag a gaso da vad
- » He gefridi diez... Rak ne z'euz ket unan
- » E vefe, evel-t-han, goest da' douella Morvan !...
- » Evel he vestr Alkuin, ez eo den a spered,
- » Meur a dro-bleg enn-hañ, ha teodet kaër meurbed,

- » Treac'h d'hezañ he-unan, e peb heñt war evez...
- » Ouspenn am euz klevet, enn he zorn, aliez,
- » Ar c'hlézé a réaz burzud... Kasomp Witchar !
- » Ne welann ket, em Lez, eur c'hannad d'hezañ par !!! »

.

Chetu Witchar enn hent o vont da Vreiz-Izel...

Morvan a reaz d'hezan, war dreuz dor he gastell,
Eunn digemer klouar ha leun a c'hourdrouzou !...

Roue Breiz ne oa ket mestr e troïdellou,
Rag-eeûn ez aé dalc'h-mad !... Pa zeujont er zal vraz,
He zell du ha garo, Morvan a azezaz,
He zaouarn zerret kloz ha drouk braz enn he greiz,
Pa lavaraz Witchar : « M'ho salud, Roue Breiz,
» M'ho salud, gand doujañs, a-beurz ann Impalaër,
» Ma Mestr, ann Hégarad (1), Loeiz ann Déboner !!!
» Me ho salud, Morvan, Roue fur ha brudet !
» Gloar d'heoc'h digand Doue, buez hirr ha iec'hed,
» Peoc'h ha gounid, dalc'h-mad, war hoc'h enebourien,
» Evurutzed, brud-vad, e-touez ar Gristenien !!! »

.

(1) Hégarad (ou Hégarat), doux, bénin, magnanime, facile à fléchir, humain, traitable, etc... Nom de famille assez répandu en Basse-Bretagne.

- » J'enverrai vers lui Witchar comme ambassadeur...
- » Celui-là est un homme qui mènera à bonne fin
- » Sa mission difficile... Car il n'y en a pas un autre
- » Qui soit, comme lui, capable de fasciner Morvan...
- » Comme son maître Alcuin, il est homme d'esprit,
- » (Il y a) beaucoup de ressources en lui, et (il est) fort
[bien doué par sa langue,
- » (Il est) maître de lui-même, constamment sur ses gardes...
- » De plus, à ce que j'ai entendu, dans sa main, bien sou-
- » L'épée fit des merveilles... Envoyons Witchar ! [vent
- » Je ne vois pas, dans ma Cour, un ambassadeur (qui soit)
[son pareil !!! »

.
Voilà Witchar en chemin pour se rendre en Bretagne. .

Morvan lui fit, au seuil de la porte de son château

Un accueil tiède et plein de menaces !...

Le roi de Bretagne n'était pas maître en finasseries,

Il allait toujours tout droit !... Quand ils vinrent dans la

Son œil noir et rude, Morvan s'assit, [grande salle,

Les mains étroitement fermées, et grande colère en lui,

Quand Witchar dit : « Je vous salue, Roi de Bretagne,

» Je vous salue, avec respect, de la part de l'Empereur,

» Mon Maître, le Magnanime (1) Louis le Débonnaire !!!

» Je vous salue, Morvan, roi sage et renommé !

» Gloire à vous de la part de Dieu, longue vie et santé,

» Paix et victoire, toujours, sur vos ennemis,

» Bonheur, bonne renommée parmi les Chrétiens !!! »

.

(1) Magnanime. En breton, *Hegarat* (ou *Hégarat*), doux, bénin, magnanime, facile à fléchir, humain, traitable... *Hégarat* est un nom de famille assez répandu en Basse-Bretagne...

Ce terme est bien synonyme de débonnaire.

Witchar, *kannad louarn*, o komz en doaré-ze,
A choumaz enn he za dirak trôn ar Roue,
Hag he-mañ, tamm ha tamm, e koueze he gounnar,
O klevet komsiou flour ha dudiuз Witchar !...
Ar manac'h na gomze na diwar-benn gwiriou
Dlêet d'ar gwaz paea, beb bloavez, d'he aotrou,
Na diwar-benn al lé a raë Prinsed Bro-C'hall
Da veza, e peb heñt, doujuz ha tud leal,
Da stourm, da skuill ho gwad evid ann Impalaër...
Witchar, *kannad luban* ha fur evel eunn aër,
E falvezé d'ezhañ, gand he droïdellou,
Gounid kalon Morvan, starda ar chadennou
A stage Breiz-Izel ouz Impalaër Bro-C'hall !...
Kuzuliérien re flour a zo mignonned fall !!!

Morvan a oa nec'het hag enn-han he-unan
A lare : « Bennoz d'heoc'h, ma Doue !!! Me, Morvan,
» Chetu me, tamm Roue, mignon eunn Impalaër,
» Breur Loeiz ann Habask !... Trugarez, ma Zalver,
» Pa c'hellañ diwal c'hoaz va bro gerc'h Breiz-Izel

» Diouz eunn drouk gwelvanuz... Va malloз d'ar brezel !!!
» Aotrou, plijet gan-e-hoc'h rei ar peoc'h da Vro-C'hall
» Ha d'am Breiz... Teurvezit a bep drouk ho diwall !.. »
Treac'het a oa Morvan, ha torret he gounnar...
Eat eo gan-id ann dro da vad, toueller Witchar !!!

Ar manac'h, lorc'h enn-han gand eur gounid ker braz,
A lavare bennoz da Zoue, pa welaz
Ar Rouanez o tont etrezeg he fried ..

Na pegen kaër a oa gand he bleo alaouret
Ledet war he diskoaz, gant he daoulagad glaz
Evel bolz ann Envou, gand eur gurunenn vraz

Witchar, l'*ambassadeur-renard*, en parlant de cette
Demeura debout devant le trône du Roi, [façon,
Et celui-ci, peu à peu (laissait) s'apaiser sa colère,
En entendant les paroles douces et harmonieuses de Wit-

Le moine ne parlait ni à propos des impôts [char!...
Que le vassal, chaque année, doit payer à son seigneur,
Ni à propos du serment que faisaient les princes de France
D'être, en toutes circonstances, respectueux et gens fidèles,
De combattre, de verser leur sang pour l'Empereur...

Witchar, ambassadeur rusé et sage comme le serpent,
Avait le projet, au moyen de ses finasseries,
De gagner le cœur de Morvan, de resserrer les chaînes
Qui attachaient la Bretagne à l'Empereur de France?...
Les conseillers trop habiles sont de mauvais amis !!!...

Morvan était embarrassé, et en lui-même
Il disait : « Merci à vous, mon Dieu !!! Moi, Morvan,
» Me voici, moi petit Roi (devenu) l'ami d'un Empereur,
» Le frère de Louis le Magnanime !!! Merci, mon Sauveur,
» Puisque je puis encore préserver mon cher pays de
[Bretagne

» D'un malheur lamentable... Ma malédiction à la guerre !
» Seigneur, qu'il vous plaise donner la paix à la France
» Et à ma Bretagne !!! Daignez de tout mal les préserver ! »
Morvan était vaincu et sa colère apaisée...

Tu as bien réussi, enchanteur Witchar !!!...

Le moine, tout fier d'une semblable victoire,
Rendait grâce à Dieu, quand il vit
La Reine s'avancer vers son époux...

Qu'elle était belle avec ses cheveux dorés
Etendus sur ses épaules, avec ses yeux bleus
Comme la voûte des cieux, avec un grand diadème

Enn perlez hag enn aour kempennet war he fenn
Gand he gouriz arc'hant, hag he gwiskamant gwenn...

.....
Impalaër galloudek, Loeiz, mestr e Bro-C'hall,
Roue doujet e-touez ann holl Rouanez all,
Te a grede beza sturier, rener ar bed
Ha na gafchez biken, war da heñt, den e-bed
Evit mont a-eneb da lezenn, da gomziou...
Zell bremañ, Impalaër !!! Gand c'hoarz he muzellou,
Eur plac'hik, bugel c'hoaz, mes eeûn enn he spered,
Rouanez Breiz-Izel, ha gand Morvan karet,
Eur plac'h, Loeiz Bro-C'hall, gand eur pok, gand eur zell,
A dreac'ho war Witchar, a rañ da Vreiz-Izel
Kemer kounnar ouz-id, stourm beteg ar maro,
Ha da Vorvan beza gloar hag enor he vro !!!
Evelse, aliez, ann armou distera
A dreac'h, pa blij d'ann Eñv, ann armou ar c'hreñva !!!

.....
Skanv hag o vouzc'hoarzin, setu ar Rouanez
O tont e-tal ann Tron, o tostât war he fouez
Ouz he fried Morvan, o vont mistr ha mibin
Da rei d'hezan eur pok tener, war he daoulin
D'azeza heb tamm mez, heb ober van e-bed
A Witchar, gwir gannad eunn Impalaër brudet...
Gand he divreac'h a reaz da c'houzoug ar Roue
Eur c'houzougenn dispar, hag he-mañ, kaër hen doé,
Gand ma karé he c'hreg, na hellaz ket terri
Al liamm tener-ze... Touellet e oa gant'hi !!!

Hirr amzer e komzaz goustadik enn he skouarn,
Hag, endra ma komzé, Morvan, ann den houarn,

De perles et d'or, bien posé sur sa tête,
Avec sa ceinture d'argent et ses vêtements blancs !!!

.

Empereur puissant, Louis, maître de la France,
Roi redouté parmi tous les autres rois,
Tu pensais être pilote, conducteur du monde (entier)
Et que tu ne trouverais jamais, sur ton chemin, personne
Pour aller à l'encontre de ta loi, de tes paroles !!!
Regarde maintenant, Empereur !!! Avec le rire de ses lèvres
Une petite fille, encore enfant, mais droite dans son esprit,
Reine en Bretagne et aimée de Morvan,
Une fille, Louis de France, avec un baiser, avec un regard,
Sera victorieuse sur Witchar, fera que la Bretagne
Prenne colère contre toi, combatte jusqu'à la mort,
Et que Morvan soit la gloire et l'honneur de son pays !!!
C'est ainsi que, souvent, les armes les plus faibles
L'emportent, quand il plaît au ciel, sur les armes les plus
[fortes !!!]

.

Légère et souriante, voici la Reine
Qui vient dans la salle du Trône, qui s'approche, lentement
De son époux, qui va, gracieuse et caressante,
Lui donner un tendre baiser, sur ses genoux (à lui)
S'asseoir sans aucune crainte, sans faire nulle attention
A Witchar, véritable ambassadeur d'un empereur renom-
Avec ses bras, elle fit au cou du roi [mé...
Une cravate sans pareille, et celui-ci eut beau faire,
Il aimait tellement son épouse, qu'il ne put briser
Ce tendre lien... Il était ensorcelé par elle !!! [l'oreille
Pendant longtemps elle lui parla doucement dans
Et, pendant qu'elle parlait, Morvan, l'homme de fer,

A zave kounnar ruz enn-han... Allaz, Witchar,
Eat eo da dro da fall, kouezet eo d'ann douar
Ar pezh az poa savet war-bouez kemend a boan,
Treac'h eo ar Rouanez... Lak evez ouz Morvan !!!

Pa davaz he bried, he-man gant karante
A bokaz stard d'ezhi, hag, o sevel neuze
Enn he za, rust he zremm ha garo he lagad,
E laraz da Witchar : « Distro d'ar gear, kannad !
» Lavar d'ann Impalaër ac'h euz kollet da boan,
» Ha n'ac'h euz ket gallet droug-aveli (1) Morvan !...
» Lavar d'hezan e fell d'ñ beza mestr em bro
» Evel-t-han, e Bro-C'hall, deuet neb a garo !!!
» Ne fell ket d'in beza dindan he vaz (2) pleget !...
» Breiz da Vreiziz, Witchar, Bro-C'hall d'ar C'hallaoued !
» Chetu ma ger, manac'h !! Kenavo ann distro !!!
» Breiz-Izel da Vorvan, pe da Vorvan ar maro !!! »

.

DIVEZ AR C'HENTA GWERZ

(1) Droug-aveli, strobina. Ger a dal da laret ar pezh a lavar ar gerioù gallek *ensorceler*, *jeter un mauvais sort*, *le mauvais œil*.

(2) Baz-roue. Ar ger-ze a dal da laret ar gerioù gallek : *sceptre*, *main de justice*.

(Sentait) une rage *rouge* monter en lui... Hélas, Witchar,
Ton projet est à vau-l'eau, c'est tombé, c'est par terre,
Ce que tu avais construit avec tant de peine...

La Reine est victorieuse... Fais attention à Morvan !!!

Quand son épouse se tut, celui-ci avec amour
L'embrassa étroitement, et, se levant alors,
Debout, son visage menaçant et son regard terrible,
Il dit à Witchar : « Retourne chez toi, ambassadeur !

» Dis à l'Empereur que tu as perdu ta peine,

» Et que tu n'as pu ensorceler (1) Morvan !

» Dis-lui que je prétends être maître en mon pays

» Comme il l'est en France, arrive que pourra !

» Je ne veux pas être courbé sous son bâton (royal) (2)

» La Bretagne aux Bretons, Witchar, et la France aux

» Voilà ma parole, moine ! Au revoir ! [Français !

» La Bretagne à Morvan, ou à Morvan la mort !!! »

.

FIN DU PREMIER CHANT

(1) *Ensorceler*. Le verbe breton *droug-aveli*, veut dire littéralement *jeter un mauvais vent*, et, par extension, *jeter le mauvais œil*, *un mauvais sort*.

(2) *Bâton royal*, sceptre, se traduit en breton par *Baz-Roue*. On emploie également, parfois, cette expression pour traduire *main de justice*, un des attributs des rois, comme la couronne et le glaive,

MAR O
AR ROUE MORVAN

EILVED GWERZ

III

**Pa lavaraz Witchar d'hezan komziou Morvan,
Ann Impalaër Loeiz ker braz é oé he boan,
Ken grevuz he estlamm, ma choumaz dilavar
Pell amzer... Goude-ze, a laraz da Witchar :**

« Re bell, dre zant Denez, am euz-me gouzanvet
» A beurz Morvan-ar-Foll, a beurz he Vretoned
» Dismegans !... Ma ! m'hen tou a wir galon hirie,

» Emberr ho defo keuz diwar-benn kement-se !!!
» Mar d'oun mestr e Bro-C'hall ha mab da Garl-ar-Meur,

» Ann dud diaviz-se, abars ma vo nemeur,
 » A skuillo daërou druz, hag ho goad a redo
 » Ker stank evel gwechall, adarré, enn ho bro,
 » Ha Morvan, ho Roué, hag he c'hreg dievez,
 » Pa réont ac'hanoun hag euz ma madelez
 » Ken nebeud all a stad, gwaz, gwaz teir gwech d'heze !
 » Ne gavint neb truez, m'hen tou dre va c'hleze ! »

Great gant'han al lé-ze, Loeiz ann Deboner
A laraz d'he vignon : « Arabad koll amzer,

LA MORT DU ROI MORVAN

DEUXIÈME CHANT

III

Quand Witchar lui répéta les paroles de Morvan,
L'empereur Louis, tant fut grande sa peine,
Tant fut cruelle son épouvante, qu'il resta sans paroles
Pendant longtemps... Après cela, il dit à Witchar :
« Trop longtemps, par Saint Denis, j'ai souffert
» De la part de Morvan l'Insensé, de la part de ses Bretons
» Des avanies... Eh bien, je le jure, de grand cœur au-
[jourd'hui,
» Sans tarder, ils auront regret à cause de tout cela !!!
» Si je suis Maître au pays de France, et fils de Charles-
[le Grand,
» Ces gens insensés, avant qu'il soit longtemps,
» Verseront des larmes abondantes, et leur sang coulera,
» Aussi vite qu'autrefois, de nouveau, dans leur pays,
» Et, Morvan, leur roi, et son épouse imprudente,
» Puisque de moi et de ma bonté
» Ils font si peu de cas, malheur, malheur trois fois à eux !
» Ils ne trouveront aucune pitié, je le jure par mon épée !!! »

.
.
Ce serment fait par lui, Louis le Débonnaire
Dit à son ami : « Il ne faut pas perdre de temps,

- « Witchar !... Dastum rak-tal e-touez ann Deutoned⁽¹⁾
- » Tregont mil den d'ober brezel d'ar Vretoned...
- » Mar ne ve ket awalc'h, dastum daou c'hement-all.
- » Ma choumo ar gounid, evid mad, gand Bro-C'hall ! »

.

War evez, deiz ha noz, Morvan na lezaz ket
Tud Bro-C'hall da dostaât... War veg ann tour pignet,

Enn he gastell ar Roc'h, displeget he vaniell,
E kornaz da dud Breiz diredek d'ar brezel...

Enn Arvor, enn Argoad, garm skrijuz ar Roue

A spountaz ann Hég léo... Dre-holl, he-man, neuze,

A griaz a-bouez penn : « War-zao evit hon bro !

- » Morvan a zo gan-eomp, Morvan hon diwallo
- » Eneb ann Deboner hag ann holl drubarded
- » E fell d'hezhe hon c'has, a-neve, da sklaved !!!
- » War-zao ! Deskomp eur wech da zoudarded Loeiz
- » E zeuz c'hoaz eur gwad beo e gwazied tud Breiz !

» War-zao, evit hon bro, war lerc'h Morvan-ar-Meur !

» War-zao, enn han' Doue, ha dorn ha dorn, breudeur !!!

.

War-zao ! Chetu ar c'harm a iouc'haz kant mil den

E kear ha war-ar-meaz, er menez, enn draouienn...

(1) Teutoned E Gallek, *Teutons*, enn Allemagn, *Deutschen*. Ann darn-
vuia anez-he a zo, hirie, sujedi d'ar Prus ! Hag ar Brustaned a zo bet a
viskoaz hag a zo, dreist holl aboue brezel spountuz 1870-71, hon enebou-
rien ar gwasa.

- » Witchar ! Rassemble de suite, parmi les Teutons (1)
- » Trente mille hommes pour faire la guerre aux Bretons !
- » Si ce n'est pas assez, rassemble deux fois autant,
- » Afin que la victoire reste à la France pour tout de bon ! »

.
Sur ses gardes, nuit et jour, Morvan ne laissa pas,
Les gens de France s'approcher... au sommet de la tour

[élevée,
Dans son château de la Roche, sa bannière déployée,
Il sonna du cor aux gens de Bretagne pour (leur dire)
[d'accourir à la guerre.

Dans le pays de la Mer, dans le pays des Forêts, le cri
[épouvantable du Roi

Effraya l'Echo... Partout celui-ci (l'Echo) alors

Cria à tue-tête : « Debout pour notre pays !

- » Morvan est avec nous, Morvan nous défendra
- » Contre le Débonnaire et (contre) tous les traîtres
- » Qui veulent de nouveau nous envoyer en esclavage !!!
- » Debout !!! Apprenons une bonne fois aux soldats de Louis
- » Qu'il y a encore un sang vivant aux veines des gens de
[Bretagne.

» Debout pour notre pays, à la suite de Morvan le Grand !

» Debout, au nom de Dieu, et la main dans la main,
[frères !!! »

.
Debout ! Tel est le cri que poussèrent cent mille hommes
A la ville comme à la campagne, sur le mont comme dans
[la vallée...

(1) *Teutoned*. En Français, *Teutons*, en Allemand, *Deutschen*. La plupart d'entre eux sont, aujourd'hui, sujets de la Prusse. Et les Prussiens ont été de tout temps, mais surtout depuis l'épouvantable guerre 1870-71, nos plus implacables ennemis.

Den jentil ha kouer, mecherour, merdead,
Bihan, braz, pinvidik ha paour, holl a vagad
E tiredchont d' « Ar Roc'h !... » Ar gwazed (1) tro war dro

A zeuaz holl ive da zifenn ho mamm-vro...
Morvan-Veur, Roue Breiz, e pors braz he gastell,

Ho dastumaz gand lorc'h dindan skeud he vaniell...
Neuzé e oé gwelet paotr Treger, paotr Kerne,
Paotr Gwened, paotr Leon, tost ann eil d'egile,

Dorn ha dorn, o toui stourm betek ar maro
Evit difenn ho zud, ho Doue hag ho bro...
Ha, pa lavarjont holl enn eur vouez : « *Torr he benn* »,

Ann douar a grenaz evel gand ann dersienn !...
Ar Roue, pa welaz er stum-ze Breiz-Izel
Dastumet a beb tu dindan skeud he vaniell,
Pa glevaz ann holl dud o c'houlenn ar maro
Kent eget fazia ha dilezel ho bro,
Ar Roue, lorc'h enn-han, a vouez skiltr hag huel,

A laraz : « Digasit aman ma marc'h brezel !...
» Araog, araog ! Bevet dalc'h-mad ann Herminik (2)
» Zent Breiz gan-eomp ha gwaz da Vro-C'hall kizidik !!! »

(1) *Gwaz*. Pa ve hano diwar ouspenn unan, *Gwazed* pe *Gwizienn*
E gallek : *vassal, vassaux*.

Gwaz, aujourd'hui : *Homme, mari*, a dû autrefois avoir le sens de
vassal, car il a encore aujourd'hui cette signification en Gallois.

(2) Herminik : loen bihan pinted war skoed ha baniell Breiz, gand ar
ger-mañ : *Malo mori quam fœdari*. Da lavared eo e brezonek : Gwell eo
gan-en mervel eget beza mastaret !...

Gentilhomme et paysan, manouvrier, marin,
Petit, grand, riche et pauvre ; tous en rangs pressés
Accoururent à la Roche !... Les vassaux (1) de tous les
[alentours

Viarent également pour défendre leur mère-patrie...
Morvan le Grand, Roi de Bretagne, dans la grande
[cour de son château
Les réunit avec orgueil à l'ombre de son drapeau...

Alors on vit le gars de Tréguier, le gars de Cornouaille,
Le gars de Vannes, le gars de Léon, tout près l'un de
[l'autre,
La main dans la main, jurant de lutter jusqu'à la mort
Pour défendre leurs parents, leur Dieu et leur pays...
Et quand ils s'écrièrent tous d'une seule voix : « Casse
[la tête, »

La terre trembla comme de la fièvre !!!...

Le Roi, quand il vit, de cette façon, la Basse-Bretagne
Rassemblée de tous côtés à l'ombre de sa bannière,
Quand il entendit tous ces hommes demander la mort
Plutôt que de forfaire et d'abandonner leur pays,
Le Roi, grande fierté en lui, d'une voix retentissante et
[haute :

Dit : « Amenez ici mon cheval de guerre !...

» En avant ! En avant ! Vive à jamais l'Hermine ! (2)

» Les Saints de Bretagne avec nous, et malheur à la France
[susceptible ! »

(1) *Gwaz*. En français, *vassal*. Quand il s'agit de plusieurs, *gwazed* (régulier) ou *gwizien* (irrégulier). Je préfère le pluriel *gwazed*.

(2) Hermine, petit animal peint sur l'écu de Bretagne, avec cette devise : *Malo mori quam fœdari*, c'est-à-dire en breton : *J'aime mieux mourir que d'être souillé !*

Hag an holl war he lerc'h : « Bevet Breiz da viken !
» Bevet Morvan-ar-Meur ! Gwaz d'hon enebourien ! »

.....
Neuze, seac'h he lagad ha luc'hed enn he zell,
Roue Breiz a roaz d'he zaou vabik gevel (1)
Eur pok stard ha tener... He c'hreg, ar Rouanez,
Daoust ma oa he c'halon gloazet gant ann enkrez,
A dostaaz, doujuz, hag enn eur vousec'hoarzin
Ouz he fried Morvan !... He fenn war he zaoulin,
A lavaraz d'hezañ : « Ma Roue, ma mignon,
» Me a bedo kement ar Werc'hez, hon Itron,
» Evid-oud, evit Breiz, e-pad ann emgannou,
» Ken ma choumo ann treac'h da vad gand hoc'h armou !
» Nerz ha kalon, Morvan, m'az kwelinn prest er gear
» Em c'hichenn, e kichenn hon daou vugelik ker...
» Araog evit hon Bro ! Doue hen gourc'hemenn !
» Bevet ann Herminik hag hon Breiz da viken !... »

.....
Peur-harnezet, Morvan war he varc'h a bignaz...
Neuze ar Rouanez, a-nevez, a zeuaz
Eunn Hanaf (2) enn he dorn, leun a win koz ha kreñv,
Hag, he zell glas ha dous savet war-zu ann Eñv... :
» Ev, eme-z-hi, Morvan, ha Doue r'az nerzo...
» Ann treac'h d'hon Bretoned, ha d'ho c'henta distro !... »

Morvan a gemeraz ann hanaf alaouret,
Ha, laret dre eur zell, trugare d'he bried,
Ec'h evaz a-stok-penn ar gwin a oa enn-hañ,
O laret : « Breiz araog, enn han' Doue, breman ! »

(1) Gevel, hirié e skrivet Guével, o Gallek *Jumeau*...

(2) Hanaf. E Gallek, *Hanap*, gobelet de métal...

Et tout le monde après lui : « Vive la Bretagne à jamais !
» Vive Morvan le Grand ! Malheur à nos ennemis !!! »

.
Alors, l'œil sec et des éclairs dans le regard,
Le roi de Bretagne donna à ses deux petits-fils jumeaux (1)
Un baiser plein de tendresse... Son épouse, la reine,
Bien que son cœur fût meurtri par l'angoisse,
S'approcha, respectueuse et en souriant [(à lui)
De Morvan son époux... Sa tête appuyée sur ses genoux
Elle lui dit : « Mon roi, mon ami,
» Je prierai tant la Vierge, notre Dame,
» Pour toi, pour la Bretagne, pendant les batailles,
» Que la victoire restera définitivement à vos armes !...
» Courage et force, Morvan, que je te voie bientôt de retour
» Près de moi, près de nos deux chers petits enfants !...
» En avant pour notre pays !!! C'est Dieu qui l'ordonne !
» Vive l'Hermine, Vive la Bretagne à jamais !... »

.
Complètement armé, Morvan monta sur son cheval...
Alors la reine, de nouveau, s'approcha, [généreux,
(Tenant) à la main un hanap (2) plein de vin vieux et
Et son regard bleu et doux élevé vers le ciel :
« Bois, dit-elle, Morvan, et que Dieu te donne la force !
» La victoire à nos Bretons, et à leur prochain retour !... »

Morvan prit le hanap doré
Et, ayant d'un regard remercié son épouse,
Il but d'un seul trait le vin qui y était contenu [tenant ! »
En disant : « Bretagne en avant, au nom de Dieu main-

(1) En Breton *Gével*, aujourd'hui on écrit Guével. En français, *jumeau*.

(2) *Hanap*. En français *hanap*. Gobelet de métal. Ch. G.

Chetu Breiziz enn heñt war-lerc'h Morvan-ar-Meur,
Heb soñjal tamm siouaz ! er maro, enn droug-eur !...

.
Ann heol a sav skeduz hag he genta bannou
A skuill tomder ha nerz war gear, war ar maeziou...
Ann eoned a zihun, hag ho c'han dudiuz
A lavar meulodi d'ho Mestr Holl-Gallouduz...
Eunn æzennik klouar a c'houez war ar c'hoajou
Hag a hej goustadik ar ieot glaz, ar bleuniou...
Enn touriou, ar c'hleier a diñs ann « Angelus »
Hag ho mouez en em vesk gand moueziou arvaruz
Al loened er parkou... Pell, du-hoñt, ar mor braz
A vorgousk, o lipat ann treaz, ar bizin glaz...
Ar brug hag ar balan, hag ar bokedou-lez,
Al lann hag ar gwivoud, ar roz, ar rouanez,
Ar spern gwenn, al loré, ar skav, ar munudik
A skuill ho c'houeziou-mad !... War ann derv, ar C'hoañ-
A ra lammou dispar... Ar zaout hag ar c'hezek, [tik (1)
Ann deñved, dishual, er park hag el lannek,
A beur hag a c'hoari, dispount !... War ann douar,
Biskoaz devez kaëroc'h na lugernaz, m'hen lar !...

Ha zoudarded Morvan, o welet traou ken kaër,
A rede d'ann emgann, laouen ha dibreder...

Ped anez'he, siouaz ! a zistroïo da Vreiz !!!

Ann heol a zo skeduz, ar gwad tomm enn ho c'hreiz,
Ho divreac'h leun a nerz... E Morvan, ho Roue,
Ho deuz eur fisians vraz... Panaoz spounta neuze ?...

.
.

(1) *Koañtik*, e Gallek *Ecureuil*. Na koanta ger da c'hervel eul loen,
koañt e-touez ar re goañta !!! Pinvidikoc'h, aliez, eo hon iez Breiz eget
hini Bro-C'hall. CÆ. G.

Voilà les Bretons en route à la suite de Morvan le Grand,
Et ils ne pensent nullement, hélas, à la mort, au malheur !...

.

Le soleil se lève radieux et ses premiers rayons
Répandent chaleur et force sur la ville, sur les campagnes.
Les oiseaux s'éveillent et leur chant mélodieux
Dit les louanges de leur Maître tout-puissant...
Une brise tiède souffle sur les bois
Et balance doucement l'herbe verte et les fleurs...
Dans les tours, les cloches tintent l'Angelus,
Et leur voix se mêle aux voix étranges [mer
Des animaux dans les champs... Au loin, là-bas, la grande
Sommeille, en léchant le sable et les algues vertes...
La bruyère et le genêt et les paquerettes,
Les ajoncs, les chèvrefeuilles, les roses, la pervenche,
L'épine blanche, le laurier, le sureau, le thym,
Répandent leurs parfums. . Sur les chênes, l'écureuil (1)
Fait des bonds prodigieux... Les vaches et les chevaux,
Les moutons, sans entraves, dans les champs et dans les
Paissent et jouent sans crainte !... Sur la terre [landes
Jamais jour plus beau ne brilla, je l'affirme !...

Et les soldats de Morvan, en voyant de si belles choses
Couraient à la bataille, joyeux et sans souci...

Combien d'entre eux, hélas, reviendront en Bretagne !!!
Le soleil est brillant, le sang est chaud dans leurs veines,
Leurs bras sont pleins de force... En Morvan, leur roi,
Ils ont grande confiance... Comment s'effrayer alors ?

.
.

(1) *Ecureuil*, en breton *Koañtik*, mot à mot *Petit gentil*. Quel joli nom pour désigner un animal, gentil parmi les plus gentils !!! Notre langue est souvent plus riche que celle de France !!!
Ca. G.

Ar Rouanez, pignet war veg tour he c'hastell,
Gand he daou grouadur, a heulié, enn dremwel,
Morvan hag he baotret o vont enn han' Doue,
Da stourm evit ho Breiz, ho gwir hag ho Roue...
Emberr n'ho gwelaz ken... Chetu hi hec'h-unan,
Rouanezik iaouank, gand daou vugel bihan !!!
Den na choum da nerza he c'halon glac'haret...
Holl int eat d'ann emgann evel gwir Vretoned !!!
Den a-hoñt, enn dremwel, ha den enn he c'hichen,
Nemet he daou vabik, kousket war he barlenn...

Eur peoc'h spountuz dre-holl... Ne glev, siouaz, netra
Nemet, gwech hag amzer, ar c'hleier o tiñsa
Ann heur, evel ar c'hlaz, gand eur vouez truezuz...
Neuze he daoulagad a skuill daërou founnuz,
O laret : « Zeñt ma Bro, trugarez, me ho ped !
» Mirit d'am bugale ho zad, d'iñ ma fried !!! »

IV

O kas da Vreiz-Izel he Deutoned digar,
Loeiz a lavare d'he guzulier Witchar :
« Na truez, nag arzao !!! Lazit braz ha bihan,
» Ha, dreist-holl, digasit amañ ar foll Morvan
» Maro, pe e buez... Mall am euz d'hen gwelet
» Dirag ma zrôn, amañ, treid, daouarn chadennet !...
» Ann hini hen treac'ho, mar fell d'ezhan arc'hant,
» M'hen grañ, dre zant Denez, piñvik hervez he c'hoant !
» Nag arzao, na truez !... Drañt e vo ma c'halon,
» Pa glevinn seni glas ann diveza Breton !!! »

.
.

La reine, montée au sommet de la tour du château
Avec ses deux petits enfants, suivait, à l'horizon,
Morvan et ses hommes allant, au nom de Dieu,
Combattre pour leur Bretagne, leur droit et leur Roi...
Bientôt, elle ne les vit plus... La voilà seule,
Petite reine toute jeune, avec deux petits enfants !!!
Personne ne reste pour fortifier son cœur désolé...
Ils sont tous partis au combat, comme de vrais Bretons !!!
Personne, là-bas, à l'horizon, et personne auprès d'elle,
Si ce n'est ses deux petits enfants, endormis sur ses
[genoux...

Un silence effrayant partout... Elle n'entend rien, hélas,
Si ce n'est, de temps à autre, les cloches tinter
L'heure, comme un glas, avec une voix plaintive...

Alors, ses yeux versent des larmes abondantes
Et elle dit : « Saints de mon pays, pitié, s'il vous plaît !
» Gardez à mes enfants leur père, à moi mon époux !!! »

IV

En envoyant en Basse-Bretagne ses Teutons impitoyables,
Louis dit à son conseiller Witchar :

« Ni pitié, ni trêve !... Tuez grand et petit,
» Et, surtout, amenez ici l'insensé Morvan
» Mort ou en vie... J'ai hâte, je brûle de le voir
» Devant mon trône, ici, pieds, mains enchaînés...
» Celui qui le vaincra, s'il veut de l'argent,
» Je le ferai, par saint Denis, riche selon son désir...
» Ni trêve, ni pitié !!! Joyeux sera mon cœur
» Quand j'entendrai tinter le glas du dernier Breton !!! »

.
.

Breiz-Izel, Impalaër, ne d'eo ket c'hoaz treac'het,
Ha, kaër gourdrourz ac'h euz, e-touez da Deutoned,
Evit-he da veza tregont mil bleiz digar,
Hini na zistroïo biken d'he vro, m'hel lar...
Dañt evit dañt, Loeiz !!! Ne choumo ket unan
War-lerc'h kounnar tud Breiz hag ho Roue Morvan !!!

.
.

Treac'het ha lazet holl he Deutoned, Loeiz
A c'halvaz tud ar Sax (1) prim ha prim da Bariz
D'ho c'has da Vreiz... Tud kreñv ha, gwechall, tud brudet,

Hirie sklaved... Karl-Veur, ann Impalaër brudet,
Enn amzer Witikind, tregont vloaz, pe ouspenn,
A stourmaz d'ho flega dindan he c'hourc'hemenn !!!
Ar Sax d'ann Deboner kant mil den a roaz,
Ha, gant'he, ar gwall-reuz é oé hirroc'h, siouaz...
Koulskoude, e dek sun é oé fin d'ar brezel
Ha treac'het tud ar Sax gand paotred Breiz-Izel !!!...

Pegouls e paouézo, ma bro ger, da boaniou?...
Pegouls e vezo c'hoaz pare da c'houlou?...
Allaz ! ne d'eo ket c'hoaz digouezet ann amzer,
Rak ne d'eo torret c'hoaz tamm kounnar ann Deboner !!!

Nann, siouaz ! N'eo ket c'hoaz peur-dorret ho c'hounnar
Gand Impalaër Bro-C'hall hag he vignon Witchar...
Hag, evit diskwel sklear n'ac'h euz truez e-bed
Da c'hortoz euz ho feurz, chetu hi, penn-follet,

(1) *Tud ar Sax*, e Gallek *Saxons*. Enn Allemagn *Sachsen*. Hirie, dindan lezenn Impalaër ann Allemagn, daoust m'eo lezet, evit ober goap anez'han, he hano a Roue gand ho Mestr...

La Bretagne, Empereur, n'est pas encore vaincue,
Et, tu as beau menacer, parmi tes Teutons,
Malgré qu'ils soient trente mille lous implacables,
Aucun ne retournera jamais dans son pays, je l'affirme...
Dent pour dent, Louis !!! Il n'en restera pas un
Après la rage des gens de Bretagne et de leur roi Morvan !!!

.
.

Vaincus et massacrés tous ses Teutons, Louis
Appela les gens de Saxe (1), à la hâte, à Paris,
Pour les envoyer en Bretagne... Hommes forts et autre-
[fois renommés,

Aujourd'hui esclaves ! Charlemagne, l'Empereur redouté
Au temps de Witikind, trente ans ou davantage
Lutta pour les ployer sous le joug de sa loi !!!

La Saxe au Débonnaire donna cent mille hommes,
Et, avec eux, le fléau dura plus longtemps, hélas !...
Cependant, en dix semaines la guerre fut terminée
Et les gens de Saxe vaincus par les gars de Bretagne !!!

Quand se termineront, mon cher pays, tes peines ?...
Quand tes blessures seront-elles encore guéries ?...
Hélas, le temps n'est pas encore arrivé,
Car la colère du Débonnaire n'est pas encore apaisée !...

Hélas, non ! Leur colère n'est pas encore apaisée
A l'Empereur de France et à son ami Witchar...
Et, pour montrer clairement que tu n'as aucune pitié
A attendre de leur part, voici que, affolés,

(1) Les habitants de la Saxe, en Allemand *Sachsen*. Aujourd'hui soumis, en réalité, à l'Empereur d'Allemagne, bien que, par dérision, on ait laissé à leur Maître son titre de roi.

Pa weljont eat da goll ar sklav hag ann Teuton,
Da gemenn d'ho zikour eur rum tud digalon,
Heñvel ouz loened gouez, kriz evel ann tigréd,
Bugale ann Hunned, ann Avared hanvet...

Ar re-mañ, er brezel, ne fellé ket d'hezé
Ober prizounierien... Kement den a gouézé
Enn ho galloud, rak-tal, e vijé dibennet,
Hag ar penn-ze, gwad-holl, a-ispill kordennet
E kerc'henn eur marc'h gouez, evit diskwel d'ar bed
E oa ann Avared tud heb kalon e-bed,
Krizoc'h evit tud gouez, bleiz, ha tigr ha leon,
Hag ann holl loened mud a vev er c'hoajou don !!!...

.
.

O c'hervel d'hen sikour d'ober brezel da Vreiz
Ann Avared digar, ann Impalaër Loeiz
A ziskwel hen deuz soñj euz al lé great gwechall
Gant-hañ, pa oé laket da Vestr-Meur e Bro-C'hall...

« Ne vinñ biken dinet'h, a lare da Witchar,
» Tamm peoc'h, tamm joa n'am be biken war ann douar,
» Nemet goude maro ann diveza Breton...
» M'hen tou dre zañt Denez, ha ma lé zo gwirion !!! »

Spountusoc'h lé kristen birviken na reaz !!!...
N'euz fors, ma Breiz ! Doue n'hen selaoué ket c'hoaz ..
Da wad a redo stañk ha founnuz adarré,
Da wad ker birvidik... Ann Avared ive
A welo pegen kreñv, pegen dispount eo c'hoaz
Da vibien, fisiuz holl enn ho Roue, er Groaz...

Quand ils virent anéantis le Slave et le Teuton,
Ils appellent à leurs secours une horde de gens sans cœur,
Semblables au bêtes sauvages, cruels comme des tigres,
Les fils des Huns, nommés Avars...

Ceux-ci, dans la guerre, ne voulaient pas
Faire de prisonniers... Tout homme qui tombait
En leur pouvoir, aussitôt, était décapité
Et sa tête, toute sanglante, pendue par une corde
Au cou d'un cheval indompté, pour montrer au monde
Que les Avars étaient des gens absolument sans cœur,
Plus cruels que les sauvages, que loup, tigre et lion
Que toutes les bêtes féroces qui vivent dans les forêts
[profondes !!!

. , ...
.

En appelant à son secours pour faire la guerre à la
Les Avars féroces, l'Empereur Louis [Bretagne
Montre qu'il se rappelle le serment fait autrefois
Par lui, lorsqu'il fut placé comme maître souverain en
[France :

« Je ne serai jamais sans souci, disait-il à Witchar,
» Ni paix, ni joie je n'aurai jamais sur terre,
» Si ce n'est après la mort du dernier breton... [table... »
» Je le jure par saint Denis, et mon serment est véri-

Serment plus épouvantable jamais chrétien n'en fit !!!
N'importe, ma Bretagne ! Dieu ne l'exaucera pas encore...
Ton sang coulera de nouveau, rapide et abondant,
Ton sang si généreux... Les Avars, eux aussi
Verront combien forts, combien sans peur encore
Sont tes fils, tout confiants en leur Roi, en la Croix...

Da Zoue ha Morvan !... Bevet ann Herminik !!!
Gwaz d'ann enebourien !!! Argad !! D'ar stourm, Breizik !!!

.
.

Ha Breiziz, kustumet da falc'hat ar prajou,
Peb a falc'h enn ho dorn, er run, enn traouiennou,
A falc'haz, ken herruz, enn emgannou digar,

E-leac'h ieot, pennou tud, penn Teuton, penn Avar,

Penn Saxon, ken gwad beo ann enebourien-ze
A deñlaz ho douar evid ann Eost névé !!!...

Neuze ann Impalaër, pistiget gand ar boan
Da veza bet treac'het teir gwech gand Breiz-Vihan,
A c'halvaz d'hen sikour ha d'hen venji tud Frans !!!

.

Va bro, gwechall, Loeiz, nemet gand dismegans
Na gomze ac'hanoud... Na pebez kemm hirié !!!
Da baotred kalonek ha Morvan, ho Roue,
A lak d'ann Deboner ha d'he vignon Witchar
Enn ho c'halon kemend a spount hag a gounnar,
Ken ho deuz, er wech-mañ, laket stard enn ho fenn
Da blega, evit mad, dindan ho gourc'hemenn !!!

.
.

E penn he zoudarded, ann Impalaër Loeiz
A falvezaz d'hezañ ober brezel da Vreiz...
Morvan, bete neuze, dirak ann Deutoned,
Dirak armé ar Sax, dirak ann Avared,

Ton Dieu et Morvan!... Vive la petite Hermine!
Malheur aux ennemis!... En avant! Au combat, ma
[petite Bretagne!

.

Et les Bretons, accoutumés à faucher les prairies,
Chacun sa faux à la main, sur la colline, dans la vallée,
Fauchèrent avec tant de vigueur, dans des combats sans
[pitié,
Au lieu d'herbe, des têtes d'hommes, têtes de Teuton,
[têtes d'Avares,
Têtes de Saxon, que le sang vivant de tous ces ennemis
Engraisa leur terre pour la saison nouvelle!...

Alors l'Empereur, tourmenté par la peine
D'avoir été vaincu trois fois par la Petite Bretagne,
Appela les gens de France pour le secourir et le venger !!!

.

Mon pays, autrefois, Louis, ce n'est qu'avec dédain
Qu'il parlait de toi... Quel changement aujourd'hui !!!
Tes gars pleins de cœur et Morvan, leur roi
Mettent au Débonnaire et à son ami Witchar
Au cœur tellement d'épouvante et de rage
Qu'ils ont, cette fois, mis profondément dans leur esprit
De te ployer, pour tout de bon, sous leur commandement !!!

.

A la tête de ses soldats, l'Empereur Louis
Voulut venir lui-même faire la guerre à la Bretagne ..

Morvan, jusqu'alors, devant les Teutons,
Devant l'armée de Saxe, devant les Avares,

Dispount ha fisiuz holl, pa oé laret d'hezañ
E oa eneb tud Frans e vije red bremañ
Peur-ober ar brezel, mervel pe veza trec'h,
Morvan, enn he galon a zavas eunn tamm nec'h,

Rak tud Bro-C'hall a oa brezellourien doujet,
Hag ho brud, enn ho raok, a rede dre ar bed...

.
.
Ann Deutoned, tud Sax, ann Avared ive,
Den, e Breiz, na wié piou a oa ann dud-se,
Den, e Breiz, na wié panaoz a oa hañvet
Ho mistri... Mes, hirié, eunn Impalaër brudet,
Eunn armé, kustumet da c'hounid aboue pell,
Chetu ar re a zeu da Vreiz d'ober brezell !!!

.
.
« Eunn Impalaër !!! Hen-nez, a laraz Roue Breiz,
» A zo, da vihana, gwad kristen enn he greiz...
» Hen-nez am euz, pell zo, klevet brud anez'han...
» Mall am euz d'hen gwelet ha da c'hourenn out'han !
» Korf ouz korf, enn hon dorn peb a gleze pouner !!!
» Impalaër ouz Roue ! Morvan ouz Deboner !!
» Breiz-Izel ouz Bro-C'hall !!! Ha, mar plij gant Doue
» Lezel ann Impalaër da dreac'hi ar Roue,
» Gwaz evid-oud, Morvan, gwaz evit Breiz-Izel,
» Gwaz evit da bried, evit da daou vugel !!!
» Mar bé red d'ïñ mervel, kalonek e varvinn
» Ha ker d'ann Impalaër ma buez e werzinn...
» Koulskoude, ma wijenn ec'h hellje ma maro
» Gounid peoc'h hirr, enor hag eüruzted d'am bro,

Sans crainte et tout plein de confiance, quand il lui fut dit
Que c'était contre les gens de France qu'il faudrait main-
Parachever la guerre, mourir ou être victorieux, [tenant
Morvan, dans son cœur, sentit monter un peu d'appré-
[hension...

Car les gens de France étaient des guerriers redoutables
Et leur réputation, au devant d'eux, courait de par le
[monde...

.
.
Les Teutons, les gens de Saxe, les Avars aussi
Personne, en Bretagne, ne savait qui étaient ces gens-là,
Personne, en Bretagne, ne savait comment s'appelaient
Leurs maîtres... Mais, aujourd'hui, un Empereur renom-
Une armée depuis longtemps accoutumée à vaincre, [mé,
Voilà ceux qui viennent faire la guerre à la Bretagne !!!

.
.
« Un Empereur !!! Celui-là, dit le roi de Bretagne,
» A, du moins, du sang de chrétien dans les veines...
» Celui-là, depuis longtemps j'en ai entendu parler...
» Je brûle de le voir et de lutter avec lui [lourde épée...
» Corps à corps, dans la main de chacun de nous une
» Empereur contre Roi ! Morvan contre Débonnaire !!!
» Bretagne contre France !!! Et, s'il plaît à Dieu
» Laisser l'Empereur vaincre le Roi,
» Tant pis pour toi, Morvan, tant pis pour la Bretagne !
» Tant pis pour ton épouse, et pour tes deux enfants !!!
» S'il me faut mourir, avec courage je mourrai,
» Et cher à l'Empereur je vendrai ma vie...
» Cependant, si je savais que ma mort pourrait
» Mériter longue paix, honneur et bonheur à mon pays,

» Ma wijenn e kaffché ma daou vab, ma fried
» Skoazell ha difenn mad, pa vinn-me diskaret,
» Ma wijenn e vije Loeiz ann Deboner
» Eunn tammik truezuz ha mad enn ho c'heñver,
» Gand nebeutoc'h a geuz e larjenn kenavo
» Da gemeñt a garann, d'am c'hereñt, d'am mamm-vro !!!
» Mes ne ouzoun netra !... Loeiz a zo digar
» Ha muioc'h digar c'hoaz eo he vignon Witchar...
» Holl dud Breiz, marteze, ne d'int ket tud léal,
» Hag, enn ho zouez, a zo mignoned da Vro-C'hall !!!

» Ma, brezel da Loeiz, brezel beteg ar penn !!!
» Ar Werc'hez d'hon zikour ha zeñt Breiz d'hon difenn ! »

.
.

Ne oa ket peur-laret gant'han ar c'homziou-zé,
Pa welaz, enn dremwel, er c'hoad hag er méné,

Tud Bro-C'hall o tostât, stafik evel ar stered,
Ha Loeiz enn ho fenn, gand he benn kurunet,
He gleze enn he zorn, war eur marc'h gwenn pignet,
Hag, e peb tu d'hezañ, he genta Baroned...

Er wech-mañ e vo red d'id, ma bro Breiz-Izel,
Ha d'ar Roue Morvan, pe dreac'hi, pe vervel !!!

.
.

Deiz spountuz !!! Ann douar dindan dreid ar c'hezek
A gren... El lanneier, el liors, er vezek,
Ar gurun a c'hourdrouz, ar glao a gouez founnuz...
Eunn avel dirollet, gand eunn nerz didreac'huz,

- » Si je savais que mes deux fils et mon épouse trouveraient
- » Appui et bonne défense, quand, moi, je serai abattu,
- » Si je savais que Louis Le Débonnaire serait
- » Quelque peu pitoyable et bon à leur endroit,
- » Avec moins de regret, je dirais adieu
- » A tout ce que j'aime, à mes parents, à ma mère-patrie !!!
- » Mais... je ne sais rien... Louis est un cruel
- » Et plus cruel encore est son ami Witchar...
- » Tous les gars de Bretagne ne sont peut-être pas fidèles,
- » Et parmi eux (peut-être) il se trouve des amis de la
[France...
- » Eh bien, guerre à Louis ! Guerre jusqu'à la fin !!!
- » La Vierge à notre secours ! Que les Saints de Bretagne
[nous défendent !!! »

.
.

Il n'avait pas encore achevé de dire ces paroles
Quand il vit, à l'horizon, dans le bois, comme sur la
[montagne,
Les gens de France s'approcher, nombreux comme les
Et Louis à leur tête, le diadème sur le front, [étoiles
Son épée à la main, monté sur un cheval blanc,
Et de chaque côté de lui ses principaux Barons...

Cette fois, il te faudra, mon pays de Bretagne,
Ainsi qu'à ton roi Morvan, être vainqueur ou mourir !!!

.
.

Jour effroyable !!! La terre sous les pieds des chevaux
Tremble... Dans les landes, dans les jardins, dans les
Le tonnerre menace, la pluie tombe à torrents... [taillis
Un vent violent, avec une force invincible,

A ziskar derv, kistin, oünn ha gwern, er c'hoajou !...
Ar chatal, penn-follet, a laosk iouc'hadennou,
Ha garmou truezuz, o klask dre-holl goudor !!!
Ar bed-holl o kemenn tremeñvan ann Arvor !!!...

.
.

V

Pa c'hoarvezé ann traou é tisplegomp amañ,
Breiz ne oa ket heñvel ouz ar pezh eo bremañ ..

E kouls Morvan, el leac'h é welomp holl hirié
Bourc'hik koañt Priziak, tost da ribl ann Ellé (1),
Ne oa nemed koajou, hirr ha ledan meurbed,
Pleustret gand loened gouez, ha koz evel ar bed...

Er c'hoajou-ze, gwechall, a lar c'hoaz ann dud koz,
E teué ann « Druzed », war-dro ann hanter-noz,
Da zastum « Huel-Var », d'ober sakrifisou
Evit gounid bennoz ha skoaz ho Douéou...

Er c'hoajou-ze, liez, gwad mab den a redaz
Founnuz evel eur ster, da ruzia ar ieot glaz...
Er c'hoajou-ze, Marzin, ann eñkantour brudet,
A ganaz he werziou d'ann hegleo sebezet...

(1) Ann *Ellé*. Eur ster emañ he mammenn er c'hreisteiz da stankou
Glomel. Ar ster-ze, kent erruout e Kemperlé, a gemer eunn hano all. E
Kemperlé, e ve hanvet al *Laita*. Hano koañt ha dudius meurbed.

Kemperlé. Gwechall *Kem-berr-Ellé*, hervez giz skriva hon tadou koz, da
lavaret eo, Kem (cum, avec) Ber (du verbe *Bera*, couler). *Ellé*. E Gallek
Confluent de l'Ellé. En Celtique, les mots *peignent* les idées qu'ils tra-
duisent !...

Abat chêne, châtaignier, hêtre et bouleau, dans les bois...
Les troupeaux, affolés, jettent des cris d'épouvante
Et des appels plaintifs, cherchant partout un abri...
Le monde entier chantant l'agonie d'Armor !!!

.
.

V

Quand se passaient les choses que nous racontons ici,
La Bretagne ne ressemblait pas à ce qu'elle est aujourd'hui.
Au temps de Morvan, là où nous voyons tous maintenant
Le gentil petit bourg de Priziac près du bord de l'Ellé (1)
Il n'y avait que des forêts, longues et larges extrêmement,
Fréquentées par les animaux féroces, et vieilles autant
[que le monde...]

Dans ces forêts, jadis, disent encore les vieillards,
Venaient les Druides, aux environs de minuit,
Pour récolter le « Gui », pour faire des sacrifices,
Afin de mériter la bénédiction et la protection de leurs
[dieux...]

Dans ces forêts, souvent, sang de fils d'homme coula,
Rapide comme un torrent, pour rougir l'herbe verte...
Dans ces bois, Merlin, l'enchanteur renommé,
Chanta ses « gwerz » à l'écho stupéfait...

(1) *Ellé* (l'Ellé). Rivière dont la source se trouve au midi des étangs de Glomel. Cette rivière, en arrivant à Quimperlé, prend un autre nom. A Quimperlé, on l'appelle la *Laita*. Nom doux et harmonieux entre tous !...

Kemperlé (Quimperlé), autrefois *Kem ber Ellé*, selon la manière d'écrire de nos aïeux, c'est-à-dire *Kem* en latin *cum* ; avec, *ber*, du verbe *bera*, couler : *Ellé*, en français *Confluent de l'Ellé*. En celtique, les mots *peignent* les idées qu'ils traduisent !!!

He vouez a oa ker skiltr, he gan ken dudiuz,
Ken ar bleiz, ann houc'h-gouez a ziredé doujuz
D'hen selaou, ken ar ster a choume hep trouzal
Ann evned hep kana, ann deñved hep blejal...

.
Peleac'h emañ breman da delenn aour, Marzin ?...
Pa na glever mui ken, e Breiz, he mouez lirin ?...

.
O kuitât ar c'hoad doûn, Morvan hag he armé
A gavaz enn eunn taol tud Bro-C'hall diraz'hé,
Enn dro d'ho Baroned reñket mad ha diskuiz,
A-uz d'ho fenn baniell ann Impalaër Loeiz...

Neuzé, e oé klevet iouc'hadennou spountuz
Na lavaraz biskoaz ann hegleo randonuz
Re-all heñvel out'he... — « Morvan ha Breiz-Izel ! »
— « Bro-C'hall ha zañt Denez !... » — « Pe dreac'hi, pe
[vervel ! »
— « Gwaz d'hon enebourien ! » — « Bleizi Breiz d'armaro ! »

— « Bevet ann Herminik ! » — « Araog evit hor bro ! »

Dreist ann holl garmou-ze, e klevet gwech hag all
Mouez korn-bual tud Breiz, son trompillou Bro-C'hall

En em veska gand trouz heuzuz ar c'hléziéier,
Gand strakl ar c'hurunou ha klemvan ar c'hleïer :
Ar c'hezek, ouz ar brid amzeñt, a c'houiriné,
Ha douar kaled Breiz gand ar spount a gréné !...

.
.

Sa voix était si éclatante, son chant si harmonieux,
Que le loup et le sanglier accouraient, soumis et dociles.
Pour l'écouter, que la rivière restait sans bruire,
Les oiseaux sans chanter, les moutons sans bêler...

.
Où donc est maintenant ta harpe d'or, Merlin,
Que l'on n'entend plus en Bretagne sa voix harmonieuse ?
.

En sortant de la forêt profonde, Morvan et son armée
Trouvèrent tout à coup devant eux les gens de France
Autour de leurs Barons bien rangés et dispos,
Au-dessus de leurs têtes la bannière de l'Empereur Louis.

Alors on entendit des cris épouvantables,
Des cris tels que jamais l'écho bavard
N'en répéta de semblables... « Morvan et Bretagne ! »
« France et saint Denis ! » — « La victoire ou la mort !... »

« Malheur à nos ennemis ! » — « A mort les loups de Bre-
[tagne ! »

« Vive l'Hermine ! » — « En avant pour notre pays !... »

Par-dessus tous ces cris, l'on entendait de temps à autre
La voix du cornet à bouquin de Bretagne, les sons des
[trompettes de France

Se mêler au bruit épouvantable des épées,
Aux éclats du tonnerre, au son plaintif des cloches...
Les chevaux, n'obéissant plus au mors, hennissaient,
Et le sol dur de la Bretagne tremblait d'épouvante !...

.
.

Morvan, hen, na welé nemed ann Impalaër
« Araog ! Morvan ha Breiz !! Chetu me, Deboner !
» Araog ! enn han' Doue ! Araog, Morvan ha Breiz !

» Araog ! Gwaz da Vro-C'hall ! Gwaz d'id, trubard Loeiz ! »

Ha Morvan d'ann daou-lamm... He varc'h, gwenn
[evel-t'han,

A oa, me gred, kounnar ann ifern-ruz enn-hann...
« Araog ! Araog !!... » A-dreuz ar park hag al lannek,
A-dreuz ann dour, ar c'hoad, ar fañk, ann heñt méinek
Morvan, war varc'h, a nij evel eul luc'hedenn

War-zu armé Bro-C'hall, he zell rust, zounn he benn...

« Araog, va zud, araog !... Pe dreac'hi, pe vervel !...

» Gwaz ha mez d'ann trubard ! Bevet hor Breiz-Izel !...

» N'euz forz pe tud Bro-C'hall a zo kals pe nebeut !

» Enebourien Breiz iñt, rak-se truez e-bed !... »

Hag he dud war he lerc'h, ken prim hag ann avel,
O krial enn eur vouez : « Pe dreac'hi, pe vervel !!! »

.
.

Allaz ! n'eo ket awalc'h beza tud a galon,
Tud a gar ho Mamm-Bro, tud leal ha gwirion,
Evit gounid ann treac'h, klevet a rez, Morvan ?...

Panaoz gounid, lar d'iñ, pa gavo peb unan
Euz da dud dek soudard a Vro-C'hall diraz'han ?...
Panaoz gounid, Roue ?... Chetu te mud bremañ !...

Ember a lavarez : « Ann treac'h pe ar maro ! »

Allaz, teir gwech allaz ! Me a glev tro-var-dro

Morvan, lui, ne voyait que l'Empereur...

« En avant ! Morvan et Bretagne ! Me voici, Débonnaire !

» En avant, au nom de Dieu ! En avant ! Morvan et Bre-
[tagne !

» En avant ! Malheur à la France ! Malheur à toi, traître
[Louis !!!... »

Et Morvan au triple galop ! Son cheval, blanc comme lui,

Avait, je crois, en lui-même la rage de l'enfer rouge...

« En avant ! En avant !!! » A travers le champ et la lande,
A travers l'eau, la forêt, la vase, le chemin pierreux,
Morvan, à cheval, vole comme un éclair

Vers l'armée de France, le regard dur, la tête levée...

« En avant, mes gars, en avant !... Ou vaincre ou mourir !

» Honte et malheur au traître !... Vive notre Bretagne !!!

» N'importe que les gens de France soient beaucoup ou
[peu !

» Ce sont les ennemis de la Bretagne, c'est pourquoi, pas
[de pitié ! »

Et ses gens à sa suite, rapides comme le vent,

En criant tous d'une seule voix : « Ou vaincre ou mourir ! »

.
.

Hélas, ce n'est pas assez d'être des gens de cœur,

Des gens qui aiment leur Patrie, des gens loyaux et droits

Pour remporter la victoire, entends-tu bien, Morvan ?...

Comment vaincre, dis-moi, lorsque chacun des tiens

Trouvera dix soldats de France devant lui ?...

Comment vaincre, ô Roi ?... Te voilà sans parole main-
[tenant !

Tout à l'heure tu disais : « La victoire ou la mort !... »

Hélas, trois fois hélas !... J'entends tout alentour

Garm-brezel tud Bro-C'hall hag hini paotred Breiz,

Ha kalon peb unan a lamm stard enn he greiz...

« Ann treac'h pe ar maro ! » Roue, chetu da c'her ! ..

Dalc'h soñj mad anez'han, rak tud ann Deboner

Ho deuz touet, deac'h c'hoaz, ho kas holl d'ar maro,

Da zoudarded ha te, ha peur-ziskar hor Bro...

Miret a raïnt ho lé !!... Morvan, red eo mervel,

Evit mirout enor ha brud-vad Breiz-Izel !!!...

.

Biskoaz ne oé klevet garmou estlammusoc'h !

Biskoaz ne oé gwelet eunn emgann euzusoc'h...

Tud Bro-C'hall a wel sklear ema ann treac'h gant'he...

Tud Breiz a oar eo red gwerza ker ho bue...

Tud Bro-C'hall, enn emgann, a zo dek ouz unan...

A baotred Breiz-Izel, Impalaër, peb unan

A dalvo dek soudard !!! Mar treac'hez ann Arvor,

Ar vro baour-ze, Loeiz, a viro hec'h enor !!!

Tal gwenn ann Herminik a vo didach bepred,

Ha n'eo ket hirie c'hoaz hen gweli mastaret...

Skuiz o skei gand klézé, peb zoudard a Vro-C'hall

Hep dalé (tra spountuz !) a gemer he vouc'hal...

Pep taol a fraill eur penn, a droc'h eur vrac'h, eur c'har !!!

N'eo ken eur stourm léal, eul lazerez dispar

Eo a roaz ann treac'h da Vro-C'hall, enn deiz-sé...

Eur vez eo, Deboner, beza treac'h er stum-zé !!!

Le cri de guerre des gens de France et celui des gars de
[Bretagne,
Et le cœur de chacun tressaille violemment dans sa poi-
« La victoire ou la mort !!! » Roi, voilà ta parole ! [trine...
Gardes-en bien le souvenir, car les gens du Débonnaire
Ont juré, hier encore, de vous mener tous à la mort,
Tes soldats et toi, et de finir d'abattre notre pays...
Ils seront fidèles à leur serment !... Morvan, il faut mourir
Pour sauvegarder l'honneur et la bonne renommée de la
[Bretagne !...

.
.

Jamais on n'entendit des cris plus horribles !
Jamais on ne vit un combat plus épouvantable !!!
Les gens de France voient bien que la victoire est pour
[eux...
Les gars de Bretagne savent qu'il leur faut vendre chère-
[ment leur vie...

Les gens de France, dans la bataille, sont dix contre un..
Des gars de la Bretagne, empereur, chacun
Vaudra dix soldats. . Si tu vaincs l'Armorique,
Cette pauvre contrée, Louis, gardera son honneur...
Le front blanc de l'Hermine sera toujours sans tache
Et ce n'est pas encore aujourd'hui que tu le verras souillé!!!

Las de frapper avec l'épée, chaque soldat de France,
Sans tarder (chose épouvantable !) saisit sa hache...
Chaque coup fend un crâne, coupe un bras, une jambe...
Ce n'est plus un combat loyal, c'est une boucherie inouïe
Qui donna, ce jour-là, la victoire à la France !...
C'est une honte, Débonnaire, d'être vainqueur de cette
[façon...

Hen gouzout mad a rez, p'az kwelann o tec'hel,
Evit na weli ket tremeñvan Breiz-Izel !!!

.
.

Koulskoudé tud Morvan, eur gounnar-ruz enn-hé,
A stard enn ho daou dorn ho fraillou gwern névé,

E beg ho c'houist tachou braz ha pouner meurbed
Hag, evel pa vijent, el leur, o torna ed,
E skoont a-nerz breac'h war bennou tud Bro-C'hall,
O krial : « Breiz araog !!! » Pep den, evel eunn dall,

A sko a-gleiz, a-zéou, ha zoudarded Loeiz
A gouez stañk d'ann douar, evel pennou gwiniz

E-pad ann Est, er park, dindan falc'h ar meder...

Na ker a gousto d'id da c'hounid, Deboner !!!...
— « Ra vevo Breiz-Izel !!! » — Gwechall, ar Romaned,
Pa gleveñt ar c'harm-ze, a deac'hé kuit, spountet,
A-dreuz lanneier Breiz, ken prim hag ar gedon...
Da zoudarded ivé, Impalaër digalon,
A oar bremañ pezh tud eo paotred ann Arvor,
Pa stourmont da zifenn ho buez, ho enor...

Chetu hi, a-gantchou, skignet war ann douar...
Ha stad a zo enn-oud, enn da vignon Witchar ?...
M'hel lar a-nevez c'hoaz, ann treac'h a gousto ker
Da Vro-C'hall, kouls ha d'id, hag, e-pad pell amzer,

Pa zeui enn da spered ar soñj euz ann deiz-ma,
E klevi, gand ar spount, da galon o krena !!!
« Neb a had ann avel a zastum ann arné... »
« Dañt evit dañt », Loeiz... Dalc'h soñj a gement-se !...

(Et) Tu le sais bien, puisque je te vois te dérober
Pour ne pas assister à l'agonie de la Basse-Bretagne !!!...

.
.

Cependant, les gens de Morvan, une rage rouge en eux,
Serrent, en leurs deux mains, ferme leurs fléaux d'aulne

[nouveau,

(Ayant), au bout de leur gaule, des clous grands et très

Et, comme s'ils étaient, dans l'aire, à battre le blé [lourds,

Ils frappent à tour de bras, sur les têtes des gens de France,

En criant : « Bretagne, en avant !!! » Chaque homme,

[ainsi qu'un aveugle,

Frappe à droite, à gauche, et les soldats de Louis

Tombent, drus, sur la terre, comme (tombent) les épis

[de froment,

Pendant la moisson, au champ, sous la faux du moisson-

Qu'elle te coûtera cher ta victoire, Débonnaire !!! [neur...

« Vive l'Hermine !!! » Autrefois, les Romains,

Quand ils entendaient ce cri-là, s'enfuyaient, épouvantés,

A travers les landes de Bretagne, aussi rapides que les

Tes soldats, eux aussi, Empereur sans cœur, [lièvres...

Savent maintenant quelles gens sont les gars de l'Armor,

Quand ils combattent pour défendre leur vie et leur hon-

Les voilà, par centaines, étendus sur la terre... [neur...

Y a-t-il de la joie en toi, en ton ami Witchar ?...

Je le dis encore de nouveau, la victoire coûtera cher

A la France, aussi bien qu'à toi, et, pendant bien long-

[temps,

Quand reviendra en ton esprit le souvenir de cette journée

Tu sentiras ton cœur trembler d'épouvante...

« Celui qui sème le vent récolte la tempête... »

« Dent pour dent », Louis.. Souviens-toi de cela !!!

Koulskoude, ann emgann a bad beteg ann noz...
Ne glever a bep tu nemet klemm ha malloz...
Breiziz ha tud Bro-C'hall, korf ouz korf o c'hourenn,
Ann eil war egile a gouez war ann dachenn...
Dre-holl tud goullet... Dre-holl tud o vervel

Berniet war dud varo !... E pep tu, enn dremwel,
Ann diou armé mesket, hag ar goad o redek,
Oc'h ober poulladou, e peré ar c'hezek
A lamm, penn-follet krenn... Dre-holl hirvoud, glac'har !!!

Doué, pebez gwalenn !!! Zell, Loeiz, zell Witchar,
Na pegen kaër labour !... Ra vezo milliget
Kement den a zigas ar brezel war ar bed !!!

Ann emgann a badaz keit hag ar sklerijenn...
N'en em welé mui ken tud ann diou gostezenn,
Hag, hep dalé, e oé red mad d'ann holl paouez...
Hag, ac'hendall, derc'hel é vijé bet diez,
Ken faezet ha ken skuiz a oa ar zoudarded,
Ha kemeñt, a bep tu, siouaz, a oa kouezet,
Ken ar re ho defoa savet et ho bué
A oa trugarezuz ann eil ouz égile !!!...

.
.

Dorn Morvan a skoaz, er gann, ann taol keñta
Hag a zalc'haz da skei beteg ann diveza... [Breiz,
Gand piou ez aï ann treac'h, gand Bro-C'hall pe gand
Gand Morvan-Meur, pe gand ann Impalaër Loeiz ?...

Ann héol a iae da guz ha, goloet a ouad,
Morvan, war he varc'h gwenn, a choumaz eur pennad
Da zizeac'ha ar c'houez a ruillé war he dal,
Pa welaz, enn eunn taol, enn armé tud Bro-C'hall

Cependant, la bataille dure jusqu'à la nuit... [diction...
L'on n'entend, de toutes parts, que plainte et malé-
Les Bretons et les gens de France, luttant corps à corps,
L'un sur l'autre tombent sur le champ de bataille...

Partout, des blessés... Partout, des gens en train de
[mourir
Entassés sur des gens morts!... De chaque côté, à l'horizon,
Les deux armées mêlées, et le sang qui coule
En formant des mares, dans lesquelles les chevaux
Sautent, tout à fait enragés... Partout, gémissements,
[douleur !!!

Dieu, quel fléau !!! Regarde, Louis, regarde, Witchar,
Quel superbe travail !!!... Qu'il soit maudit
Tout homme qui déchaîne la guerre sur le monde !!!

Le combat dura aussi longtemps que la lumière...
Ils ne se voyaient guères plus, les gens des deux partis,
Et, bientôt, il fallut bien que tout le monde cessât...
Au surplus, il eût été bien difficile de continuer,
Tant las et fatigués étaient les soldats,
Et tant, des deux côtés, hélas, étaient tombés,
Que ceux-là qui avaient sauvé leur vie,
Se montraient miséricordieux les uns envers les autres !!!

.
.

La main de Morvan, dans la bataille, frappa le premier
Et continua de frapper jusqu'au dernier... [coup,
Qui remportera la victoire ? La France ou la Bretagne,
Morvan-le-Grand, ou l'Empereur Louis ?...

Le soleil allait se coucher et, tout couvert de sang,
Morvan, sur son cheval blanc, s'arrêta un moment
Pour éponger la sueur qui coulait sur son front,
Quand il vit, tout à coup, dans l'armée des gens de France

Eunn dichentil brudet dre he nerz hag he veñt,
Hag he hano Cossus... Rak-tal, gand eur skrign deñt,
Ha d'ann daou-lamm, o voñt a-ziarbenn d'hezan,
Zavet he spek a-uz d'he benn : « Gall, eme-z-han,
» Pell zo am boa-me c'hoañt da ginnig d'id eur prof...
» Dal ha dalc'h evit mad va spek e-kreiz da gof !... »

Rak-tal e fromm ar spek, o nijal dre ann ear

Ha, prest, e kouez war skoed zoudard ann Deboner...
Cossus na fiñvaz ket, daoust ma oe rust ann taol,
Skiltr evel war ann tomm trouz pouner ar morzol...

Distag hag heb dale pennad e-bed, Cossus
Enn arbenn da Vorvan a red d'ann daou lamm ruz :
« Bet am euz, eme-z-han, da brof, Breizad morgañt...
» D'az tro, dal va hini, ha lar ha n'eo ket koañt !... »
Gand eunn taol gwaf ker rust ha ken ter é skoaz
Morvan, ken Roue Breiz diwar varc'h a gouezaz...
Cossus n'hel lezaz ket da zével a-névé...
Ker prim hag ann avel é tennaz he glézé
Hag, o welet Morvan koezet war ann dachenn,
Gand eunn taol a-nerz breac'h hen dibennaz a-grenn !!!...

Lorc'h ha fougé enn-han, goude eunn taol ken kaër
A stagaz da grial : « Bevet ann Deboner !...
» Chetu maro Morvan !... Gwaz ha mez da Vreiziz !... »
— « Na gwaz na mez dre-z-oud, dicheñtil diaviz,
» A lavaraz d'hezan eur mignon da Vorvan...
» Da zen, m'hen tou, na ri, diwar vreman, nep poan !... »

Un gentilhomme, renommé pour sa force et sa taille,
Qui s'appelait Cossus... Aussitôt, avec un grincement de
Et au galop, s'en allant au-devant de lui, [dents,
Son javelot levé au-dessus de sa tête : « Français, dit-il,
» Depuis longtemps j'avais le désir de t'offrir un présent...
» Tiens, et garde bien, pour toujours, mon javelot au
[milieu de ton ventre...

Aussitôt, il brandit le javelot, et celui-ci, en volant dans
[l'espace

Tombe, bientôt, sur l'écu du soldat du Débonnaire...

Cossus ne bougea pas, bien que le coup eût été rude,
Retentissant comme, sur le fer rouge, le bruit lourd du
[marteau...

Sans marchander et sans attendre un moment, Cossus
Au-devant de Morvan s'élança au triple galop :

« J'ai reçu, dit-il, ton présent, Breton orgueilleux !...

» A ton tour, tiens, voici le mien, et dis s'il n'est pas beau ! »

D'un coup de lance si rude et si furieux il frappa
Morvan, que le roi de Bretagne de dessus son cheval
Cossus ne le laissa pas se relever de nouveau, [tomba...
Aussi prompt que le vent, il tira son épée,
Et, voyant Morvan tombé sur le champ de bataille,
D'un seul coup (d'épée) de toutes les forces de son bras,
[il le décapita tout à fait !!!

Plein de morgue et d'orgueil, après un si beau coup,
Il se mit à crier : « Vive Le Débonnaire !

» Voici Morvan mort ! Malheur et honte aux Bretons ! »

— « Ni malheur ni honte par toi, gentilhomme imprudent,

» Lui dit un ami de Morvan...

» A personne, je le jure, à partir de maintenant, tu ne
[feras de mal. »

Ha gand eunn taol bouc'hall a-nerz breac'h war he benn
Hen stlejaz maro mik war Vorvan, el leurenn !!!...

.
.

Treac'het Breiz!!! El leur-gann ne glevet, gwech hag all,

Nemet eunn den o klemm, eur marc'h o c'houirinal,
Ha, pa zavaz al loar, ne welet tro-war-dro
Nemet brini e-leiz war ar c'horfou maro,
Nemet dour ann Ellé o kas war-zu ar mor
Goad tud Bro-C'hall mesket gand goad tud ann Arvor!!!

.
.

Breiz-Izel, skuill daërou !... Hirvoud, rouanezik !
Chetu maro Morvan !... Lavar d'az taou vabik
Ez eo kouezet, a-hoñt, da bried hag ho zad
Evel eur gwir Roue, evel eur gwir Vreizad,
Heb biskoaz enebour na welaz he zeulioù !...
Desk d'az taou vab kerzet dalc'h-mad enn he roudou,
Desk d'heze karout Breiz ! Ra viñt, dreist-holl, tud kreñv,

Prest da veñji ho zad, pa blijo gand ann Eñv,
Prest da zifenn ho bro hag hon Herminik wenn...
Red eo ma viñt ho diou glann ha gwerc'h da viken!!!

• VI

Enn ho c'hastell, a-hoñt, tost d'ho mamm iñtanvez,
Daou vab Morvan-ar-Meur a grenvâ bep devez

Et d'un coup de hache, à tour de bras, sur la tête,
Il l'étendit, raide mort, sur Morvan, dans le champ de
[bataille...

.
Elle est vaincue, la Bretagne !!! Sur le champ du combat,
[l'on n'entendait de temps à autre
Qu'un homme se plaindre ou un cheval hennir...
Et, quand la lune se leva, l'on ne voyait de toutes parts
Que des corbeaux, par bandes, sur les corps morts,
Que le flot de l'Ellé conduisant à la mer
Le sang des gens de France, mêlé à celui des gars d'Ar-
[morique !!!

.
Bretagne, verse des larmes ! Gémis, petite Reine !
Voici que Morvan est mort !... Dis à ses deux petits gar-
Qu'il est tombé là-bas, ton époux et leur père, [çons
Comme un vrai Roi, comme un vrai Breton,
Sans que, jamais, un ennemi aperçut son talon !... [traces,
Apprends à tes deux fils à marcher constamment sur ses
Apprends-leur à aimer la Bretagne !... Qu'ils soient surtout
[hommes forts,
Prêts à venger leur père, quand il plaira au ciel,
Prêts à défendre leur Patrie et notre blanche Hermine...
Il faut que toutes deux soient pures et vierges, à jamais !!!

VI

Dans leur château, là-bas, près de leur mère veuve,
Les deux fils de Morvan-le-Grand prennent des forces,
[chaque jour,

Ha, bep devez ive, enn ho c'halon tener,
E kresk ar gasoni eneb ann Deboner,
Eneb Bro-C'hall, eneb holl enebourien Breiz...
Kalon ho zad, a-bez, eo a lamm enn ho c'hreiz !!!

Gand ann daou vugel-zé, gra fougé, Breiz-Izel,
Daou vab gwir da Vorvan iñt !... Er c'henta brezel,
E wéli ez iñt c'hoaz a wenn hon tadou koz...
Fisians enn-hé, va Breiz !... Ro d'ezhe, da c'hortoz

Ann devez ma vo red moñt d'ar gann adarré,
Da vennoz, da holl soñj ha da holl garanté !...

.
.

Dindan galloud Bro-C'hall, Breiz-Vihan pell amzer
A choumaz daou-bleget !... Re iaouañk, re zister
A oa c'hoaz bugale ar Roue braz Morvan
Evit hé zenna krenn a zujidi, a boan...
Mes, eunn deiz, e kleffchont ho c'halon o tridal
Gand hast da voñt, d'ho zro, da stourm eneb Bro-C'hall.
« Poeñt eo, a lavaraz d'he vreur, Névénoé,
» Diskwel da Garl-ar-Moal (1) ez euz c'hoaz eur Roue

» O ren ar Vretoned, ha n'hen deuz spount e-bed
» O voñt da stourm out'han, hag ouz he zoudarded !... »

Ha chetu ann daou vreur o voñt war-zu Bro-C'hall,
War ho lerc'h Breiziz holl, ho baniell o nijal,
Baniell ann « Herminik », ledan ha lugernuz,
Ha gwenn evel ann erc'h dindan ann heol skeduz !!!

(1) *Karl-ar-Moal*. Mab Loeiz ann Deboner, hag Impalaër Bro-C'hall war
he lerc'h. (Pe, hervez ann Istor, *Impalaër broïou ar C'huz-Heol*).

Et, chaque jour aussi, dans leur cœur tendre,
Croît la haine contre le Débonnaire,
Contre la France, contre tous les ennemis de la Bretagne...
Le cœur de leur père, tout entier, tressaute dans leur
[poitrine...

De ces deux enfants, sois orgueilleuse, ô ma Bretagne,
Ce sont deux vrais fils de Morvan... A la prochaine guerre,
Tu verras qu'ils sont encore de la race de nos ancêtres...
Aie confiance en eux, ma Bretagne !!! Donne-leur, en
[attendant

Le jour où il faudra s'en aller de nouveau à la bataille,
Ta bénédiction, tout ton souvenir et tout ton amour !!!

.
.

Sous le joug de la France, la Basse-Bretagne longtemps
Demeura courbée en deux !... Trop jeunes, trop faibles
Étaient encore les enfants du grand Roi Morvan
Pour la retirer complètement de sujétion, de peine....

Mais, un jour, ils entendirent leur cœur battre
De hâte d'aller, à leur tour, combattre contre la France...
« Il est temps, dit à son frère, Noménoé,
» De montrer à Charles-le-Chauve (1) qu'il y a encore
[un Roi

» Qui gouverne les Bretons, et qui n'a aucune crainte
» D'aller combattre contre lui et contre ses soldats... »

Et voilà les deux frères marchant vers le pays de France,
A leur suite la Bretagne tout entière, sa bannière volant,
La bannière de « l'Hermine », large et brillante,
Et blanche comme la neige sous le soleil étincelant !!!

(1) Charles-le-Chauve, fils de Louis-le-Débonnaire, et, après lui, Empereur de France... (autrement dit, d'après l'Histoire, « Empereur d'Occident. »)

O voñt da stourm, Breiziz a gané enn eur vouez

Barzonek kaër Morvan, e klever aliez

Kana c'hoaz enn hor bro, war ar meaz hag e kear...

« Barzonek stourm Lez-Breiz », er stumm-ze hen hañver !

Meulodi da « Lez-Breiz ! » Gloar, enor da viken !!!...

Eunn devez goañv, a-hoñt, e gweled eunn draounienn,

Hanvet « Traounienn Ballon », eur stourm a c'hoarvezaz,

Hag, enn deiz-sé, d'he zro, va Breiz a c'hounvezaz !!!

CH. GWENNOU.

Paris, e mis Héré 1894.



En allant au combat, les Bretons chantaient d'une seule
[voix
Le beau « chant de guerre de Morvan » que l'on entend
[souvent
Chanter encore dans notre pays, aux champs, comme à la
[ville...
Le chant de guerre du « Combat de Lez-Breiz », c'est
[ainsi qu'on l'appelle...
Louange à « Lez-Breiz » ! Gloire, honneur à jamais !!!
Un jour d'hiver, là-bas, au fond d'une vallée,
Nommée la « Vallée de Ballon », un combat eut lieu,
Et, ce jour-là, à son tour, ma Bretagne fut victorieuse !!!

CH. GUENNOU.

Paris, octobre 1894.



KENTELIOU ANN ISTOR

Ann traou burzuduz displeget er « Barzonek-ma » a zo bet diskleriet da geñta, enn unnegved kantved, gand eur manac'h a urz zañt Bénéad, « Ernold ann Dû » he hano, enn eul levr a reer anez'hañ « Rimadellou Ernold ann Dû ». El levr-ze e komzer euz ar brezel great gand Loeiz ann Deboner da Vorvan, Roue Breiz.

E Barzonek latin ar manac'h e lenner : *Murmanus, rex* ; mes, hervez doaré skriva ha komz tud Breiz, ez eo red lenn ha lavarout « Morvan ! »

Ac'hendall, ann hano-ze a zo stañk c'hoaz e Breiz-Izel, ha, dreist-holl, e *départamantchou*, « Penn-ar-Bed » ha « kostez ar C'huz-Héol. »

Pajenn 32, linenn 8. — Amañ ez euz komz diwar-benn kastell « Roc'h-Moris », war ribl ann « Elorn », hag ar c'hastell-ze e réer beteg-henn « Roc'h Morvan » anez'han, e Brezonek.

Koulskoude, ne dléer ket kredi e oé ar c'hastell-ze keñta « leac'h choum » Morvan : rak Loeiz ann Deboner a zavaz e Naoned hag e Gwened he *armé* evit moñt d'ober brezell da Vreiz : hag, hervez ma lavar ann Ao. Pol « de Courcy » (ann heñt euz a Roazon da Vrest, pajennou 97 ha 98), ann emgann é péhini é oé lazet Morvan a c'hoarvezaz el leac'h hañvet hirié « Priziak ». tost da ribl « ann Ellé », ar ster-ze a verk disparti *départamañt* « Penn ar Bed » diouz *départamañt* ar « Morbihan ».

Morvan hen doa pleget dindan he lezenn Bro Léon ha Bro Kerné hag, ouspenn, é oa c'hoaz mestr war vro Gwened.

NOTES HISTORIQUES

Les faits historiques décrits dans ce poème sont extraits, en grande partie, d'une chronique rimée en latin due à Ernold Lenoir : *Ernoldi Nigelli Carmen*, bénédictin du XI^e siècle, et qui fait la relation d'une expédition armée que Louis Le Débonnaire entreprit contre Morvan, roi des Bretons.

Le texte latin porte : *Murmanus, rex* ; mais l'euphonie bretonne exige Morvan, qui est encore un nom très répandu en Bretagne, notamment dans le Finistère et les Côtes-du-Nord.

Page 33 vers 8. — On a en vue ici l'ancien château féodal de la Roche-Maurice, situé sur les bords de l'Elorn, et qui a conservé en Breton le nom de « Roc'h-Morvan. » Néanmoins, il n'est pas probable qu'il fut autrefois la résidence principale de Morvan, car Louis Le Débonnaire prépara son expédition à Nantes et à Vannes ; et, suivant M. Pol de Courcy (*Itinéraires de Rennes à Brest*, pages 97 et 98), le combat où fut tué Morvan aurait eu lieu à Priziac, sur les bords de l'Ellé, qui sépare le Morbihan du Finistère. Morvan avait réuni les deux comtés de Léon et de Cornouaille et exerçait sa suprématie sur les Bretons du Morbihan (Bro Gwened).

On n'a, d'ailleurs, que des renseignements assez vagues sur la situation topographique du lieu où fut livré ce terrible combat.

Suivant Ernold Lenoir, Morvan habitait dans un lieu écarté, entre un bois épais et une rivière. On doit penser que cette rivière était l'Ellé, qui pouvait servir de ligne de défense, tandis qu'il n'en était pas de même de l'Elorn,

Evit lavarout gwir, den e-bed na c'hell diskwell sklear d'ann holl é pe leac'h é c'hoarvezaz ann emgann spountuz-zé.

Hervez Ernold ann Dù, Morvan a oa o choum « enn » eul leac'h distro, etre eur c'hoad doûn hag eur ster. »

Gallout é réomp kredi é oa ar ster-zé « ann Ellé », a oa goest da zougen skoaz ha difenn da Vorvan. Hogen, « ann Elorn » na dalvézé netra e-bed evit-han, enn abek-sé.

« Kastell Roc'h-Moris » a oa, martézé, unan a « leac'h-iouchoum » Morvan; mes ne oa ket, enichans, al « leac'h-choum » diwar-benn pehini ez euz komz e « Barzonek » Ernold ann Dù.

Ann emgannou e komzomp anez'ho a zigouezaz er bloaz 818 : hogen, er bloaz 824, ar Vretoned, laket gant'hé eunn all da Vestr, a stagaz adarré d'ober brezel d'ar « Fransizien ». E 851, ec'h éjont da gas ar brezel war douar ho enebourien, ha, gounezet gant'he ar vro tro-war-dro d'aber « al Loar », e tigouechont tost da gear « Poitiers ». Ann Impalaër Karl ar Moal a ieaz da ziarbenn d'heze gand he arme, mes, treac'het he zoudarded enn emgann, a rankaz lezel gand ar Vretoned kement a blije d'heze mirout euz ann holl bro ho defoa pleget dindan ho lezenn.

Aboué ann amzer-ze, Roazon ha Naoned a zo dalc'h-mad choumet diou gear a Vreiz-Izel.

(Cf. *apud scriptores rer. gallic. et franc.*, t. VII, pp. 68 et 190, hag al levr hanvet *Episode de l'Histoire de Bretagne*, skrivet gand Aogustin THIERRY).

Le château de la Roche-Maurice était peut-être une des résidences de Morvan, mais non point sans doute celle dont parle Ernold Lenoir.

Les faits de ce récit sont de l'année 818 ; mais, en 824, les Bretons ayant choisi un nouveau chef, recommencèrent la guerre contre les Francs. En 851, ils firent une grande invasion sur le territoire de leurs ennemis, conquièrent tout le pays voisin de l'embouchure de la Loire et s'avancèrent jusqu'à Poitiers. L'empereur Charles le Chauve marcha contre eux avec toute son armée ; mais ses forces ayant été mises en fuite, il fut contraint d'abandonner aux Bretons ce qu'ils voulurent conserver de leurs conquêtes.

C'est depuis cette époque que les villes de Rennes et de Nantes ont fait partie de la Bretagne.

(Cf. *apud scriptores rer. gallic. et francic.*, t. VII, pp. 68 et 190 et *Episode de l'Histoire de Bretagne*, par Augustin THIERRY).

BIBLIOGRAPHIE

Notre confrère, M. Edélestan Jardin, ancien inspecteur des services administratifs de la marine, vient de publier chez Ernest Leroux, à Paris, une très remarquable monographie sur le *caféier* et le *café*.

Ce livre, savamment combiné et d'une lecture fort attachante, a dû coûter à l'auteur de longues et patientes recherches. En effet, M. Jardin ne se contente pas de nous donner la description botanique du caféier et l'explication de ses propriétés aromatiques. Comme il a surtout le souci d'être complet, il nous conte avec force détails l'histoire du caféier, fait la géographie du caféier et nous parle même de la littérature du caféier. Car le café (qui le croirait ?) a une littérature qui est représentée par des poètes arabes, latins, français et anglais. Et non des moins renommés.

L'auteur alors sort des généralités et envisage la célèbre plante au point de vue de la médecine, de la chimie, de l'agronomie et de l'économie domestique. Et toujours avec la même sûreté d'informations, le même soin des détails, l'ouvrage se poursuit par trois chapitres consacrés aux falsifications du café, au commerce et à la législation, où l'on trouve des renseignements curieux et des statistiques intéressantes.

Et comme M. Jardin veut nous mettre en état de contrôler nous-mêmes les faits qu'il avance, il termine son volume par un index bibliographique où sont relatés tous les ouvrages qu'il a consultés pour composer le sien ; la liste en est longue, très longue. Et c'est ce qui achève de nous faire comprendre que l'auteur a véritablement épuisé son sujet et qu'il était impossible d'être plus complet.

CONFÉRENCES

FAITES A LA SALLE DE LA BOURSE

Pendant l'Année 1894-1895

- I. — 6 janvier 1895. — *Le cas de la littérature contemporaine*, d'après une consultation récente (1^{re} partie), par M. GOUYET.
- II. — 13 janvier 1895. — *Le cas de la littérature contemporaine*, d'après une consultation récente (2^e et dernière partie), par M. GOUYET.
- III. — 20 janvier 1895. — *Les illusions d'optique dans les arts*, d'après l'Académie de Chercheville, par M. DELALANDE.
- IV. — 27 janvier 1895. — *L'Eloquence parlementaire*, par M. LANGERON.
- V. — 3 février 1895. — *Le théâtre de Labiche*, par M. GRALL.
- VI. — 10 février 1895. — *Une histoire de voleur : Collet*, par M. GUENEAU DE MUSSY.
- VII. — 10 mars 1895. — Au début de cette séance, M. Langeron, élu président de la Société Acadé-

mique le 4 mars précédent, a prononcé un discours dans lequel il a retracé la vie et loué les travaux de son prédécesseur, M. Coutance.

M. Gueneau de Mussy a répondu à M. Langeron en lui adressant des paroles de sympathie ; puis il a fait une conférence sur ce sujet : *Un compositeur oublié : Spontini.*

VIII. — 17 mars 1895. — *Le Gendre de M. Poirier*, par M. GRALL.

NÉCROLOGIE

I

LE COMMANDANT AUDOUARD

Le 2 décembre 1894, la Société Académique a perdu un de ses membres les plus actifs et les plus distingués, M. Audouard, chef d'escadrons d'artillerie de marine en retraite, officier de la Légion d'honneur et membre du Comité de publication. Au cimetière, M. Langeron, vice-président de la Société Académique, a prononcé le discours suivant dans lequel est résumée la vie militaire de notre regretté confrère :

« MESSIEURS,

» S'il est toujours cruel de se séparer de ceux que l'on aime, c'est du moins une consolation de penser qu'ils ne meurent pas tout entiers et que leur souvenir restera profondément gravé dans le cœur de ceux qui les ont connus.

» Aussi, est-ce pour nous un devoir, à la fois triste et doux, de rappeler sur le bord de cette tombe ce que fut le commandant Audouard, quelle était la solidité de son caractère, quelles furent ses qualités de l'esprit et du cœur. Sa vie a été utile et bien remplie ; l'on peut la résumer en deux mots : Honneur et Devoir. Et à cette devise, il est resté obstinément fidèle depuis le premier jour jusqu'à la dernière heure.

» Etienne-Prosper Audouard était né à Saint-Martin-le-Supérieur (Ardèche) le 23 août 1822. Dès ses premiers pas dans la vie, il fut contrarié dans ses goûts. Sa famille le destinait à l'industrie, mais il se sentait passionnément attiré vers la carrière des armes. C'est pourquoi, après s'être fait deux fois remplacer, il s'engagea dans l'artillerie de marine et servit d'abord comme simple soldat à Lorient, puis comme sous-officier à Toulon. C'est là qu'il entra à l'école de pyrotechnie, d'où il sortit pour se rendre à la Réunion. Ce premier séjour dans notre grande colonie africaine devait durer quatre ans ; il y reçut, en mai 1855, sa nomination au grade de sous-lieutenant.

» Cette promotion lui valut d'être rappelé presque aussitôt en France et de tenir garnison à Toulon où, au bout de deux ans, il passait lieutenant au choix. Il en profita pour demander à être de nouveau désigné pour une colonie. C'est pourquoi, en 1859, il partit pour la Cochinchine, où il conquist, six mois après son arrivée, les épaulettes de capitaine, la croix de chevalier de la Légion d'honneur (1861) et celle d'Isabelle la Catholique.

» Après cette rude et brillante campagne, le capitaine Audouard fut de nouveau rappelé en France et nommé au poste de sous-directeur de l'établissement de la Ville-neuve (1863). Mais il y resta peu de temps et, après son mariage, il fut dirigé une fois encore sur l'île de la Réunion, où vint le surprendre la nouvelle de la déclaration de guerre. Dès qu'il sut que l'ennemi avait envahi le territoire, il demanda, avec une très vive insistance, à revenir en France pour prendre part à la lutte qui chaque jour devenait plus terrible et plus sanglante. C'est la seule faveur qu'il ait jamais sollicitée. Elle ne lui fut pas accor-

dée. Il se résigna donc avec douleur à végéter sur cette terre lointaine quand il sentait que la France avait alors besoin du secours de tous ses enfants. Ce n'est qu'en 1872 qu'il fut rapatrié ; il servit successivement à Lorient et à Brest, où il fut promu au grade de chef d'escadrons (1874) et en 1878 il reçut la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

» Bientôt atteint par la limite d'âge, le commandant Audouard prit sa retraite à la fin de 1878 ; il se fixa définitivement à Brest et devint tout à fait notre concitoyen. Dès lors, il se voua tout entier à l'éducation de ses deux fils. Aidé par la femme accomplie qui fut la compagne de sa vie, il se fit leur répétiteur et en quelque sorte leur précepteur, surveillant leurs études, les initiant lui-même aux premiers éléments des sciences et ne négligeant rien pour leur inculquer dès leurs plus tendres années les principes de devoir, de travail et d'honneur, qui ont été la règle de toute sa vie. Il a donné l'un de ses fils à l'armée et l'autre à la marine. En mourant, il a eu la suprême consolation de savoir que tous deux étaient dignes de lui. Et en effet, pour accomplir leur tâche ici-bas et briller dans la carrière qu'ils ont choisie, ils n'auront l'un et l'autre qu'à suivre l'exemple que leur a donné leur père.

» Après plus de trente-six années de services, le commandant Audouard avait, certes, bien le droit de prendre quelque repos. Mais il était d'un esprit trop alerte et trop vif pour se condamner à l'inaction ; d'ailleurs, il estimait que jusqu'à son dernier jour l'homme a le devoir de s'astreindre sans trêve ni répit à la loi divine du travail. Il reprit donc ses cahiers et ses livres, se remit à l'étude des sciences mathématiques qui, dans les loisirs

de ses garnisons, avait fait le charme de sa vie ; et bientôt il communiqua à la Société Académique de Brest le résultat de ses remarquables travaux. Ce fut d'abord un savant mémoire sur la *Mesure de la distance du but dans les batteries de côte*. La lecture de ce premier écrit obtint le plus vif succès. L'année suivante, il compléta cette savante étude en se livrant à des recherches expérimentales sur la *Refringence de l'air au bord de la mer* ; puis, vinrent les essais du télémètre à spirale, inventé par le commandant Audouard, et qui semble devoir rendre les plus grands services à l'artillerie de marine. Mais tous ces travaux, qui ont enrichi le Bulletin de la Société Académique, n'étaient en quelque sorte que les chapitres détachés d'un grand ouvrage, dont le commandant parlait quelquefois à ses amis et qui, d'après lui, devait être le couronnement de sa longue et belle carrière militaire.

» Le commandant Audouard n'était pas d'une nature expansive, en ce sens qu'il ne se prodiguait pas au dehors. Il parlait peu et pensait beaucoup. Mais, avec ses amis intimes, il aimait à rappeler le souvenir de ses longs voyages et de ses campagnes ; sa mémoire, toujours très fidèle et très sûre, lui fournissait une foule d'anecdotes curieuses, épisodes de guerre, aventures de chasse ou récits de voyage, qui révélaient en lui un causeur charmant et un observateur très fin. Il a rédigé quelques-uns de ces souvenirs qui ont été publiés, il y a deux ans, sous ce titre : *De Toulon à Tourane*.

» C'est ainsi que le commandant Audouard a passé les dernières années de sa vie ; nous pensions tous qu'il aurait le temps de poursuivre et d'achever ses travaux, lorsqu'un mal impitoyable est venu le terrasser et répandre

l'affliction autour de lui. C'est pour sa famille, c'est pour nous tous que la douleur est immense. Mais peut-être ne faut-il pas trop plaindre ceux qui nous quittent; ils vont rejoindre ceux qui les ont aimés et attendre ceux qui les aiment.

» Adieu, cher commandant, vous avez laissé de vous une trace durable dans ce monde; nous garderons fidèlement votre mémoire parce que vous avez été un vaillant soldat, un ardent patriote et un bon citoyen.

II

M. COUTANCE

La Société Académique a éprouvé, cette année, un grand malheur : son président, M. Coutance, est mort le 17 février 1895, à l'âge de 70 ans et six mois, après une longue maladie qui, depuis plus d'une année, le tenait éloigné de nos réunions.

M. Amédée-Guillaume Coutance, pharmacien en chef de la marine en retraite, conseiller municipal de Lambézellec, officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, chevalier de Saint-Stanislas de Russie, officier d'Académie, avait été élu président de la Société Académique de Brest au mois de juin 1879 et, pendant près de seize ans, il a dirigé avec un grand zèle et une extrême bienveillance les travaux de notre compagnie.

Aussi ses obsèques ont-elles été l'occasion d'une imposante manifestation et les nombreux amis de notre vénéré confrère ont tenu à s'associer au deuil de la famille en suivant le char funèbre jusqu'au cimetière.

La levée du corps a été faite par M. l'abbé Roull, chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Saint-Louis, assisté de tous les membres de son clergé.

Sur le char on voyait deux magnifiques couronnes portant les inscriptions suivantes :

« La Société Académique de Brest à son regretté président, M. Coutance ; »

« Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul à leur vénéré diocésain. »

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Langeron, professeur d'histoire au Lycée, vice-président de la Société Académique ; docteur Allanic, fils ; Bavay, pharmacien en chef de la marine ; de Coatpont, avocat, adjoint-maire de Lambézellec ; Fournier, vice-président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et Le Moine, pharmacien de la marine en retraite.

Le deuil était conduit par MM. Coutance, frères du défunt ; Bonneau, agent comptable principal de la marine en retraite et les autres membres de la famille.

Une nombreuse assistance avait tenu à accompagner à sa dernière demeure cet homme de bien qui fut aussi un homme de talent.

Dans l'assistance, on remarquait, outre les membres de la Société Académique, le contre-amiral de Courthille, préfet maritime par intérim, accompagné de M. Périer d'Hauterive, son aide de camp ; Brassac, directeur du service de santé ; Friocourt, sous-directeur du service de santé ; Duchâteau et Comme, médecins en chef ; Senchet, chef d'escadrons de gendarmerie maritime ; Guyot et Brémaud, médecins principaux ; de Choliac, capitaine de frégate ; de Lorme, professeur au lycée de Brest ; San-

quer et Berger, adjoints au maire ; Millour, secrétaire général de la Mairie ; Paul Breton, président de la Chambre de Commerce ; Le Guen, ex-sénateur ; Gueneau de Messy, Fortin, Dubois, Desgrées du Loû, avocats, et Péner, avoué ; Baré, colonel d'infanterie de marine, commissaire-rapporteur près du 1^{er} Conseil de guerre maritime ; Ménétrier, capitaine d'artillerie en retraite, greffier du Conseil de révision ; docteur Corre, archiviste de la ville ; Gleizes de Fourcroy, inspecteur en chef de la marine en retraite ; docteur Hébert ; les directeurs des Frères des écoles chrétiennes de la rue Lanouren et de Kérinou ; la plupart des conseillers municipaux de Lambézellec et des membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul ; une délégation des religieuses de chaque ordre, et des infirmiers de la marine.

Au cimetière, cinq discours ont été prononcés, dans l'ordre suivant, par MM. Brassac, directeur du service de santé ; Bavay, pharmacien en chef de la marine ; Langeron, vice-président de la Société Académique ; Emile Fournier, vice-président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et de Coatpont, adjoint au maire de Lambézellec :

Discours de M. Brassac

« MESSIEURS,

» N'ayant eu l'honneur de connaître personnellement le pharmacien en chef Coutance que dans les dernières années de sa vie, je laisserai à un de ses élèves et à ses amis le soin et le devoir de louer en lui le savant aussi distingué que modeste, le professeur émérite, l'écrivain charmant et charmeur auquel nous devons tant d'œuvres

originales et de si grande valeur, le lettré si délicat, présilent depuis de longues années de la Société Académique de Brest. Je tiens pourtant, comme doyen du corps de santé de la marine, à adresser au si regretté collègue un dernier adieu au nom de ce corps qu'il a tant honoré par ses services et ses travaux.

» Cher collègue, reposez dans la paix que vous avez si bien méritée par une existence si bien remplie comme homme de bien par excellence, comme serviteur irréprochable du pays, de la science et de l'humanité. »

Discours de M. Bavay

« MESSIEURS,

» C'est la tombe d'un honnête homme, d'un savant, d'un écrivain distingué qui se ferme aujourd'hui.

» Coutance (Amédée-Guillaume) naquit le 8 août 1824 à Quimper, où son père était professeur au collège, emploi qu'il quitta bientôt pour devenir principal du collège de Lamballe. La mère de Coutance était de cette ville, et son père y acheva une longue carrière universitaire.

» C'est donc à Lamballe que Coutance commença son éducation littéraire et scientifique pour l'achever à Saint-Brieuc. Son premier maître fut son père. J'ai eu la bonne fortune de suivre aussi les leçons de ce professeur expérimenté. C'est ce qui me fait comprendre qu'avec un tel guide le fils put devenir l'homme de bien qu'il fut toujours ; je trouve là aussi la raison de son aptitude particulière pour l'étude en général, pour la science et pour l'histoire naturelle en particulier. Le père laissa en outre

à son fils une disposition spéciale atavique pour l'enseignement de ces sciences.

» Les bases étaient solides. C'est dans le livre de la nature que, sous la direction paternelle, Coutance avait appris à lire. Il continua longtemps cette méthode avec un plein succès.

» Son éducation pharmaceutique commença à l'école de Brest en 1844 et, le 19 août 1846, il entra dans le corps de santé de la marine comme pharmacien de 3^e classe, pour aller servir à Nouka-Hiva.

» Quand notre jeune voyageur fut rendu à son poste, l'amiral qui l'y avait conduit sur le *Gassendi*, et qui commandait alors la station du Pacifique, reconnut vite que la présence d'un pharmacien n'était nullement utile dans ce pays ; et, autant pour ne pas l'abandonner dans ce coin perdu du grand Océan que pour ne pas se priver lui-même de la compagnie d'un jeune officier aimable et sympathique à tous, il l'emmena à Taïti.

» A l'hôpital de Papeete, le service était déjà assuré par la présence d'un pharmacien de 2^e classe. Coutance eut donc des loisirs ; il les employa à parcourir le pays, étudiant sa flore et dessinant sans cesse les plantes qui l'intéressaient. Ses essais, d'abord imparfaits, devinrent rapidement plus assurés ; ses connaissances s'étendirent et lorsqu'il rentra en France, le 19 mai 1851, après quatre ans d'absence, c'était un botaniste fort savant qui débarquait.

» Il n'eut aucune peine à être reçu de 2^e classe, le 23 décembre 1851, et il partit de nouveau pour la Guyane, où il servit à Cayenne, puis aux îles du Salut, jusqu'à la fin de 1853. Ce séjour au milieu de cette nature idéale-

ment plantureuse des Guyanes fut loin d'être stérile pour son instruction, malgré les exigences d'un service assez pénible.

» C'est peu après son retour en France qu'il se maria, épousant sa cousine, Mlle Elisa Coutance. Le bonheur qu'il avait rêvé fut de courte durée ; sa jeune femme mourut bientôt et notre ami ne s'en consola jamais.

» Il continua à vivre dans la famille de sa femme, prodiguant à ses parents, jusqu'au dernier moment et avec une complète abnégation de lui-même, les soins les plus affectueux et les plus dévoués.

» En décembre 1859, Coutance était reçu, au concours, pharmacien de 1^{re} classe et partait pour la Martinique. Là, il sait se créer des amitiés solides et continua à cultiver sa science favorite, la botanique.

» Quand il avait quelques loisirs, il partait pour les hauteurs, et, au milieu des bois, s'installait dans une case à nègres et tout le jour récoltait des plantes pour les étudier, les dessiner et les peindre pendant la nuit. Pour abréger l'interminable dessin des fougères délicates de ce pays, il inventa même un procédé de décalque fort original, qui facilita beaucoup sa besogne. Une partie de ses récoltes servit à la publication, en collaboration avec Husnot, d'une monographie des glumacées de la Martinique. Ses dessins et ses descriptions de fougères, œuvre considérable, devaient servir à la publication d'un grand ouvrage, qui eût été magnifique. Malheureusement, Coutance, peu avide de renommée, ne fit pas sans doute toutes les démarches nécessaires pour s'assurer le concours indispensable de l'Etat, et l'ouvrage est resté dans ses cartons. Après un séjour de quatre ans

à la Martinique, Coutance revenait en France concourir pour une place de pharmacien-professeur. Il ne fut cependant reçu que plus tard, le 20 novembre 1886.

» C'en était fini, notre collègue avait trouvé sa vraie voie, en même temps que la stabilité nécessaire au travail.

» Le travail devint sa seule préoccupation. La préparation de ses cours, dont le cadre alors était immense, l'absorba complètement : travail pénible, assidu, car notre ami, difficile à satisfaire sur ce point, avait besoin de longues heures pour arriver au degré de savoir qu'il voulait atteindre.

» Mais aussi, le résultat de cette opiniâtreté laborieuse fut remarquable. Coutance devint rapidement un professeur des plus écoutés. Sa vaste et précise érudition, son style élégant et clair, sa parole convaincue et entraînante en même temps que la gaieté communicative de son caractère, tout contribuait à rendre ses leçons attrayantes. La poésie n'en était pas bannie, loin de là, sans que, cependant, jamais le critique le plus sévère ait pu signaler un excès dans ce sens.

» Aussi quels succès ! Ce n'étaient pas seulement les étudiants astreints à la présence qui se pressaient à son amphithéâtre, mais tous les officiers de santé, ses collègues, qui prenaient plaisir à venir s'y instruire tout en savourant l'harmonie de son style. Bientôt l'enseignement verbal ne lui suffit plus et les succès importants se succèdent rapidement, mettant en lumière les matériaux entassés par ses longues études préalables. Ce sont :

» *Le Chêne*, travail botanique et technique remarquable ;

» *L'Olivier*, où le naturel poétique de l'auteur se révèle;

» *Les silhouettes végétales*, études du châtaignier et du bouleau. Dans le cours de ses études, de ses observations, de ses expériences, Coutance s'était formé une conviction personnelle respectable sur un point spécial de la biologie : l'évolution des êtres. Il exposa et défendit son opinion dans deux ouvrages : *La Lutte pour l'existence* et *Les Origines de la vie jugées dans l'œuf*. Nous sommes nous-même trop partisan de la liberté absolue de la pensée pour trouver à redire à cette exposition de sa doctrine.

» Dans *Venins et Poissons*, il nous montre une somme de connaissance étonnante ; et remarquons bien que cet entassement de faits scientifiques n'a rien de sec. Coutance, excellent littérateur, poussait à un haut degré, dans ses cours comme dans ses livres, l'art de rendre la science aimable par l'originalité des idées, joints à une gaîté de bon aloi, parfois même à une fine raillerie.

» Je passe sous silence une série d'opuscules de moindre importance, de brochures sur des points scientifiques, des relations d'expériences, etc.

» Tout naturellement, les distinctions honorifiques étaient venues, les unes après les autres, chercher notre savant collègue.

» Chevalier de la Légion d'honneur en 1863, il était fait officier d'Académie en 1874 ; chevalier de Saint-Stanislas de Russie en 1877 ; officier de la Légion d'honneur en 1881 et enfin commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand en 1885.

» Mais en 1882, il allait être atteint par la limite d'âge

sans être pharmacien en chef. C'eût été un déni de justice trop complet, et, par une exception bien rare aujourd'hui, mais amplement justifiée, il fut promu pharmacien en chef avant d'être admis à la retraite.

» Déjà membre et même président de la Société Académique de Brest, il ne resta pas inactif dans sa retraite. Il s'occupait des affaires de sa commune, de celles de sa paroisse, du soulagement des malheureux. Il faisait à la Société Académique et partout où l'occasion lui était offerte, des conférences scientifiques très appréciées.

» Cependant la fatigue d'une vie si bien remplie commençait à se faire sentir, d'abord d'une manière insensible, puis plus cruelle, et la maladie le terrassait enfin le dimanche 17 février.

» C'est un homme de bien, un parfait chrétien, dans l'acception la plus juste du mot, qui vient de s'éteindre.

» Je l'ai beaucoup connu. J'ai eu l'honneur difficile de lui succéder dans sa chaire. J'ai beaucoup causé avec lui ; j'ai entendu bien des gens de tous partis parler de lui et, pas plus que je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche, cependant riieuse, une parole envenimée, jamais non plus je n'ai entendu à son sujet autre chose que des louanges, tant sa personnalité était bonne, honnête et sympathique.

» Adieu, cher collègue, vous avez été un des officiers les plus distingués du corps de santé de la marine, un de ses professeurs les plus justement écoutés, un juge des plus intègres dans les concours ; enfin, un de ces modèles que l'on propose aux jeunes générations et que nous voudrions pouvoir imiter, »

Discours de M. Langeron

« MESSIEURS,

» La Société Académique de Brest ne saurait, sans ingratitude, laisser partir celui qui fut, pendant seize ans, son président élu, sans lui adresser l'expression de sa profonde douleur.

» M. Coutance appartenait depuis longtemps déjà à notre compagnie, lorsqu'au mois de juin 1879, il fut élevé à la présidence par suite du départ du colonel de la Barre Duparcq.

» Dès lors, il se révéla à nous, à la fois comme un homme d'esprit et comme un savant de premier ordre. Il possédait, à un haut degré, l'art de parer la science de toutes les grâces de la poésie ; et quand on pensait qu'il n'avait d'autre but que d'instruire, on était surpris et charmé de voir qu'il savait se rendre attrayant et varié, relevant l'aridité des principes par un trait piquant ou une pensée élevée, donnant à son discours un tour original qui transformait le savant en un causeur plein d'humour et de gaieté. Tous ceux qui ont suivi ses cours ou assisté à ses conférences s'accorde à louer en lui la sûreté de sa méthode, la clarté de ses démonstrations, la profondeur et l'étendue de ses connaissances. Soit qu'il prît la parole ou la plume, tout ce qu'il disait ou écrivait se gravait immédiatement dans l'esprit de ses auditeurs ou de ses lecteurs et n'en sortait plus parce qu'il savait exprimer toujours des idées neuves dans un langage à la fois précis, élégant et spirituel.

» Mais c'est surtout comme savant que M. Coutance était véritablement hors de pair. Ses grands ouvrages,

tels que le *Chêne*, l'*Olivier*, le *Bouleau*, le *Châtaigner*, la *Lutte pour l'Existence*, le traité des *Venins et Poisons*, sont des livres qui marquent une étape dans l'histoire de la science et qui doivent servir de modèles aux écrivains de l'avenir. Jamais avant lui on n'avait eu l'idée de composer de pareilles monographies et l'on reste stupéfait en considérant à combien de patientes recherches l'auteur a dû se livrer avant d'achever des œuvres aussi savantes. Et notons que ce n'est là qu'une partie de ses travaux. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les brochures intéressantes qui sont sorties de sa plume, tous les articles remarquables dont il a enrichi notre Bulletin. La curiosité de son esprit s'étendait véritablement à tout. On trouvera dans le catalogue de ses œuvres de nombreux récits de voyage, des souvenirs personnels, des questions d'histoire, de géographie, de morale et de philosophie.

» Et pourtant, il faut le dire, le public n'a pas connu l'œuvre la plus considérable de M. Coutance; je veux parler de ses magistrales études d'histoire naturelle qui sont restées en portefeuille et qui ont pour titre : *Flore de Tahiti, de Cayenne et des Antilles*. En effet, pendant ses divers séjours aux colonies, M. Coutance avait pris l'habitude de sortir tous les matins pour herboriser; et, tous les soirs, quand sa moisson était faite, il classait minutieusement, dessinait et peignait de sa main les plantes et les fleurs qu'il avait recueillies. C'est ainsi qu'il a composé plus de quinze volumes in-folio ou, pour mieux dire, quinze albums où se trouve pour la première fois expliquée et vérifiée toute la flore de cette partie du globe. Si jamais cette œuvre est publiée, elle dépassera

certainement tout ce qui a été fait en ce genre jusqu'à ce jour et restera comme le livre le plus savant, le plus complet et le plus original de l'éminent écrivain.

» On conçoit dès lors combien nous étions fiers de l'avoir à notre tête et, d'autant plus, que M. Coutance était un président actif dont la vigilante sollicitude s'appliquait également à tout ce qui pouvait intéresser la Société Académique. C'est lui qui eut la première idée d'établir les conférences du soir; et, quand l'un de nos collègues proposa d'organiser les matinées du dimanche, il s'empressa d'adhérer à ce projet et travailla ardemment à le faire réussir. Ai-je besoin de rappeler ici toute la série des belles conférences qu'il nous a données? Mais chacun de nous les a présentes encore à la mémoire. *Durée de la vie chez tous les êtres, l'Homme perturbateur de la vie, l'Œuf et ses vicissitudes, les Mémoires d'Onésime, Panama, les Conditions de la vie, le Docteur Crevaux, le Thé, l'Eau, le Centenaire de Christophe Colomb*, tels sont les principaux sujets qu'il a traités et qui témoignent de l'étendue et de la variété de ses études.

» Il me semble que c'est dans ses relations avec nous qu'on pouvait le mieux apprécier le caractère à la fois doux et ferme de M. Coutance. Sa bienveillance pour ses confrères, son affabilité pour tous, non moins que sa haute raison et sa vaste intelligence lui avaient, dès le premier jour, conquis tous les cœurs. C'est pourquoi il n'avait pas besoin de commander pour se faire obéir. Ses vues étaient si nettes et ses idées si justes qu'elles entraient naturellement dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient et, quand il avait parlé, nul ne songeait à contester. Ce n'est pas qu'il fût autoritaire ou intolérant;

bien loin de là ; il aimait au contraire à faire prévaloir l'opinion des autres. Et c'était encore un trait de son caractère de se ranger tout de suite à l'avis d'un confrère, pourvu que cet avis fût bon. Aussi, durant les seize années de sa présidence, jamais il ne s'est produit entre nous l'ombre d'une discussion ; et c'est incontestablement à notre chef que nous devons cette harmonie parfaite qui a tant contribué à la prospérité de notre compagnie.

» Mais si nombreuses et si multiples que fussent ses occupations quotidiennes, M. Coutance se réservait des heures pour méditer sur les plus graves problèmes de la métaphysique religieuse. Ses idées philosophiques relevaient du spiritualisme le plus pur. Il était de ceux qui croient que la destinée de l'homme n'est pas emprisonnée entre le berceau et la tombe. La vie terrestre lui apparaissait comme un temps précieux, qui nous est donné pour améliorer notre âme, développer nos facultés natives et nous rendre dignes d'une existence supérieure. C'est pourquoi il a tant aimé la science, car il lui semblait que, comme la vertu, elle nous rapproche de la perfection infinie. Sa vie, si bien réglée et si bien remplie, a donc été un grand exemple ; elle laissera de lui le plus durable et le plus vivant souvenir.

» Mais, puisque nous l'avons perdu, que du moins les larmes de ses amis soient pour sa famille désolée un adoucissement à son chagrin ; qu'elles soient aussi la preuve que la plus douce récompense pour l'homme de bien qui quitte la vie consiste à inspirer d'universels regrets et à conserver d'immortelles espérances.

» Adieu, cher et vénéré président, tous vos confrères

s'unissent dans un même sentiment de douleur au bord de votre tombe ; et c'est en leur nom que je vous dis une dernière fois combien nous vous aimions, combien nous vous respections, et combien grand nous semble le vide que vous laissez parmi nous.

» Au nom de la Société Académique, adieu Coutance, adieu, adieu ! »

Discours de M. Fournier

« MESSIEURS,

» Au nom des *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul* du diocèse, dont M. Coutance était membre, et dont il avait été acclamé le président, je voudrais vous retracer en quelques mots ce que fut la vie de ce vrai chrétien.

» Son affabilité à l'égard de tous, la rectitude de son jugement, le faisaient rechercher dans les divers conseils ou sociétés où il ne tardait pas, par ses qualités du cœur et de l'intelligence, à tenir le premier rang. C'est ainsi, notamment, qu'il rendit de nombreux services en qualité de président du bureau du conseil de fabrique de la paroisse de Saint-Louis.

» Son amour des pauvres le fit entrer, il y a de nombreuses années, dans les *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, où sa charité trouva à s'exercer d'une manière toute particulière, toujours prêt à porter secours aux malheureux, donnant sans compter et se sacrifiant pour soulager les misères physiques et morales, tel nous l'avons vu à l'œuvre, tel restera parmi nous sou souvenir comme un exemple à imiter.

» L'aménité de son caractère, sa bonté, sa bienveil-

lance étaient le propre de sa riche nature, et avaient atteint tout leur développement grâce à ses sentiments religieux. Il était aimé et respecté de tous, catholique pratiquant et homme de devoir, il ne savait jamais refuser son concours, lorsqu'un appel lui était fait au nom du devoir et du dévouement, malgré ses nombreuses et diverses occupations.

» Il appartenait à de plus autorisés que moi de vous retracer la vie de l'homme de lettre et de science, mais ce que je tiens à vous dire, c'est que tous ses ouvrages, sous quelque titre qu'il les ait produits, sont animés du souffle chrétien ; que dans toutes ses œuvres, brille l'accord de la science et de la foi qui sont comme le reflet de ses sentiments pieux et de son honnêteté.

» Cette vie toute consacrée aux bonnes œuvres, avant de recevoir de Celui qui nous jugera tous, la récompense à laquelle nous devons tendre, a été honorée ici-bas par le souverain Pontife, d'une distinction à laquelle, vous le savez, notre vénéré président attachait le plus grand prix.

» Au revoir, mon cher Coutance, votre tâche a été bien remplie sur cette terre, goûtez en paix la récompense que Dieu vous a sans doute déjà accordée dans le ciel, où nous espérons, en marchant sur vos traces, vous rejoindre un jour. »

Discours de M. de Coatpont

« MESSIEURS,

» L'on vient de vous dire ce qu'était Coutance comme membre de cet admirable corps de santé de la marine, qui partout se dépense en héroïsme et dévouement ; on

vous l'a montré littérateur, savant, président de la Société Académique de Brest, depuis de longues années : ce que je voudrais vous exprimer, en quelques mots, c'est ce qu'était l'homme privé dans ses affections intimes.

» Coutance était un de ces dévoués, un de ces travailleurs qui, servi par son intelligence, ses études et ses convictions, cherchait à inculquer à ses élèves les principes qui ont été ceux de tout son existence.

» Chrétien convaincu et pratiquant, esprit large et bienveillant, il a vécu toute sa vie avec cette idée et cette pensée que la science mène à Dieu, repoussant de toutes ses forces ces doctrines matérialistes si décevantes, si malheureusement répandues de nos jours et qui semblent vouloir éloigner de nous toute conception de Dieu et de religion.

» Aimant les petits et les humbles, il n'y avait pas d'œuvres charitables, auxquelles il ne s'associât, mettant à leur service son influence et son inaltérable bonté.

» Il était affable pour tous, et ceux qui l'ont approché savent avec quelle bienveillance il les recevait et combien était grande sa charité inépuisable.

» Il ne refusait à personne et quelquefois, trompé, il nous disait avec sa bonhomie habituelle :

« Qu'importe si ce que je donne est quelquefois mal placé, mais je préfère être trompé que de refuser à quiconque a réellement besoin. »

» C'était véritablement l'homme de bien ; c'était bien là son caractère.

» Il ne reculait devant aucune difficulté, devant aucune démarche. Que lui importait ! On avait besoin de lui, il allait, ne se préoccupant pas de ses peines, de ses fa-

tigues ; et là où d'autres échouaient, il réussissait à force d'opiniâtreté et de persuasion.

» Président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, il se dépensait pour elle.

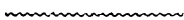
» Président du Conseil de Fabrique de Saint-Louis, nous l'avons vu à l'œuvre et avons pu apprécier sa valeur intellectuelle et sa facilité d'assimilation et de travail.

» Dans son trop court passage au Conseil municipal de Lambézellec, nous avons pu reconnaître sa largeur d'idées, sa discussion facile et courtoise et l'intelligence avec laquelle il saisissait toutes les difficultés, et aussi son esprit libéral.

» Aimé et respecté de tous, Coutance n'avait et ne pouvait avoir aucun ennemi ; c'est ce que nous prouve la foule qui l'accompagne aujourd'hui.

» Puisse ce concours et ce témoignage unanime pour cette vie si bien remplie adoucir les regrets de toute sa famille en deuil.

» Nous ne vous disons donc pas adieu, mon cher Coutance, mais au revoir. »



COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE

DANS SA SÉANCE DU 21 JUIN 1895

POUR L'ANNÉE 94-95

Par le Trésorier de la Société

RECETTES

1° En caisse au 30 juin 1894.	393 fr. 01
(Y compris le livret de Caisse d'épargne).	
2° Intérêts annuels des titres de rente	
3 0/0, appartenant à la Société	110 »
3° Cotisations des membres de la Société,	
perçues pendant l'année	1.865 »
4° Subvention municipale de l'année 94-95	300 »
5° Recettes diverses.	10 65
TOTAL DES RECETTES.	2.678 fr. 66

DÉPENSES

1° Loyer, impôts, assurance	300 fr. 51
2° Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés	
divers	1.649 95
3° Conférences à la Bourse et soirées	
(Invitations, concierge et frais divers) . . .	85 20
4° Frais de correspondance et de biblio-	
thèque (Reliures, envoi de bulletins, bro-	
chures, etc.)	108 61
A REPORTER.	2.144 fr. 27

REPORT.	2.144 fr. 27	
5° Concierge de la bibliothèque (Mois du)	240	»»
6° Eclairage, chauffage, entretien du mobilier et dépenses diverses	154	»»
TOTAL DES DÉPENSES.	2.538 fr. 27	

BALANCE

Recettes.	2.678 fr. 66	
Dépenses	2.538	27

RESTE EN CAISSE. 140 fr. 39

Plus le livret de la Caisse d'épargne se soldant, au 31 décembre 1894, par un reliquat de 40 fr. 82 c.

NOTA. — La Société possède en outre deux titres de rente 3 o/o sur l'Etat Français de 110 fr. de rente, ce qui représente, au cours normal, un capital de 3,666 fr. 66.

Brest, le 21 Juin 1895.

E. FOURNIER.

Vu et approuvé par les membres du Bureau de la Société Académique présents à la séance du 21 juin 1895.

Le Président,
ED. LANGERON.

Les Vice-Présidents,
D^r HÉBERT, A. DE LORME.

Le Secrétaire,
L. CAVALIER.

LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

EXERCICE 1894 - 1895

Président d'Honneur : M. le Vice-Amiral BARRÈRA,
C. *, O. I., commandant en chef, Préfet maritime du
2^e arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 1^{er} JUILLET 1895

Président : M. LANGERON (E.), O. I., Professeur
d'histoire au Lycée de Brest.

1^{re} SECTION

SCIENCES

Vice-Président : M. le docteur BRÉMAUD (P.), *,
O. A, Médecin principal de la Marine.

Secrétaire : M. GOOD (D.), Pharmacien civil.

2^e SECTION

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Vice-Président : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

Secrétaire : M. MAURER, Avocat.

3^e SECTION

GÉOGRAPHIE

Vice-Président : M. DE LORME (A.), O. I., Professeur
au Lycée de Brest.

Secrétaire : M. CAVALIER, Pharmacien de la Marine.

Bibliothécaire-Archiviste : M. KERNÉIS (A.-A.), *,
Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

Trésorier : M. FOURNIER (P.-E.), *, ancien Avoué.

COMITÉ DE PUBLICATION

1° LES MEMBRES DU BUREAU.

2° MM. BOURRUT-DUVIVIER, *, O. A., Professeur
à l'École navale.

GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

MARÉCHAL, *, Médecin principal de la
Marine, en retraite.

BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'Ar-
tillerie territoriale.

BAILLY, O. A., Professeur au Lycée.

AUDOUARD, Capitaine du Génie.

M^{me} PERDRIEL-VESSIÈRE.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. *, O. A., Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. *, Vice-Amiral, en retraite.

JOUBERT, O. I., Avoué honoraire, à Saint-Brieuc.

ZÉDÉ, G. O. *, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. *, Vice-Amiral, commandant en
chef l'escadre de réserve de la Méditerranée.

BESNARD, C. *, Vice-Amiral, Ministre de la Marine.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), O. A., Voyageur géographe.

DE LESSEPS (Ferdinand), G. C. *.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. ✱, Capitaine de frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.

ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.

ALLANIC, ✱, O. I., Professeur honoraire de Philosophie, rue de Siam, 63.

ALLANIC, O. ✱, Médecin en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 63.

5 ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.

ANJOT, O. A., Professeur au Lycée, rue d'Algésiras, 12.

ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Ornou, 10.

ARNOULT (Mme), place de la Halle, 9.

ANTOINE (Louis-Charles), O. ✱, Ingénieur de la Marine de 1^{re} classe, en retraite, rue Voltaire, 17.

10 AUBERTIN, Aide-Commissaire hors cadre, Secrétaire particulier du Commissaire général de la République à Libreville (Congo Français).

AUDOUARD (Etienne-Prosper), O. ✱, Chef d'escadron d'Artillerie de marine, en retraite, rue de Siam, 119.

AUDOUARD, Capitaine du Génie, rue du Château, 56.

AUGIER (Antoine-Eloi), Professeur à l'Ecole navale, rue de la Mairie, 24 bis.

- BAILLY, O. A., Professeur au Lycée, rue Ducoué-
dic, 4.
- 15 BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.
BARON, Pharmacien civil, Grand'Rue, 9.
BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 5.
BASTIT (Michel), Propriétaire, rue Voltaire, 8.
BENOIT, ✱, Négociant, ancien Président du Tri-
bunal de Commerce, membre de la Chambre de
Commerce, rue de la Mairie, 12.
- 20 BERGER (Charles-Victor), ✱, O. I., ancien Médecin
de la Marine, adjoint-maire, rue de Paris, 54.
BERNIER (Alfred), ancien Médecin de la Marine,
rue Kléber, 1 bis.
BERRÉHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.
BESNARD (Mlle), Econome au Lycée de jeunes
filles, rue du Château, 26.
BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- 25 BIZIEN (Edmond), Juge au Tribunal de Commerce,
rue de Paris, 51.
BLAREZ, Chef de Bataillon au 19^{me} de ligne, rue
de la Mairie, 2.
BODET, ✱, Médecin principal de la Marine, rue de
Siam, 26.
BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 34.
BONNEAU, (Paul), ✱, Agent-Comptable principal
de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.
- 30 BOURGEOIS, O. ✱, Lieutenant-Colonel d'artillerie
territoriale, rue d'Aiguillon, 38.
BOURRAGUÉ, Inspecteur primaire, rue Duguay-
Trouin, 2.
BOURRUT-DUVIVIER (F.-L.), ✱, O. A., Profes-
seur à l'Ecole Navale, rue de Siam, 39.

BRÉMAUD, Architecte, rue de Paris, 41.

BRÉMAUD (Paul), *, O. A., Médecin principal
de la Marine, rue de la Rampe, 25.

35 **BRETON** (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.

BURNETT-STEARS (M^{me}), rue de la Rampe, 31.

CANY (M^{me}), rentière, rue Foy, 11.

CARADEC (Théophile), O. A., Docteur-Médecin,
rue de la Mairie, 15.

CARON, Greffier, rue de Paris, 107.

40 **CARRIVE** (Paul), Négociant, rue de la Rampe, 46.

CAVALIER, Pharmacien de la Marine, rue d'Ai-
guillon, 52.

CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.

CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.

CHARPENTIER, Capitaine de vaisseau, O. *, rue
du cours Dajot, 15.

45 **CHASTENET** (Pierre-Victor), rentier, rue Saint-
Yves, 25.

CHASTENET DE PRÉFORT, Directeur du câble
franco-américain, rue du Château, 32.

CHÉDEVILLE (Alexandre-Louis), C. *, Directeur
des Constructions Navales, en retraite, rue Nep-
tune, 3.

CHEVILLOTTE (Charles), Nég^t, ancien Député,
Président de la Chambre de Commerce, cité
d'Antin, 2.

CHIC (Léon), *, O. A., Chef de musique des Equi-
pages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.

50 **COLLARD - DESCHERRES**, Chef de bataillon
d'Infanterie de marine, en retraite, rue Traverse, 17.

COLLOT-BÉRANGER, Avocat, rue de la Rampe, 51.

COMME, ✱, Médecin en chef de la Marine, rue de la Rampe, 37.

CORBÉ, Pharmacien civil, à Brest, rue Kerivin, 17.

CORNUT-GENTILLE (I.-J.-A.), O. ✱, Capitaine de vaisseau, place du Château, 5.

55 COUTANCE (A.-G.-A.), O. ✱, O. A., C. ✱, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 17.

COUTANCE (M^{me} Jules), à Rennes.

DANIEL (H.), Directeur de l'Ecole communale de Keroriou.

DELANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.

DELAPOSTE (François-Louis), Avocat, rue du Château, 41.

60 DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.

DELOBEAU, ✱, Avoué honoraire, Sénateur et Maire de Brest, rue d'Aiguillon 54.

DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.

DESHAYES (A.), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 35.

DUCHATEAU (A.), ✱, Médecin en chef de la Marine, rue d'Aiguillon, 2.

65 DUMONT (Ambroise), Imprimeur, Grand'Rue, 86.

DUVAL (Jean-Charles-Marcellin), C. ✱, Directeur du Service de Santé de la Marine, en retraite, rue Colbert, 26.

ELY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.

FALLIER (Louis-Constant), O. ✱, Docteur-Médecin, rue du Château, 6.

FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.

- 70 FOURNIER (P.-E.), ✱, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.
FOUCAULT, O. ✱, Capitaine, en retraite, ancien Receveur municipal, rue de la Rampe, 33.
FRIOCOURT, ✱, Inspecteur de la Marine, rue Yves, 31.
FRIOCOURT, O. ✱, Médecin en chef de la Marine, rue Saint-Yves, 13.
FROIDEVEAUX, Juge de Paix, rue Vauban, 1.
75 GALACHE (François), C. ✱, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.
GAZEL, Conservateur des Hypothèques, rue de Paris, 126 et rue Voltaire, 4 bis.
GRALL, Professeur au Lycée, rue Traverse, 45.
GEFFROY, Pharmacien de la Marine, rue de la Mairie, 23 bis.
GEIL (Gustave), ✱, Lieutenant-Colonel d'infanterie de marine, cité d'Antin, 5.
80 GÉRARD (Victor), Avoué, rue de Siam, 24.
GHILINO, Propriétaire, à Kerhuon.
GLEIZES DE FOURCROY (Charles-Philippe), O ✱, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 36.
GOUBET, ✱, Sous-Commissaire de la Marine, rue Voltaire, 15.
GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole navale, rue Voltaire, 25.
85 GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 bis.
GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.
GRENETIER, Négociant, rue de Siam, 59.

- GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
GUICHON DE GRANDPONT, C. *, Commissaire
général de la Marine, en retraite, rue Foy, 7.
90 GUYADER, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.
HAMON, Notaire, rue de Siam, 43.
HARDOUYÈRE (DE LA), Percepteur de la ville de
Brest, rue du Château, 42.
HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, boulevard
Thiers, 3.
HERMITTE, Agent de Manutention, rue du Châ-
teau, 54.
95 HOMBRON (H.), O. A., Conservateur du Musée
de Brest, Grand'Rue, 73.
IMHOFF (V.), *, Capitaine de frégate, Grand-
Rue, 19.
JARDIN, *, O. A., Inspecteur des Services admi-
nistratifs de la Marine, en retr., r. de la Rampe, 51.
JEANPERRIN, Professeur au Lycée, rue de
Paris, 132.
JEHANNE, *, Médecin de la Marine, en retraite,
rue de Siam, 55.
100 JOUBERT, O. I., Avoué honoraire, rue Chateau-
briand, 12, Saint-Brieuc.
KERDONCUFF, Commissaire-Adjoint de la Marine,
rue Voltaire, 15.
KERMAREC, O. *, Colonel d'Artillerie, en retraite,
rue Voltaire, 4 bis.
KERNÉIS (A.-A.), *, Sous-Commissaire de la
Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consu-
laire, rue Voltaire, 19.

- 105 KERROS (Joseph DE) Propriétaire, rue de la Rampe, 7.
LALLEMAND (M^{me}), rue de la Rampe, 28.
LALUBIN, Chef de bataillon d'Infanterie de marine, rue de la Banque, 2.
LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arrondissement, rue de Siam, 19.
LANGERON (Edouard, O. I., Professeur d'histoire au Lycée, rue du Château, 15.
110 LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de Siam, 14.
LE BEURRIER (A.-E.), Négociant, rue de Brest, 2, en Lambézellec.
LE BEURRIER fils, Négociant, rue de Brest, 2, en Lambézellec.
LEFOURNIER (A.), Propriétaire, rue St-Yves, 11.
LE GO (E.), Rentier, rue de la Rampe, 27.
115 LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19.
LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.
LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven.
LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 25.
LE JEUNE, Juge au Tribunal de Commerce, rue Saint-Yves, 37.
120 LE LOARER (P.-M.), O. *, Capitaine de frégate, en retraite, rue de la Rampe, 1.
LE LOUP DE VARENNE, Propriétaire, rue du Château, 37.
LE MOINE (E.-J.-T.), O. *, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 117.

- LE MONNIER (M^{me} Henri), rue Voltaire, 31.
- LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.
- 125 LE ROUX (Sylvère), Médecin-Vétérinaire, rue de Paris, 82.
- LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.
- LORME (A. DE), O. I, Professeur au Lycée, rue de la Rampe, 50.
- LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.
- LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 26.
- 130 MAGNIÈRE, Officier de ligne au 42^e, à Belfort.
- MARÉCHAL (F.-M.-J.), *, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de la Mairie, 2.
- MARFILLE, Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.
- MARION, *, O. A., ancien Médecin de la Marine, Bibliothécaire de la Ville, rue du Château, 37.
- MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), O. *, Capitaine de vaisseau, commandant les Pupilles de la Marine, à la Villeneuve.
- 135 MAUDET, *, Lieutenant de vaisseau, rue de la Mairie, 48 bis.
- MÉNARDIÈRE (DE LA), Trésorier des Invalides, rue de la Rampe, 14.
- MAURER, Avocat, Docteur en droit, rue de la Rampe, 5.
- MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 28.
- MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, place du Château, 13.

- 140 MIRIEL (Aristide-Pierre-Marie), Agent comptable de la Marine, en retraite, au Douric, en Saint-Marc.
- MULLER (Emile), Pharmacien, rue de la Rampe, 37.
- NÉIS, *, Médecin de la Marine, rue Arago, 17.
- OLLIVIER (Isidor), Propriétaire, rue d'Aiguillon, 34
- PAILLET, Négociant, place Ornou, 1.
- 145 PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Château, 47.
- PASSINI père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
- PELLETIER, Médecin de la Marine, cité d'Antin.
- PERDRIEL-VAISSIÈRE (Mme), rue de Paris, 30.
- PESLIN, O. I., Professeur au Lycée, rue de Siam, 55.
- 150 PETHIOT, Médecin, au Conquet.
- PINÇON, Photographe, rue de Siam, 65.
- PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.
- POUGNY, *, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de la Rampe, 25.
- 155 POULLAOUËC, Notaire, rue de Siam, 30.
- PRETOT (Henry-Armand), *, Commissaire de la Marine, rue de Siam, 37.
- RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de la Mairie, 24 bis.
- RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.
- RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.
- 160 RIGUBERT, Médecin de la Marine, rue de Siam, 65.
- RIVET (L.-J.), O. *, Capitaine de vaisseau, rue du Château, 15.
- ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.

- ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.
ROSUEL, Entrepreneur, rue du Château, 15.
165 ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz,
rue du Château, 20.
ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-
Trouin, 5.
SAGOLS, Officier d'Infanterie de marine, au Sou-
dan, à Segou.
SANQUER, *, Négociant, adjoint-maire, Capitaine
du Génie, en retraite, rue de Paris, 46.
SEGONDAT, Contrôleur des Contributions directes,
rue Voltaire, 1.
170 SILGUY (M^{me} la Comtesse DE), rue du Château, 33.
SIMOTTEL (Robert), rue Vauban, 1.
THIERRY, Négociant, rue Traverse 18, et au
Merle-Blanc.
TONNENS, Chirurgien-Dentiste, rue de la Mai-
rie, 24.
TOUBLANC, Négociant, rue Algésiras, 19.
175 TOREU (M^{lle}).
TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur
de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 14.
WILLOTTE (H.-L.), *, Ingénieur en chef du
Morbihan, à Vannes.
180 ZÉDÉ (Barthélémy-Théobald), C. *, Capitaine de
vaisseau, en retraite, rue du Château, 42 bis.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- ARNAUD, *, Propriétaire, ancien Payeur, en
Saint-Pierre-Quilbignon.

- BERTIN, O. ✱, Directeur des Constructions navales,
à Paris.
- CALVET, O. I., Professeur d'histoire au Lycée
Michelet, à Vanves.
- CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.
- 5 COMBETTE, ✱, O. I., Inspecteur général de
l'Instruction publique, à Paris.
- DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
- DAURIAC (Lionel), O. A., Professeur à la Faculté
des lettres de Montpellier.
- DAURIAC ✱, Bibliothécaire à la Bibliothèque
nationale, à Paris.
- 10 DELAUAUD, O. ✱, O. I., Pharmacien inspecteur
de la Marine.
- DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.
- DERAUGLAUDRE, Professeur d'agriculture à
l'Université catholique de Lille.
- DESCHANEL, O. A, ancien Sous-Préfet de Brest,
député.
- DEVAUX, Professeur de physique au Lycée de
Lorient.
- 15 DUCHATELIER (Paul).
- DUPUIS, O. ✱, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6,
à Paris.
- FIERVILLE, O. I., Proviseur, en retraite.
- FLEURIOT DE LANGLE, C. ✱, Contre-Amiral, en
retraite.
- GARNAULT, ✱, O. A., Examineur de la Marine,
en retraite, à Paris.
- 20 GAUGUET, Publiciste, à Paris.

- GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.
- HÉLAIN, ✱, Agent-Comptable principal de la Marine, à Paris.
- HERLAND, Chimiste, Pharmacien à Concarneau.
- JARRY, O. ✱, Recteur de l'Académie de Rennes.
- 25 JOUAN, O. ✱, O. I., Capitaine de vaisseau, en retraite, à Cherbourg.
- KERVILER, ✱, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.
- KLEINHANS (Mlle), Professeur à Sainte-Barbe, à Paris.
- LE BALLE, O. I., Inspecteur d'Académie, à La Roche-sur-Yon.
- LE GROS, O. ✱, Colonel d'Inf. de mar., en retraite.
- 30 LE JANNE, ✱, Pharmacien de la Marine.
- LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- LOZÉ, O. ✱, ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France à Vienne.
- LOYER, O. I., ancien Professeur au Lycée de Brest.
- LUZEL, ✱, O. A., Archiviste du Finistère.
- 35 MILLIEN, Architecte à Beaumont - Laferrière (Nièvre).
- MILNE, Professeur d'Anglais au Lycée Henri IV.
- ORTOLAN, ✱, Lieutenant de vaisseau.
- PARIS, C. ✱, Général de brigade.
- PIÉDANIEL, hommes de lettres, à Paris.
- 40 ROCHARD, G. O. ✱, O. I., Inspecteur général du Service de Santé de la Marine, en retraite, à Paris.
- SALSAC, ✱, Percepteur à Pont-Croix.
- SAULNIER, ✱, Conseiller à la Cour de Rennes.

THOMAS (Félix), O. I., Professeur au Lycée de
Versailles.

VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).

45 YUNG, O. ✱, Général de brigade, en retraite,
député.

Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 mai 1847)

1^{re} SECTION. — GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHONE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 COTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.
- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Etudes coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société Royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société Royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio de Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.

- 28 EGYPTÉ : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.
- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
- 30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
- 31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
- 32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
- 33 — *Neufchâtel*. — Société Neufchâteloise de Géographie.
- 34 WURTEMBERG : *Stuttgart*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
-

2^e ET 3^e SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE
ET BEAUX-ARTS

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
- 2 — *Laon*. — Société académique.
- 3 AISNE : *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
- 4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.

- 5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.
- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Marseille*. — Société de statistique.
- 16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.

- 17 CALVADOS : *Caen.* — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.
- 18 — *Caen.* — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen.* — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen.* — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême.* — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle.* — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- 23 — *Saintes.* — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges.* — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon.* — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon.* — Société Bourguignonne d'histoire et de géographie.
- 27 — *Semur.* — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune.* — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc.* — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc.* — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret.* — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles lettres et arts.
- 33 — *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agricult., sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Académie des jeux floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de législation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéologique du Midi de la France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.

- 48 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.
- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie Delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (Haute-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

- 62 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.
- 63 — *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 64 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 65 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 66 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 67 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 68 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 69 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 70 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 72 — *Lille*. — Société régionale des architectes du Nord de la France.
- 73 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 74 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 75 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 76 — *Compiègne*. — Société française d'archéologie.

- 77 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.
- 78 — *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 79 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 80 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 81 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 82 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Châlon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Châlon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Macon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agriculture.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 90 — *Chambéry*. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

- 91 SAVOIE (Haute-) : *Annecy*. — Société florimontane.
- 92 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 93 — *Paris*. — Société de médecine de Paris.
- 94 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 95 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 96 — *Paris*. — Société des antiquaires de France.
- 97 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 98 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 99 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 100 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 101 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 102 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 103 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 104 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 105 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 106 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts..
- 107 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation,

- 108 SOMME : *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 109 — *Amiens*. — Société des antiquaires de Picardie.
- 110 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de la France.
- 111 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 112 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 113 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 114 VIENNE : *Poitiers*. — Société des antiquaires de l'Ouest.
- 115 VIENNE (H^{te}-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 116 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.
- 117 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la société philomatique vosgienne.
- 118 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 119 — *Sens*. — Société archéologique.
- 120 — *Avallon*. — Société d'Etudes.
- 121 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 122 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.
- 123 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indochinoises de Saïgon.
- 124 ILE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts,

- 125 MINISTÈRE *Revue des travaux scientifiques.*
126 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des travaux*
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*
127 ET DES *Bulletin archéol. du comité des*
BEAUX-ARTS *travaux histor. et scientifiques.*
128 — *Répertoire des trav. historiques.*
129 — Musée Guimet.
130 (Ordon. du 27 juil- *Biblioth. des sociétés savantes.*
131 let 1845. Art. 2) — —
132 MINISTÈRE *Archives de médecine navale.*
133 DE LA *Revue maritime et coloniale.*
134 MARINE *Société des études maritimes et*
coloniales.
135 MINISTÈRE *Service géographique.*
DES COLONIES

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 136 ALSACE-LORRAINE : *Colmar.* — Société d'histoire
naturelle.
137 — *Metz.* — Académie de Metz.
138 AMÉRIQUE : *Washington.* — Smithsonian Institution.
139 — *Washington.* — U.-S. Geological Survey.
140 AMÉRIQUE : *Washington.* — National Academy of
Sciences.
141 BELGIQUE : *Bruxelles.* — Société royale de bota-
nique.
142 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro.* — Revista do observatorio.
143 CROATIE : *Zagreb-Agram.* — Société d'histoire
naturelle,

- 144 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
145 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
146 — *Christiania*. — Université royale.
147 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
148 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
149 SUISSE : *Genève*. — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
150 — *Genève*. — Institut national genevois.
151 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
152 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
153 — *Zurich*. — Antiquarische Gesellschaft in Zurich.
-

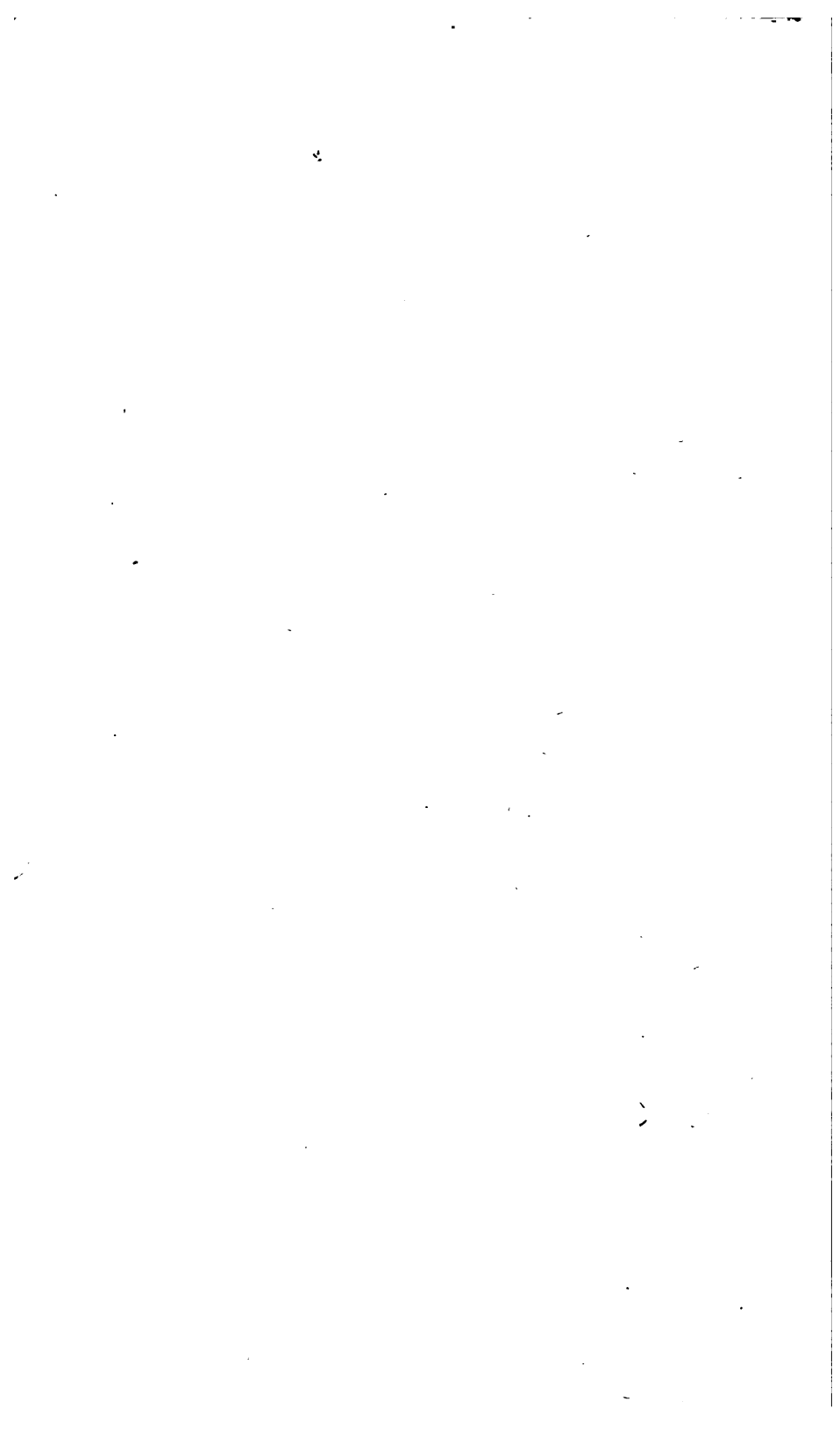
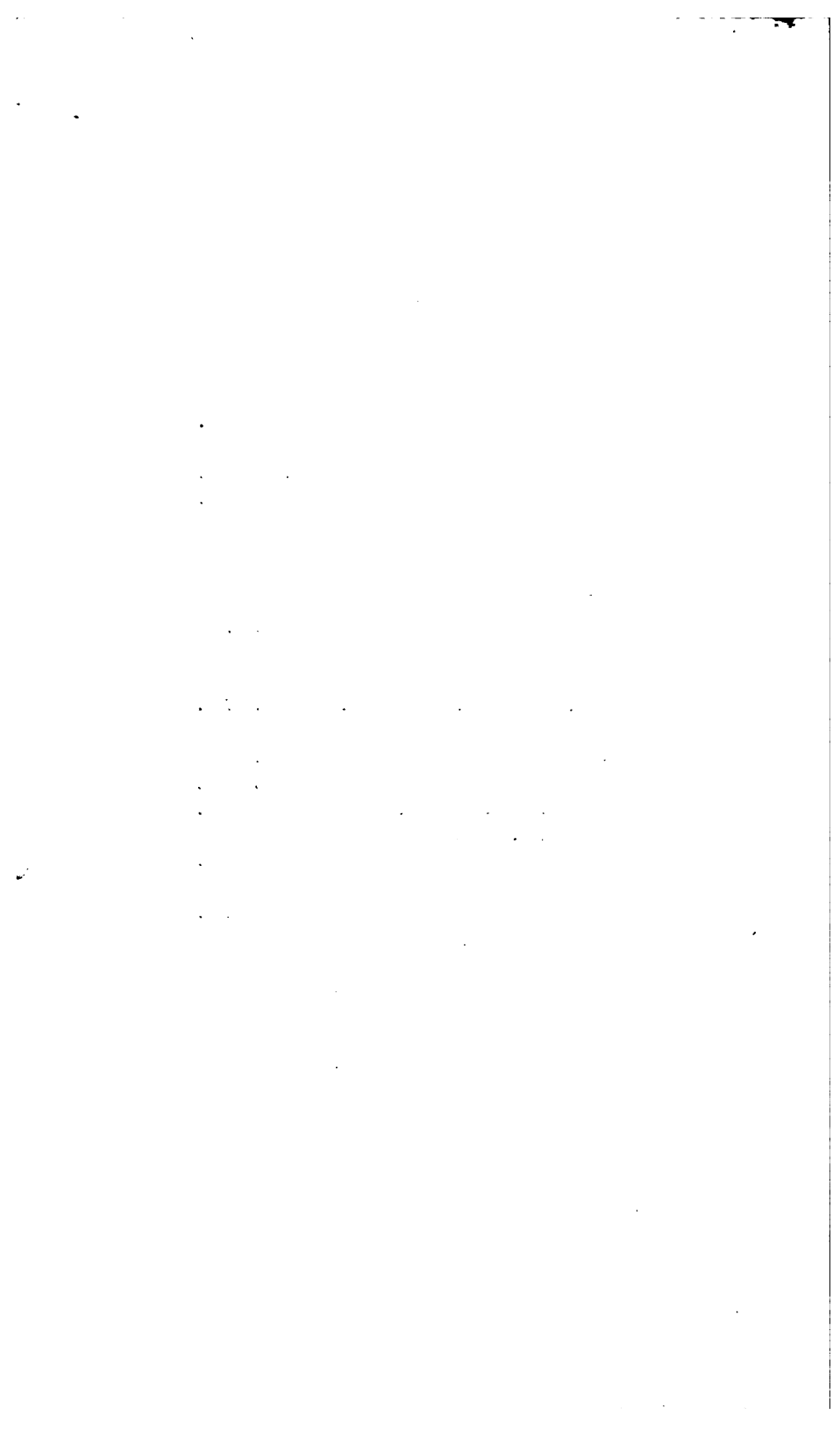
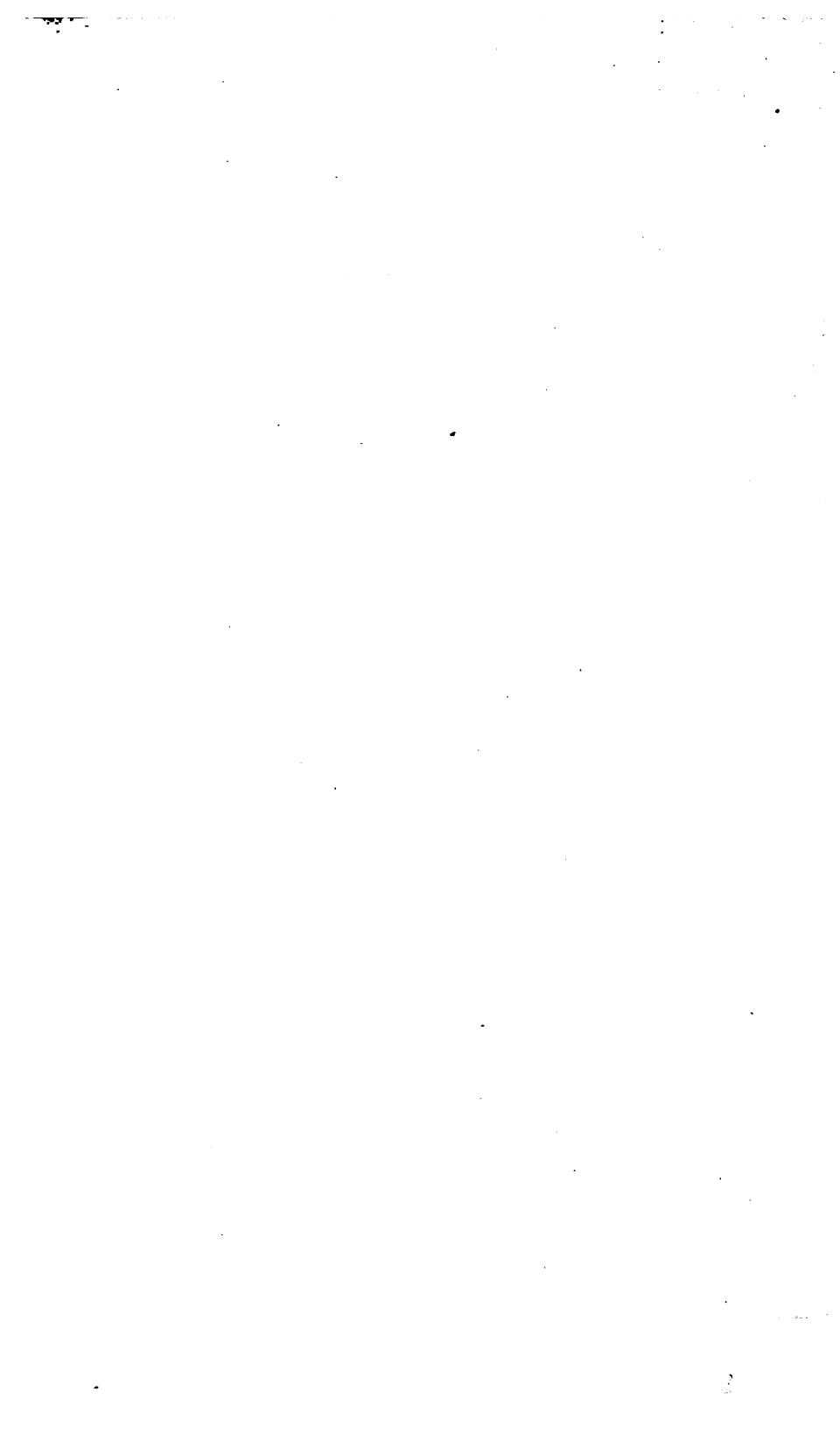


TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>La Querelle de l'Artillerie</i> (parti rouge et parti bleu) au XVIII ^e siècle, par M. A. GUICHON DE GRANDPONT. . .	5
<i>Le Réfractaire</i> , pièce en 3 Actes et en vers, par M. J. HÉBERT. . .	105
<i>Ombres colorées</i> , par M. P. AUDOUARD.	161
<i>Invocation à l'Océan</i> , par M. A. de LORNE.	168
<i>Des Effets de la Peur chez le Combattant et des Feux d'infanterie exécutables sur le champ de bataille</i> , par M. LALUBIN, commandant d'infanterie de marine. . .	171
<i>La Mort du roi Morvan</i> (en vers) texte breton-français, par M. Ch. GUENNOU.	401
Bibliographie sur le caféier et le café.	472
Conférences faites à la salle de la Bourse pendant l'année 1894-1895.	473
Nécrologie. — M. AUDOUARD. — M. COUTANCE.	475
Compte de gestion, par M. E. FOURNIER.	496
Liste des Membres de la Société	498
Membres honoraires.	499
Membres résidents	500
Membres correspondants.	509
Liste des Académies, Sociétés savantes :	
Première Section : Géographie. — Sociétés françaises. . .	513
— — — Sociétés étrangères. . .	514
2 ^e et 3 ^e Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts. —	
— — — Sociétés françaises. . .	515
— — — Sociétés étrangères. . .	524

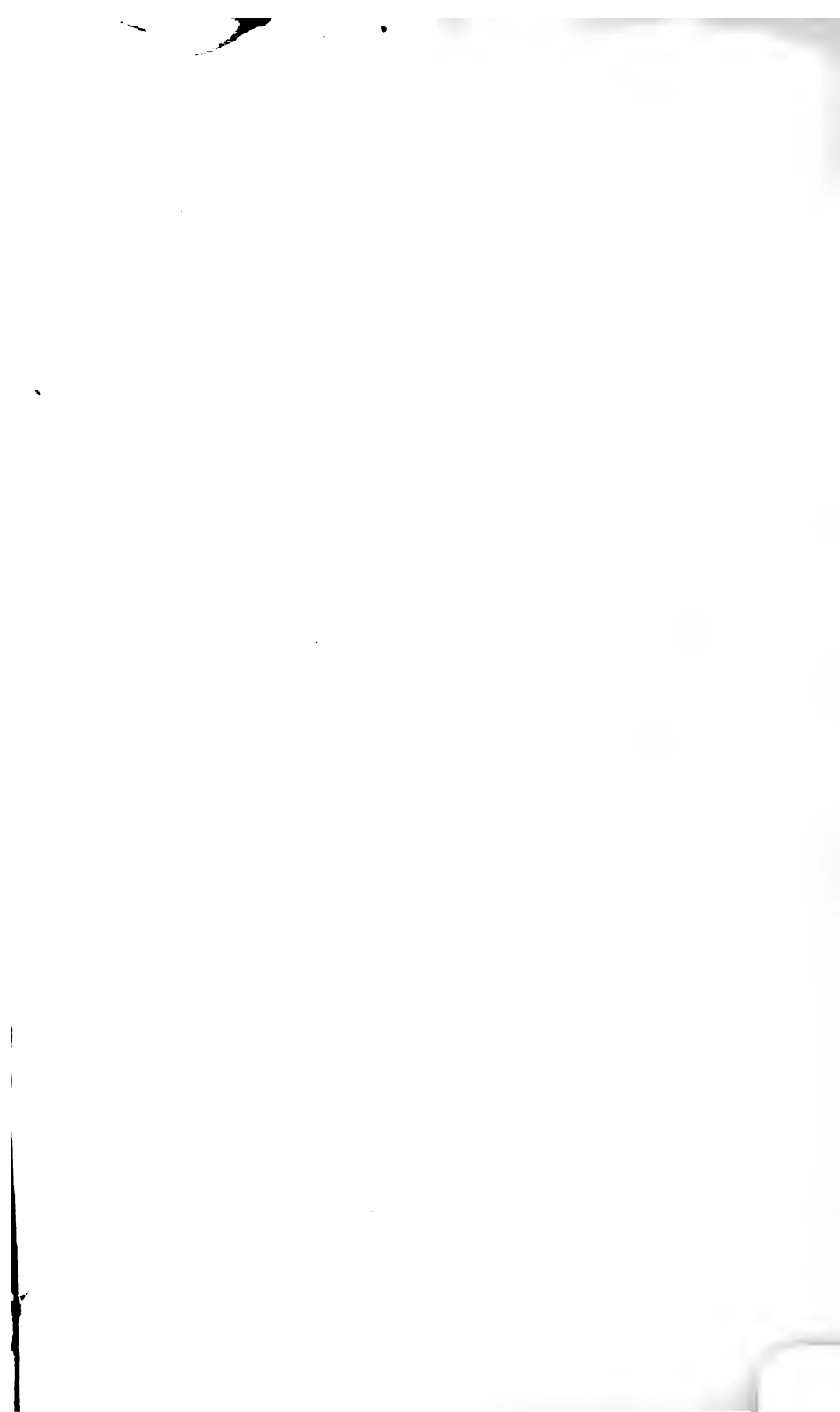
















3 2044 011 890 266

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE

SEP 10 1991

